BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A
274 (4
NAPOLI

642. IV

I Suppl. Palat. N. 274

LES

# TROIS SIECLES

DE

LA LITTÉRATURE FRANÇ

*TOME QUATRIEME.*

57 1 SBN

# LES TROIS SIECLES DE LA LITTÉRATURE FRANÇOISE, OU TABLEAU DE L'ESPRIT DE NOS ÉCRIVAINS,

*Depuis* FRANÇOIS I, *juſqu'en* 1781 :

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

*Par M. l'Abbé S*** de* CASTRES.

*Cinquieme Edition, revue, corrigée, & augmentée de pluſieurs Articles, d'un grand nombre d'Anecdotes, & de douze Lettres de l'Auteur relatives à l'Ouvrage.*

TOME QUATRIEME.

LA HAYE,

*Et ſe trouve à* PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de MADAME, & de Madame la COMTESSE D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluni.

M. DCC. LXXXI.

*His ego gratiora dictu esse scio; sed me vera pro gratis loqui, etsi meum ingenium non moneret, necessitas cogit. Vellem equidem vobis placere, Quirites: sed multò malo vos salvos esse, qualicumque erga me animo futuri estis.* Tit. Liv. l. 4, n°. 96.

# LES
# TROIS SIECLES
## DE
# LA LITTÉRATURE
## FRANÇOISE.

## R.

RABELAIS, [*François*] Cordelier, puis Bénédictin, puis Chanoine, enſuite Médecin, & enfin Curé de Meudon, né à Chinon en 1483, mort en 1553.

On ſeroit d'abord tenté de croire que ſa réputation eſt plutôt l'effet du caprice de l'eſprit humain, que celui d'un mérite réel. Il eſt cependant peu d'Auteurs qui

*His ego gratiora dictu esse scio; sed me vera pro gratis loqui, etsi meum ingenium non moneret, necessitas cogit. Vellem equidem vobis placere, Quirites: sed multò malo vos salvos esse, qualicumque erga me animo futuri estis.* Tit. Liv. l. 4, n°. 96.

# LES TROIS SIECLES DE LA LITTÉRATURE FRANÇOISE.

## R.

RABELAIS, [*François*] Cordelier, puis Bénédictin, puis Chanoine, enſuite Médecin, & enfin Curé de Meudon, né à Chinon en 1483, mort en 1553.

On ſeroit d'abord tenté de croire que la réputation eſt plutôt l'effet du caprice de l'eſprit humain, que celui d'un mérite réel. Il eſt cependant peu d'Auteurs qui

aient conſervé une célébrité plus marquée que la ſienne. *Lafontaine, J. B. Rouſſeau,* pluſieurs bons Eſprits, ont eu pour lui un goût particulier. Mais comment avec une maniere de s'exprimer preſque toujours inſipide, groſſiere, dégoûtante, inintelligible, *Rabelais* a-t-il pu paſſer pour un Ecrivain ingénieux, plaiſant, agréable, & rempli d'alluſions auſſi fines que profondes ? La premiere raiſon qui ſe préſente, eſt que ſon Ouvrage dut la plus grande partie de ſon ſuccès aux anathêmes de la Sorbonne & du Parlement qui le proſcrivirent, à cauſe des obſcénités qui y ſont répandues ; on peut dire enſuite, que les traits ſatiriques lancés contre les Moines, ne contribuerent pas peu à le mettre en vogue ; ajoutons que les Hérétiques de ſon temps s'empreſſerent de combler de louanges un Ecrivain qui ſembloit s'accorder avec leurs ſentimens, du côté de la phrénéſie à tout blâmer & à ſe moquer de tout. On étoit alors ſi peu accoutumé à voir tourner en ridicule les objets les plus graves, à trouver dans

les Livres des Satires ſi mordantes & ſi libres, des entretiens ſi licencieux & ſi orduriers, que la hardieſſe qui enfanta cette ſinguliere & extravagante Production, en groſſit le mérite aux yeux même de ceux qui l'euſſent condamnée avec ſévérité, en conſervant leur ſang froid.

Ce coup-d'œil ſuffit d'abord pour expliquer le principe de la célébrité de l'Hiſtoire de *Pantagruel* & de *Gargantua*.

Nous n'ignorons pas que les Admirateurs de *Rabelais* ont prétendu excuſer le défaut de plan, de méthode, de ſuite, de raiſon, qui choque dans tout ſon Livre, en croyant trouver dans ſes peintures une cenſure allégorique des mœurs, des uſages & des ridicules de ſon temps; qu'ils ont vanté avec complaiſance certains traits ingénieux qui y pétillent par intervalle; qu'il n'eſt pas même juſqu'à ſon verbiage qui ne leur paroiſſe myſtérieux, & tendre à des alluſions, dont leur ſagacité regrette de ne pouvoir expliquer l'objet.

Toutes ces raiſons ne ſont pas capables

de juſtifier leur enthouſiaſme. Qu'on ſuppoſe que *Rabelais* ait voulu s'envelopper, pour ne point paroître attaquer ſi directement ce qui aiguiſoit ſon humeur ſatirique : étoit-ce d'un tiſſu de penſées triviales, de propos obſcènes, d'expreſſions baſſes, qu'il devoit former le voile deſtiné à cacher ſes allégories ? Etoit-ce dans les tranſports d'une ivreſſe plus que cynique, qu'il lui convenoit de faire parler la raiſon ?

Il eſt donc à propos de chercher ailleurs que dans le mérite réel de ſes Ouvrages, le principe du cours prodigieux qu'ils ont eu. Et pour cela, il faut en revenir à la nature du cœur humain : la gaieté le captive, la malignité a toujours ſu lui plaire, & la licence n'eſt pas toujours propre à le révolter, parce qu'elle flatte en quelque maniere un fond de corruption qui en eſt inſéparable. D'ailleurs, une imagination vive, féconde, plaiſante, quelque inconſéquente & vagabonde qu'elle ſoit, amuſe toujours pour le moment. *Rabelais* ſeroit

actuellement plongé dans l'oubli, s'il n'eût pas passé toutes les bornes; moyen assuré d'entraîner la multitude & de paroître merveilleux aux Esprits communs.

RACAN, [*Honorat* DE BEUIL, Marquis DE] l'un des premiers reçus à l'Académie Françoise, né à la Roche-Racan en Touraine en 1589, mort en 1670.

*Malherbe* d'un Héros peut vanter les exploits,
*Racan* chanter *Philis*, les Bergers, & les Bois.

Ce dernier Vers consacre tout-à-la-fois les louanges de ce Poëte, & fixe la juste idée qu'on doit avoir de ses talens. Avant lui, la Poésie pastorale se réduisoit à un jargon plein de fadeur & de mauvais goût. *Racan* est le premier qui ait su faire rendre aux chalumeaux François ces sons doux & naïfs qui firent autrefois les délices & la gloire de l'Italie. Ses *Bergeries* ont un naturel, une délicatesse, une harmonie qui en fait retenir avec plaisir la plupart des Vers. Il avoit principalement le talent d'exprimer avec grace jusques aux plus

petites choſes : » C'eſt en quoi, diſoit *
» *Boileau*, il reſſemble mieux aux An-
» ciens ; que j'admire ſur-tout par cet
» endroit ; plus les choſes ſont ſeches &
» mal aiſées à dire en Vers, plus elles
» flattent quand elles ſont dites noblement
» & avec cette élégance qui fait proprement
» la Poéſie ".

Cet habile Critique lui reconnoiſſoit encore autant de génie pour réuſſir dans la Poéſie ſublime, que dans la Poéſie ſimple :

Tout Chantre ne peut pas, ſur le ton d'un *Orphée*,
Entonner en grands Vers *la Diſcorde étouffée*,
Peindre *Bellone en feu, tonnant de toutes parts*,
*Et le Belge effrayé fuyant ſur ſes remparts*.
Sur un ton ſi hardi, ſans être téméraire,
*Racan* pourroit chanter, au défaut d'un *Homere*.

Les Odes que nous avons de *Racan* ont décidé cet éloge, & le mettroient même au deſſus de *Malherbe*, ſi elles avoient autant de pureté & de correction, qu'elles ont d'élévation & d'enthou-

* Lettre de M. de *Maucroix*.

ſiaſme. On eſt fâché, pour ſa gloire, que trop de confiance dans ſa facilité l'ait jeté dans la négligence; c'eſt pourquoi *Malherbe* diſoit que de *Racan* & de *Maynard* on auroit fait un grand Poëte.

En effet, il y a des morceaux dans les Odes de *Racan*, qui ne le cedent point aux plus beaux Vers de *Malherbe*; telles ſont les deux Strophes que voici :

Que te ſert de chercher les tempêtes de *Mars*,
Pour mourir tout en vie au milieu des haſards
Où la gloire te mene ?
Cette mort, qui promet un ſi digne loyer,
N'eſt toujours que la mort qu'avecque moins de peine.
L'on trouve en ſon foyer.

Que ſert à ces Héros ce pompeux appareil
Dont ils vont dans la lice éblouir le Soleil
Des tréſors du Pactole ?
La gloire qui les ſuit, après tant de travaux,
Se paſſe en moins de temps que la poudre qui vole
Du pied de leurs chevaux.

1. RACINE, [*Jean*] de l'Académie Fran-

çoiſe, né à la Ferté-Milon en 1639, mort à Paris en 1699.

La Poéſie Françoiſe, portée au plus haut point de nobleſſe, d'élégance, de ſentiment, & de pureté, a conſacré ſans réſerve ſon nom à une gloire immortelle.

Le grand *Corneille* ſembloit avoir fixé ſur lui tous les ſuffrages, & épuiſé l'admiration par la force, la hauteur & la fécondité de ſon génie, qui, comme un ſouffle impétueux, avoit tout fait plier devant lui; *Racine* ne craignit pas de paroître ſur la Scène, &, prenant une autre route, il ſe montra bientôt digne de le remplacer : la tendreſſe, l'harmonie, une connoiſſance profonde du cœur humain, furent les nouveaux reſſorts de ſa Muſe tragique, & le conduiſirent rapidement aux mêmes ſuccès. S'il n'a point eu, comme *Corneille*, la gloire de tirer la Tragédie du chaos, de lui imprimer le premier ce caractere de nobleſſe & de dignité qui lui eſt eſſentiel, d'en fixer les regles & les beautés parmi nous; qui oſera lui diſputer celle de s'être fait un genre qui lui

eſt propre, d'avoir égalé, ſurpaſſé même, à quelques égards, les chef-d'œuvres de ſon prédéceſſeur ? Sa touche n'eſt pas communément auſſi mâle, auſſi énergique, auſſi hardie que celle de *Corneille*; mais elle eſt continuement plus élégante, plus naturelle, plus correcte. Aucun Poëte n'a mieux connu, mieux éprouvé, plus vivement exprimé le ſentiment; ſes Vers le reſpirent à chaque phraſe, & ce caractere eſt ſi marqué dans ſes Ouvrages, qu'on peut lui appliquer ce que diſoit *Horace:*

*Invenias etiam diſjecti membra Poëtæ.*

Par cette heureuſe facilité d'animer tout ce qu'il dit, par l'heureux talent de parler intimement au cœur, de l'attendrir, de lui faire éprouver, par des charmes auſſi doux que puiſſans, tous les mouvemens des paſſions, il s'eſt rendu maître de la Scène tragique, en maniant, avec une ſupériorité ſans égale, le plus intéreſſant de ſes reſſorts, la pitié. Qu'on parcoure ſes Tragédies; la ſageſſe & la vérité des caracteres, la juſteſſe & l'habileté avec

laquelle il les ſoutient, le pathétique & la chaleur qui les vivifie, offrent ſans ceſſe des traits qui émeuvent le Spectateur, & lui font prendre tous les degrés d'intérêt que le Poëte veut lui communiquer.

Le même Génie, ſi habile à deſſiner les caracteres, étoit également ſupérieur lorſqu'il s'agiſſoit de leur donner les couleurs propres à les embellir. Par-tout une poéſie noble, tendre, harmonieuſe, toujours conforme aux regles du langage & de la verſification, préſente des charmes auſſi ſéduiſans pour l'oreille, qu'ils l'ont été pour le cœur.

Tous les talens du Poëte tragique ſemblent s'être réunis dans ſa perſonne. Non ſeulement ſes Héros conſervent en général les inclinations & les intérêts que l'Hiſtoire leur attribue, mais encore chaque paſſion eſt approfondie dans ſes ſources, développée avec ſes diverſes nuances, manifeſtée par le langage qui lui eſt propre, ſans s'écarter en rien de la Nature. Aucun Poëte n'a mieux connu l'art de tout mettre à ſa place, de ne faire dire à ſes perſonnages que ce qu'ils doivent

dire, & de régler toujours leurs moindres mouvemens ſur la néceſſité d'agir; c'eſt par-là principalement que *Racine* s'eſt diſtingué des autres Tragiques.

S'enſuit-il de ces éloges juſtement mérités, qu'il ſoit ſans défauts, & qu'il n'ait pas payé le tribut à cette maxime dont la vérité eſt auſſi ancienne que le monde & ne finira qu'avec lui, *nemo ex omni parte beatus?* Si on en croit des Cenſeurs éclairés, il n'a pas conçu aſſez fortement la Tragédie; il n'a pas mis aſſez d'action dans ſes perſonnages. Ceux qui prétendent que la terreur & la pitié doivent être excitées avec une égale véhémence, déſireroient que le premier de ces mouvemens fût, dans ſes Pieces, auſſi vivement traité que le ſecond.

Que ces reproches ſoient fondés ou non, on ne pourra ſe diſpenſer d'avouer que l'amour, trop ſouvent introduit dans ſes Tragédies, en fait languir l'intérêt aux yeux des Spectateurs, qui préferent le plaiſir d'être émus par l'impétuoſité des grandes paſſions, à celui d'être attendris par des

paſſions plus douces. Il faudra convenir encore qu'il a pouſſé quelquefois cette paſſion juſqu'à une affèterie capable de défigurer certains Caracteres. Les Grecs l'avoient, rejetée, comme indigne de la majeſté de *Melpomene*; & *Racine* en a fait le principal reſſort de ſes Pieces: ce qui leur donne un air de Roman, & annonce trop la marche de l'intrigue. Il a banni de la Scène cette noble ſimplicité qu'on eſt forcé d'admirer dans *Sophocle* & *Euripide*. On a beau dire, pour l'excuſer, qu'il falloit ſe prêter au goût de la Nation pour la galanterie; l'Homme de génie ne reçoit des loix que du génie même, ou plutôt il ſe ſert des reſſources de ſon génie, pour tout rappeler aux vrais principes. Celui de *Racine* étoit aſſez riche pour plaire & intéreſſer, ſans le ſecours de ce reſſort, qui n'a point été employé dans *Athalie*, le chef-d'œuvre des Théatres anciens & modernes: rien en effet de plus ſimple, de plus ſublime, de mieux conduit, que cette Piece, & cependant point de ſujet plus difficile à traiter.

Une preuve que l'amour n'eſt pas néceſſaire pour animer l'intérêt d'une Tragédie, c'eſt que les Grecs n'en ont point fait uſage. Ils avoient, à la vérité, des objets de culte, des ſujets nationaux capables de captiver, d'attacher, d'émouvoir le Spectateur, ſans recourir à ce ſentiment trop foible pour des Républicains; mais quand ces ſujets leur auroient manqué, ils euſſent dédaigné tout ce qui n'étoit pas propre à repaître & à ſoutenir l'élévation de leur ame. L'amour n'eſt jamais qu'une foibleſſe, quelque part où il ſe trouve; & faire ſoupirer des Héros, c'eſt les réduire au niveau des hommes ordinaires. *Théſée* dans *Corneille*, *Alexandre* dans *Racine*, *Philoctete* dans M. de *Voltaire*, révoltent plus qu'ils n'intéreſſent.

On dira peut-être que l'amour ſur la Scène tragique, conduiſant aux malheurs, aux crimes, & aux remords, ceſſe d'être dangereux, & devient un principe fécond pour développer avec ſuccès les différentes

impreſſions dont l'âme humaine eſt ſuſceptible.

Nous répondrons qu'il faut toujours choiſir, pour émouvoir le cœur, ce qui peut l'élever, l'agrandir ; non ce qui l'abaiſſe & l'énerve. L'Hiſtoire fournit aſſez de révolutions dignes d'occuper *Melpomene*, ſans recourir à des intrigues romaneſques qui dégradent le Cothurne. Qui doute que *Racine* ne fût encore plus admirable, ſi ſes Pieces étoient plus exemptes de cet amour qui en fait languir l'action ?

Ce défaut n'empêche pas néanmoins qu'elles ne ſoient ſupérieures, à bien des égards, à celles de *Corneille*, comme l'Enéide eſt ſupérieure à l'Iliade, ſans que *Virgile* puiſſe être regardé comme un auſſi grand Génie qu'*Homere*. *Mithridate*, *Phédre*, *Britannicus*, ne le cedent point aux plus beaux chef-d'œuvres de *Corneille*, & *Athalie* ſera toujours placée par les Connoiſſeurs au deſſus de *Cinna*. *Corneille* n'a rien non plus de comparable à la Scène où *Phédre* déclare ſon amour à *Hippolyte*.

Un grand nombre d'Ecrivains ſe ſont conſumés en comparaiſons entre ces deux Poëtes. Le parallele qui nous a paru le mieux ſaiſi & le plus abrégé, eſt celui de M. l'Abbé d'*Olivet*. Après avoir adopté le mot du Duc de *Bourgogne*, que *Corneille étoit plus homme de génie, & Racine plus homme d'eſprit*, » Un Homme » de génie, ajoute-t-il, ne doit rien aux » préceptes, & quand il le voudroit, il » ne ſauroit preſque s'en aider : il ſe paſſe » de modeles, & quand on lui en pro- » poſeroit, peut-être ne ſauroit-il en pro- » fiter : il eſt déterminé, par une force » d'inſtinct, à ce qu'il fait & à la maniere » dont il le fait. Voilà *Corneille*, qui, » ſans modele, ſans guide, trouvant l'Art » en lui-même, tire la Tragédie du chaos » où elle étoit parmi nous.

» Un Homme d'eſprit étudie l'Art ; ſes » réflexions le préſervent des fautes où » peut conduire un inſtinct aveugle ; il eſt » riche de ſon propre fond, &, avec le » ſecours de l'imitation, maître des ri- » cheſſes d'autrui. Voilà *Racine*, qui, ve-

» nant après *Sophocle*, *Euripide*, *Cor-*
» *neille*, ſe forme ſur leurs différens ca-
» racteres, &, ſans être ni Copiſte ni Ori-
» ginal, partage la gloire des plus grands
» Originaux.

» Il eſt vrai que le génie s'éleve où
» l'eſprit ne ſauroit atteindre: mais l'eſ-
» prit embraſſe au delà de ce qui appar-
» tient au génie. Avec du génie, on ne
» ſauroit être, s'il faut dire ainſi, qu'une
» ſeule choſe. *Corneille* n'eſt que Poëte;
» il ne l'eſt même que dans ſes Tragédies,
» à prendre le mot de Poëte dans le ſens
» d'*Horace* *. *Racine* a réuſſi dans la Tra-
» gédie, la Comédie, l'Ode, l'Epigram-
» me, & dans d'autres genres.

» Ajoutons que le génie, dans la force
» même de l'âge, n'eſt pas de toutes les
» heures, & que ſur-tout il craint les
» approches de la vieilleſſe. *Corneille*,
» dans ſes meilleures Pieces, a d'étranges

---

* *Ingenium cui ſit, cui mens divinior, atque os,*
*Magna ſonaturum, des nominis hujus hono-*
*rem.*

» inégalités, & dans les dernieres, c'eſt
» un feu preſque éteint. Au contraire,
» l'eſprit ne dépend pas ſi fort des mo-
» mens; il n'a preſque ni haut ni bas, &
» quand il eſt dans un corps bien ſain,
» plus il s'exerce, moins il s'uſe. *Racine*
» n'a point d'inégalité marquée, & la
» derniere de ſes Pieces, *Athalie*, eſt
» ſon chef-d'œuvre. On me dira que
» *Racine* n'eſt point parvenu, comme
» *Corneille*, juſqu'à une vieilleſſe bien
» avancée. Je l'avoue; mais que con-
» clure de là contre ma derniere obſer-
» vation: Car l'âge où *Racine* produiſit
» *Athalie*, répond préciſément à l'âge où
» *Corneille* produiſit *Œdipe*; & par con-
» ſéquent la vigueur d'eſprit ſubſiſtoit
» encore toute entiere dans *Racine*,
» quand l'activité du génie commençoit
» à decliner dans *Corneille*.

» Mais de tout ce que j'ai dit, il ne
» s'enſuit pas que *Corneille* manque d'eſ-
» prit, ou *Racine* de génie: ce ſont des
» qualités inſéparables dans les grands
» Poëtes. L'un ſeulement l'emporte dans

» celui-ci, l'autre dans celui-là. Or il » s'agiſſoit de ſavoir par où *Corneille* & » *Racine* devoient être caractériſés; & » après avoit vu ce que les Critiques ont » penſé ſur ce ſujet, j'en ſuis revenu au » mot de M. le Duc de *Bourgogne* ".

Une obſervation qui a échappé aux Critiques, c'eſt que, dans tous les ſiecles littéraires, la marche de l'eſprit humain a toujours été la même dans tous les genres. On a vu conſtamment le Génie ſublime ouvrir la carriere au Génie attendriſſant. *Homere* fut ſuivi de *Virgile; Sophocle* *, *d'Euripide; Démoſthene*, de *Cicéron; Corneille*, de *Racine; Bourdaloue*, de *Maſſillon*, &c. On pourroit faire la même remarque pour les Arts, qui ont eu le tendre & le moëlleux, après le vigoureux & le ſublime.

---

* Ces deux Poëtes étoient contemporains, comme *Corneille* & *Racine* l'ont été parmi nous; mais *Sophocle* avoit fait repréſenter le plus grand nombre de ſes Pieces, avant qu'*Euripide* ſe produisît ſur la Scene.

Le génie de *Racine* a cela de particulier, qu'il ſavoit ſe plier à tous les genres, en conſervant ſa ſupériorité. On voit qu'il n'a tenu qu'à lui de joindre les lauriers de *Thalie* à ceux de *Melpomene*; aucun Poëte tragique ne s'eſt exercé dans la Comédie avec tant de ſuccès. M. de *Voltaire* s'eſt vainement efforcé de donner le même exemple : il y aura toujours loin de l'*Enfant prodigue*, de *Nanine*, & de ſes autres Comédies, à celle des *Plaideurs*.

Ses Hymnes, ſes Cantiques, les Chœurs d'*Eſther* & d'*Athalie*, ſont de nouvelles preuves de l'étendue & de la richeſſe de ſes talens. Ces morceaux, trop peu admirés dans ſes Ouvrages, n'ont pas été éclipſés par les Odes ſacrées du grand *Rouſſeau*.

Si nous l'enviſageons comme Proſateur, ſes talens brillent avec une nouvelle ſupériorité. Les Préfaces qu'on a de lui, ſes Diſcours à l'Académie, ſes Fragmens hiſtoriques, tout ce qui eſt ſorti de ſa plume porte le caractere du Génie. Ses Lettres

contre MM. de Port-Royal ſuffiroient pour le mettre au deſſus de l'Auteur des *Provinciales*, ſi elles euſſent été ſuivies d'un plus grand nombre d'autres. La raiſon, l'éloquence, la vigueur, le ſel qui y regnent, firent craindre à ces Solitaires, qui ſe mêloient de tout, un Adverſaire plus redoutable pour eux, que *Paſcal* ne l'avoit été aux Jéſuites. Ils s'empreſſerent d'adoucir ſes mécontentemens; &, par l'entremiſe de *Boileau*, *Racine* ſupprima une troiſieme Lettre qu'il ſe propoſoit de donner, à la tête de laquelle il avoit placé une Préface très-mordante, s'il faut en juger par le morceau qu'on nous en a tranſmis.

Ce Poëte eut un avantage aſſez commun dans ſon Siecle, mais bien rare dans le nôtre: les plus célebres Littérateurs s'empreſſerent de favoriſer ſes talens. On ne ſauroit donner trop d'éloges à *Chapelain*, pour avoir, le premier, employé ſon crédit à lui fournir les moyens de développer ſon génie. *Racine*, encore jeune & inconnu, avoit fait une Ode ſur le mariage

de *Louis XIV.* Les heureuſes diſpoſitions que cet Ouvrage annonçoit, n'échapperent point à *Chapelain.* Malgré ſes prétentions pour le genre lyrique, il voulut en connoître l'Auteur. Dès ce moment, il offrit à *Racine* ſes conſeils, ſes ſervices, & parla ſi avantageuſement de ſon Ode à M. *Colbert*, que ce Miniſtre lui envoya 100 louis de la part du Monarque, & peu après le mit ſur l'état du Roi pour une penſion de 600 livres.

Terminons cet article par une remarque dont il ſeroit très-utile pour les jeunes gens de profiter.

Par quels moyens *Racine* devint-il un ſi excellent Poëte ? Il ne dut ſes progrès dans la Poéſie qu'à l'étude des Auteurs Grecs & Latins, qu'il commença par traduire & apprendre par cœur, afin de ſe former le goût en ſe nourriſſant de leur ſubſtance. D'un autre côté ſon attention à ne choiſir pour modeles que nos meilleurs Ecrivains, forma dans lui cette diction pure, élégante, correcte, harmonieuſe, qui le rend le plus exact & le plus agréable de

tous ceux qui ont écrit dans notre Langue. A cette ſage conduite, il joignit la plus grande docilité à profiter des critiques de ſes amis, à ſe régler ſur leurs obſervations, & à bannir de ſes Tragédies les défauts qu'ils y reprenoient. Auſſi la *Thébaïde* & *Alexandre*, qui furent ſes premiers eſſais, ont-ils été ſuivis d'*Andromaque*, de *Bajazet*, qui, à leur tour, & par les mêmes moyens, furent ſurpaſſés par *Mithridate*, *Phédre*, *Athalie*. *St. Evremont*, en relevant les fautes qui lui étoient échappées dans la *Thébaïde* & dans *Alexandre*, contribua encore aux vraies beautés qu'il produiſit dans la ſuite. *Boileau* enfin, par ſa ſévérité, le mit dans le cas d'acquérir ce qui manquoit à ſa perfection.

Faites-vous des Amis prompts à vous cenſurer;
Qu'ils ſoient de vos Ecrits les confidens ſinceres,
Et de tous vos défauts les zélés adverſaires.
Dépouillez devant eux l'arrogance d'Auteur;
Mais ſachez de l'Ami diſtinguer le Flatteur:
Tel vous ſemble applaudir, qui vous raille & vous joue.
Aimez qu'on vous cenſure, & non pas qu'on vous loue.

C'eſt ainſi que les vrais Grands Hommes ont la gloire de ſe former des ſucceſſeurs, au lieu que tant de louanges prodiguées ſi mal à propos aux jeunes gens qui commencent, & dont on veut ſe faire des Panégyriſtes, ne ſont propres qu'à produire des hommes vains & médiocres.

2. RACINE, [*Louis*] de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, né à Paris en 1692, mort dans la même ville en 1764, fils du précédent, & héritier d'une grande partie des talens de ſon pere.

En ſuivant une autre carriere, il a rappelé la Poéſie à ſon objet primitif : les premiers Vers furent conſacrés, chez tous les Peuples, à chanter les Dieux, à célébrer les Myſteres de la Religion. Notre Poëte a eu l'avantage de s'exercer ſur une matiere infiniment riche de ſon propre fonds, & il a ſu y répandre toutes les beautés dont elle étoit ſuſceptible. Son

*Poëme de la Réligion* eſt un monument où le talent s'eſt prêté avec ſuccès aux impreſſions du zele. On y admire, à chaque page, un art ſéduiſant de peindre & d'animer tous les objets, de préſenter à l'imagination les détails de la Phyſique avec toutes les richeſſes de la Poéſie. Ce Poëme eſt d'ailleurs frappant par la juſteſſe du deſſin, la diſpoſition des parties, la vérité des couleurs, & le ton de nobleſſe qui y regne. La ſéchereſſe des matieres abſtraites y diſparoît ſous l'abondance des images; le Théologien y eſt toujours d'accord avec le Poëte, & le Poëte toujours égal, toujours fécond dans la diverſité des ſujets & dans la maniere de les traiter. Quand il ſe livre à ſon enthouſiaſme, ſa verve offre des traits que nos Poëtes les plus ſublimes, l'Auteur même d'*Athalie*, n'auroient pas déſavoués. Il a ſur-tout des morceaux dont on ne ſauroit trop apprécier le mérite, en faiſant attention aux difficultés qu'il avoit à vaincre. Peu d'Auteurs ont ſu auſſi bien conduire la marche du

récit,

récit, & ont auſſi bien connu le méchaniſme de notre verſification. Il ne lui manque qu'un peu plus de nombre & de variété dans les tours; car ſes vers tombent preſque un à un, deux à deux, ſans former cet enchaînement ſi flatteur dans les Ouvrages de ſon pere. Par-là il a contracté une monotonie & une ſéchereſſe qui fatiguent le Lecteur, malgré ſon admiration pour les traits intéreſſans qu'on lui offre aſſez fréquemment.

Ce défaut eſt beaucoup plus ſenſible dans ſon *Poëme ſur la Grace*, Ouvrage juſtement critiqué, quoiqu'il renferme des beautés eſtimables. Le Poëte s'y écarte trop ſouvent de ſon ſujet. Après avoir promis de chanter la Grace, il laiſſe au Lecteur le ſoin de la chercher dans le premier Chant; & lorſqu'il l'introduit dans le ſecond, ſon apparition eſt ſi courte, qu'elle y diſparoît, après une cinquantaine de Vers, pour aller ſe perdre dans une controverſe auſſi peu exacte qu'elle eſt déplacée. Dans les deux autres Chants, elle eſt étouffée ſous les acceſſoires. L'Auteur

a trop oublié que, dans un Poëme comme dans un Tableau, tout doit ſe rapporter au perſonnage principal; que les figures du ſecond ordre ne doivent avoir d'action, d'attitude, & d'énergie, que pour faire reſſortir la figure eſſentielle. *Virgile*, dans ſes Géorgiques, s'eſt bien gardé de tomber dans cet écueil: les images, les deſcriptions, les épiſodes, tout ſe rapporte au but qu'il s'eſt propoſé, l'inſtruction du Cultivateur.

On peut reprocher encore au Poëme de la *Grace*, d'être proſaïque. Sous prétexte d'être exact dans l'expreſſion, le Poëte a dénué ſes Vers de Poéſie. Qu'on ajoute à cela un ton dogmatique, une diction ſeche, hachée, toujours uniforme, & l'on ſera forcé d'avouer que M. *Racine* n'a pas aſſez ſenti la différence des deux ſujets qu'il a voulu traiter.

Quand on conviendroit, avec ceux qui ont voulu le juſtifier, que le fond de ce Poëme eſt ingrat, qu'il prête plus à la diſcuſſion qu'aux images, ce ne ſeroit qu'une raiſon de plus pour prouver qu'il ne falloit pas l'entreprendre. On voit ce-

pendant, par certains morceaux, qu'il ne tenoit qu'à l'Auteur de le rendre intéreſſant ; il ne falloit, pour cet effet, qu'écarter des ſubtilités que la Poéſie rejette, que mieux choiſir les épiſodes, que ſubſtituer le ſentiment à la doctrine. Il eût alors évité deux inconvéniens, celui de ſe tromper, & celui d'ennuyer le Lecteur.

M. *Clément* a profité de ces défauts communs à pluſieurs Poëmes didactiques, & les a fait valoir, pour ſoutenir qu'il eſt impoſſible de compoſer, en notre Langue, un bon Poëme de cette eſpece. Nous ne ſommes pas de ſon ſentiment, & nous allons établir nos raiſons, ou plutôt combattre les ſiennes, ſans craindre que ce Critique trouve mauvais que nous uſions d'un droit dont il a uſé lui-même à l'égard de pluſieurs Ecrivains.

Seroit-il poſſible, en effet, que notre Langue fût privée d'une faculté commune à toutes les autres Langues ? Non ſeulement un Poëme didactique n'offre point de difficultés inſurmontables dans la nô-

tre, mais encore il eſt très-peu de ſujets qui puiſſent arrêter un Auteur né avec le génie propre à fournir cette carriere.

M. *Clément* ſoutient d'abord qu'un Poëme doit être écrit pour tous les Lecteurs, & que le Poëme didactique ne ſauroit avoir ce mérite, attendu que les termes techniques, qu'il faut néceſſairement y faire entrer, ſont de l'algebre pour les trois quarts & demi des Lecteurs *.

Cette aſſertion ſeroit juſte, ſi le pre-

---

* » La Poéſie veut bien ſe charger de donner » des préceptes, mais ſur des ſujets qui ſoient » dignes de ſon langage, & dans leſquels elle ſe » puiſſe faire entendre à tout le monde, ſans deſ- » cendre à des expreſſions techniques, qui lui » ſont étrangeres, & qui ſont à peine intelligi- » bles pour le demi-quart des Lecteurs «. *Obſerv. critiq. ſur le Poëme de la Déclamation, p.* 342.

» On ne ſauroit trop répéter qu'un Poëme eſt- » fait pour tout le monde, & que ſon plus grand » mérite eſt d'être lu, entendu, eſtimé générale- » ment «. *Obſerv. crit. ſur diff. Poëm. de la Peinture, pag.* 418.

nier principe étoit vrai, & ſi les inconvéniens qui réſultent de la néceſſité de faire entrer les termes techniques, tournoient à exclure le Poëme didactique de notre Littérature. Il eſt inconteſtable que le comble du mérite pour tout Ouvrage, eſt d'être à la portée de tous nos Lecteurs : il s'en faut cependant bien qu'on puiſſe dire que cette qualité ſoit néceſſaire, & que ſans elle tout Ouvrage ſoit mauvais. Il eſt des matieres, en Proſe comme en Poéſie, qui ne ſont faites pour intéreſſer que ceux qui s'y attachent par préférence ; & dès que l'Auteur leur préſente des lumieres capables de les inſtruire, on peut aſſurer qu'il a rempli ſon objet. De plus, on a vu des Poëmes dans preſque toutes les Langues, avoir un ſuccès général, quoique l'intelligence n'en fût réſervée qu'à un très-petit nombre de Connoiſſeurs. On ſait qu'*Empedocle* fut généralement eſtimé dans la Grece, pour avoir mis en Vers les principes de la Phyſique, & que ſon Poëme fut appelé *Divin ;* cependant les eſprits qui compo-

ſoient les différentes claſſes des Grecs de ſon temps, n'étoient certainement pas de grands Phyſiciens. *Lucrece* a ſuivi la même route, ſans que ſa réputation s'en ſoit moins étendue chez les Latins. Les détails dans leſquels il eſt entré ſur la Phyſique & la Morale, n'ont point fruſtré ſon Poëme des éloges de la plupart des Poëtes ſes contemporains, & de ceux qui ſont venus après lui *. *Virgile* même ne devoit pas être univerſellement à la portée des Eſprits de ſon Siecle : ſes *Géorgiques* n'en furent pas moins eſtimées des Romains. Les *Jardins* du P. *Rapin*, le *Prædium ruſticum* du P. *Vaniere*, la *Callipédie* de *Quillet*, le Poëme de *Scevole de Sainte Marthe*, ſur la maniere d'élever les enfans à la mamelle, celui *de Arte graphicâ* de *Dufreſnoy*, celui de l'Abbé

* *Ovide*, entre autres, dit que les Vers de *Lucrece* ne périront qu'avec l'Univers en entier :

*Carmina ſublimis tunc ſunt peritura Lucreti,*
*Exitio terras cùm dabit una dies.*

de *Marſy* ſur le même ſujet, l'*Anti-Lucrece*, ſont regardés comme d'excellens Ouvrages, malgré le fond des matieres, au deſſus du commun des Lecteurs; malgré la Langue dans laquelle ils ſont écrits, dont la connoiſſance eſt encore plus bornée que celle des matieres. *Boileau* même, dans ſon *Art poétique*, eſt-il auſſi à la portée de tout le monde que dans ſon Lutrin? Et le premier de ces deux Poëmes eſt-il moins eſtimé, parce que les mots de *Ballade*, de *Sonnet*, de *Triolet*, de *Tercet*, d'*Emiſtiche*, &c. qu'on y trouve, ſont des termes barbares pour une infinité de Lecteurs?

» Ce qui rend *intraitable* * un Poëme » ſur l'Agriculture, dit M. *Clément*, c'eſt » que notre Langue eſt abſolument ſeche, » peu nombreuſe en expreſſions, qu'elle » manque de ſynonymes, & qu'elle a » ſur-tout ces défauts pour rendre les » choſes ruſtiques ** «.

* Obſerv. critiq. ſur les Géorg. de Virg. p. 6.
** *Ibid.* p. 4.

La ſtérilité de notre Langue n'eſt-elle pas ici trop exagérée ? Avant que *Balzac* parût, on ne ſe ſeroit pas douté que cette Langue fût capable de devenir pleine d'harmonie & de majeſté. Les Ouvrages de nos grands Ecrivains ont ſuffiſamment prouvé qu'elle eſt capable de s'élever à tout & de tout enrichir, ſous une plume habile à la manier.

Qu'on ajoute » qu'en traitant de l'Agri-
» culture en Vers, il n'eſt pas poſſible
» de n'avoir pas à parler des *Vaches* &
» de leur *lait*, des *Porcs*, des *Veaux*,
» des *Cavalles*, des *Etalons*, & qu'au-
» qu'un de ces termes ne peut ſe ſouffrir
» dans les Vers ſérieux ; qu'on ne peut y
» faire entrer les mots d'*engaris*, de *coutre*,
» d'*arbre fruitier*, de *veſſe*, de *choux*, de
» *foin*, de *poids*, de *chénevieres*, de
» *noiſette*, de tant d'autres choſes qui ne
» peuvent pas plus ſe paſſer d'entrer dans
» un Poëme ſur l'Agriculture, que dans
» le ménage de l'Homme des champs * «.

* Obſerv. critiq. ſur les Géorg. de Virg. p. 5 & 6.

Nous répondrons, premiérement, qu'il eſt très-*poſſible* de parler de la plupart de ces choſes, ſans ſe ſervir préciſément de ces mêmes mots, comme l'a ſouvent fait avec ſuccès M. l'Abbé *Delille*, dans ſa Traduction des Géorgiques. En voici un exemple qui s'offre à notre mémoire. Il s'agit des ravages de la peſte:

Tout meurt dans le bercail, dans les champs tout
périt;
L'agneau tombe en ſuçant le lait qui le nourrit;
La géniſſe languit dans un verd pâturage;
Le chien, ſi careſſant, expire dans la rage;
Et d'une horrible toux les accès violens
Etouffent *l'animal qui ſe nourrit de glands.*

Nous dirons, en ſecond lieu, qu'il eſt encore très-*poſſible* de faire un bon Poëme ſur l'Agriculture, ſans parler de tout ce qui y a rapport. *Virgile* n'a pas tout traité dans ſes Géorgiques. Il ſavoit que le Poëme didactique n'eſt deſtiné qu'à rappeler à ceux qui en connoiſſent la matiere, ce que cette matiere a de plus important, & à en donner une idée à ceux qui ne

la connoiſſent pas. *Boileau*, dans ſon Art poétique, a paſſé ſous ſilence une infinité d'objets qui ſont néanmoins partie d'une poétique; de là vient qu'en parlant de la Tragédie, il n'entre dans aucun détail ſur la diviſion des Pieces en Actes, des Actes en Scenes; ſur l'expoſition, l'intrigue, le dialogue, les ſurpriſes, la cataſtrophe. D'ailleurs la Poéſie n'a-t-elle pas ſes priviléges? Son premier talent eſt de tout embellir, & ſon premier devoir de rejeter ce qui eſt indigne de ſon pinceau. Le bon ſens avoit dicté ce principe à *Horace*,

*Et quæ*
*Deſperat tractata niteſcere poſſe relinquit.*

Quoique tout ce qui peut être vu, puiſſe être peint, ce n'eſt pas à dire que tout ſoit deſtiné à former un tableau. Le Peintre habile s'attache à ce qui peut plaire, & écarte avec ſoin tous les objets qui ne ſont propres qu'à défigurer ſon Ouvrage.

On peut aller plus loin, & ce ne ſera pas un paradoxe que de ſoutenir qu'il eſt

très-*poſſible* de faire perdre leur trivialité aux termes le plus en uſage parmi le Peuple, pourvu qu'un Ecrivain ſoit aſſez courageux pour ſecouer le préjugé, & aſſez habile pour ſubjuguer la Langue, en ennobliſſant des expreſſions qui ſeroient baſſes ſous la plume d'un homme ordinaire. Un mot néceſſaire dans le diſcours, n'eſt jamais bas; ou ceſſe de l'être, quand il eſt placé à propos. *Patris* s'eſt ſervi, ſans révolter, du terme de *fumier*, dans ſa célebre Epigramme :

. . . . . .

Ici tous ſont égaux, je ne te dois plus rien ;
Je ſuis ſur mon *fumier*, comme toi ſur le tien.

La nobleſſe du Prologue d'*Eſther* n'eſt point dégradée par l'uſage du mot *pavé* :

Tu le vois tous les jours devant toi proſterné,
Humilier ce front de ſplendeur couronné;
Et, confondant l'orgueil par d'auguſtes exemples,
Baiſer avec reſpect le *pavé* de tes Temples.

La deſcription de l'âge d'or, par *Boileau*, ne ceſſe pas d'être poétique pour

admettre les termes de *bled*, de *bœuf*, de *vigne*, de *grappes*, de *lait* :

Hélas! avant ce jour qui perdit nos neveux,
Tous les plaiſirs couroient au devant de ſes vœux.
La faim, aux animaux, ne faiſoit point la guerre ;
Le *bled*, pour ſe donner, ſans peine ouvrant la terre,
N'attendoit pas qu'un *bœuf*, preſſé par l'aiguillon,
Traçât, d'un pas tardif, un pénible ſillon ;
La *vigne* offroit par tout des *grappes* toujours pleines,
Et des ruiſſeaux de *lait* ſerpentoient dans les plaines.

Ceux de *poule* & de *perdrix* ne bleſſent ni le goût, ni l'oreille, dans ces Vers de M. *Gaillard*, Poëte d'ailleurs très-médiocre :

Voyez la *poule* active, ou l'agile *perdrix*,
Sous ſon aile inquiete aſſemblant ſes petits,
Habile à les conduire, ardente à les défendre,
Craignant tout, bravant tout, &c.

Enfin *Corneille*, *Deſpréaux*, *Racine*, ont fait plus que *Tibere* * ; non ſeule-

* *Tibere* s'étant ſervi de quelques expreſſions

ient ils ont donné le droit de Bour-
eoiſie à des expreſſions ignobles dans
eur temps, mais on peut dire encore
u'ils leur ont donné des Lettres de No-
leſſe. Nous pourrions en citer cent
xemples : nous nous bornerons à ceux-ci.

e chagrin monte en *croupe*, & *galoppe* avec lui.
Boil.

t les doigts des Laquais dans la *craſſe* tracés,
émoignoient, par écrit, qu'on les avoit *rincés*.
*Id.*

llons, foulons aux pieds ce foudre ridicule
ont arme un *bois pourri* ce Peuple trop crédule.
*Corn.*

---

eu conformes à la pureté du langage, voulut
en excuſer, en diſant que ſi les mots dont il
étoit ſervi n'étoient pas latins, ils pouvoient le
evenir, par la raiſon même qu'il en avoit fait
ſage : *Vous pouvez bien, César*, lui répondit
*omponius-Marcellus, donner le droit de Bour-
eoiſie aux hommes, mais vous ne pouvez pas le
onner aux mots.*

Dieu laiſſe-t-il jamais ſes enfans au beſoin ?
Aux petits des oiſeaux il donne la *pâture*.

*Rac.*

Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'*os* & de *chair* meurtris, & traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de ſang & des membres affreux
Que des *chiens* dévorans ſe diſputoient entre eux.

*Id.*

Qu'on ſe récrie, après cela, ſur la bizarrerie de la Langue Françoiſe ! qu'on l'accuſe d'une délicateſſe outrée ! on ne prouvera autre choſe, ſi ce n'eſt que certains mots ne ſont réputés bas & ignobles, que parce qu'ils n'ont pas été employés par de grands Poëtes.

Mais ſuppoſons encore qu'il fût impoſſible de faire uſage de certains termes ; les périphraſes, les métaphores ne peuvent-elles pas ſuppléer au défaut de l'expreſſion littérale ? Sans nommer le *briquet* & la *pierre à fuſil*, l'Auteur du Lutrin les a très-juſtement exprimés :

Et du ſein d'un caillou, qu'il frappe au même inſtant,
Il fait jaillir un feu qui pétille en ſortant.

La *poudre à canon*, & les *canons* eux-mêmes, ne ſont-ils pas moins bien exprimés dans ces Vers du même Poëte ?

Du ſalpêtre en fureur l'air s'échauffe & s'allume.
. . . . . Affronter la tempête
De cent foudres d'airain tournés contre ſa tête.

Qui ne voit qu'il s'agit de la *bayonnette*, quand *Piron* dit que les Soldats,

Se font jour avec l'arme à Bayonne inventée ?

Le *ſabre* & la *balle* ne ſont-ils pas bien caractériſés dans ces Vers de M. de *Voltaire ?*

Chefs, Officiers, Soldats, l'un ſur l'autre entaſſés
Sous le fer expirans, par le plomb renverſés,
Pouſſent les derniers cris, &c.

Le même Poëte n'a pas eu beſoin d'employer le nom de *Ramoneur*, quand il a dit :

J'eſtime plus ces honnêtes enfans
Qui de Savoie arrivent tous les ans,
Et dont la main légérement eſſuie
Ces longs canaux engorgés par la ſuie.

Tant d'exemples ſont des preuves convaincantes que le Poëme didactique eſt autant le patrimoine de notre Langue, que celui de toute autre. Faites un Poëme ſur la Peinture, l'Agriculture, la Déclamation, l'Art de la Chaſſe, l'Art de la Guerre, &c.; ayez un génie vraiment poétique, & vous ſaurez ennoblir chaque terme pour exprimer chaque objet; & vous traiterez les choſes les plus difficiles d'une maniere auſſi claire que poétique. Voyez le beau morceau du *Poëme de la Religion*, ſur la formation des fleuves & des rivieres: vous y trouverez une deſcription des plus pompeuſes, des plus nettes, ſans que les difficultés aient pu ralentir la marche du Génie qui les a ſubjuguées. Ce Poëme offre pluſieurs autres morceaux, qui ſont de nouvelles preuves de ce que nous avons avancé. Si M. *Racine*, celui de tous nos Poëtes, qui, après ſon pere, a le mieux connu le mécaniſme de notre Langue, ſe fût abandonné à ſon génie, dans le *Poëme de la Grace*, au lieu de s'engager dans des diſcuſſions déplacées, cet Ouvrage

ût été un nouveau modele de Poéſie didac-
que, & la réponſe la plus complette à
outes les objections contre ce genre de
'oéſie.

Comme ſon illuſtre pere, M. *Racine* a
u le mérite d'écrire en proſe avec autant
'élégance que de pureté. Ses *Réflexions*
ur *la Poéſie*, où pluſieurs Auteurs ont
ouvent puiſé ſans s'en vanter, annon-
ent un Homme profond dans la Littéra-
ature. On déſireroit ſeulement qu'il eût
té moins prolixe dans cet Ouvrage; dé-
aut qu'il n'a pas plus évité dans ſes ex-
ellentes *Remarques ſur les Tragédies* de
on pere, que dans les *Mémoires* qu'il a
ubliés pour ſervir à l'Hiſtoire de la Vie
le cet illuſtre Poëte.

RAMSAY, [*André-Michel* DE] né en
Ecoſſe, mort à S. Germain-en-Laye en 1743,
âgé de 57 ans.

Si l'on avoit beſoin d'exemple pour
prouver qu'un eſprit juſte & un cœur droit
ne peuvent long-temps perſiſter dans l'er-
reur & l'impiété, celui de M. de *Ramſay*

viendroit à l'appui de cette vérité. Né Proteſtant, ſes lumieres lui firent bientôt démêler la fauſſeté des dogmes particuliers à ſa Secte ; mais il n'abandonna le Proteſtantiſme, que pour s'engager dans une illuſion plus dangereuſe encore, le Scepticiſme. Les Eſprits indépendans, qui s'agitent & ſe conſument à tout éclaircir & à tout analyſer, finiſſent ordinairement par une laſſitude qui ne leur permet plus de ſe décider pour rien, ni ſur rien. On a oſé nous donner pour la perfection philoſophique cette miſérable ſituation, qui n'eſt que le réſultat de confuſion des idées & de l'affaiſſement de la raiſon. Heureuſement pour lui, M. de *Ramſay* ne demeura pas long-temps dans cet état humiliant. Il étoit de bonne foi, & l'amour de la vérité ſubſiſtoit encore dans ſon cœur au milieu des pénibles accès du doute & de l'incertitude. Il chercha à s'éclairer, il conſulta, & l'illuſtre Archevêque de Cambrai fut ſon guide pour le tirer de ce labyrinthe ténébreux. Dès ce moment, la ſolidité de ſon jugement lui fit abjurer ſes

chimeres. Il embraſſa le Catholiciſme, auquel il a été attaché toute ſa vie.

Ses Ouvrages prouvent trop en faveur de ſon eſprit & de ſes lumieres, pour que nos Philoſophes, qui ſavent ſi bien travestir & les motifs & les démarches, puiſſent attribuer ſa converſion à l'ignorance ou à la foibleſſe. Ils conſiſtent dans une *Hiſtoire de la Vie & des Ouvrages de Fénélon*; Hiſtoire qui ne ſe borne pas, comme les autres, à raconter des faits particuliers, mais où la ſagacité, l'art de l'analyſe, l'heureuſe faculté de tout voir & de tout ſaiſir, le talent de penſer & celui d'écrire avec ſolidité, ne permettent pas de méconnoître le Littérateur éclairé, l'habile Obſervateur, & le bon Juge : dans un *Diſcours ſur le Poëme épique*, qui n'a pu être que le fruit de la lecture la plus réfléchie des Ouvrages des Anciens, & d'une connoiſſance raiſonnée des regles de la Poéſie héroïque : dans un *Diſcours ſur la Mythologie*, où il ſeroit impoſſible de réunir plus de raiſon, plus de goût, & plus d'élégance. Les *Voyages de Cyrus*

ne méritent pas les mêmes éloges, mais donnent l'idée d'une érudition très-étendue, d'une morale judicieuſe, & ſont écrits d'un ſtyle dont la nobleſſe & le ſentiment forment le caractere principal. Nous parlerons encore de ſon *Hiſtoire de Turenne*, moins pour en approuver l'ordonnance, que pour y rendre juſtice à des paralleles ingénieux, aux portraits bien deſſinés, à la narration ſimple, noble & aiſée, qui rendent cet Ouvrage ſupérieur aux Productions de nos Biographes modernes, ſans en excepter l'*Hiſtoire de Louis XI*, par M. *Duclos*, qui eſt très-éloigné d'avoir la même ſimplicité & la même décence.

RANCÉ, [*Dom Armand-Jean* LE BOUTHILLIER DE] Chanoine de Notre-Dame, puis Abbé de la Trappe de l'Ordre de Cîteaux, né à Paris en 1626, mort à la Trappe en 1700.

Avant ſa converſion, il avoit publié un Commentaire ſur les Poéſies d'*Anacréon*. Alors il n'avoit que quatorze ans, & vi-

oit déjà dans le tourbillon du monde
: des paſſions. Son changement, dont
erſonne n'ignore l'hiſtoire, transforma
out-à-coup ſes penchans, & dirigea ſes
lens vers des objets plus ſolides. Malgré
auſtérité de ſa vie, les Ecrits qu'il com-
oſa dans ſa retraite, ont la teinture d'un
ſprit poli par l'uſage du grand monde, &
ultivé par l'étude de la bonne Littéra-
ure; ce qui donnera toujours un nouveau
rix aux Ouvrages de piété. Les *Réflexions*
*norales ſur les Evangiles*, l'*Abrégé des obli-*
*ations chrétiennes*, ſes *Lettres ſpirituelles*
eſpirent une éloquence noble, vive &
ouchante, qui prend ſa ſource dans un
œur fortement pénétré des vérités qu'il
expoſe. Son *Traité de la ſainteté & des*
*levoirs de l'état monaſtique*, eſt écrit avec
eaucoup de chaleur. Il entreprend d'y
éfuter l'Ouvrage du P. *Mabillon*, ſur les
études monaſtiques; mais nous répétons
ce que nous avons dit dans une autre
occaſion: le Réformateur de la Trappe
confond trop la vie des Religieux avec
celle des Solitaires. L'Abbé de *Rancé* a

encore ajouté à ſes autres travaux une *Relation de la vie & de la mort de quelques Moines de la Trappe*, en 4 vol. où, d'un ſtyle ſimple & plein d'onction, il trace des tableaux propres à édifier & à mettre les ſentimens de la Religion dans tout leur jour.

Tels ſont les Ecrits de cet Abbé célebre. M. de *Voltaire* a-t-il cru peindre au vrai ſon caractere, en s'exprimant ainſi dans ſon *Siecle de Louis XIV?* » *Jean Bou-*
» *thillier de Rancé* commença par tra-
» duire *Anacréon*, & inſtitua la réforme
» effrayante de la Trappe. Il ſe diſpenſa,
» comme Légiſlateur de la Loi, qui force
» ceux qui vivent dans ce tombeau à
» ignorer ce qui ſe paſſe ſur la terre. Il
» écrivit avec éloquence. Quelle inconſ-
» tance dans l'homme! Après avoir fondé
» & gouverné ſon Inſtitut, il ſe démit
» de ſa place, & voulut la reprendre «.

Quand il ſeroit vrai que l'Abbé de *Rancé* auroit pris quelque part aux événemens de ce monde, après y avoir renoncé, les ſentimens qu'il manifeſte dans

; Ecrits & dans ſes Lettres, n'ont rien
ıi ne puiſſe faire honneur à ſon zele &
ſa piété. D'ailleurs, il n'eſt pas éton-
ınt que l'éclat de ſa réputation, ſon
érite & ſes lumieres lui attiraſſent des
lations qu'il n'eût pas recherchées, mais
ıxquelles il falloit répondre.

L'Ecrivain l'accuſe enſuite d'avoir voulu
ıntrer dans ſa place après s'en être dé-
ıis. Il eſt faux qu'il ait jamais eu ce deſ-
ein. Les trois Abbés qui gouvernerent
on Ordre pendant ſa vie, furent nommés
'après ſon choix; & s'il eût eu envie de
eprendre le gouvernement du Cloître,
ien ne lui étoit plus facile que d'obtenir
our lui-même ce qu'il n'avoit jamais ſol-
icité que pour les autres. Sa Vie écrite
ar *Marſollier*, par *Maupeou*, par Dom
e *Nain*, & ſes Lettres, en offrent des
reuves authentiques.

Les débats théologiques qui s'éleverent
ntre *Boſſuet* & *Fénélon*, le porterent
ncore à rompre le ſilence, & lui atti-
erent des Vers piquans de la part du Duc
le *Nevers*, que M. de *Voltaire* cite avec

complaiſance. L'intérêt de la vérité exige que nous apprenions à ceux qui l'ignorent, que toute la part que l'Abbé de *Rancé* prit à ces démêlés, ſe réduit à deux Lettres très-courtes adreſſées à l'Evêque de Meaux, & publiées contre le gré de celui qui les avoit écrites.

Nous ne nous ſommes ſi étendus ſur ces Anecdotes, que pour faire remarquer combien il faut ſe défier des jugemens hiſtoriques de M. de *Voltaire.* Il étoit naturel, ſelon ſes principes, qu'il cherchât à décrier un homme dont les ſacrifices, les vertus & la réforme ont fait tant d'honneur à la Religion. La Philoſophie qu'il s'efforce d'accréditer, ne peut s'élever que ſur des ruines, & s'alimenter que du meurtre des réputations les plus reſpectables. Ceux qui *vivent dans les tombeaux*, ſelon l'expreſſion de l'Auteur du *Siecle de Louis XIV*, devroient au moins être à l'abri de ſes traits. Ne vaudroit-il pas mieux qu'il y vécût lui-même dans un ſage ſilence, que de faire entendre

une

ne voix qui a ſi ſouvent outragé les vivans
: les morts?

1. RAPIN, [*Nicolas*] Grand Prévôt
es Maréchaux, né à Fontenai-le-Comte,
ıort à Poitiers en 1609, âgé de 60 ans,
: ſelon quelques Auteurs, de 74; Poëte
atin & François, plus connu par la part
u'il eut à la *Satyre Ménippée*, que par
:s Ouvrages qu'on ne lit plus. Il com-
oſa lui-même ſon épitaphe, où il fait
luſion à la charge de Grand Prévôt,
u'*Henri III* lui avoit donnée, en recon-
ɔiſſance de ce qu'il avoit refuſé d'em-
:aſſer le parti des Ligueurs, qui le chaſ-
rent de Paris pour cette raiſon.

*Tandem Rapinus hìc quieſcit, ille qui*
*Nunquam quievit, ut quies eſſet bonis;*
*Impunè nunc graſſentur & fur & latro.*
*Muſæ ad ſepulchrum Gallica & Latina gemant.*

La tournure & l'expreſſion de cette
ɔitaphe peuvent donner une idée des
lens & de la préſomption de l'Auteur,

auſſi bien que du ton du Siecle où il écrivoit.

Au reſte, ce Poëte eſt le premier qui ait tenté d'introduire dans notre Poéſie les Vers blancs ou ſans rime. Son exemple a eu peu d'imitateurs. Il faut convenir que la rime eſt ſouvent gênante pour les Poëtes : mais puiſqu'elle n'empêche pas que nous ne ſoyons inondés de mauvais Vers ; que ſeroit-ce ſi l'on diminuoit les difficultés ?

2. RAPIN, [*René*] Jéſuite, né à Tours en 1621, mort à Paris en 1687.

Celui-ci eſt un des plus grands Littérateurs & un des meilleurs Poëtes Latins qu'ait eus notre Nation. Les Savans du dernier Siecle, qui valoient bien ceux du nôtre, ont regardé ſon Poëme des *Jardins* comme une Production digne du temps d'*Auguſte*. *Virgile*, dans ſes Géorgiques, avoit laiſſé à d'autres Poëtes le ſoin de développer cette partie de l'Agriculture ;

*erùm hæc ipſe equidem ſpatiis incluſus iniquis,*
*ratereo, atque aliis poſt commemoranda relinquo.*
Georg. Lib 4.

Le P. *Rapin* prit ſur lui de traiter ce
ijet, & il l'a fait avec une ſupériorité de
lent qui prouve la beauté de ſon génie.
Il n'eſt point inférieur à *Virgile*, dit
l'Abbé *Desfontaines*, pour l'élégance
& la pureté du langage, pour l'eſprit
& les graces qui y regnent ". Ce
ournaliſte ajoute encore, en parlant du
ême Poëme : » L'agrément des deſcrip-
tions y fait diſparoître la ſéchereſſe des
préceptes, & l'imagination du Poëte y
ſait délaſſer le Lecteur par des fables
qui, quoique trop fréquentes, ſont
preſque toujours riantes & bien choi-
ſies. Plus fleuri, plus gai, plus amuſant
que l'Auteur des Géorgiques, il en a
la préciſion, & quelquefois même l'é-
lévation & la force ". L'élégant Tra-
ucteur de *Virgile* étoit bien capable de
ger du mérite du Poëte qui a le plus appro-
hé de ce même Original, dont perſonne n'a
ieux ſenti ni mieux rendu que lui toutes

les beautés. Les autres Poéſies du P. *Rapin* ne ſont pas auſſi eſtimées que ſes *Jardins;* mais elles portent l'empreinte du même génie. Ses *Eglogues* ſur-tout lui donnent un nouveau trait de reſſemblance avec le Chantre de Mantoue, & peuvent trouver place à côté des *Bucoliques.*

Qu'on vienne nous dire, après cela, qu'il eſt impoſſible de bien écrire dans une Langue morte, parce que nous ſommes hors d'état d'en connoître le mécaniſme & toutes les fineſſes ! Comment ont appris leur Langue M. de *Voltaire*, le propagateur de ce paradoxe, & M. d'*Alembert* qui ſemble ſe faire une loi de ne penſer que d'après ce Poëte ? N'eſt-ce pas encore plus dans la lecture des bons Auteurs, que dans la converſation & le commerce de la Société ? Les heureuſes diſpoſitions de l'eſprit, jointes à une étude conſtante, ne ſont-elles pas capables de vivifier une Langue qui n'eſt morte que pour ceux qui la négligent ? Or, c'eſt ainſi que les *Rapin*, les *Vaniere*, les *Coſſart*, les *Sautel*, les *Fraguier*, les *Huet*, les *Santeuil*, les *Jouvenci*, les *Desbillons*, les

*rotier*, &c. ſont parvenus à ſe rendre la Langue Latine familiere, à ſe pénétrer de ſon génie, & à acquérir la facilité de l'écrire avec ſuccès.

D'ailleurs, quelque vivante que ſoit notre Langue pour la plupart de nos mauvais Ecrivains, le grand uſage qu'ils ſont à portée d'en avoir a-t-il pu les garantir des vices du ſtyle & de la médiocrité qui caractériſe toutes leurs Productions ? Preuve qu'il eſt indifférent pour les Eſprits bornés qu'une Langue ſoit vivante, comme il l'eſt pour les vrais Génies qu'elle ſoit morte. Il ne ſauroit donc ſubſiſter d'autre difficulté que celle de la prononciation : eh ! que fait la prononciation, lorſqu'il s'agit de compoſer des Livres ? *Ménage* prononçoit l'Italien d'une maniere ridicule, parce qu'il l'avoit appris ſans maître & qu'il n'avoit jamais été en Italie ; il a pourtant fait des Vers Italiens qui, de l'aveu de tout le monde, n'auroient pas été déſavoués par les meilleurs Poëtes d'Italie, & que M. de *Voltaire* * lui-même trouve fort

* » *Ménage*, dit-il dans le *Siecle de Louis*

ſupérieurs aux Vers François que nous avons de cet Auteur.

La Langue Italienne étoit néanmoins pour *Ménage* une Langue auſſi morte que la Grecque & la Latine, dans leſquelles il écrivit également. N'avons-nous pas une infinité de Gens de Lettres qui ont appris l'Anglois, l'Eſpagnol, l'Italien, l'Allemand, par le ſeul ſecours des Livres? N'en voit-on pas pluſieurs parmi ceux qui écrivent aſſez correctement dans ces Langues étrangeres, en convenant eux-mêmes qu'il leur ſeroit impoſible de les parler ſupportablement, à cauſe de la prononciation dont ils n'ont aucune habitude? De plus, n'avons-nous pas vu paroître dans notre Siecle des Ouvrages agréablement écrits en ſtyle marotique, & même dans le ſtyle des treizieme & quatorzieme Sie-

---

» *XIV*, a prouvé qu'il eſt plus aiſé de faire des » Vers en Italien qu'en François Ses Vers Ita- » liens ſont eſtimés même en Italie, & notre » Langue doit beaucoup à ſes recherches. Il étoit » ſavant en plus d'un genre «.

es, quoique les façons de s'exprimer d'a-rs ſoient, pour ainſi dire, totalement rangeres & mortes pour nous ?

Il eſt donc inconteſtable que M. de *Voltaire*, & ceux qui ſont de ſon avis, auroient pas dû chercher à dérober à otre Nation un genre de gloire pour quel on conviendra qu'ils ne ſont pas és, mais que d'autres Littérateurs ont à nous procurer par des travaux qui au-ont toujours leur prix, malgré leurs dé-iſions.

Au mérite de la Poéſie Latine, le P. *Rapin* a joint celui d'écrire avec pureté & avec goût dans ſa propre Langue. Ses *Réflexions ſur l'Eloquence*, celles *ſur la Poéſie*, ſes *Inſtructions pour l'Hiſtoire* ſur-tout, ſont des Productions didactiques auſſi diſtinguées par la préciſion & la netteté du ſtyle, que par la ſagacité des obſervations & la ſolidité des préceptes. De tels Ouvrages devroient être le Code des Orateurs & des Poëtes. Les Rhétoriques & les Poétiques publiées dans ce Siecle, ne ſont guere que de

longues amplifications des Penſées judicieuſes du P. *Rapin*. L'Abbé *Mallet*, qui a fondu la plus grande partie de ces Réflexions dans les *Principes pour la lecture des Orateurs*, & dans les *Principes pour la lecture des Poëtes*, auroit dû, par reconnoiſſance, en faire hommage à l'Auteur. Il eſt d'autant plus répréhenſible de ne l'avoir pas fait, qu'il a produit, de ſon propre fond, des Réflexions dignes du P. *Rapin* lui-même.

Après s'être exercé dans la Littérature, ce Jéſuite s'appliquoit, avec un égal ſuccès, aux Ouvrages de piété. La même plume, qui a ſi bien tracé le parallele d'*Homere* & de *Virgile*, de *Démoſthene* & de *Cicéron*, de *Platon* & d'*Ariſtote*, de *Thucydide* & de *Tite-Live*, nous a laiſſé un Livre très-eſtimé ſur la *Vie des Prédeſtinés*. Cet Ecrivain laborieux travailloit alternativement ſur des ſujets littéraires & ſur des ſujets de Religion; ce qui faiſoit dire à l'Abbé de la *Chambre*, *que ce Jéſuite ſervoit Dieu & le monde par ſemeſtre*.

3. RAPIN THOYRAS, [*Paul*] né à Caſtres en 1661, mort à Wezel en 1725.

Si ſon *Hiſtoire d'Angleterre* n'étoit pas ſi partiale; ſi l'Hiſtorien ſe conſumoit moins en conjectures peu vraiſemblables; ſi ſa plume n'étoit pas féconde en déclamations contre les Catholiques: cette Hiſtoire ſeroit peut-être la meilleure qui ait été faite, ſans excepter celle de M. *Hume*. Le ſtyle du Réfugié eſt clair & rapide; il préſente les faits avec ordre; il démêle avec pénétration les principes des événemens: mais quand l'eſprit de ſecte domine ſes lumieres, ſes récits ſont rarement d'accord avec la vérité.

RAYNAL, [*N.* l'Abbé] né à Saint-Géniés, Dioceſe de Rhodez, en 1715, des Académies de Londres & de Berlin; Ecrivain plus ingénieux que ſolide dans un genre où la ſolidité, ſur-tout celle qui porte au vrai, doit être préférée à toute autre choſe. L'*Hiſtoire du Parlement d'Angleterre* & celle du *Stathoudérat*, reſſemblent à ces portraits où la vérité eſt ſacri-

ſiée au coloris, & encore plus à ces étoffes dont la broderie couvre le fond. Sa maniere de narrer n'eſt point un récit; c'eſt une déclamation, un amas d'antitheſes, un enchaînement de penſées ſymétriques, une collection de jolis tableaux, qui caractériſent bien plus le pinceau académique, que les vigoureux crayons de la Muſe de l'Hiſtoire.

Si cependant le brillant de l'eſprit, la fécondité de l'imagination, de l'élégance du deſſin, peuvent excuſer ces défauts, perſonne n'aura plus de droit à l'indulgence que M. l'Abbé *Raynal*. Cette indulgence ne doit pas tirer à conſéquence. Il ne faut jamais oublier que le genre hiſtorique exclut les ornemens recherchés; que le naturel, une noble ſimplicité, la chaleur du ſtyle, & avant tout, le diſcernement & l'amour de la vérité, ſont les ſeules qualités qu'il admet. Sans cela, on ne doit jamais prétendre au titre d'Hiſtorien. M. de *Raynal* n'a peut-être pas eu cette prétention : c'eſt pourquoi nous regarderons ces deux Hiſtoires comme une

ource d'amuſement pour le Lecteur, en e prémuniſſant toutefois contre les dangers de la ſéduction.

Nous ne lui attribuerons pas, comme le Public, l'*Hiſtoire de l'établiſſement du Commerce dans les deux Indes :* il ſeroit trop humiliant pour lui de vieillir au milieu des fables, en enchériſſant ſur le défaut de véracité, à meſure que les progrès de l'âge devroient perfectionner ſes lumieres & mûrir ſa raiſon. Après ſes malheureux eſſais, pourquoi auroit-il pris la peine d'écrire encore une Hiſtoire, en ſe laiſſant aller à des déclamations auſſi révoltantes que puériles, contre la Religion, les Gouvernemens, les Mœurs, les uſages, les bienſéances? Si on appelle cela écrire en Philoſophe, les Annales des Nations ſont donc à la veille de devenir un amas de chimeres, d'indécences, un dépôt de fiel & de corruption : tous les événemens ne tarderont pas à être altérés, traveſtis, & dirigés au but d'une ſubverſion générale.

Nous pardonnons à ceux qui ſe ſont

extaſiés ſur le ſtyle de cet Ouvrage. Il faut ſans doute à leurs oreilles des phraſes longues, ſeches, & contournées avec de pénibles efforts ; il faut à leur eſprit des penſées emphigouriques, des réflexions froides, des obſervations équivoques, des contradictions * révoltantes, des vûes mi-

* Nous n'en citerons qu'un exemple. L'Auteur dit dans un endroit, que la principale cauſe de la chute de l'Empire Romain fut l'extinction du Paganiſme; » ces vaſtes contrées ſe trouverent cou-» vertes d'hommes qui n'étoient plus liés entre eux » ni à l'Etat par les nœuds ſacrés de la Religion & » du ſerment. Sans Prêtres, ſans Temple, ſans » morale publique, quel zele pouvoient-ils avoir » pour défendre l'Etat «? Et, dans un autre endroit, il prétend prouver, par l'exemple des Quakers, que les hommes ſeroient plus *heureux ſans Prêtres & ſans Maîtres*. » La Penſilvanie, » ajoute-t-il, démont l'impoſture & la flatterie, » qui diſent impudemment, dans les Cours & dans » les Temples, que l'homme a beſoin des Dieux » & des Rois. Ce ſont des Dieux cruels qui ont » beſoin de Rois qui leur reſſemblent; ce ſont des » Rois méchans qui ont beſoin de Dieux tyrans, » pour ſe faire reſpecter, &c «. Nous ne nous

nutieuſes, le tout énoncé avec le ſombre appareil de la moroſité; il faut pour leur amuſement, des critiques ameres, des récits ſcandaleux, des calomnies.

M. l'Abbé *Raynal*, nous le répétons, a dû être très-ſenſible à une imputation ſi offenſante pour ſon caractere & ſes ſentimens. Ses Ecrits n'ont jamais annoncé que ſa plume dût ſe proſtituer à de tels excès. Cette monſtrueuſe Hiſtoire ne peut être partie que du cerveau exalté de quelque Philoſophe archimaniaque, obſtiné à mourir au milieu des accès de ſa phrénéſie.

RAYNAUD, [*Théophile*] Jéſuite, mort à Lyon en 1663, âgé de 79 ans.

Auteur ſingulier, qui n'a écrit que ſur des ſujets ſinguliers, & dont les Ouvrages en vingt volumes *in-folio*, conduiſirent *Boiſſat*, ſon Libraire, à l'Hôpital : fin au-

---

permettrons aucune reflexion ſur ce dernier paſſage vraiment philoſophique.

jourd'hui plus ordinaire aux Auteurs qu'aux Libraires.

REBOULET, [*Simon*] né à Avignon en 1687, mort dans la même ville en 1725.

Son *Hiſtoire de Louis XIV*, toute médiocre qu'elle eſt, n'a pas laiſſé d'avoir beaucoup de cours, parce que nous n'en avons pas encore de meilleure. "Cette Hiſtoire, quant au fond, n'eſt, pour ainſi dire, qu'un extrait de Gazettes courantes. L'Auteur paroît avoir eu trop de confiance dans les Libelles imprimés chez les Etrangers; vrai moyen de débiter des erreurs. On ne peut, en puiſant dans de pareilles ſources, que former péniblement un tiſſu de faits décharnés, & propres à fatiguer le Lecteur, qui aime à trouver dans un "Hiſtorien, l'homme inſtruit & capable de ſuppléer, par ſa ſagacité, aux obſcurités que les Faiſeurs de Mémoires ont répandues ſur certains événemens. Le ſtyle de ſa narration ne contribue point

à en faire oublier les défauts ; il eſt ſec, quelquefois embarraſſé, & ſouvent inégal.

Il faut être d'une extrême indulgence ou peu attentif à obſerver le mérite d'un Ouvrage, pour aſſurer, comme l'a fait l'Auteur du *Nouveau Dictionnaire hiſtorique*, que cette *Hiſtoire de Louis XIV mérite en général de ſatisfaire les Gens de goût.* Le goût eſt plus difficile à contenter ; il exige de l'ordre, de la clarté, de la méthode ; il demande de la chaleur & de l'intérêt dans l'expoſition des faits, du diſcernement dans le choix des autorités, & une nobleſſe d'expreſſions aſſorties aux événemens qu'on raconte : or, c'eſt ce que M. *Reboulet* a preſque entiérement négligé.

Il eſt auſſi peu ſenſé au Lexicographe de dire, en ſe contrariant, que ce même Ouvrage *ſeroit plus digne des Gens de goût, ſi quelque homme inſtruit vouloit le corriger ſur l'Hiſtoire du Siecle de Louis XIV de M. de Voltaire.*

Ne ſeroit-il pas néceſſaire, avant toutes

choſes, que le *Siècle de Louis XIV*, qu'on propoſe pour modele, fût corrigé par un homme inſtruit, véridique, & ſurtout moins enclin à débiter de petites anecdotes haſardées, ſoit pour appuyer le ſyſtême de l'Auteur, ſoit pour réveiller la curioſité des petits eſprits qui adoptent bonnement toutes choſes, pour peu qu'elles ſoient marquées au coin de la hardieſſe & de la ſingularité ?

M. *Reboulet* a donné encore deux Hiſtoires ; celle de *Clément XI*, entachée des mêmes défauts que nous venons de remarquer ; & celle de la *Congrégation des Filles de l'Enfance*, plus légérement écrite, mais trop chargée de détails, & trop abondante en petits faits, dont la plupart ſont douteux.

REGANHAC, [*Géraud* VALET DE] de l'Académie des Jeux Floraux, né à Cahors en 1719.

Les Académies de Province ont ſouvent couronné ſes talens poétiques ; ce qui prouveroit peu en leur faveur, ſi ſes au-

tres Ouvrages ne venoient à l'appui de ſes lauriers. Le genre auquel il s'eſt le plus particuliérement attaché, eſt la Poéſie lyrique; & par le feu, la verve, la nobleſſe qui regnent dans ſes Odes, on voit qu'il eſt né Poëte. Il a publié en 1775 des *Etudes lyriques d'après Horace*, que les jeunes Poëtes liront avec fruit: c'eſt une Traduction en Proſe, & une imitation en Vers d'une trentaine d'Odes d'*Horace*, où la préciſion & la force du ſtyle ſe trouvent réunies à la fidélité. Ces imitations ſont ſuivies de quelques Odes ſur les événemens les plus célebres du regne de *Louis XV*, où, parmi des beautés ſublimes, on rencontre des négligences & même des défauts que l'Auteur auroit évités, s'il eût conſulté des amis éclairés & ſéveres. Il ne lui manque qu'un peu plus de goût, & ce je ne ſais quoi, qui ne ſauroit ſe puiſer que dans la Capitale.

REGNARD, [*Jean-François*] né à Paris en 1647, mort en 1709; le meil-

leur de nos Poëtes Comiques, après *Moliere*, en ce qu'il a le plus approché du génie de ce Grand Homme. On voit, par la plupart de ſes Pieces, & ſur-tout par celle du *Joueur*, qu'il auroit pu égaler plus ſouvent ſon Modele, ſi une vie trop diſſipée, des voyages très-longs & très-fréquens n'euſſent nui à la perfection de ſes talens.

Ce n'eſt que par une application conſtante, par une continuité non interrompue de travaux ſur le même objet, qu'on peut développer les dons qu'on a reçus de la Nature pour y réuſſir. La vie de *Regnard* a été totalement oppoſée à ce principe. Tantôt eſclave à Alger, tantôt Voyageur en Laponie, il abandonnoit l'étude & la compoſition, & n'y revenoit que par l'impulſion de ſon génie, qui le forçoit, en quelque maniere, à produire malgré lui. Parmi tant de viciſſitudes & de diſtractions, il eſt étonnant qu'il ſoit ſorti de ſa plume un ſi grand nombre de Pieces dignes de reſter au Théatre, & revues avec plaiſir. Telles ſont *le Joueur*,

*le Diſtrait, les Menechmes, le Légataire univerſel, les Folies amoureuſes, Démocrite, la Sérénade, & le Retour imprévu.*

Le *Joueur*, par-deſſus toutes, eſt une Comédie, dont le principal Caractere & ſes acceſſoires ſont deſſinés & rendus avec autant de fineſſe que de fidélité. Une imagination vive & gaie, un bon ſens exquis, une connoiſſance bien étendue du Théatre, le naturel du dialogue, un art admirable de ſaiſir les ridicules & de les peindre dans leur jour le plus brillant, la rendront toujours digne d'être propoſée pour modele.

Dans les Pieces d'intrigue, *Regnard* eſt ſupérieur à tous ceux qui l'ont ſuivi. Perſonne n'a ſu mieux manier un ſujet, le conduire, & le terminer par un dénouement agréable & piquant. S'il avoit eu ſoin d'unir la morale à la force comique; de ſuivre les regles indiſpenſables de la Comédie, deſtinée par ſon inſtitution à inſtruire & à corriger; de donner aux travers qu'il expoſe, les couleurs qui en font ſentir & déteſter la diffor-

mité ; de punir ſur la Scene les Perſonnages vicieux qu'il y introduit ; en un mot, de travailler à rendre les hommes meilleurs, autant qu'il s'appliquoit à les amuſer : il eſt certain qu'il auroit droit de prétendre à une gloire plus brillante & plus ſolide que celle dont il eſt en poſſeſſion.

Il ne faut pas conclure cependant de ce reproche, que nos Comédies froides & ſentencieuſes ſoient préférables aux ſiennes. Ce n'eſt point par des déclamations inſipides ; par un étalage de morale empoulée, giganteſque ; par des tableaux d'un coloris auſſi forcé que rebutant ; par des ſentimens alambiqués ; par une Métaphyſique quinteſſenciée & confuſe ; par des maximes paraſites, jetées au haſard & avec affectation, que nos prétendus Comiques pourront ſe flatter d'égaler les Grands Hommes, en prenant une route oppoſée à celle qui les a conduits au ſuccès. Il n'eſt pas poſſible qu'ils ſe diſſimulent leurs mépriſes, à la vue de l'oubli où ſont tombées & où tombent tous les jours quantité de Pieces,

applaudies d'abord avec enthouſiaſme, & rejetées enſuite avec dégoût : tant la réflexion & le retour des vrais principes ſont ennemis des Productions contraires à la raiſon & au bon goût ! Le bizarre peut ſéduire un moment, mais ſon triomphe eſt court, & on mépriſe ce qu'on avoit d'abord goûté, à proportion de la honte qu'inſpirent les travers qui avoient ſu en impoſer.

On a de *Regnard* quelques petits Ouvrages en proſe, dont le *Voyage de Laponie* eſt le plus piquant, par les détails curieux qu'il renferme, & la maniere dont ils ſont racontés. L'Auteur y paroît cependant trop crédule, à certains égards, & obſervateur peu judicieux.

REGNIER, [*Mathurin*] né à Chartres en 1573, mort à Rouen en 1613.

Si l'on fait attention que de ſon temps les premiers principes du goût étoient ignorés & la langue encore informe, on aura plus d'indulgence pour les incorrections, les rudeſſes, les mauvaiſes plai-

ſanteries qu'on trouve dans ſes Satires ; & on lui ſaura gré de la vigueur qu'il a miſe dans ſes tableaux, des ſaillies agréables qui ont échappé à ſa plume, de l'heureuſe naïveté avec laquelle il a attaqué le vice & pourſuivi les vicieux : pluſieurs de ſes Vers peuvent encore paſſer pour originaux, & il a pluſieurs traits qui n'ont point vieilli. On ne doit pas être auſſi facile à pardonner les licences cyniques qu'il s'eſt permiſes : aucunes raiſons ne ſont capables de les juſtifier. Ce ne ſera jamais par des peintures laſcives, par des expreſſions libertines, par des injures groſſieres, par le langage crapuleux de la débauche, qu'on pourra ſe promettre de réformer les hommes & de venger les mœurs. *Regnier* a été beaucoup trop loin à cet égard, & *Boileau* a eu raiſon d'ajouter, après avoir donné à ſes talens les éloges qu'ils méritent,

Heureux ! ſi ſes diſcours, craints du chaſte Lecteur,
Ne ſe ſentoient des lieux que fréquentoit l'Auteur,
Et ſi, du ſon hardi de ſes rimes cyniques,
Il n'allarmoit ſouvent les oreilles pudiques.

REGNIER DES-MARAIS, [*François-Seraphin*] Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoiſe, & Membre de celle de *la Cruſca* de Florence, né à Paris en 1632, mort dans la même ville en 1713.

Quoiqu'il ſe ſoit exercé dans preſque tous les genres & dans preſque toutes les Langues, ſes ſuccès ont eté médiocres, par cette raiſon déciſive, que l'eſprit ne peut que perdre, & le talent s'affoiblir, quand on voltige trop légérement d'objet en objet. Cette démangeaiſon de tout effleurer n'aboutit jamais qu'à de minces Productions. Les Italiens cependant font beaucoup de cas de ſa Traduction en Vers des Odes d'*Anacréon*, écrite en leur Langue. Il n'a pas été auſſi heureux dans la Poéſie Françoiſe : ſes Eglogues, ſes Elégies, ſes Sonnets, ſes Odes, &c. ſont communément foibles, & quelques Vers pleins de naturel ne ſont pas capables d'en racheter la médiocrité. Cette déciſion regarde également ſes Poéſies Latines Eſpagnoles, qui leur ſont inférieures. Du côté

de la proſe, il n'eſt guere plus eſtimable. Il faut cependant convenir que ſa Traduction de la *Perfection chrétienne de Rodrigues* eſt aſſez exacte & bien écrite. Elle lui valut ſa place à l'Académie. Il compoſa depuis une *Grammaire Françoiſe* très-détaillée, où l'on trouve des obſervations ſur notre Langue, que les Grammairiens poſtérieurs ont adoptées, & dont ils ſe ſont fait honneur.

REMOND DE SAINT-MARD, [*Touſſaint*] né à Paris en 1682, mort dans la même ville en 1757.

Les *Dialogues des Dieux*, qui forment le premier volume de ſes *Œuvres*, ſont pleins de délicateſſe & de gaieté, dans le goût de *Lucien*. Chaque Dialogue eſt une excellente Scene de Comédie, aſſaiſonnée par une moralité ingénieuſement tiſſue, mais quelquefois trop ſubtile. Ses *Lettres galantes & philoſophiques*, formant les deuxieme & troiſieme volumes, ont été écrites pour être miſes au jour. Par cette raiſon, on n'y trouve point cette franchiſe,

ce

ce naturel & cette facilité, qui ſont l'ame & l'agrément du ſtyle épiſtolaire. L'Auteur auroit mieux fait de compoſer tout bonnement des Traités, que d'imaginer un commerce chimérique, dont le Lecteur n'eſt jamais la dupe. Ces Traités auroient eu le mérite de contenir d'excellentes choſes, qui ſont déplacées dans ſes Lettres.

M. *Remond de Saint-Mard* a compoſé auſſi une Poétique, mais une de ces Poétiques arbitraires, qui, dérogeant aux vrais principes, ne laiſſent voir que les idées de l'Auteur, contre leſquelles le bon goût doit ſe tenir ſagement en garde. Cet Ouvrage d'ailleurs eſt écrit d'un ſtyle affecté, qui dépare ce qu'il y a de bon. Le Poëme de *la Sageſſe*, qu'on a fauſſement attribué au Marquis de *la Fare*, ne répond point au mérite des autres Productions de M. *Remond*, &, ſans quelques Vers heureux, nous dirions qu'il eût été plus ſage de ne le pas mettre au jour.

RESNEL, [*Jean-François* DU BELLAY

DU] Abbé, de l'Académie Françoiſe, & de celle des Inſcriptions, né à Rouen en 1692, mort à Paris en 1761.

Ses Traductions en Vers de l'*Eſſai* de *Pope* ſur l'homme, & de celui du même Auteur ſur *la Critique*, font juger qu'il étoit capable de produire d'excellens Ouvrages par lui-même, s'il ſe fût moins défié de ſes talens. Il eſt quelquefois, à la vérité, inférieur à ſon Original; mais il a, en revanche, des morceaux où il le ſurpaſſe, en donnant de la force, de la grace, de la nobleſſe à certains détails minutieux, que le génie Anglois peut admettre, mais que celui de notre Nation eût rejetés. Après tout, M. l'Abbé *du Reſnel* n'eſt que plus eſtimable de s'être borné à traduire, s'il ſe ſentoit trop foible pour compoſer ſans appui. Il eſt de certains Eſprits qui exigent des objets préſens pour les animer & les féconder; & tels de nos Poëtes modernes, qui ont cru ſe faire un nom en ne voulant rien devoir aux autres, n'ont fait que mieux ſentir leur foibleſſe, par la médiocrité de leurs créa-

tions. *Sumite materiam veſtris qui ſcribitis æquam viribus.*

RESTAUT, [*Pierre*] Avocat au Conſeil du Roi, né à Beauvais en 1694, mort à Paris en 1764.

On ne trouve rien que de très-médiocre dans ſa *Grammaire Françoiſe*; cet Auteur n'a fait que répéter ce qu'avoient dit le P. *Buffier*, l'Abbé *Regnier*, M. de *la Touche*, & tous ceux qui avoient écrit avant lui ſur cette matière, qu'il a embrouillée à force d'exceptions aux regles qu'il établit. Pourquoi ce Livre a-t-il donc eu tant de vogue? C'eſt que l'Auteur étoit protégé par un parti qui le prônoit. Ainſi ſe ſoutiennent, pendant quelque temps, ces réputations factices que la cabale enfante, & qui diſparoiſſent avec la cabale.

RETZ, [*Jean-François-Paul* DE GONDI, Cardinal de] Archevêque de Paris, né en 1613, mort à Paris en 1679.

Le ſtyle original de ſes *Mémoires* le place plutôt parmi les Génies ſinguliers, que parmi les bons Ecrivains. Si ces Mémoires

étoient cependant écrits par-tout de la même force, les meilleurs Hiſtoriens Grecs & Latins n'auroient rien qui leur fût ſupérieur; mais il s'en faut bien que le ſtyle ſoit également ſoutenu dans le cours de la narration; l'aſſoupiſſement & les inégalités s'y font ſentir dans mille endroits. L'imagination de l'Auteur ſe refroidiſſoit, ſelon toute apparence, dès que les objets n'intéreſſoient pas vivement ſon ame, plus enthouſiaſte des choſes extraordinaires, que de la véritable grandeur. Le même caractere qui le précipita dans les intrigues de la Fronde, le rendoit paſſionné pour tout ce qui flattoit ſes inclinations. La lecture de l'*Hiſtoire de la Conjuration du Comte de Fieſque* en fit tout à la fois un *Catilina* & un *Salluſte*. Il entreprit de traduire cet Ouvrage, dont il ne faut que lire la Traduction, en le comparant à l'Original, pour voir combien il avoit de penchant pour tout ce qui tendoit à révolte & à ſédition. En effet, il ne craint pas d'y juſtifier des traits que l'Auteur même condamnoit dans ſon Ouvrage. Il avoue

lui-même, dans ſes Mémoires, que l'ambition d'être Chef de Parti avoit toujours eu beaucoup d'empire ſur ſon cœur. D'après de tels ſentimens, il ne faut plus s'étonner de la franchiſe avec laquelle il raconte des événemens ſi oppoſés à l'eſprit de ſon état & à ſa propre gloire ; il ſemble qu'il n'ait écrit que pour médire de lui-même. Néanmoins, malgré la véracité dont il paroît faire profeſſion, il ſe trouve contredit ſur pluſieurs faits, par les Mémoires de ſon temps ; ce qui prouve qu'il a ſouvent été auſſi dupe de ſon imagination que de ſes projets.

REYRAC, [*François-Philippe* DE] Cenſeur Royal, de l'Académie de Caen, Aſſocié Correſpondant de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres de Paris, né en Limouſin en 1734.

Si, comme cet Auteur le dit lui-même dans un Vers des plus proſaïques,

Qui n'eſt pas né Poëte, à rimer perd ſon temps.

on pourroit aſſurer qu'il a perdu celui

qu'il a employé à faire ſes Poéſies. Le Public les a mal accueillies, parce que le Public ſavoit avant lui cette maxime d'*Horace*, bien mieux énoncée que la ſienne :

*Tu nihil invitâ dices, faciesve Minervâ.*

Les Odes de M. l'Abbé de *Reyrac* ne ſont que de la proſe rimée & ſouvent mal cadencée. Vainement y chercheroit-on de l'enthouſiaſme, de la Poéſie, du deſſin dans le plan, du coloris dans les images, de l'énergie dans l'expreſſion, qualités indiſpenſables au genre lyrique, duquel on peut dire,

Qu'il n'eſt point de degrés du médiocre au pire.

Une autre preuve que cet Auteur n'eſt pas né Poëte, c'eſt que le langage ſublime & figuré des Prophetes n'a pas été capable d'échauffer ſa verve. Un ſeul Pſeaume ſuffiſoit à *Rouſſeau* pour faire une Ode pleine d'élévation, de chaleur & de ſentiment ; & trois ou quatre Pſeaumes fondus dans chacune des *Odes ſacrées* de M.

l'Abbé *Reyrac*, n'ont pu leur donner le moindre degré de chaleur & de vie. On ſeroit tenté de croire que ſon génie tient du naturel de la Salamandre, qui ſubſiſte, dit-on, au milieu des flammes ſans en être échauffée, & vient à bout de les éteindre. Il y auroit cependant de l'injuſtice à ne pas lui tenir compte de ſes bonnes intentions; les tentatives qu'il a faites, quoique malheureuſes, n'en font pas moins d'honneur à ſon cœur & à ſa Religion. Les mêmes ſentimens l'ont porté à s'élever contre les Philoſophes modernes dans des *Epîtres* moins mauvaiſes que ſes Odes, mais toujours foibles, & dans les Diſcours préliminaires placés à la tête de ſes divers Ouvrages de Poéſie. On doit lui ſavoir gré d'avoir conſacré ſon travail à la défenſe de la Religion, pendant que tant d'autres Auteurs s'efforcent de faire valoir des talens plus médiocres encore, à la décrier.

Depuis la derniere édition de cet Ouvrage, l'Abbé de *Reyrac* ſemble s'être fait juſtice ſur ſon peu de talent pour la ver-

ſification : il a publié une *Hymne au Soleil;* mais il l'a écrite en proſe ; & ſi cette proſe ſur la ſource de la lumiere & du feu eſt dépourvue de verve & de chaleur, elle ne l'eſt point de clarté, de correction, ni d'images grandes & noblement exprimées. Ce petit Ouvrage eſt précédé d'un Diſcours préliminaire qui renferme d'excellens principes de morale & de goût, qui prouvent que l'eſprit de l'Auteur eſt plus propre à donner des leçons que des exemples.

RICCOBONI, [*Marie* DU MESIERES DE LABORAS, épouſe de M.] née à Paris en 17..

Les perſonnes qui goûtent les Romans, & qui y attachent un grand mérite, trouveront dans les ſiens bien des qualités propres à les leur rendre intéreſſans ; il offrent de la légéreté, de la délicateſſe, du ſentiment, & ſont exempts de ce ton odieux de licence, ſi prodigué par cette ſorte d'Eſprits qui ont la démangeaiſon d'écrire, ſans autre inſpiration que celle

du vice. On y reconnoît une plume exercée par l'aiſance que donne l'uſage de la Société. La plupart reſpirent une Philoſophie mondaine, à la vérité, mais ſans prétention; ce qui eſt un grand travers de moins dans un temps où tout aſpire aux honneurs philoſophiques.

Les *Lettres de Milady Catesby* & celles de *Fanny Butler* ſont pleines d'eſprit, de graces & de ſentiment. Elles ont le mérite rare de la correction. Il ſeroit ſeulement à déſirer que le ſtyle fût moins chargé d'épithetes, d'exclamations & de réticences. Les épithetes doivent être ſobrement placées par-tout, plus particuliérement dans le ſtyle familier: l'uſage des exclamations devient gauche & froid, quand il eſt trop répété; & les réticences ne produiſent un grand effet, que lorſqu'on ſent que l'Auteur ne dit pas tout ce qu'il pourroit dire, non lorſqu'il s'arrête dans l'impoſſibilité de pouvoir rien dire davantage. A ces défauts près, qui ſe font ſentir dans preſque toutes ſes Productions, Madame *Riccoboni*

ne mérite que des éloges & des applaudiſſemens.

RICHELET, [*Céſar-Pierre*] né dans le Dioceſe de Châlons-ſur-Marne en 1631, mort à Paris en 1698.

Son nom tient encore au ſouvenir du Public, par un Ouvrage qui prouve que les petites choſes ſont quelquefois capables de ſauver de l'oubli. Cet Ouvrage eſt le *Dictionnaire des Rimes*, compilation très-facile, qui ne ſuppoſe que de la patience, & ne peut être utile qu'aux pénibles Rimeurs, dont la Muſe ſtérile a beſoin de répertoire pour enfiler quelques Vers de ſuite.

*Richelet* a fait auſſi un *Dictionnaire François* qui n'eſt plus conſulté, depuis que l'Abbé *Goujet* en a donné l'Abrégé en un volume *in*-8°. Cette abréviation étoit néceſſaire; car, pour ne rien oublier, l'Auteur avoit ſurchargé ſon Ouvrage d'un tas de groſſiéretés, de ſatires & d'obſcénités qui le rendoient auſſi dangereux pour la

jeuneſſe, que révoltant pour un honnête Lecteur.

RICHELIEU, [*Jean-Armand* DUPLESSIS, Duc DE] Cardinal & Miniſtre d'Etat, né à Paris en 1585, mort en 1642.

N'eût-il que la gloire d'avoir fondé des Colléges, favoriſé le progrès des Lettres, donné l'exiſtence & de ſages loix à l'Académie Françoiſe, il mériteroit une place dans cet Ouvrage : il y a encore des droits en qualité de Littérateur. Si ſes talens littéraires n'égalent pas ſes talens politiques, c'eſt qu'il eſt difficile d'être ſupérieur dans deux genres différens. Son *Teſtament* fût-il réduit au mérite du ſtyle, il pourroit être encore regardé comme un Ouvrage eſtimable. M. de *Voltaire* a beau ſoutenir qu'il n'en eſt pas l'Auteur, on lui a ſi ſouvent répondu par des preuves irrécuſables, que cet Ecrivain eſt le ſeul qui ait attaqué cette vérité.

Les Poéſies du Cardinal de *Richelieu* feroient peut-être honneur à ſon eſprit, ſi on en pouvoit diſtinguer celles qui

ſont véritablement de lui. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il en a fait beaucoup, & la Tragédie de *Mirame* paroît être inconteſtablement ſon Ouvrage, par la tendreſſe paternelle qu'il témoigna pour cette Piece. La repréſentation lui couta, dit-on, plus d'un million. C'eſt pour elle qu'il fit bâtir la ſalle de ſon palais, qui a long-temps ſervi à l'Opéra : il oublia ſa gravité pendant qu'on la jouoit; ſes tranſports éclaterent même un peu trop vivement. Au milieu des applaudiſſemens qu'elle eut d'abord, tantôt il ſe levoit & s'élançoit hors de ſa loge, pour ſe montrer à l'aſſemblée, tantôt il impoſoit ſilence, pour fixer l'attention ſur les endroits qu'il jugeoit les plus beaux. Un Auteur, dont la gloire & la fortune euſſent dépendu du ſuccès d'une Piece, ne ſe ſeroit pas livré à des démonſtrations auſſi peu meſurées.

On ſait que le bon accueil de cette Tragédie fut l'effet de la flatterie; auſſi ne ſe ſoutint-elle pas. Un Miniſtre puiſſant peut faire taire les ſifflets, arracher

des éloges à l'adulation ; mais le bon goût rentre tôt ou tard dans ſes droits. On a vu, de nos jours, des Auteurs faire doubler la Garde du Parterre, pour prévenir la chute d'une Piece, & la diſgrace de cette Piece n'en a eu par-là que plus de témoins.

*Armand* ne fut pas plus heureux contre le *Cid*, qu'en faveur de *Mirame*. Le génie de *Corneille* triompha des efforts de l'autorité, & le crédit du Miniſtre ne ſervit qu'à procurer une excellente Critique, qui fit encore mieux ſentir les beautés de cette Tragédie.

Ces traits de foibleſſe n'empêchent pas que le Cardinal de *Richelieu* n'ait été le Fondateur du Théatre, par les bienfaits ſans nombre qu'il répandoit pour encourager ce genre de Poéſie. Il ne ſe bornoit pas à des largeſſes ; il donnoit encore des conſeils, & même des ſujets & des plans. Perſonne n'ignore qu'il avoit cinq Poëtes penſionnés, qui travailloient ſous ſes ordres. Il eſt malheureux, pour l'honneur de ſon choix, que parmi ces cinq, il n'y

eût que *Corneille* & *Rotrou* qui puſſent le juſtifier.

1. RICHER, [*Edmond*] Docteur de Sorbonne, né à Chource, dans le Dioceſe de Langres en 1560, mort à Paris en 1630.

Sans ſon fameux Livre *de la Puiſſance eccléſiaſtique & politique*, on pourroit ignorer qu'il a été Syndic de la Faculté de Théologie, Grand-Maître du Collége du Cardinal le Moine, & qu'il a fait quelques autres Ouvrages, aujourd'hui entiérement inconnus. On ne peut cependant lui refuſer de l'érudition, de la critique, & même du jugement, excepté dans le choix d'une matiere auſſi épineuſe que celle qu'il avoit entrepriſe.

2. RICHER, [*Henri*] né à Longueil, dans le Pays de Caux, en 1685, mort à Paris en 1748.

On pourroit le regarder comme un bon Traducteur, ſi la fidélité à rendre le ſens de ſon original étoit la ſeule qualité né-

ceſſaire à quiconque entreprend de faire paſſer les Poëtes célebres dans une Langue étrangere, ſur-tout lorſqu'il s'agit d'une Traduction en Vers. Il eſt moins foible dans celle des huit premieres Héroïdes d'*Ovide*, que dans celle des Eglogues de *Virgile*. Sa Tragédie de *Sabinus*, jouée pour la premiere fois en 1734, eſt encore au deſſous de ſes Traductions. Quelques morceaux pleins d'intérêt ne font pas pardonner la foibleſſe de la Verſification, froide & ſans coloris. Dès qu'il ne s'agira point de comparer ſes Fables à celles de *Lafontaine*, on pourra en trouver quelques-unes de bonnes. Le ſtyle en eſt ſimple, naturel, correct; les images en ſont piquantes & variées; mais l'invention n'en eſt point heureuſe, la narration en eſt ſouvent froide, la morale peu intéreſſante & mal amenée.

*Richer* a beaucoup mieux réuſſi en Proſe. La Vie de *Virgile* & celle de *Mécène* ſont auſſi ſagement que correctement écrites; la derniere ſur-tout mérite d'être

lue par les recherches curieuſes qui l'enrichiſſent.

3. RICHER, [*Adrien*] né à Avranches en 17..

On lit avec intérêt quelques-uns de ſes Ouvrages hiſtoriques. Le plus connu, & celui qui mérite le plus de l'être, eſt la *Vie des Hommes illuſtres, comparés les uns avec les autres, depuis la chute de l'Empire Romain juſqu'à nos jours.* L'Auteur paroît s'être propoſé *Plutarque* pour modele. Quoique moins Philoſophe & moins profond que l'Auteur Grec, il eſt auſſi judicieux, auſſi moraliſte, & plus impartial. *Plutarque* fait trop ſentir qu'en comparant les Grecs aux Romains, il ne cherchoit qu'à élever ſes Compatriotes au deſſus de leurs Rivaux. Le nouvel Hiſtorien a une marche plus irréprochable & plus utile. Il n'oppoſe point les hommes d'une Nation à ceux d'une autre, il compare homme à homme. Quand il trouve quelques traits de reſſemblance entre des Héros de différens pays, il les ſaiſit avec

juſteſſe, les rapproche avec déſintéreſſement, & les développe avec des réflexions morales, non moins utiles qu'intéreſſantes. Son ſtyle eſt net, précis, rapide, toujours ajuſté au caractere qui lui convient.

Il ne faut pas confondre cet Auteur avec *François Richer*, ſon frere, Avocat au Parlement de Paris, né à Avranches en 1718. L'un & l'autre ont cultivé les Lettres, mais le dernier ne s'eſt guere attaché qu'à des matieres de Juriſprudence.

RICHESOURCE, [*Jean* DE SOUDRIER, Ecuyer, Sieur DE] mort à Paris vers la fin du dernier ſiecle.

Le galimatias de *Richeſource* eſt paſſé en proverbe, & jamais Auteur n'a mieux mérité ce genre de célébrité. Il a compoſé plus de vingt Ouvrages plus mauvais les uns que les autres, dont la liſte occuperoit ici une douzaine de pages, ſi l'on vouloit en copier fidélement les titres *, tant ils ſont

* Voici celui d'un de ſes derniers Ouvrages pu-

étendus. Rien de ſi plaiſant que la maniere dont il apprend à être plagiaire im-

---

bliés en 1680; il donnera en même temps une idée de ſa maniere d'écrire. *NOUVELLE DÉCOUVERTE d'un grand nombre de très-beaux principes & de très-belles maximes pour les avantages de la compoſition proſaïque & pour les charmes de la déclamation Françoiſe; AVEC plus de quatre cents remarques ſur la Diction, ſur la Phraſe, & ſur la Période, ſavantes, utiles, curieuſes, & divertiſſantes, qui vont plus loin que celles des illuſtres MM. de* Vaugelas, Ménage, *& du très-Révérend Pere* Bouhours, *& plus délicates & de plus grande conſéquence; EN FORME de partition anatomique ou critique raiſonnée (à la façon des Mécaniques) ſur l'une des plus élégantes & plus éloquentes Pieces de ce temps, la* Relation ou l'Hiſtoire de la priſe de Fribourg, *l'un des chef-d'œuvres de la plume de M. le* C** de G.**, *Secrétaire du Cabinet, & l'un des plus beaux, des plus diſcrets, & des plus délicats Eſprits de la Cour; ACCOMPAGNÉE de pluſieurs Ratifications ou Réformations d'une invention toute particuliere, plus pompeuſes & plus magnifiques que les expreſſions originales de l'Auteur rectifié; EN FAVEUR des Proſateurs, Verſificateurs même, & les Orateurs de l'Académie Oratoire* (c'eſt ainſi que *Richeſource* appeloit ſa maiſon), *comme auſſi*

punêment, dans celui qu'il a intitulé, *le Maſque de l'Orateur*, ou *la maniere*, &c. On croit entendre le Maître de Philoſophie du *Bourgeois Gentilhomme*, qui apprend à M. *Jourdain* à tourner en pluſieurs manieres le compliment à la Marquiſe : *Belle Marquiſe, vos beaux yeux me font mourir d'amour.* Voici la méthode de notre Auteur.

Un Orateur, par exemple, aura dit qu'un Miniſtre plénipotentiaire doit avoir ces trois qualités, *la probité, la capacité, & le courage ;* pour déguiſer cette diviſion, le plagiaire n'aura qu'à changer d'abord l'ordre de ces trois mots, & dire :

---

*de ceux qui chériſſent la pureté de la Langue Françoiſe, ſa juſteſſe, ſa propreté, ſa délicateſſe, ſa netteté, ſon élégance, ſa politeſſe, ſa beauté, ſa pompe, ſa magnificence, & ſa majeſté ;* DÉDIÉE *à Meſſieurs de l'Académie Françoiſe*, par J. D. S. Ecuyer, Sieur de *Richeſource, Modérateur de l'Académie des Orateurs.* Deuxieme édition plus ample que la premiere. *A Paris, à l'Académie des Philoſophes Orateurs, Place Dauphine, à la Renommée, deuxieme appartement*, 1680.

*le courage, la capacité, la probité;* mais comme ce déguiſement ne ſuffiroit pas, il doit changer auſſi les expreſſions, & mettre *la fermeté* au lieu du *courage*, *la vertu* au lieu de *la probité*, & à *la capacité* ſubſtituer *la ſcience;* enfin, pour cacher encore mieux ſon vol, il faudra qu'il diſe que l'Ambaſſadeur doit être *ferme, vertueux, & habile.*

On rira, ſans doute, d'une telle méthode; mais tant de gens en ont profité & en profitent tous les jours, qu'il faut croire qu'elle eſt bonne. Ce qui doit ſurprendre davantage, c'eſt de voir des Vers de *Fléchier* à la louange de *Richeſource*, placés à la tête de ſa *Rhétorique des Prédicateurs.* Dans un autre Ouvrage, qui eſt auſſi une eſpece de Rhétorique, publiée en 1666, cet Auteur donne cet avis à la fin de ſa Préface: *Ceux qui auront beſoin de quelques Diſcours, Harangues, Lettres, Complimens, &c, pourront s'adreſſer à moi; je loge dans la Place Dauphine, à la Renommée, deuxieme appartement.* Les Faiſeurs ſont aujourd'hui plus

diſcrets ; on ne refuſe pas leurs ſervices, mais on ne veut pas que tout le monde ſache où ils logent.

RIGOLEY DE JUVIGNY, [*Jean-Antoine*] Conſeiller Honoraire du Parlement de Metz, né à Paris en 17.

Nous ne connoiſſions ni ſa perſonne, ni ſes Ouvrages, lorſque la premiere édition de celui-ci parut. C'en eſt aſſez pour réfuter ceux qui ont débité qu'il y avoit eu part. Mais nous aſſurerons avec la même vérité, qu'après la lecture de ſon *Diſcours ſur les progrès des Lettres en France*, mis à la tête de la nouvelle édition des Bibliotheques de *la Croix du Maine* & de *du Verdier*, nous nous ſommes applaudis de voir nos principes conformes aux ſiens. Cet excellent Diſcours qui préſente les révolutions de notre Littérature depuis ſon origine juſqu'à préſent, eſt tout à la fois un Tableau hiſtorique des Productions du génie, un Code abrégé des regles du bon goût, & une habile Critique des travers de nos Lit-

térateurs actuels. Nourri de la lecture des Anciens, dont il paroît s'être pénétré ; appuyé ſur les principes invariables de la nature, qui ſont ceux du vrai & du beau ; toujours armé du flambeau de la raiſon, l'Auteur parcourt d'un pas noble & ferme les différens âges du Génie Littéraire de la France, découvre les cauſes qui l'ont retenu long-temps captif dans les chaînes de l'ignorance & du mauvais goût, & nous montre par quels ſecours il en a triomphé. D'un autre côté, il apprécie, avec autant de juſteſſe que de préciſion, les Ecrivains qui ont fait époque, ſoit en perfectionnant les Arts, ſoit en étendant leurs limites. Plein de diſcernement & de zele pour la gloire des Lettres, il peint avec des couleurs énergiques les ravages du faux bel-eſprit & la dégradation dans laquelle il nous a précipités. Un tel Diſcours ne peut être que le fruit de l'erudition la plus étendue, d'une connoiſſance réfléchie de l'Hiſtoire, de la Politique, de la Morale, & de la Religion. Il eſt écrit d'ailleurs d'un ſtyle

noble, élégant, nombreux, toujours net & toujours châtié. Peut-être ceux qui s'intéreſſent à la perfection de cet Ouvrage déſireroient-ils que l'élocution en fût plus animée, la marche plus rapide & le ton plus varié. Ce déſir, après tout, n'indique que la confiance qu'on a dans les talens de M. *Rigoley de Juvigny :* on devient plus difficile à meſure qu'on voit plus de reſſources dans un Ecrivain.

L'*Introduction* qu'il a miſe à la tête de la Bibliographie de *du Verdier*, & qui paroît une ſuite naturelle du *Diſcours ſur les progrès des Lettres*, eſt un morceau de critique qui ne fait pas moins d'honneur à ſon diſcernement & à ſa plume. Même ſolidité de principes, même juſteſſe d'obſervations, même sûreté de goût. En parcourant les différentes branches de la Littérature, on y met en oppoſition les Ecrivains qui ont préparé le Siecle de *Louis XIV*, avec ceux d'aujourd'hui ; & ce parallele, tracé avec autant de lumiere que de vérité, malgré les exceptions qu'on a ſoin de faire, ne tourne point à l'avan-

tage des derniers. On n'y désigne pas ; il est vrai, en particulier, les corrupteurs de chaque genre, mais les applications sont aisées à faire. Cette maniere de procéder préſageoit bien des murmures ; mais les murmures de ceux que l'Auteur attaque n'effrayent point ſon zele. Il parle avec d'autant plus de liberté & de force, que les défauts ſont aujourd'hui plus communs & l'audace plus révoltante. *Elevés*, dit-il, *dans les principes ſéveres du goût & de la vérité, nous ne nous en écarterons jamais ; & la ſeule eſtime dont nous ſoyons jaloux eſt celle des honnêtes gens.*

M. *Rigoley de Juvigny* l'a obtenue cette eſtime & l'obtiendra toujours de quiconque ſentira combien il eſt eſſentiel pour nous de conſerver la gloire littéraire & la gloire nationale. Son Ouvrage porte le caractere d'une ame vraiment Françoiſe, & d'un eſprit au deſſus de la Cabale, de ſes vengeances & de ſes applaudiſſemens. Tant qu'un Ecrivain pourra s'aſſurer de ne combattre qu'en faveur du bien public, il ne doit pas s'attendre aux

ſuffrages

ſuffrages de ceux qui en ſont les plus mortels ennemis. Que lui importeroient leurs louanges ! elles ne ſont diſpenſées qu'à des complices ; & quel homme jaloux de ſon honneur voudroit l'être à ſi bas prix !

Au reſte, les ſentimens de M. de *Juvigny* ont toujours été les mêmes. Depuis vingt ans il réſiſte au torrent de la dépravation, & s'en eſt conſtamment montré l'adverſaire. Ses *Remarques Littéraires & Critiques* ſur les Bibliotheques de *la Croix du Maine & du Verdier*, ſes *Mémoires hiſtoriques ſur la vie & les Ouvrages de la Monnoye*, offrent des traits fréquens de zele & de réclamation contre les attentats de la Philoſophie. Il n'eſt pas juſqu'à ſon petit *Mémoire* * *pour l'âne de Jacques Féron*, plaiſanterie ingénieuſe & écrite avec beaucoup d'agrément, où nos Philoſophes ne ſoient pourſuivis par des ſaillies très-humiliantes pour leur amour-pro-

* Ce Mémoire, ſouvent réimprimé, parut pour la premiere fois en 1750.

pre. Ne rentreront-ils jamais en eux-mêmes ? L'encens qu'on leur prodigue eſt ſi ſuſpect & ſi fade ! & les coups qu'on leur porte ſi directs & ſi accablans !

RIVERY, [*Claude-François-Félix*, BOULLANGER DE] de l'Académie d'Amiens, ſa patrie, né en 1724, mort en 1758, un de ces Littérateurs de Province dont la réputation ne s'étend guere au delà des bornes du canton qu'ils habitent. Les Journaux, où on les vante toutes les fois qu'ils publient un Ouvrage, ne ſauroient être les garans d'une brillante & ſolide célébrité. M. de *Rivery* a fait des Diſcours, des Diſſertations, des Mélanges littéraires, des Fables, des Contes en vers, & une Comédie à tiroir, intitulée *Momus Philoſophe*, qui n'a jamais été jouée. Dans tous ces Ouvrages on trouve de l'eſprit & des connoiſſances, mais ils n'élevent tout au plus M. de *Rivery* qu'au deſſus des Auteurs injuſtement prônés dans la Capitale, & jamais au deſſus des Auteurs médiocres. Ce que nous y avons

remarqué de meilleur, ce ſont les Fables & les Contes en vers, dont quelques-uns ſont de ſon invention & d'une invention aſſez agréable. La Préface en eſt bien écrite: elle a pour objet la Littérature Allemande, ſur laquelle l'Auteur fait des obſervations ſaines & quelquefois profondes.

RIUPEROUX, [*Théodore* DE] né à Montauban en 1664, mort à Paris en 1706, Poëte tragique, Auteur d'une *Hypermneſtre* moins chargée de machines, mais beaucoup mieux conduite, mieux verſifiée que celle de M. *Lemiere*. L'enluminure de celle-ci a fait oublier la premiere; ce qui n'empêche pas que la troiſieme ſcene du troiſieme Acte de la Tragédie de *Riuperoux* n'annonce plus de talent que toute la Piece de M. *Lemiere*.

ROBÉ DE BEAUVESET, [*N.*] né à Vendôme dans la Beauce.

Sa Muſe a commencé trop tard à garder le ſilence, puiſqu'elle ne s'eſt exercée que ſur des ſujets licencieux ou bizarres, dont

notre Littérature pouvoit très-bien ſe paſſer. Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit né avec du talent : il eſt peu d'exemples d'une verſification auſſi énergique & auſſi vigoureuſe que la ſienne ; mais ſa verve ayant preſque toujours choiſi le vice pour ſujet, ſon eſprit doit en tirer peu de vanité ; au contraire, ſon nom eſt devenu un opprobre aux yeux de quiconque conſerve encore de la pudeur.

Ses *Contes* ont été concentrés dans ſon porte-feuille par l'autorité du Gouvernement, & n'ont pas été répandus au delà des Sociétés libertines où il les débitoit. Ce qui a paru de lui dans le Public, ſe réduit à des Odes au deſſous du médiocre, à une *Satire ſur le Goût*, dont les principes ſont aſſez judicieux, & la verſification heureuſe par intervalles ; à un Poëme intitulé *Mon Odyſſée*, qu'on croiroit avoir été fait pour des Lecteurs tudeſques, tant le ſtyle en eſt dur & baroque, tant les rimes en ſont bizarres ; qu'on ajoute à cela la pauvreté du ſujet, & l'on aura l'idée du plus pitoyable Ouvrage qui ait

été fait depuis d'*Assoucy* jusqu'à nous, puisque le Héros de ce Poëme est M. *Robé* lui-même.

Depuis la derniere édition de cet Ouvrage, il a publié une *Satire au Comte de B***, que nous regardons, malgré la dureté de plusieurs vers & le peu de noblesse de quelques expressions, comme une des meilleures Epîtres de ce genre qui aient paru depuis celles de *J. B. Rousseau*. Il y passe en revue la plupart des Auteurs de nos jours qui ont fait quelque sensation dans le Monde littéraire; & si ses portraits n'ont pas toujours le mérite de la ressemblance, la touche en est du moins vigoureuse, hardie, & originale. Piqué du jugement que nous avons porté de ses Productions, & irrité de ce que nous n'avons pas craint de nous élever contre l'abus déplorable qu'il a fait de ses talens, ce Poëte ne nous a point oubliés dans cette *Satire*; mais ce qu'il dit de nous, annonce moins de talent que de haine & de fureur : aussi croyons-nous ne pouvoir mieux nous venger des sarcasmes qu'il nous

prodigue, qu'en les mettant ſous les yeux de nos Lecteurs.

Mais devant moi quel vil Ecrivain paſſe ?
C'eſt SABATIER ; ah ! qu'il te rende grace
D'avoir tari tout mon fiel, cher BUSSI,
Sans quoi le traître expireroit ici.
Très-volontiers je conſens qu'il dénigre
Tous mes Ecrits ; mais la griffe du tigre,
En me rangeant parmi les froids Rimeurs,
Trop lâchement s'acharne ſur mes mœurs.
Hé ! que m'importe à quel bas coin me marque
Le faux poinçon de ce faux *Ariſtarque*,
Dont la cenſure & dont le jugement
Sont ſans juſteſſe & ſans diſcernement ?...
Auſſi voit-on, dans les portrais qu'il trace,
Le faux s'unir à l'ignorance craſſe.
Il n'a rien lu ; des Faiſeurs de Journaux,
Des Gazetiers, voilà les arſenaux
Où ce Pygmée, aux Géans qu'il relance,
Puiſe les traits que par-derriere il lance.
N'en parlons plus : le vouer au mépris,
C'eſt le porter encore à trop haut prix.

Il eſt facile de juger combien nous ſommes peu bleſſés de ces injures ſi délicatement tournées, par l'attention que nous avons de les faire connoître nous-mêmes.

M. *Robé* n'a-t-il pas bonne grace de nous accuſer de poltronnerie & de lâcheté, lorſque le courage avec lequel nous avons défendu les principes du Goût, de la Morale, & de la Religion, contre une Secte d'autant plus dangereuſe qu'elle eſt plus puiſſante, a fait l'étonnement de quiconque connoît les intrigues & le fanatiſme perſécuteur de la plupart de ceux qui la compoſent? Eſt-il plus heureux, quand il nous accuſe de *malignité*, & qu'il compare ingénieuſement notre plume à la *griffe du tigre?* Nous l'avons dit ailleurs, & nous croyons devoir le répéter ici en faveur des Eſprits foibles ou peu réfléchis: l'accuſation de *malignité* ne peut tomber avec juſtice que ſur le Cenſeur cauſtique qui s'exerce à mortifier l'amour-propre des Auteurs, ſans ſe propoſer d'autre but que celui de mortifier; le nôtre a été conſtamment d'inſtruire & de corriger, s'il étoit poſſible. Tout ce que nous avons dit a été animé par ce déſir, & dirigé vers cet objet; mais notre zele n'a jamais excédé les bornes de l'honnêteté. Les termes

de *vil Ecrivain*, de *Tigre*, de *Poliſſon*, de *Monſtre*, qu'on nous a prodigués dans cent Libelles, n'ont jamais déshonoré notre plume. Nous rougirions d'employer de pareilles expreſſions, même à l'égard de ces Ecrivains philoſophes qui, peu contens de s'être épuiſés en injuſtices, en ſarcaſmes, en perſonnalités de toute eſpece contre nous, ont encore recours aux calomnies les plus révoltantes & aux perſécutions les plus perfides. C'eſt au Public honnête, impartial & éclairé, que nous laiſſons le ſoin de donner à ces Auteurs les épithetes qu'ils méritent.

ROBINET, [*Jean-Baptiſte*] Cenſeur Royal, né à Rennes en 1735.

Avec les mêmes talens que M. *Diderot*, c'eſt-à-dire, de l'emphaſe, de la hardieſſe, & de l'obſcurité, il n'a pas eu le bonheur d'obtenir comme lui un rang ſuprême dans le Monde philoſophique. Rien de plus reſſemblant que la tournure d'eſprit de ces deux Métaphyſiciens énigmatiques. Pourquoi donc leur ſort eſt-il

ſi différent ? La raiſon en eſt toute ſimple. M. *Diderot* eſt le pere de l'*Encyclopédie*, & cette heureuſe progéniture lui a valu des Correſpondans, des Subalternes, des Admirateurs qui ont fait éclore des légions de Panégyriſtes : M. *Robinet* n'eſt le pere que du *Supplément*. Le moyen d'être célébré à ſon tour ! L'admiration eſt épuiſée, & le charlataniſme reconnu. On ne laiſſera cependant pas ignorer qu'il a fait un Ouvrage intitulé *de la Nature*, où, ſelon lui, tout eſt intelligent & animé ; mais où, ſelon le Lecteur, tout s'obſcurcit & tout expire au milieu du déſordre & de l'abſurdité. Ajoutons que le ſtyle du Philoſophe eſt entiérement dépourvu de clarté, d'aiſance, de naturel, & de pureté. Quand on entreprend de créer des ſyſtêmes, au moins devroit-on avoir des erreurs nettes, & les ſiennes même ne le ſont pas.

M. *Robinet*, dont la deſtinée eſt d'être Continuateur, a augmenté de 6 volumes l'*Analyſe de Bayle*, commencée par l'Abbé de *Marſy*. Le ſuccès de cette Com-

pilation impie, mal conçue, indigeſte, n'a pas été heureux. On peut en dire autant de ſes Traductions de quelques Ouvrages Anglois, que ſa plume n'a pas tirés de leur obſcurité.

Cet Auteur eſt préſentement occupé d'une énorme compilation ſous le titre de *Dictionnaire univerſel des Sciences, Morale, Œconomique, Politique, & Diplomatique*, dont les trois premieres Lettres forment 12 volumes *in*-4°. Ce Recueil, formé de beaucoup d'autres, offre un grand nombre d'articles intéreſſans, qui prouvent que ſi le Compilateur n'eſt pas en état de produire par lui-même de bonnes choſes, il a du moins le mérite de les diſtinguer dans les Productions d'autrui.

ROCHEFORT, [*N.*] de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, né en 17.. connu avantageuſement dans la Littérature par une Traduction en Vers de l'*Iliade* & de l'*Odyſſée d'Homere*, où l'on trouve une verſification aiſée, noble, animée, & quelquefois nerveuſe, mais dépourvue en gé-

néral de ce coloris qui donne la vie aux penſées & aux ſentimens, de cette variété de tours qui fait diſparoître la monotonie, & de ce choix de termes qui rend le Vers toujours poétique. Nous ne prétendons pas imputer entiérement ces défauts au Traducteur. Quand on conſidere l'étendue de ſon travail, les difficultés qu'il avoit à vaincre, la gêne impitoyable de la rime, l'inſuffiſance de notre Langue, comparée à celle du Poëte dont il eſt l'interprete, on conçoit aiſément que les beautés de ſa Traduction tournent bien plus à ſa gloire, que les endroits foibles, qui ſont en petit nombre, ne peuvent lui faire de tort. La Critique ſera encore plus indulgente, ſi elle conſidere l'exactitude avec laquelle le Traducteur a rendu par-tout le ſens d'*Homere*, que Madame *Dacier* n'a pas toujours ſaiſi.

Les Notes qui accompagnent ces deux Poëmes, ainſi que le Diſcours qui les précede, ont un mérite que l'Auteur ne doit qu'à lui ſeul. On y reconnoît ſans interruption l'Ecrivain élégant & plein de

goût, le Critique judicieux & familiarisé avec les bons modeles, le Philosophe qui pense & qui sait intéresser le Lecteur en l'instruisant.

M. de *Rochefort* a déployé de nouveaux talens, en combattant avec succès le *Système de la Nature*, ce dernier chef-d'œuvre de la Philosophie, cet Ouvrage monstrueux, déjà réfuté par le bon sens & par la Nature même qui le désavoue & en rougit.

ROCHEFOUCAULD, [*François*, Duc DE LA] né en 1612, mort à Paris en 1680.

Ses *Mémoires* sont moins connus que ses *Maximes morales*, qui lui ont mérité, à juste titre, la réputation d'Ecrivain élégant & de profond Moraliste. Il faut cependant bien se garder de les adopter toutes, & de se laisser aller sans discernement au *jurare in verba Magistri*, comme la plupart de nos jeunes gens. Si nous voulions d'abord en critiquer le titre, nous dirions que le mot *Maximes* ne sauroit convenir qu'à des vérités évidentes & consacrées par une adoption générale, non

à des penſées qui peuvent être vraies, mais qui ſont nouvelles, & ne doivent être regardées que comme le fruit de la méditation d'un eſprit qui réfléchit pour lui-même, ſans avoir droit de fixer les idées d'autrui. Ce n'eſt pas néanmoins à quoi nous nous attachons.

Il paroît que les penſées de M. de la *Rocheſoucauld* roulent ſur un ſyſtême qui en rend pluſieurs fauſſes, & quelques autres outrées. Selon lui, l'amour-propre eſt le mobile univerſel de toutes les actions de l'homme. S'il entendoit par *amour-propre* l'amour de nous-mêmes, qui ne ſauroit être vicieux tant qu'il eſt éclairé par de ſaines lumieres & retenu dans de juſtes bornes, ſon principe ne ſeroit pas défectueux; mais ce n'eſt pas ainſi qu'il l'entend. L'amour-propre ſur lequel il établit tout, eſt la vanité ou l'orgueil, poiſon, ſelon lui, ſi univerſellement répandu ſur toute l'humanité, que l'homme ne peut le détruire, malgré tous les efforts de ſa raiſon. Cet orgueil, d'après le Moraliſte, ſe cache avec tant de ſubtilité dans notre

cœur, y conſerve un empire ſi abſolu ſur tous ſes mouvemens, qu'il n'eſt pas poſſible que toutes nos actions ne ſoient un effet de ce vice plus ou moins caché, & qu'elles ne ſe rapportent toutes à lui.

Il s'enſuivroit de ce principe, qu'un tel ſentiment, qu'on ne peut regarder que comme un amour-propre déſordonné, ſeroit commun à tous les hommes, qu'il ſeroit le premier reſſort de toutes leurs démarches, & qu'il ne pourroit jamais mourir qu'avec chacun de nous; ce qui eſt démontré faux par expérience.

Nous ne craignons pas de le dire, l'homme ne naît ni orgueilleux ni méchant, comme M. de la *Rochefoucauld* le penſe & voudroit le faire croire. Supposons même qu'il fût dépourvu, en naiſſant, de tout germe de droiture & d'équité, que ces deux ſentimens ne fuſſent jamais que l'effet de ſes lumieres acquiſes & de ſa raiſon; au moins ne peut-on pas aſſurer qu'il naiſſe injuſte ou méchant. Si on trouve des hommes portés l'injuſtice, à la malignité, de telles diſ-

poſitions ſont dans eux des vices acquis par l'éducation, les circonſtances, les paſſions, & non des germes inſéparables de la Nature humaine. D'ailleurs, donnons à la méchanceté des hommes toute l'étendue poſſible : cette méchanceté, cet orgueil, infecteront-ils tous les mouvemens de leur ame? *Tibere*, *Caligula*, *Néron*, *Cromwel*, n'étoient ils pas capables de faire & n'ont-ils pas même fait quelques bonnes actions, ſans aucun mélange de motifs vicieux? C'eſt cependant ce que M. de la *Rochefoucauld* ſuppoſe impoſſible. Aucune vertu, même momentanée, qui, ſelon lui, ne ſoit produite par un orgueil ſenſible ou déguiſé; & c'eſt ſur ce faux principe qu'il établit ſes réflexions chagrines contre la Nature humaine. Il a vu que la plupart des hommes étoient méchans : ſans réfléchir ſur les cauſes de cette dépravation, il a conclu qu'elle leur étoit naturelle, & a appliqué à l'eſpece les vices de l'individu.

Il n'eſt pas étonnant qu'il ſe ſoit livré à cet excès. Entraîné long-temps par le tourbillon des intrigues & des cabales;

témoin & peut-être victime des artifices, des perfidies, des lâchetés ordinaires dans un parti formé ſous l'apparence d'intérêt général & réellement pour des intérêts particuliers, ſa ſenſibilité s'eſt aigrie, ſes lumieres ſe ſont mépriſes, parce qu'il ne voyoit, d'un côté, rien que de louche, & qu'il n'éprouvoit, de l'autre, que des procédés révoltans. L'étude de la Cour, où ſon rang l'avoit placé, a pu contribuer auſſi à rembrunir le tableau. Il a obſervé ſous un mauvais horizon. A ce défaut près, ſes obſervations ſont profondes, la plupart de ſes penſées ſont neuves & exprimées d'une maniere plus neuve encore. On peut le regarder comme un Juge plein d'adreſſe & de ſagacité, plus occupé à trouver des coupables, qu'à ſe ſervir de ſes lumieres pour analyſer les chefs d'accuſation; ou comme un cenſeur ſévere qui interprete tout en mal, en ne s'attachant qu'aux dehors, qui ſont bien du reſſort de la police, mais non de la morale, qui doit pénétrer plus avant dans le cœur.

Cette diſpoſition à tout condamner ſe

décele ſi évidemment dans lui, qu'il eſt aiſé de s'appercevoir qu'il impute ſouvent des vices à l'homme, non pas tant parce qu'il le voit réellement, que pour ne pas perdre une expreſſion énergique, un tour ingénieux, une penſée vive, qui peuvent ſervir à faire admirer ſon génie. Qu'on le liſe attentivement, & l'on verra que l'expreſſion n'eſt pas produite par la conviction du grief, mais le grief établi pour employer l'expreſſion. C'eſt un Peintre qui ſacrifie preſque toujours la reſſemblance au coloris.

Nous le répéterons encore, malgré cela, le Duc de la *Rochefoucauld* doit être regardé comme un Génie qui fait honneur à ſa Naiſſance, à ſon Siecle, à ſa Nation. Notre but n'eſt pas d'empêcher qu'on ne l'admire, mais d'empêcher qu'on ne le croye toujours ſur ſa parole. Nous penſons y être d'autant plus obligés, que la plupart des jeunes gens, & même des Auteurs, faute de réfléchir, ſe ſont laiſſé ſéduire, & ſe ſont même ſervis de ce témoignage impoſant, pour appuyer des

idées fauſſes, abſurdes, & quelquefois dangereuſes. Il eſt bon d'ailleurs qu'on ait une idée plus juſte de l'humanité. L'homme eſt aſſez fragile pour le mal, aſſez prompt & aſſez habile pour l'excuſer, ſans lui en applanir la route, & lui fournir des ſubterfuges pour ſe juſtifier de l'avoir commis. Ne reprochons qu'à nous-mêmes, non à la Nature, les vices qui nous tyranniſent. Quand bien même la Nature ſeroit vicieuſe, la Société nous offre des moyens, la Religion nous fournit des ſecours, qui réduiront toujours le méchant à n'imputer qu'à lui ſeul le juſte blâme de ſa perverſité.

ROCHON DE CHABANNES, [*N.*] né à Paris en 17.. Auteur de quelques petites Comédies en Vers, ſi l'on peut donner ce nom à des Pieces ſans intrigue & ſans comique, mais pleines de traits pétillans, de détails légers, qu'on peut comparer au jeu d'un feu d'artifice qui éblouit un moment.

Le ſuccès dont jouiſſent *Heureuſement*, & *la Matinée à la mode*, ne prouve autre

choſe, ſinon que la fureur de l'épigramme & des petites gentilleſſes abſorbe tout, & qu'aujourd'hui l'eſprit & quelques ſaillies tiennent lieu de talent. Mais, malgré les applaudiſſemens du Parterre, les vrais Littérateurs ſauront toujours à quoi s'en tenir. Ils ne reconnoîtront dans l'accueil qu'on fait à ces ſortes de Productions, que la corruption du goût des Spectateurs; & dans les Auteurs, que l'impuiſſance d'atteindre à ce vrai comique, ſans lequel il n'eſt plus de Comédie.

Pour mériter des ſuffrages éclairés, il ne ſuffit pas d'avoir un coloris brillant, le ſtyle paſſager du jour, de ſavoir dialoguer une Scene, égayer un inſtant par de bons mots; il faut inventer un ſujet, le deſſiner avec juſteſſe, le développer avec grace, le conduire à un dénouement facile & pourtant imprévu. Il faut encore poſſéder l'art d'enchaîner naturellement les Scenes, d'expoſer des caracteres variés & ſoutenus, d'amener des ſituations comiques qui ſortent du ſujet, de plaire enfin au Spectateur, ſans l'égarer dans des routes nouvelles, & par-là même ſuſpec-

tes. C'eſt préciſément ce qu'on chercheroit en vain dans preſque tous nos Auteurs actuels. Ils aiment mieux plaire quelques inſtans, ſe faire applaudir aux dépens du goût & de la raiſon, que de s'aſſujettir aux regles qu'exige la véritable Comédie. Ainſi, pourvu qu'ils viennent à bout de ſe procurer une gloire éphémere, ils ne craignent pas de dégrader le talent, en détruiſant l'Art même, qui ſe perd quand il ſort de ſes limites.

La principale raiſon de ce déſordre, qui augmente chaque jour, eſt qu'il ſera toujours plus facile de compoſer cinq ou ſix Comédies dans le genre de *la Matinée à la mode*, que d'en faire une dans celui du *Joueur* ou du *Glorieux*, ou de *la Métromanie*, qui exigeroit plus de temps elle ſeule, qu'il n'en faut pour en compoſer douze de l'autre eſpece. Ne vaudroit-il pas mieux ſe guérir de la démangeaiſon du Théatre, ſi on eſt ſans talent, ou, ſi l'on en eſt pourvu, ſe borner à ne produire dans tout le cours de ſa vie qu'une ou deux bonnes Pieces, que d'amuſer le Pu-

blic par des bagatelles qui paſſent bientôt de vogue, ſans avoir le mérite de reparoître une ſeconde fois avec ſuccès?

M. *Rochon de Chabannes*, qui a le talent de ſaiſir les ridicules, mais qui ſe contente de les effleurer, auroit pu prétendre à la gloire de réuſſir dans le haut comique, s'il ne ſe fût pas laiſſé trop entraîner au ton dominant. Ce n'eſt pas au caprice du Public à diriger la maniere des Auteurs; c'eſt aux bons Auteurs à fixer le caprice du Public, en lui préſentant des Ouvrages d'accord avec le goût & la raiſon.

ROHAN, [*Henri*, Duc de] Pair de France, Prince de Léon, né en Bretagne en 1579, mort en 1638, un des plus grands Capitaines & des bons Ecrivains de ſon temps.

Ses Ouvrages, quoique ſurannés, ſont encore recherchés aujourd'hui par ceux qui préferent le fond des choſes aux agrémens du ſtyle & à la pureté de l'expreſſion. Les plus connus ſont ſes *Mémoires & Lettres ſur la Guerre de la Valteline*, & un Livre

ſur *les Intérêts des Princes*. Dans le premier, il raconte avec une noble ſimplicité, tous les événemens de cette guerre, à laquelle il eut tant de part. L'Auteur n'y diſſimule pas ſon mécontentement à l'égard de la France, non plus que ſon grand attachement au Proteſtantiſme. Son ſtyle eſt clair, égal, & précis, & l'on peut dire de ſes Mémoires, ce que *Cicéron* diſoit de ceux de *Céſar : Nudi ſunt, recti & venuſti, omni ornatu orationis tanquam veſte detractâ.*

Dans le ſecond, il approfondit ce que la politique a de plus obſcur ; il développe, d'une maniere lumineuſe, les divers intérêts de toutes les Cours de l'Europe. Si ces intérêts ont changé, il n'en eſt pas moins vrai que les réflexions & les vûes de l'Auteur annoncent beaucoup de pénétration, de juſteſſe, & de ſolidité.

La nouvelle Edition des Mémoires & Lettres du Duc *de Rohan* eſt due à M. le Baron de *Zurlauben*, Capitaine au Régiment des Gardes-Suiſſes, qui l'a enrichie d'une Préface hiſtorique très-bien écrite, & de Notes très-inſtructives.

ROLLIN, [*Charles*] Recteur de l'Université, Profeſſeur d'Eloquence au Collége Royal, de l'Académie des Inſcriptions, né à Paris en 1661, mort dans la même ville en 1741; le plus grand Littérateur, & un des meilleurs Ecrivains qu'ait produits l'Univerſité.

Son *Traité des Etudes*, plein de réflexions juſtes, délicates & ſolides, eſt le Livre le plus propre que nous connoiſſions à inſpirer l'amour de la vertu & le goût des Lettres. Cet Ouvrage eſt devenu claſſique. Il le méritoit. Tout y eſt puiſé dans les bonnes ſources, tout y eſt ſenti, tout y eſt préſenté & développé avec adreſſe & netteté. C'eſt ainſi qu'il eſt permis aux Modernes de s'enrichir des dépouilles des Anciens; ce ſont des richeſſes étrangeres qu'ils tranſplantent pour l'utilité publique; & l'on a droit de devenir Légiſlateur, quand on a pour garans les Oracles du vrai goût & de la ſaine raiſon.

» L'*Hiſtoire ancienne* de M. *Rollin*, dit » avec vérité M. de *Voltaire*, eſt la meil» leure Compilation qu'on ait en aucune

» Langue, parce que les Compilateurs ſont » rarement éloquens, & que *Rollin* l'é- » toit «. Cette Hiſtoire eſt en effet écrite avec pureté, avec nobleſſe, & de ce ton ſenſible & communicatif, qui fait paſſer, avec l'inſtruction, l'amour de l'objet qu'on préſente. On y déſireroit ſeulement plus de critique. L'Auteur n'a pas ſu toujours diſtinguer le vrai d'avec le faux, l'intéreſſant d'avec l'inutile, l'abondance du ſtyle d'avec la prolixité toujours ennemie du genre hiſtorique. On peut en dire autant de l'*Hiſtoire Romaine*, pouſſée juſqu'à la fin de la République, avec cette différence que dans celle-ci l'Hiſtorien eſt plus judicieux, moins diffus, & plus animé.

Les défauts qu'on a reprochés à M. *Rollin* n'empêcheront pas qu'il ne ſoit placé, par les juſtes appréciateurs du vrai mérite, au nombre de nos Littérateurs les plus eſtimables. Quand on a conſacré ſes travaux à l'inſtruction de la Jeuneſſe, formé des Diſciples à l'amour de l'étude, de la Religion & de la Patrie, on a des droits aſſurés à la reconnoiſſance des Gens de Lettres & des

des bons Citoyens. Quel objet plus intéreſſant peut ſe procurer tout homme qui écrit !

RONSARD, [*Pierre*] Prieur de Croix-Val & de Saint Coſme-les-Tours, Abbé de Belloſane, né dans le Vendômois en 1524, mort en 1585; Poëte trop célébré de ſon temps, & trop mépriſé dans le nôtre.

Il eſt vrai que la Langue ſeroit reſtée dans une barbarie ridicule, ſi ſon ſtyle avoit ſervi de modele à ceux qui l'ont ſuivi; mais on trouve dans ſes Ouvrages une verve qui étonne, & des traits d'eſprit, qui, revêtus d'expreſſions moins baroques, feroient honneur aux meilleurs Poëtes de ce Siecle. L'envie de dominer les Eſprits de ſon temps, de devenir le Légiſlateur du Parnaſſe, prétention abſurde qui ne manque pas d'exemples actuels, le jeta dans le galimatias; mais les bornes du bon goût ſont fixées, & ce ne ſont pas des idées particulieres qui décideront les ſuffrages préſens & à venir.

*Boileau* a très-bien jugé ce Poëte ; quand il a dit après avoir parlé de *Marot* :

*Ronſard*, qui le ſuivit, par une autre méthode,
Réglant tout, brouillant tout, fit un Art à ſa mode,
Et toutefois long-temps eut un heureux deſtin ;
Mais ſa Muſe, en François, parlant Grec & Latin,
Vit dans l'âge ſuivant, par un retour groteſque,
Tomber de ſes grands mots le faſte pédanteſque.

Jamais Poëte ne reçut des hommages plus flatteurs que *Ronſard*. Au lieu du Prix ordinaire de Poéſie, établi dans l'Académie des Jeux Floraux, les Magiſtrats de la ville de Toulouſe décidérent qu'on lui feroit préſent d'une *Minerve* d'argent maſſif. C'étoit payer bien cher des Vers qui ne ſeroient pas même lus aujourd'hui par aucune Académie.

*Marie Stuart*, Reine d'Ecoſſe, renchérit encore ſur la libéralité Touloufaine. Pour lui marquer le cas qu'elle faiſoit de ſes Poéſies, elle lui fit préſent d'un Buffet de deux mille écus. Parmi les Pieces de

ce Buffet, il y avoit un Vaſe en forme de Roſier, repréſentant le Parnaſſe, au haut duquel étoit un Pégaſe. Elle y fit joindre ce Vers :

*A Ronſard, l'Apollon de la ſource des Muſes.*

Le don valoit certainement plus que l'inſcription. *Henri II*, *François II*, *Charles IX*, *Henri III*, partagerent les mêmes ſentimens, & lui prodiguerent de pareils bienfaits ; *Charles IX* fit même des Vers à ſa louange.

Faut-il s'étonner, après cela, que la tête ait tourné à *Ronſard ?* Dès lors il regarda le Parnaſſe comme un pays de conquête, où il pouvoit établir ſon autorité, comme il y avoit établi ſa fortune. De là cette fureur de mettre à contribution toutes les Langues, de farcir ſes Poéſies de *vocables* Grecs, Latins, Italiens, Languedociens, Normands, Picards. De là, cette Pléiade, dont il ſe fit l'Aſtre dominant, genre de folie ſi ordinaire aux Diſtributeurs des rangs, qu'ils

ne manquent jamais de ſe donner le premier. Heureuſement le Public eſt toujours prompt à réprimer toute uſurpation. Ce n'eſt pas tout, *Ronſard* égara une foule d'Imitateurs, qui crurent, d'après ſon exemple, ne pouvoir mériter le ſuffrage des Lecteurs, qu'en entaſſant des mots barbares, qu'en étalant une folle érudition, & qu'en s'enveloppant dans un entortillage de penſées; abus ridicule dont on ne tarda pas à revenir, & que tout eſprit cenſé auroit rejeté avec indignation.

Malgré tous ces travers, il faut convenir que *Ronſard* n'a pas peu contribué à l'avancement de la Poéſie parmi nous. Il eſt le premier de nos Poëtes qui ait compoſé des Odes. Il a fait auſſi paſſer l'Epithalame dans notre Langue: celle qu'il compoſa pour le Mariage de Monſieur de *Vendôme* avec *Jeanne d'Albret*, Reine de Navarre, eſt la premiere qu'on connoiſſe. Pluſieurs morceaux de ſes Poéſies n'ont pas encore perdu leur agrément. Telle eſt

l'Epître qu'il adreſſe au Cardinal de *Lorraine*, où l'on trouve ces Vers très-ſenſés:

Il ne faut pas toujours languir embeſogné
Sous le ſouci public, ni porter refrogné
Toujours un triſte front; il faut qu'on ſe défâche,
Et que l'arc trop tendu quelquefois on délâche.
Après un fâcheux ſoir, vient un beau lendemain;
Et le grand *Jupiter*, de cette même main
Dont il lance la foudre, il prend la pleine coupe,
Et s'aſſied tout joyeux au milieu de la troupe.
Après un rude hiver, un printemps radouci
Renaît avec ſes fleurs; il nous faut vivre ainſi,
Et chercher les plaiſirs aux ennuis tout contraires,
Pour retourner après plus diſpos aux affaires.

*Ronſard*, pour le peindre en deux mots, avoit les principales qualités qui font les grands Poëtes, la force & le brillant de l'imagination, la fécondité de l'eſprit, les agrémens de la fiction, cette invention heureuſe, l'ame de la Poéſie. Il avoit en même temps les défauts qui égarent

& défigurent les plus grands talens, point de diſcernement, point de dépendance, point de goût.

Au reſte, ſa *Franciade* eſt un exemple de l'excès de platitude où peut tomber un homme qui s'exerce dans tous les genres, ſans conſulter celui qui lui eſt véritablement propre. Cent ans plus tard, *Ronſard* eût pu être un grand Poëte. Il ne lui manquoit que du goût; & le goût qui n'eſt que le diſcernement des convenances, eſt rarement le partage de ceux qui ouvrent une carriere & écrivent dans une Langue encore barbare. Les honneurs qu'on prodigua à ce Poëte le ſuivirent juſqu'au tombeau. L'Abbé *Duperron*, depuis Cardinal, fut chargé de prononcer ſon Oraiſon funebre, après un Service magnifique où le Roi avoit envoyé ſa Muſique. Des Princes du Sang, les plus grands Seigneurs de la Cour, un grand nombre de Prélats y aſſiſterent; le Parlement de Paris s'y rendit par Députés. Ces diſtinctions accordées aux talens, prou-

vent que les talens ont une grandeur perſonnelle, que l'on peut croire égale à celle de la naiſſance & des dignités.

ROQUELAURE, [*Armand* DE] Evêque de Senlis, premier Aumônier du Roi, Conſeiller d'Etat ordinaire, de l'Académie Françoiſe, né à Roquelaure dans le Dioceſe de Rhodez, en 1720.

L'eloquence de ce Prélat a ſu ſe plier à tous les genres qu'elle a embraſſés, & ſaiſir le vrai caractere de chaque objet. Dans l'*Oraiſon funebre de Marie-Amélie de Saxe, Reine d'Eſpagne*, elle eſt noble, animée, pleine d'élégance & de variété; elle a ſur-tout l'art de bien deſſiner un plan, de développer habilement les circonſtances, de placer à propos les mouvemens, & d'intéreſſer par une morale auſſi ſage que fine & naturelle. Dans le *Diſcours* pour la Profeſſion de Madame *Louiſe-Marie de France*, elle ſe montre avec une élévation, une chaleur & une onction parfaitement aſſorties à l'auguſte cérémonie qui y donnoit lieu. L'idée principale

de ce Diſcours eſt grande, les tableaux en ſont frappans, les détails pathétiques, les preuves lumineuſes, le ſtyle riche en images & en expreſſions. Cet événement ſi glorieux à la Religion, ſi propre à humilier ceux qui l'outragent, ſi conſolant pour ceux qui la pratiquent & la défendent, eſt ſans contredit le plus heureux ſujet dont aient jamais retenti les Chaires Chrétiennes. L'Orateur n'en laiſſe échapper aucun trait, les fait valoir d'une maniere toujours riche, & ſoutient juſqu'à la fin l'idée des ſacrifices héroïques qu'il avoit à célébrer.

Dans ſon *Diſcours* de réception à l'Académie Françoiſe, autre genre de talent. Ici c'eſt l'homme inſtruit & nourri de la lecture des bons Modeles, le Littérateur éclairé ſur toutes les parties de ſon Art, l'Ecrivain élégant, judicieux, & modeſte. Qu'on ajoute à ces différentes eſpeces de mérite, la connoiſſance de pluſieurs Langues vivantes, une application conſtante à l'étude, & l'on croira ſans peine que le titre d'Académicien a été, par rapport

à lui, non une vaine décoration accordée au rang & au crédit, mais un hommage rendu au ſavoir & au mérite.

ROTROU, [*Jean*] né à Dreux en 1609, mort dans la même ville en 1650, le meilleur, après *Corneille*, des cinq Poëtes choiſis par le Cardinal de *Richelieu*, pour exécuter les ſujets de Tragédie ou de Comédie que ce Miniſtre leur fourniſſoit lui-même. Le ſtyle de *Rotrou* eſt plus naturel que celui de ſes Contemporains. Il ſubſtitua, aux pointes ridicules de *Mairet* & des autres Poëtes dramatiques qui l'avoient précédé, des penſées vives & fortes qui naiſſoient du ſujet. Sa facilité étoit étonnante : une Tragédie s'imaginoit, ſe compoſoit, s'exécutoit ſouvent en quinze jours, ce qui n'eſt certainement pas le moyen d'atteindre à la perfection. On joue encore ſon *Venceſlas*, dont la premiere ſcene & preſque tout le quatrieme acte ſont des chef-d'œuvres. Ses autres Pieces, ſi l'on en excepte *Coſroès*, ne valent pas la peine d'être lues.

L'anecdote que nous allons rapporter, fait certainement plus d'honneur au caractere de ſon ame, que ſes Pieces n'en font à ſon génie. Pendant le cours d'une maladie contagieuſe qui régnoit dans ſa Patrie, où il étoit Lieutenant Civil, il réſiſta aux ſollicitations de ſes amis, qui le preſſoient de ſe ſouſtraire au danger & de revenîr à Paris. La fermeté de ſon ame ne lui permit pas d'écouter de ſemblables avis. Il ne ceſſa point de veiller au bon ordre, & de ſecourir ſes Concitoyens. *Ce n'eſt pas que le péril où je me trouve ne ſoit fort grand*, répondit-il, *puiſqu'au moment où je vous écris, on ſonne pour la vingt & deuxieme perſonne qui eſt morte aujourd'hui : ce ſera pour moi quand il plaira à Dieu.* Il mourut en effet de la contagion. Les Poëtes tragiques, qui l'emportent aujourd'hui ſur *Rotrou* pour le langage du ſentiment, ſeroient-ils capables d'un pareil courage ? Et les Lettres ne ſeroient-elles pas doublement honorées, ſi ceux qui les cultivent puiſoient dans leur propre cœur les hautes maximes qu'ils

étalent dans leurs Ouvrages avec tant d'appareil ?

ROUCHER, [*N.*] né à Montpellier, s'eſt fait connoître par un Poëme en douze Chants, intitulé *les Mois*, fort vanté avant l'impreſſion, & oublié preſque auſſi-tôt qu'il a été expoſé au grand jour. Ce n'eſt pas qu'on n'y trouve de l'eſprit, du ſavoir, & même un certain talent; mais il manque de goût & de ſentiment, & l'on ſait que le génie même auroit de la peine à ſoutenir un Poëme dépourvu de ces deux qualités. Celui *des Mois* a d'ailleurs d'autres défauts; on y rencontre des longueurs, des Vers paraſites, ſans harmonie, hériſſés de mots barbares; il eſt plein d'incorrections, de céſures bizarres, d'enjambemens forcés; le plan en eſt vague, le but indéterminé, la marche inégale & par bonds, le ſtyle ſec & découſu. C'eſt plus qu'il n'en faut pour dégoûter entiérement de l'Ouvrage, & juſtifier les anathêmes qui ont été lancés contre lui.

1. ROUSSEAU, [*Jean-Baptiſte*] né à Paris en 1671 *, mort à Bruxelles en 1741; celui de nos Poëtes le plus en droit de s'appliquer ce Vers qui caractériſe ſi bien l'enthouſiaſme:

*Eſt Deus in nobis, agitante caleſcimus illo.*

On ne ſait, après cela, quel nom donner à l'étrange Divinité qui a inſpiré à un de nos plus célebres Poëtes le courage d'avancer, dans ſes Ecrits, que le mérite de *Rouſſeau* ſe bornoit à *deux ou trois Odes, qui ne ſont*, dit-il, *que des décla-*

* Pluſieurs Auteurs prétendent qu'il eſt né en 1669; mais cette date eſt fautive, ſi l'on doit s'en rapporter à *Rouſſeau* même, qui écrivoit à M. *Mouthery* le 2 Juillet 1737. » L'inſcription » que l'amitié vous a dictée, pour être miſe » au bas de mon portrait, indiſpoſeroit contre » moi le Public: il ſuffit de mettre dans l'exergue » mon nom, mon âge, & ma patrie, en ces ter- » mes: *Joannes-Baptiſta Rouſſeau, Pariſinus* » *anno ætatis 66.* Il n'en faut pas davantage; car » de qualité je n'en ai point ». S'il n'avoit que 66 ans en 1737, il eſt clair qu'il étoit né en 1671.

*mations de Rhétorique ; à autant de Pſeaumes au deſſous des Cantiques d'Eſther & d'Athalie, & à quelques Epigrammes dont le fond n'eſt jamais de lui.* Par qui M. de *Voltaire* a-t-il prétendu faire adopter un ſemblable paradoxe ? C'eſt méconnoître les grands talens, mépriſer ſon Siecle, ôter à ſon jugement toute eſpece d'autorité, décrier ſes propres ſentimens, que de prétendre affoiblir une gloire qui ne déplaît peut-être à ſon détracteur, que parce qu'elle paroît plus ſolidement établie que la ſienne.

Tant qu'on aura parmi nous l'idée de la belle Poéſie, & le goût des véritables beautés, *Rouſſeau* ſera regardé comme le Génie le plus étonnant que notre Nation ait produit. L'Ode, cette épreuve des grands talens, a été ſur-tout le genre où il a déployé toutes les richeſſes de ſon imagination & de ſa verve, en laiſſant derriere lui tous ceux qui l'ont précédé ou ſuivi dans la même carriere. Sans M. de *Pompignan*, qui s'eſt le mieux pénétré de ce grand modele, il n'y en auroit au-

cun, parmi ces derniers, qu'on pût même citer, tant ils en ſont éloignés!

*Rouſſeau* avoit reçu du Ciel cette heureuſe influence qui forme les vrais Poëtes. La force & la fécondité, l'élévation & la ſoupleſſe, le naturel & le ſublime, un art ſupérieur d'exciter la ſurpriſe & d'entretenir l'admiration, ſont, ſous ſa plume, des reſſorts puiſſans qui élevent l'eſprit du Lecteur, & le conduiſent ſans effort dans les routes ſublimes que l'Auteur ſe fraye à lui-même. Son pinceau, tantôt noble, tantôt délicat, tantôt vigoureux, & toujours facile, ſait retracer à propos le beau déſordre de *Pindare*, les graces d'*Anacréon*, la ſaine raiſon d'*Horace*, & la pompe majeſtueuſe de *Malherbe*. Quelle richeſſe de rimes! quelle harmonie de ſons! quel choix de termes pittoreſques & énergiques! quelle hardieſſe dans ces figures, dont notre Langue paroiſſoit peu ſuſceptible avant lui!

Si l'on apperçoit quelques défauts dans ſes Odes, pour peu qu'on ſe connoiſſe en

Poéſie, on eſt tenté d'en accuſer plutôt l'impuiſſance de l'Art, que celle du Poëte. Une choſe qui paroîtra inconcevable, c'eſt qu'on lui ait reproché de manquer d'onction & de ſentiment. Peut-on lire la plupart de ſes Cantiques, & particuliérement celui d'*Ezéchias*, ſans être attendri par la douceur, le pathétique & la chaleur qui y regnent? Jamais la Poéſie fut-elle plus touchante, plus attendriſſante, plus majeſtueuſe, que lorſqu'elle anime les différens tableaux que le pinceau du Poëte y a tracés?

On a reproché à *Rouſſeau* de s'être trop livré, dans ſes *Epîtres*, à un ton de miſanthropie qui les dépare quelquefois, d'y ramener trop ſouvent ſes ennemis, d'y établir des principes qui portent moins ſur la vérité que ſur les reſſentimens qui l'aigriſſoient. Il eſt certain qu'on n'y retrouve pas cette nobleſſe, cette élégance ſoutenue, cette même force de génie qui caractériſe ſes Poéſies lyriques; mais on ſeroit injuſte de ne pas y admirer une raiſon ſupérieure, une poéſie nerveuſe, une

facilité de ſtyle, une ſûreté de goût, qui décelent le grand Maître, ſur-tout dans les matieres où il parle de ſon Art. Jamais ſes déciſions ne s'éloignent des regles que la Nature preſcrit aux grands talens. Quel eſt le Poëte de nos jours qui ne voudroit pas avoir fait l'*Epître aux Muſes*, l'*Epître à Thalie*, celle qui eſt adreſſée au P. *Brumoi*, Ouvrages dignes d'être regardés comme le Code de la légiſlation poétique.

On ſait qu'il eſt le créateur de l'Allégorie, genre de poéſie que ni lui ni ſes Imitateurs n'ont point encore porté au degré de perfection dont il eſt ſuſceptible, mais qui n'en prouve pas moins la fécondité de ſon imagination.

Les Italiens, à la vérité, s'étoient exercés avant lui dans la *Cantate*; mais en les imitant, il les a ſi fort ſurpaſſés par la juſteſſe du plan, les graces du récit, le coloris des images, la richeſſe des deſcriptions, la vivacité d'une poéſie toujours harmonieuſe, qu'on peut l'en regarder comme le créateur, en oubliant ceux à qui il en doit la premiere idée.

Il ſeroit à ſouhaiter qu'on pût louer le ſujet de toutes ſes *Epigrammes*, comme on admire la maniere dont il l'a traité; mais on ne doit pas oublier qu'il s'eſt reproché ces écarts; & en ne conſidérant ces petites Pieces que du côté de la poéſie, qui n'applaudira à la ſimplicité, à la briéveté, à la juſteſſe & à l'énergie de l'expreſſion, au ſel piquant, au tour original, qui le rendent un Auteur preſque unique en ce genre, ſans excepter *Martial*, lequel, à beaucoup près, n'eſt ni auſſi précis, ni auſſi nerveux, ni auſſi agréable que lui?

Nous pourrions nous diſpenſer d'ajouter au mérite de *Rouſſeau*, l'idée des talens qu'il montra pour le Théatre. C'eſt aſſez d'aſſurer que dans ſes Comédies on apperçoit des traces de génïe capables de lui faire, en ce genre, une réputation plus méritée que celle de la plupart de nos Comiques modernes. Les Pieces de ces derniers ne vaudront jamais les *Aïeux chimériques*, ni n'offriront jamais aucun caractere mieux

saisi, plus finement développé que celui du *Flatteur* dans la Piece de ce nom.

Ce seroit ici le lieu de venger la réputation de *Rousseau*, à qui des talens sublimes ont fait donner le surnom de GRAND, & à qui des talens très-médiocres se sont efforcés de le ravir, des calomnies atroces qu'on a eu l'inhumanité de renouveler après sa mort. Le Public impartial sait, depuis long-temps, à quoi s'en tenir. M. de *Voltaire* a beau s'épuiser en raisonnemens, se consumer en recherches, pour prouver que celui dont il se glorifioit autrefois d'être l'*Eleve* & l'*Ami*, est véritablement l'Auteur des Couplets qui occasionnerent ses malheurs; tous ses efforts seront inutiles, & ne produiront jamais que cette réflexion : Comment l'Auteur de tant d'Ouvrages, plus condamnables & plus odieux que ces mêmes Couplets, ose-t-il se déclarer si obstinement l'accusateur d'un homme plus malheureux que coupable, plutôt soupçonné que convaincu ? Ne seroit-il pas plus convenable à sa gloire, qu'il s'occupât à faire oublier

ſes Libelles injurieux contre tant d'Hommes de Lettres reſpectables, que de s'acharner à ſe faire un complice du plus grand de nos Poëtes, qui fut toujours très-éloigné des excès auxquels lui-même s'eſt porté ?

2. ROUSSEAU, [*Jean-Jacques*] né à Geneve en 1712, mort près de Paris en 1778.

Malgré ſes ſingularités, ſes paradoxes, ſes erreurs, on ne peut lui diſputer la gloire de l'éloquence & du génie, & d'être l'Ecrivain le plus mâle, le plus profond, le plus ſublime de ce Siecle.

Jamais Auteur ne s'eſt mieux peint dans ſes Ouvrages. Pour peu qu'on les liſe avec attention, on y trouve à découvert le tableau de ſon ame & la trempe de ſon caractere. On y voit l'imagination la plus vive & la plus féconde, un eſprit flexible pour prendre toutes ſes formes, intrépide dans toutes ſes idées; un cœur pétri de la liberté Républicaine, & ſenſible juſqu'à l'excès, une mémoire enrichie de tout ce

que la lecture des Philoſophes Grecs & Latins peut offrir de plus réfléchi & de plus étendu ; enfin une force de penſées, une vivacité de coloris, une profondeur de morale, une richeſſe d'expreſſions, une abondance, une rapidité de ſtyle, & par-deſſus tout une miſanthropie qu'on peut regarder comme le reſſort principal qui a mis en jeu ſes ſentimens & ſes idées.

Tout eſt prodige dans cet Auteur, ſoit du côté du bien, ſoit du côté du mal. Quoiqu'on ait beaucoup écrit contre lui, on ne s'eſt pas encore aviſé de remonter juſqu'à la ſource de ſon mérite & de ſes égaremens. Un homme auſſi célebre méritoit bien d'être approfondi. Nous allons haſarder quelques conjectures, pour donner, s'il eſt poſſible, l'explication de ce phénomene moral & littéraire.

Il eſt d'abord à propos de remarquer qu'il n'eſt jamais ſorti de ſa plume rien de médiocre : premier trait qui le diſtingue de tous les autres Ecrivains.

La raiſon de cette ſupériorité n'eſt pas

difficile à trouver ; elle eſt toute à ſa gloire. Quoique né avec les plus grands talens, il a eu la ſage précaution de ne ſe montrer au Public, que quand il s'eſt cru capable de l'étonner par ſes premiers eſſais, & de nourrir ſon admiration par de nouvelles Productions auſſi vigoureuſes que les premieres. Semblable à ces Athletes qui s'exercent long-temps avant de paroître ſur l'arene, il a laiſſé croître les forces de ſon génie, donné à ſa raiſon le temps de mûrir & de ſe développer, exercé vraiſemblablement ſa plume, avant de mettre au grand jour les Ecrits ſur leſquels il fondoit ſa réputation. C'eſt ainſi qu'on peut prétendre à des ſuccès ſolides. Trop heureux, ſi, en choiſiſſant mieux ſes ſujets, il ſe fût défié de la manie des paradoxes ; s'il ne ſe fût pas trop piqué d'une adreſſe ambidextre qui a égaré ſon jugement en tant d'occaſions, & lui a inſpiré trop de confiance pour juſtifier tous les ſyſtêmes qu'il lui a plu d'imaginer.

La trempe de ſon caractere a vraiſemblablement beaucoup influé ſur la nature

de ſes opinions. Pétri de la plus vive ſenſibilité, emporté par un tempérament plein de bile & de feu, aigri par les contradictions, les circonſtances de ſa vie ont été la ſource de ſa miſanthropie, & cette miſanthropie eſt devenue, à ſon tour, le véhicule de ſes talens,

En adoptant ces réflexions, il ne ſera pas impoſſible d'expliquer pourquoi, avec des lumieres ſi ſupérieures, cet Ecrivain a avancé avec tant de ſécurité tous les paradoxes qui ſe ſont trouvés d'accord avec les diſpoſitions de ſon humeur & la tournure de ſes idées; pourquoi le pour & le contre ſont traités, dans ſes Ecrits, avec la même force. Il ſemble s'être dit à lui-même : » J'ai des connoiſſances, de » la facilité; mon ame s'enflamme avec » promptitude, & mon eſprit ſe plie ai- » ſement à tout; mon imagination abonde » en reſſources, & les argumens ſe pré- » ſentent en foule pour appuyer toutes mes » conceptions; je puis donc m'écarter des » routes ordinaires. La gloire eſt médiocre à » ne prouver que ce qui eſt vrai; laiſſons

» agir la Nature, cédons aux impreſſions » même momentanées, & ſoyons ſingulier, » pour devenir celebre «.

D'après ce principe établi par ſyſtême, ou ſuivi par inſtinct, tout eſt devenu problématique ſous ſa plume. De là ces raiſonnemens en faveur & contre le duel: l'apologie du ſuicide & la condamnation de cette frénéſie; la facilité à pallier le crime de l'adultere, & les raiſons les plus fortes pour en faire ſentir l'horreur. De là tant de déclamations contre l'homme ſocial, & tant de tranſports pour l'humanité; ces ſorties violentes contre les Philoſophes, & cette manie à favoriſer leurs ſentimens. De là l'exiſtence de Dieu attaquée par des ſophiſmes, & les Athées confondus par des argumens invincibles: la Religion Chrétienne combattue par des objections captieuſes, & célébrée par les plus ſublimes éloges.

Nous ne finirions pas, ſi nous voulions entrer dans la diſcuſſion de toutes ces contrariétés, ſi capables de faire connoître combien l'homme eſt dupe de lui-même,

quand il ne ſe laiſſe conduire que par ſes lumieres, & combien la Philoſophie eſt incertaine dans ſes idées, quand elle s'écarte des bornes preſcrites par l'Auteur de la Nature à l'eſprit humain. Cette ſeule conſidération ſuffiroit pour forcer la raiſon à convenir qu'elle doit plier ſous une autorité, & que le joug qui lui eſt impoſé par la Foi eſt moins deſtiné à la gêner & à l'humilier, qu'à captiver ſon inquiétude & à prévenir ſes écarts. En Religion, comme en Morale, tout eſt établi & calculé par une Providence ſage, tandis que tout devient incertain & arbitraire dès que l'eſprit n'a plus de frein. Le comble de l'illuſion dans les Philoſophes, eſt de ſe croire réſervés à des découvertes pour le bonheur des hommes; & le comble du crime eſt de nous ravir le bonheur préſent, ſous l'eſpoir de cette chimere.

L'Ouvrage par lequel *Rouſſeau* s'eſt annoncé, eſt le fameux *Diſcours* couronné à l'Académie de Dijon, où il ſoutient que les Lettres ont plus contribué à corrompre les mœurs qu'à les épurer. Perſonne n'ignore

n'ignore combien de réclamations cet Ouvrage excita dès qu'il fut répandu dans le Public. Les Adverſaires de l'Auteur pouvoient avoir raiſon ; mais on ne prévoyoit pas alors que l'état actuel de notre Littérature viendroit à l'appui des ſentimens du Citoyen de Geneve. S'il eſt faux que les Lettres, cultivées ſelon les regles & les précautions que le bien commun exige, ſoient capables de nuire à la Société, il eſt du moins très-certain qu'à en juger par les déſordres qui regnent aujourd'hui parmi les Littérateurs, elles ſont ſujettes à de grands inconvéniens. Quelle idée avantageuſe peut-on s'en former, quels fruits peut-on s'en promettre pour la culture de l'eſprit & la perfection des mœurs, quand on voit les vrais principes attaqués, les regles méconnues, les bienſéances violées, l'anarchie & la confuſion établies ſur les débris du goût & de la raiſon ; quand la Religion, la morale, les devoirs, la vertu, deviennent la proie d'une Philoſophie extravagante qui outrage l'une, corrompt l'autre, prononce ſur ceux-ci,

& défigure celle-là au gré de ſes caprices ou de ſes intérêts ? Quelle eſtime pour les Littérateurs, à la vue des diviſions qui les aigriſſent & les déshonorent ! Eſt-ce en les voyant ſe déchirer, ſe calomnier, ſe décrier les uns les autres, intriguer dans les Sociétés, pour perſécuter leurs rivaux ou prôner leurs admirateurs & leurs diſciples ; employer, pour ſe faire une réputation, un temps & des ſoins qui ſeroient plus utilement conſacrés à perfectionner leurs Ouvrages ; ſe révolter contre les Critiques, & négliger des avis utiles ; repaître leur vanité de ſuffrages mendiés, ſans s'occuper à en mériter de plus juſtes & de plus ſolides ; ſubſtituer à l'élévation des ſentimens qui devroient être leur partage, les baſſeſſes de l'artifice & de la flatterie, pour donner des appuis à leur vanité ? Eſt-ce enfin au milieu d'une dégradation ſenſible & journaliere, qu'ils pourront prétendre au reſpect & à la gloire deſtinée à payer les travaux du génie & des talens ?

Il n'eſt donc que trop triſtement dé-

montré par l'expérience, que l'abus des connoiſſances littéraires eſt le plus dangereux de tous les maux qu'un Etat puiſſe éprouver. Depuis ces prétendues lumieres qu'on ſe vante de nous avoir communiquées, la Société eſt-elle devenue plus heureuſe & mieux réglée? La mauvaiſe foi, la perfidie, les haines, les menſonges, les calomnies, les atrocités, les crimes ont-ils diſparu parmi nous? Y a-t-on vu renaître la franchiſe, la droiture, la généroſité, le bonheur, & la paix; ou plutôt, malgré ces cris hypocrites d'*humanité*, de *bienfaiſance*, les cœurs ne paroiſſent-ils pas s'être rétrécis, deſſéchés, & avoir perdu leur énergie? Tout ce que nous avons gagné en devenant plus inſtruits, c'eſt d'avoir appris à être méchans avec art, & à conſerver dans le mal une ſorte de décence qui le rend plus épidémique & plus dangereux. S'il eſt vrai que les hommes aient été méchans dans tous les Siecles, on ne peut nier qu'ils n'aient plus de facilité à l'être dans les Siecles éclairés. Les reſſources de l'eſprit

ſe tournent alors du côté de l'intérêt des paſſions. Plus un méchant a de lumieres, plus il eſt habile à mal faire avec impunité.

Le *Diſcours ſur l'inégalité des conditions parmi les hommes*, ne le cede en rien au premier. Il annonce même une plus grande étendue de lumieres, plus de profondeur dans les penſées, une éloquence plus nerveuſe; mais il eſt aiſé d'y reconnoître un Philoſophe ſombre, trop ardent à profiter de la dextérité de ſon eſprit, pour invectiver la Nature humaine, trop ennemi de la Société, trop porté à n'en voir que les vices, & trop empirique dans les remedes qu'il propoſe. Tel eſt l'effet de la miſanthropie; elle égare dès qu'elle eſt abandonnée à elle-même. *Rouſſeau* a voulu paroître profond & ſublime, & il a donné dans l'extravagance. *Paſcal* étoit miſanthrope comme lui; mais guidé par la Religion, ſes penſées ont le mérite de la profondeur & de la ſublimité, joint à celui de la raiſon.

Quoique le *Contrat ſocial* ſoit rempli

d'erreurs, qu'il offre un ſyſtême de politique impraticable, l'Auteur y eſt toujours le même, c'eſt-à-dire, original, profond, lumineux, & éloquent en pure perte.

Les *Lettres de la nouvelle Héloïſe*, conſidérées comme un Roman, n'ont preſque rien de commun avec les regles qu'on doit obſerver dans ces ſortes d'Ouvrages; plan mal ordonné, intrigue vicieuſe, développement pénible & trop lent, action foible & inégale, caracteres hors de nature, perſonnages diſſertateurs, & par-là même ennuyeux. Conſidérées du côté de la morale, c'eſt un mélange d'idées ſingulieres, de vertu frénétique, de ſentimens exceſſifs, de traits ſublimes, de diſcuſſions pédanteſques. Du côté du ſtyle, un tiſſu ſéduiſant de tout ce que l'imagination a de plus brillant & de plus riche, de tout ce que le ſentiment a de plus chaud & de plus énergique, de tout ce que l'expreſſion a de plus mâle, de plus tendre, de plus pittoreſque, & de plus élégant. C'eſt dans cet Ouvrage où l'Auteur s'eſt

le plus ſouvent abandonné à ſa manie d'expoſer le pour & le contre, & de répandre de l'incertitude ſur tous les principes.

L'*Emile* porte l'empreinte de la même tournure de génie; ce ſont les mêmes paradoxes, les mêmes erreurs, les mêmes beautés. Ce Traité d'éducation, le plus chimérique qu'un homme ait pu concevoir, eſt un aſſemblage continuel de ſublime & de ſublimités, de raiſon & d'extravagance, d'eſprit & de puérilité, de Religion & d'impiété, de philanthropie & de cauſticité.

Il décele encore plus que les autres Ouvrages de *J. J. Rouſſeau*, un Auteur doué d'un génie fécond, mais verſatil; d'une imagination brillante, mais exaltée; d'une ame ſenſible, mais trop ſévere; d'un eſprit judicieux, mais bizarre. Les conſeils utiles & les raiſonnemens captieux, les obſervations intéreſſantes & les regles impraticables, le langage de la raiſon & les déclamations d'une Philoſophie abuſée, y marchent d'un pas égal, s'y

jouent tour-à-tour de l'eſprit du Lecteur, & le forcent à ſe demander à lui-même ce que l'Auteur a prétendu établir.

La plume de *Rouſſeau* n'a pas dédaigné de s'exercer ſur de petits ſujets. Le *Devin du Village* eſt le chef-d'œuvre de ſa Muſe, & la plus ſimple, comme la plus intéreſſante Paſtorale qui ait paru ſur le Théatre de l'Opéra.

Sa *Lettre* contre la Muſique Françoiſe, ſon *Dictionnaire de Muſique*, quoiqu'il doive beaucoup à celui de l'Abbé *Broſſard*, ſes *Lettres de la Montagne*, celle à l'*Archevêque de Paris*, prouvent qu'il étoit en état de s'exercer ſupérieurement dans tous les genres, & d'embellir, par ſon éloquence, les matieres qui en paroiſſent le moins ſuſceptibles.

Il a écrit encore contre les Spectacles, & ſes argumens n'ont point été réfutés par ceux qui ont oſé lui répondre. On ne pouvoit mieux faire ſentir la ſuréminence de ſes talens, qu'en plaçant à côté de ſa *Lettre* la Réponſe que M. *d'Alembert* y a faite. La nuance eſt trop ſenſi-

ble, pour qu'on ne s'en apperçoive pas. C'eſt tranſporter ſubitement le Lecteur d'un braſier ardent au milieu d'une glaciere. Il faut avouer que la Lettre de *Rouſſeau* eſt ſans ordre, ſans liaiſon, ſemée de digreſſions, quelquefois diffuſe; mais ce déſordre eſt celui du génie, la lumiere & la chaleur s'annoncent par-tout. Son Adverſaire, au contraire, plus méthodique à la vérité, mais froid & ſans vigueur, ne lui oppoſe que de foibles raiſonnemens, exprimés plus foiblement encore *.

---

* Ceux qui déſireront de connoître ce qu'on a écrit de plus judicieux & de plus ſolide contre les Spectacles, doivent ſe procurer les *Lettres* de M. *Deſprez de Boiſſy* ſur cette matiere, où l'on trouve une *Hiſtoire* très-curieuſe *des Ouvrages pour & contre les Théatres.* Ces Lettres, qui forment deux volumes *in*-12, & dont on vient de donner la ſixieme édition, annoncent un Littérateur d'autant plus eſtimable, qu'il réunit à la ſageſſe des principes & à la ſolidité du raiſonnement, le mérite d'une érudition très-étendue, & le talent de la mettre en œuvre ſans prétention.

Nous ne parlons pas des Ouvrages polémiques de M. *Rouſſeau*. Il eſt ſeulement à propos de remarquer que dans ſes débats, ſoit littéraires, ſoit perſonnels, en montrant toujours autant de génie que de ſenſibilité, il ne s'eſt jamais écarté des regles de l'honnêteté & de la décence. Rien de plus injurieux, de plus groſſier, de plus contraire à la dignité des Lettres, que tout ce qu'on a débité contre lui. Au milieu de toutes ces attaques, ſa contenance a toujours été la même. Vraiment Philoſophe à cet égard, il a conſtamment dédaigné d'employer des armes indignes de ſes ſentimens, de ſon mérite, & du Public. Auſſi le Public, toujours équitable, lui a-t-il rendu juſtice. En le plaignant de ſes erreurs, de ſes illuſions, de ſes délires, en riant même de ſa ſingularité, il a reſpecté la trempe de ſon ame & la nobleſſe de ſes procédés. Il ſeroit en effet injuſte de le confondre avec le commun des Eſprits forts, s'il eſt vrai ſur-tout qu'il ait été réellement dupe de ſes idées.

Mais que penſer de ces Philoſophes qui, auſſi peu convaincus que zélés pour convaincre les autres, ne ſacrifient qu'à l'orgueil de leurs prétentions & aux intérêts de leur exiſtence, la ſimplicité de ceux qui les écoutent, la crédulité de ceux qui adoptent leurs principes, & la ſtupidité de ceux qui les réverent & les protégent ?

Perſonne n'a mieux démaſqué leur charlataniſme, que le Citoyen de Geneve, qui les avoit pratiqués & s'étoit d'abord laiſſé ſéduire par leurs artifices. Ils ne lui ont jamais pardonné & ne lui pardonneront jamais d'avoir dit, dans un de ſes Ouvrages : » Que font les Philoſophes, » ſi ce n'eſt de ſe donner à eux-mêmes » beaucoup de louanges, qui, n'étant ré- » pétées par perſonne autre, ne prouvent » pas grand'choſe, à mon avis « ? Et d'avoir ajouté, avec autant de bon ſens que de vérité : » Fuyez ceux qui, ſous pré- » texte d'expliquer la Nature, ſement » dans le cœur des hommes de déſo- » lantes doctrines, & dont le ſcepti-

» ciſme apparent eſt une fois plus affir-
» matif & plus dogmatique, que le ton
» décidé de leurs Adverſaires. Sous le
» hautain prétexte qu'eux ſeuls ſont éclai-
» rés, vrais, de bonne foi, ils nous ſou-
» mettent impérieuſement à leurs déci-
» ſions tranchantes, & prétendent nous
» donner, pour les vrais principes des
» choſes, les inintelligibles ſyſtêmes qu'ils
» ont bâtis dans leur imagination. Du
» reſte, renverſant, détruiſant, foulant
» aux pieds tout ce que les hommes reſ-
» pectent, ils ôtent aux affligés la derniere
» conſolation de leur miſere, aux Puiſ-
» ſans & aux Riches le frein de leurs paſ-
» ſions; ils arrachent du fond des cœurs
» le remords du crime, l'eſpoir de la
» vertu, & ſe vantent encore d'être les
» bienfaiteurs du genre humain. Jamais,
» diſent-ils, la vérité n'eſt nuiſible aux
» hommes; je le crois comme eux; &
» c'eſt, à mon avis, une grande preuve
» que ce qu'ils enſeignent n'eſt pas la vé-
» rité «.

ROUSSIER, [*Pierre-Joſeph*] Abbé, Chanoine d'Econis en Normandie, Correſpondant de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres, né à Marſeile en 17..

Il eſt Auteur d'un *Mémoire* [de 250 pages *in*-4°.] *ſur la Muſique des Anciens*, qui, de l'aveu de tous les Connoiſſeurs, lui donne droit de figurer parmi le petit nombre de Littérateurs connus par une érudition auſſi vaſte que profonde & lumineuſe. M. l'Abbé *Rouſſier* y expoſe le principe de divers ſyſtêmes de Muſique chez les Grecs, les Chinois, les Egyptiens, & y met le ſyſtême de ces derniers en parallele avec celui des Modernes. Ce Livre eſt plein de recherches ſatisfaiſantes, qui ſuppoſent un Auteur laborieux, intelligent, bon Logicien, & un Ecrivain qui ſait s'exprimer avec autant de méthode que de force & de netteté. Des Littérateurs dont le ſuffrage eſt de poids, ſurtout en matiere d'érudition, tels que M. de *Querlon*, M. *Bailly*, de l'Académie

des Sciences, M. l'Abbé *Arnaud*, M. l'Abbé *Barthelemy*, &c. regardent cette ſavante Production comme la meilleure qu'on ait encore publiée ſur la théorie de la Muſique. Voici ce qu'en a dit le P. *Amyot*, Miſſionnaire à Pekin, dans des *Mémoires* qu'il a envoyés à M. *Bertin* ſur la Muſique des Chinois : » Cet Ouvrage, l'un des » meilleurs & des plus ſolides, à mon » avis, qu'on puiſſe faire en ce genre, » m'a éclairé ſur une foule d'objets, même » Chinois, que je ne faiſois qu'entrevoir » à travers les plus épais nuages. Il me » ſembloit, en le liſant, que j'étois de- » venu l'un des Diſciples exotériques du » fameux Pythagore, ou l'un des initiés » dans le Collége des Prêtres d'Egypte. » Quel dommage, diſois-je en moi-même, » que M. l'Abbé *Rouſſier* n'ait pas pu » fouiller dans les antiquités des Chinois, » comme il l'a fait dans celles des Egyp- » tiens & des Grecs ! En remontant juſ- » qu'à la ſource primitive d'un ſyſtême » de muſique connu à la Chine depuis » plus de quatre mille ans; en approfon-

» diſſant les principes ſur leſquels ce ſyſ-
» tême appuie ; en développant ſes rap-
» ports avec les autres ſciences ; en dé-
» chirant ce voile épais qui nous a caché
» juſqu'ici la majeſtueuſe ſimplicité de ſa
» marche, ce Savant eût pénétré peut-être
» juſque dans le Sanctuaire de la Nature...
» Son Ouvrage nous eût peut-être fait
» connoître à fond le plus ancien ſyſtême
» de muſique qui ait eu cours dans l'U-
» nivers [celui des Chinois] ; & en l'ex-
» poſant avec cette clarté, cette préciſion,
» cette méthode qu'on admire dans ſon
» *Mémoire*, il eût ſervi comme de flam-
» beau pour éclairer tout à la fois & les
» Gens de Lettres & les Harmoniſtes :
» les premiers, dans la recherche des
» uſages antiques, & les derniers dans
» celle du ſecret merveilleux de rendre
» à leur Art l'eſpece de toute-puiſſance
» dont il jouiſſoit autrefois, & qu'il a
» malheureuſement perdue depuis ".

ROY, [*Pierre-Charles*] Chevalier de l'Ordre de St. Michel, de l'Académie des

Inſcriptions, né à Paris, en 1683, mort en 1763; Poëte de nos jours qui a eu du ſuccès à l'Opéra, ce qui ſuppoſe dans lui un certain degré de talent. On a applaudi, avec juſtice, au Ballet des *Elémens*, & à la Tragédie de *Callirhoé*, dont l'ordonnance & la poéſie ſont également capables de ſatisfaire la délicateſſe & le goût des Amateurs. Tout le monde ſait par cœur le commencement du Prologue du premier de ces deux Poëmes :

Les temps ſont arrivés. Ceſſez, triſte chaos;
Paroiſſez élémens, &c.

Jamais la Muſique lyrique ne déploya plus de majeſté, plus de richeſſe, plus d'harmonie pittoreſque. A la lecture de ce morceau & de pluſieurs autres de ce Ballet, qui ne ſont pas moins beaux, il paroîtra étrange que M. *Roy* ait été ſi médiocre dans ſes autres Poéſies, où il manque de chaleur, de juſteſſe, de correction; ſa verſification eſt communément froide, proſaïque, dure. Un caractere ſec, bilieux & malin, tel qu'il s'annonce dans ſes Epi-

grammes, devoit le plus ſouvent manquer de douceur, de graces, & d'aménité. En effet, ſes Satires offrent plus d'aigreur que de gaieté, plus d'acharnement que de badinage, & tombent plus ſur les perſonnes que ſur les vices. La Cenſure ne doit être employée que pour corriger les Hommes; l'eſprit n'y doit ſemer de l'agrément que pour la rendre plus ſaillante, & par-là plus utile. La réſerve impoſée à tous les talens quelconques, en proſcrit ce qui peut bleſſer & aigrir, ſans ramener aux mœurs & à la raiſon.

Il étoit naturel, après cela, que M. *Roy* s'attirât beaucoup d'ennemis. Ses Epigrammes furent repouſſées par d'autres Epigrammes, qui ne le ménageoient pas plus qu'il n'avoit ménagé les autres. Ce conflit de malignité, qui dura quelque temps, a été vraiſemblablement l'origine de cette licence qui regne dans les Satires, où l'on n'obſerve aucun égard, & dont l'atrocité tient lieu du ſel & de l'agrément qui devroient aiguiſer ce genre de compoſition.

ROZIER, [*N.*] Abbé, Docteur en Théologie, Chevalier de l'Eglise de Lyon, né dans cette ville en 1734; Auteur de plusieurs Ouvrages de Physique & d'Histoire Naturelle qui le placent parmi les Ecrivains utiles de ce Siecle.

ROZOI, [*N.*] Correspondant de l'Académie des Sciences de Toulouse, né à Paris en 1745; Poëte qui, avec des talens au dessous du médiocre, n'a pas craint de s'attacher à ce qu'il y a de plus difficile. La Morale, la Méthaphysique, l'Histoire, la Tragédie, n'ont point effrayé sa plume, ou, pour mieux dire, il a traité tous ces genres avec les derniers excès du mauvais goût. Son Poëme, intitulé *les Sens*, est un Recueil de bévues, où la Poésie & la Philosophie sont également profanées. Son autre Poëme sur *le Génie*, *le Goût & l'Esprit*, fait connoître qu'il ne possede aucune de ces trois qualités qu'il a voulu célébrer.

Ceux qui nous ont reproché de lui avoir redonné l'existence, en le tirant de

l'obſcurité pour laquelle ils le croyoient fait, ne prévoyoient pas ſans doute que ſa Proſe étoit à la veille de recevoir, dans la Capitale d'une de nos Provinces Méridionales, des honneurs à peu près ſemblables à ceux que la Grece rendoit aux grands Ecrivains. Il eſt vrai qu'une Hiſtoire dans le goût des nouvelles *Annales de Toulouſe* n'eût certainement pas obtenu à ſon Auteur, de la part des Archontes, des Lettres de Citoyen, & le titre d'*Homme de génie*. Il eſt vrai que les Journaliſtes d'Athenes n'auroient point applaudi à un pareil triomphe, ni célébré, comme un excellent Ouvrage, une Compilation des plus minces Annaliſtes, bigarrée de différens ſtyles, farcie de réflexions paraſites conſtamment exprimées avec une emphaſe ridicule & une mortelle peſanteur. Il eſt vrai que les Etudians du Lycée n'euſſent pas couronné ſur le Théatre une Tragédie comme celle de *Richard III*. Mais enfin la Cité * Palladienne a cru

* Nous ne prétendons point diminuer, par ces

n'en pouvoir trop faire pour M. *du Rozoi.*

Un tel enthouſiaſme ne prouve-t-il pas que le mauvais goût & les mauvaiſes Pieces ont ſouvent des partiſans & des couronnes qui les attendent ; comme les bons Ouvrages & le bon goût ont des Adverſaires à craindre & des perſécutions à éprouver? Qu'on ſe plaigne que nous parlions des Auteurs ignorés, & que nous nous élevions contre les uſurpations des mauvais, tandis qu'on les voit tous les jours obtenir des ſuccès éclatans ! Le moyen, après cela, de ne pas craindre la chute entiere de la Littérature, & le découragement du vrai talent !

---

Réflexions, l'eſtime due au grand nombre d'Hommes de Lettres que la ville de Toulouſe compte aujourd'hui parmi ſes Citoyens. La plupart d'entre eux ont réclamé contre l'excès d'approbation témoigné à M. *du Rozoi.* Il a même paru des Ecrits à ce ſujet, qui prouvent qu'ils ſavent ſe connoître en bons Ouvrages, & apprécier les mauvais à leur juſte valeur.

On ignore néanmoins dans quel pays on eût pu couronner ce morceau, tiré d'une certaine *Diſſertation ſur Corneille & Racine*, où celui-ci eſt traité comme le dernier des Auteurs. Elle eſt attribuée à M. *du Rozoi.* » Quant à cette *Athalie*, dit-il, vantée comme le chef-d'œuvre » du Théatre; quel ſujet affreux, épou- » vantable, fait pour révolter les hom- » mes de tous les Siecles, depuis la houlette » juſqu'au ſceptre! Comment, par exemple, » a-t-on choiſi une telle Piece pour la repré- » ſenter dans le jour ſolennel, où le fils » de *Louis le bien aimé* épouſa la fille de » cette *Marie-Thérese*, dont les fideles » Hongrois ont dit : *Rex noſter?* Quelles » ſcenes horribles à offrir à des François, » à de jeunes Princes, &c «?

Nous ne ferons point de réflexions ſur ce morceau : nous dirons ſeulement que le reſte de la *Diſſertation* eſt auſſi ſagement penſé & auſſi richement écrit.

La derniere des Productions connues de cet Auteur, eſt une eſpece de Comédie en trois actes & en proſe, avec des

Ariettes, intitulée *Henri IV* ou *la Bataille d'Ivry*, qui, à la faveur du Héros que tout le monde chérit, & de la Muſique de M. *Martini* que le Public a trouvée agréable, s'eſt ſoutenue aſſez long-temps ſur le Théatre, quoiqu'elle manque par le plan, par l'intrigue, & par les caracteres.

RUFFI, [*Louis-Antoine* DE] né à Marſeille en 1657, mort dans la même ville en 1724, n'eſt guere connu que de ſes Compatriotes, & n'eſt Auteur que de quelques Ouvrages qui peuvent ſervir de matériaux à une Hiſtoire de Marſeille. Il faut convenir, en même temps, que ces matériaux ſuppoſent des recherches ſi laborieuſes, qu'on doit lui ſavoir gré de ſon travail. Mais ces ſortes de Compilateurs ſont pour la compoſition de l'Hiſtoire, ce que ſont les Tailleurs de pierre dans la conſtruction des édifices; ils contribuent à l'exécution du plan, & on ne loue jamais que l'Architecte.

1. RYER, [*André* DU] Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi, né dans le Mâconnois, mort à Paris vers l'an 1650.

Il poſſédoit aſſez bien les Langues Orientales ; mais ſa *Traduction de l'Alcoran* eſt écrite d'un ſtyle ſi diffus, qu'on n'en peut ſoutenir la lecture. Sa *Grammaire Turque* n'eſt guere plus eſtimée. Le ſeul Ouvrage de cet Auteur, qu'on liſe encore aujourd'hui, eſt ſa Verſion Françoiſe de *Galiſtan*, ou de l'*Empire des Roſes*, compoſé par le Poëte *Saay*.

2. RYER [*Pierre* DU] de l'Académie Françoiſe, né à Paris en 1605, mort en 1658.

Nous ignorons s'il eſt parent du précédent, ce qui importe fort peu. Ce que nous ſavons certainement, c'eſt que, quoiqu'il ait beaucoup écrit en Proſe & en Vers, il n'a pas laiſſé un ſeul Ouvrage qui vaille aujourd'hui la peine d'être lu. Il a fait dix-neuf Pieces de Théatre, mortes avant lui, & ſeize

Traductions d'Auteurs Latins, qui ne lui ont pas ſurvécu. *Du Ryer* pouvoit avoir de l'eſprit & du talent ; mais, obligé de travailler à la hâte, pour faire ſubſiſter ſa famille, dont ſa plume faiſoit tout le revenu, il ne lui étoit pas poſſible de ſoigner ſes Ouvrages. On rapporte que ſon Libraire ne lui donnoit qu'un écu par feuille de ſes Traductions, ce qui ne fait pas trois ſols par page. C'étoit peut-être en récompenſer largement le mérite ; mais ce n'étoit pas aſſez en payer le travail. Ses Vers étoient traités de la même maniere ; on convenoit de tant par cent : les Vers Alexandrins, quatre livres ; les petits Vers la moitié. N'étoit-ce pas inſulter aux Muſes & au Public ? Et un Auteur de ſon temps n'a-t-il pas eu raiſon de dire de ce Poëte : *magis fami quàm famæ inſerviebat ?*

## S.

1. SABATIER, [*N.*] Professeur d'Eloquence au Collége de Tournon, né à Cavaillon en 1734.

Les Journaux ont parlé très-avantageusement de ses Poésies, dont le Recueil parut il y a quelques années : on a laissé dire les Journalistes, & la très-grande dose d'encens que l'Auteur du Mercure *, entre autres, leur avoit prodiguée, n'a pas aveuglé les Connoisseurs sur la médiocrité de ces Poésies. Dans le fond, rien de plus froid, de plus sec, de plus décharné, de plus amphigourique, que la Muse de M. *Sabatier* de Cavaillon. Ses *Odes* sur-tout, qui forment la principale partie de son Recueil, ne sont, pour la plupart, qu'un amas de grands mots, vides de pensées & de raison. Ce n'est pas ainsi que s'énonce l'enthousiasme; son désordre est lumineux, ses écarts sont sublimes, sa chaleur péné-

* Voyez le Mercure du mois de Janvier 1767.

trante.

trante. Le Poëte dont nous parlons a cependant entrepris de le célébrer. Qu'on liſe l'Ode qu'il a compoſée ſur ce ſujet, & qui paſſe pour ſon chef-dœuvre : on verra que ce n'eſt qu'une déclamation vague, un tiſſu de phraſes détachées, d'expreſſions bourſoufflées, qui ne diſent rien; *fumum ex fulgore, non ex fumo dare lucem, cogitat.*

Les *Epîtres* du Profeſſeur de Tournon ſont moins mauvaiſes, &, par une mépriſe ſinguliere, moins vantées que ſes Odes. Si la verſification n'en eſt pas continuement agréable, ſi le ſtyle eſt quelquefois emphatique, les principes en ſont du moins conformes à la raiſon & au bon goût.

Sa Proſe eſt plus intéreſſante que ſes Vers. Il a principalement un *Diſcours* à la tête de ſon Recueil, dont les Gens éclairés doivent faire cas. Ce Diſcours eſt rempli d'excellentes obſervations; il annonce la connoiſſance, l'amour des regles, & une littérature infiniment plus ſaine que celle de tant de prétendus Légiſlateurs, qui n'ont pas craint de donner leurs conceptions

chimériques pour des préceptes sûrs & des moyens de succès.

2. SABBATHIER, [*François*] de l'Académie Etrusque de Cortonne, Professeur au Collége de Châlons-sur-Marne, & Secrétaire perpétuel de l'Académie de cette derniere ville, né à Condom en 17..

Erudit & laborieux Ecrivain, qui n'a pas été effrayé de l'idée d'une immense Compilation, qu'il continue avec persévérance. Cet Ouvrage, dont vingt-quatre volumes ont déjà paru, a pour titre, *Dictionnaire pour l'intelligence des Auteurs classiques*, & ne mérite pas, à beaucoup près, les éloges que nous lui avions trop légérement départis dans les précédentes éditions des *Trois Siecles*. Nous n'en connoissions alors que quelques articles. Une lecture plus réfléchie nous a mis depuis à portée de juger que l'Auteur n'a presque jamais puisé dans les sources, & qu'il ne les cite que parce qu'elles se trouvent citées dans les Ouvrages qu'il copie servilement. S'il lui arrive quelquefois d'ajou-

cer quelque choſe aux Auteurs qu'il met à contribution, ce ſont ordinairement des erreurs ou des abſurdités qui décelent à la fois l'ignorance, la platitude, & un défaut de jugement. C'eſt ce que nous aurons occaſion de prouver dans nos *Siecles Païens*, qui paroîtront avant la fin de cette année. En attendant, nous nous faiſons un devoir de rectifier ici le jugement que nous avions d'abord porté de cette énorme Compilation, & qui n'eſt pas encore près de ſa fin. Si l'Auteur nous accuſoit de contradiction, nous pourrions lui répondre que ſe corriger n'eſt pas ſe contredire, & que dans le temps même que nous ne connoiſſions qu'imparfaitement ſon Ouvrage, nous lui avions reproché le défaut de préciſion, de correction, d'égalité dans le ſtyle, de ſévérité dans le choix des Auteurs qu'il cite, ainſi que dans celui des morceaux de leurs écrits qu'il copie. Nous lui avions auſſi fait obſerver que ſa Compilation étoit trop indigeſte & trop volumineuſe.

On pourroit lui donner encore un autre

conſeil, auſſi bien qu'à M. *Sabatier* de Cavaillon, celui de ne pas déſavouer des Ouvrages qui ne leur ſont point attribués. C'eſt cependant ce qu'ils ont fait, d'une maniere offenſante pour l'Auteur, à l'égard d'un de nos Ouvrages intitulé *Tableau philoſophique de l'Eſprit de M. de Voltaire*. Il eſt ſans doute dans la regle que la foibleſſe & la timidité ne jouiſſent point, aux yeux du Public, de la gloire d'un Ecrit qui ne peut être que l'effet du zele & du courage; mais cette timidité va juſqu'à la crainte ſervile, quand elle s'empreſſe avec affectation de déſavouer ce que tout honnête Littérateur voudroit avoir fait pour l'honneur des Lettres, les intérêts de la juſtice & de la vérité.

3. SABATIER, [*Antoine*] Abbé, né à Caſtres en 1742.

Ceux qui déſireront des éclairciſſemens ſur le perſonnel de cet Auteur, ſi décrié par les ennemis que les *Trois Siecles* lui ont attirés, pourront conſulter les articles *Condorcet, Helvetius, Liger, Lacombe, Pa-*

*liſſot, Robé,* &c. ainſi que l'*Avertiſſement* de la ſeconde édition de ce Livre, le *Diſcours préliminaire* de la quatrieme, & les *Lettres* qui terminent celle-ci.

SABLIERE, [*Antoine* RAMBOUILLET DE LA] Secrétaire du Roi, né à Paris en 1615, mort dans la même ville en 1680.

Ses *Madrigaux* ſont ſi délicats, ſi naïfs, l'expreſſion en eſt ſi aiſée, ſi naturelle, qu'ils ont garanti ſon nom de l'oubli, & nous l'ont tranſmis avec éloge : tant il eſt vrai qu'il vaut beaucoup mieux ne s'attacher qu'à un ſeul genre, fût-il d'une claſſe inférieure, & y exceller, que de traiter un objet au deſſus de ſes forces, ou d'en traiter pluſieurs avec des talens & des ſuccès médiocres.

L'immortalité eſt, pour les Auteurs, une loterie où la valeur des billets eſt marquée par le prix des Ouvrages : tel, avec un ſeul billet, parvient à gagner un lot diſtingué, tandis que tel autre, avec pluſieurs, n'en obtient aucun. Mais ſi *Sapho*, *Anacréon*, *Catulle*, *Chapelle*, *Chaulieu*,

*la Sabliere*, ſe ſont immortaliſés par un petit nombre de Vers heureux, il ſeroit abſurde de confondre leur gloire avec celle qui n'appartient qu'à ces Génies ſupérieurs qui ont excellé dans des genres plus élevés & plus difficiles.

On doit obſerver, pour l'intérêt de la vérité, que l'épouſe de M. de *la Sabliere* n'a jamais compoſé aucun des Vers qu'on lui attribue, quoiqu'elle eût beaucoup d'eſprit. Ceux qui ont fait imprimer ſous ſon nom les Madrigaux de ſon mari, ſe ſont mépris groſſiérement *. Ces Madrigaux, adreſſés à des *Cloris*, à des *Iris* ingrates & cruelles, indiquent aſſez qu'elle n'en eſt pas l'Auteur. *Lafontaine*, qui lui a prodigué des éloges dans pluſieurs de ſes Fables, dans le beau Diſcours, entre au-

* » M. le Comte de *Nocé*, gendre de M. & » de Madame de *la Sabliere*, & M. *de Fontenelle* » qui étoit de leurs amis, m'ont aſſuré que cette » Dame, qui s'eſt diſtinguée par ſon mérite & » par ſon ſavoir, n'a jamais compoſé de Vers «. M. *Titon du Tillet*, dans ſon *Parnaſſe François*, pag. 360.

tres, où il réfute le ſyſtême de *Deſcartes* ſur l'ame des bêtes, ne l'a jamais louée ſur le talent des Vers; ce qu'il n'eût pas manqué de faire, ſi elle en avoit été douée. On ſait qu'elle retira chez elle ce Pere de la Fable, & qu'elle eut le bonheur de poſſéder vingt ans dans ſa maiſon, celui qu'elle appeloit ſi ingénieuſement ſon *Fablier.*

1. SACY, [ *Louis* DE ] Avocat au Parlement de Paris, ſa patrie, de l'Académie Françoiſe, mort en 1727, âgé de 73 ans.

M. de *Monteſquieu*, qui le remplaça à l'Académie, eût dû s'étendre ſur ſon mérite littéraire, & ne pas ſe borner à louer les qualités de ſon ame. Il eſt vrai que M. de *Sacy* fut toujours plus jaloux des ſentimens du cœur, que des talens de l'eſprit; mais ſi ſes *Plaidoyers* & ſon *Traité de l'Amitié* n'ont rien qui le diſtingue de la foule des Ecrivains, le *Traité de la Gloire* méritoit certainement des éloges, quoique l'élocution en ſoit fatigante, parce qu'elle eſt trop maniérée, quoiqu'il y regne un choc

preſque continuel de contraſtes & d'antitheſes. Le Récipiendaire devoit ſe rappeler que ce Diſcours eſt au moins très-eſtimable pour la ſageſſe de la morale, la ſolidité des principes, & les grandes connoiſſances dont il eſt enrichi.

*La Traduction des Lettres de Pline & du Panégyrique de Trajan*, avec les mêmes défauts, eſt plus excuſable. Il s'agiſſoit de faire paſſer dans notre Langue un Original dont l'eſprit brillant & épigrammatique exigeoit un génie ſemblable au ſien. Celui de M. de *Sacy* étoit préciſément ce qu'il falloit, & l'on peut dire que ſa *Traduction* joint l'élégance à la fidélité. En rendant juſtice à ſon talent, nous dirons que *Pline* & ſon Traducteur ne ſont rien moins que des modeles à propoſer. Les Ouvrages qui ne ſe ſoutiennent que par l'eſprit & les reſſources de l'art, ne ſeront jamais lus deux fois avec la même approbation. Ils peuvent ſe garantir d'un entier naufrage; mais les débris qu'ils conſervent, ſont des preuves de leur chute, & non des preuves de leur mérite.

De tels exemples devroient bien corriger ceux de nos Ecrivains qui ſont poſſédés de la manie des phraſes brillantes & du faux bel-eſprit. A quoi ſert de s'exalter péniblement l'imagination, pour produire quelques étincelles qui avortent, ou n'éblouiſſent qu'un inſtant? Quand on n'eſt pas animé de cette chaleur vive & continue qui eſt l'ame de la vraie éloquence, il vaut mieux ne pas écrire, que de prétendre y ſuppléer par des éclairs momentanés, qui ne font que mieux ſentir les ténebres & la froideur où nous laiſſe leur apparition paſſagere.

2. SACY, [*Claude-Louis-Michel*] des Académies de Caen, d'Arras, & des Arcades de Rome, né en 1746.

Nous devons à celui-ci quelques Pieces de Poéſie qui ne ſont pas dépourvues de mérite, & un Ouvrage qui n'eſt qu'une Compilation, mais dont l'objet eſt utile & intéreſſant. Il a pour titre : *L'Honneur François*, ou *Hiſtoire des Vertus & des Exploits de notre Nation, depuis l'établiſſement*

*de la Monarchie juſqu'à nos jours.* L'amour patriotique ne s'y fait pas moins ſentir que le talent de rendre, avec une ſorte d'énergie, les traits les plus frappans de notre Hiſtoire, & qui font le plus d'honneur à la Nation. On a reproché à ce jeune Auteur de n'avoir pas mis aſſez de ſimplicité dans ſon ſtyle. Un Journaliſte l'a très-bien juſtifié à cet égard, en obſervant » que les » figures hardies & les mouvemens im- » pétueux, qui ſeroient ſans doute dé- » placés dans des Annales ou dans une » Hiſtoire ſuivie, ne déplaiſent point » dans des Mémoires ou dans un Recueil » d'anecdotes, qu'on ne peut lire, ni, à » plus forte raiſon, écrire, ſans éprou- » ver ces tranſports qui produiſent né- » ceſſairement le feu de l'expreſſion «. On exhorte cependant M. de *Sacy* à travailler de maniere à n'avoir plus beſoin de cette indulgence, & à ſe perſuader qu'on peut s'exprimer vivement, ſans donner dans l'enflure & la déclamation.

Il a travaillé depuis au *Supplément* de l'Encyclopédie, & les articles qui ſont de ſa

façon, ne ſont pas les moins eſtimés de cet Ouvrage.

SAGE, [*Alain-René* LE] né à Ruis en Bretagne en 1677, mort à Boulogne-ſur-mer en 1747.

N'eût-il fait que *Turcaret* & *Criſpin Rival de ſon Maître*, ces deux Comédies le mettroient au deſſus de tous les petits Comiques de notre Siecle, & à côté des meilleurs du Siecle précédent. Ses Pieces de Théatre annoncent l'Obſervateur, le Critique, le Peintre habile du ridicule; ſon talent principal eſt de ſaiſir la Nature, de la développer avec adreſſe, & de la peindre avec une piquante préciſion.

Ses Romans, bien différens de cette foule de Productions bizarres, prodiguées avec tant de fécondité, parce qu'il eſt aiſé d'être fécond en ce genre, ſont des chef-d'œuvres d'inſtruction & d'amuſement. Sans ſe tourmenter l'imagination pour inventer des caracteres peu naturels, accumuler des ſituations forcées, étaler des ſentimens giganteſques, multi-

plier des événemens ſans vraiſemblance; il a réuni dans ſon *Gilblas de Santillane*, tout ce qui peut piquer la curioſité, flatter le bon goût, & contenter la raiſon. L'Ecrivain promene ſans fatigue ſon Lecteur, au milieu d'une infinité de tableaux qui peignent d'après nature tout ce que la Scene du monde, depuis la Cour juſqu'aux plus baſſes conditions, peut offrir d'inſtructif & de varié. Sa maniere de préſenter les choſes, rend intéreſſans juſqu'aux plus petits détails. Par-là ce Roman eſt lu encore aujourd'hui avec un plaiſir égal par les Gens ſenſés & par les Eſprits frivoles.

La nouveauté a donné ſouvent de la vogue à des Productions de cette eſpece. Elles ſont tombées, parce qu'elles n'avoient pas le même mérite, & il n'y a qu'un mérite réel qui puiſſe ſoutenir un Ouvrage dans tous les temps & dans tous les états.

*Guſman d'Alfarache, le Diable Boiteux, les nouvelles Aventures de Dom-Quichotte, le Bachelier de Salamanque,*

ne valent pas *Gilblas*, pour l'invention & la conduite; mais on y remarque partout le même ton de morale, la même adreſſe pour l'amener & la faire goûter, la même fineſſe de critique, le même badinage, la même raiſon, tout cela revêtu d'un ſtyle agréable & correct.

Avec tant de talens, *le Sage* ne fit jamais fortune, parce que ſon ame, naturellement fiere & élevée, étoit ennemie de la flatterie & de l'intrigue, qu'on ſait être les voies qui y conduiſent ordinairement. C'eſt ce qui porta un de ſes amis à lui faire cette Epitaphe :

Sous ce tombeau gît *le Sage* abattu
Par le ciſeau de la Parque importune :
S'il ne fut pas ami de la Fortune,
Il fut toujours ami de la Vertu.

*Le Sage* étoit ſourd & fort gai, qualité qui accompagne rarement la ſurdité. Sa gaieté même étoit cauſtique. Comme il ne pouvoit entendre qu'à la faveur d'un cornet : » *Voilà mon bien-*
» *faiteur*, dit-il un jour à M. l'Abbé de
» *Voiſenon* en le lui montrant; je vais

» dans une maiſon, j'y trouve des viſages
» nouveaux; perſuadé qu'il s'y rencontre
» des gens d'eſprit, je fais uſage de mon
» cornet; je vois que ce ne ſont que des
» ſots, auſſi-tôt je le reſſerre en diſant, je te
» défie de m'ennuyer ".

SAINT-AMAND, [*Marc-Antoine* DE GERARD, Sieur DE] de l'Académie Françoiſe, né à Rouen, mort en 1660, âgé de 67 ans.

Pluſieurs morceaux de ſes Poéſies font juger qu'il étoit né Poëte, & qu'il auroit pu laiſſer d'excellens Ouvrages, ſi, ſe livrant moins à ſa facilité, il l'eût aſſujettie aux regles du goût. On goûte encore ſon Ode ſur *la Solitude*, malgré la bizarrerie de quelques Strophes mal-adroites & triviales. Il en eſt de même de ſa *Rome ridicule*, où l'on rencontre des morceaux agréables. On ſait qu'il a fait un Poëme de *Moïſe ſauvé*, diviſé en douze Livres ou Chants, que *Boileau* a juſtement ridiculiſé. Ce Satirique n'a pas été auſſi équitable, en exagérant la pauvreté de ce Poëte:

*Saint-Amand* n'eut du Ciel que ſa veine en partage ;
L'habit qu'il eut ſur lui fut ſon ſeul héritage :
Un lit & deux placets compoſoient tout ſon bien ;
Ou, pour mieux en parler, *Saint-Amand* n'avoit rien.

Quand même cette pauvreté eût été réelle, elle n'étoit point du reſſort de la Satire. Les travers & les ridicules peuvent fournir matiere à la plaiſanterie, mais l'infortune doit au moins trouver grace devant une ame honnête. D'ailleurs, *Saint-Amand* ne manqua jamais du néceſſaire, quoiqu'il ne fût pas riche, à la vérité. On dit qu'il avoit une maniere de réciter ſes Vers, qui les paroit d'un mérite dont ils étoient bien éloignés, ce qui donna lieu à cette agréable Epigramme de *Gombaud*.

Tes Vers ſont beaux quand tu les dis ;
Mais ce n'eſt rien quand je les lis :
Tu ne peux pas toujours en dire,
Fais-en donc que je puiſſe lire.

Il n'étoit pas fils d'un Gentilhomme Verrier, comme *Maynard* l'a fait accroire à

pluſieurs Biographes, par cette autre Epigramme.

Votre nobleſſe eſt mince,
Car ce n'eſt pas d'un Prince,
*Daphnis*, que vous ſortez.
Gentilhomme de verre,
Si vous tombez à terre,
Adieu vos qualités.

Il étoit fils d'un Chef d'Eſcadre, ainſi qu'il le dit lui-même dans l'Epître Dédicatoire de la troiſieme Partie de ſes Œuvres, où il nous apprend que ſon pere *avoit commandé, pendant vingt-deux ans, une Eſcadre d'Eliſabeth, Reine d'Angleterre, & qu'ayant été pris dans une de ſes courſes, il reſta trois ans priſonnier à Conſtantinople.*

SAINT-ANGE, [*N.*] né en 174.

S'il falloit s'en rapporter aux éloges que M. *de la Harpe*, ſon ami, lui a prodigués, on devroit le regarder comme un grand Littérateur & un bon Poëte; mais s'il faut le juger d'après ſes propres Ou-

vrages, on peut assurer qu'il n'annonce pas même le germe des qualités que son Panégyriste lui reconnoît. Sa Traduction en Vers des *Métamorphoses d'Ovide*, la moins médiocre de ses Productions, est si infidelle, si dépourvue de talent, si éloignée de la versification douce, élégante & facile de l'Original, qu'elle est une véritable métamorphose des *Métamorphoses*.

SAINT-AULAIRE, [*François-Joseph* DE BEAUPOIL, Marquis DE] de l'Académie Françoise, né dans le Limousin, mort à Paris en 1742, âgé de 98 ans.

Il a laissé peu de Poésies. La raison en est simple, il étoit déjà vieux lorsqu'il commença à donner l'essor à sa Muse. A quatre-vingt-dix ans il est rare qu'on fasse de bons Vers : la verve de nos meilleurs Poëtes étoit éteinte bien avant cet âge-là ; celle de nos Poëtes modernes expire plus jeune encore, & néanmoins les Vers de M. de *Saint-Aulaire* sont remplis de délicatesse, de facilité, & d'agrément. On

peut donc le regarder comme une eſpece de prodige. Nous ne rapporterons pas le joli Im-promptu qu'il fit à Madame la Ducheſſe *du Maine*, qui l'appeloit ſon *Apollon* & lui demandoit un ſecret : *La Divinité qui s'amuſe, &c.*

*Anacréon*, moins vieux, dit M. de *Voltaire*, fit de moins jolies choſes. Il ajoute : » Si les Grecs avoient eu des » Ecrivains tels que nos bons Auteurs, » ils auroient été encore plus vivans «. L'obſervation n'eſt pas juſte : il falloit dire, que ſi l'on nous eût conſervé toutes les Productions des Grecs célebres, le nombre de leurs Ecrivains ne le céderoit certainement pas au nombre des nôtres. Quel Recueil que celui des Poéſies de *Sapho*, d'*Alcée*, d'*Archiloque*, d'*Epiménide*, de *Mimnerme*, d'*Hipponax*, de *Laſus*, de *Corinne*, de *Théognis*, de *Sophron*, d'*Empedocle*, de *Bacchilidès*, de *Ménandre*, de *Méléagre*, & de mille autres, dont il ne nous reſte que des fragmens ! Que deviendroient, auprès de toutes ces richeſſes, les Productions des *Mar-*

*ontel*, des *Delaharpe*, des *Lemiere*, des *Roſoi*, & de tous les Illuſtres, pré-ntés par lambeaux dans l'*Almanach des Muſes !*

SAINT-CHAMOND, [*Claire* MAZARELLI, Marquiſe DE LA VIEUVILLE DE] connue autrefois ſous le nom de Mlle. *Mazarelli*, née en 1731.

Son *Eloge du Duc de Sully* eſt d'une lecture des plus intéreſſantes. S'il n'a pas eu le prix de l'Académie pour lequel il a concouru, il a obtenu celui de l'eſtime du Public, qui y a reconnu des talens auſſi ſages que diſtingués. Ce Diſcours eſt écrit avec une noble ſimplicité qui n'eſt rien moins qu'ennemie de l'élégance, & dont M. *Thomas*, ſon Rival couronné, eſt très-éloigné.

Le Roman de *Camédris* eſt une Production ingénieuſe, aſſaiſonnée de tout ce que la connoiſſance du monde & celle du cœur humain peuvent offrir d'inſtructif & de piquant. La morale en eſt d'autant

plus facile à ſaiſir, & ſon effet eſt d'autant plus aſſuré, qu'elle s'y trouve miſe en action. On ſent que l'Auteur ſait penſer & faire penſer, mérite auſſi rare qu'utile; qu'il a du goût & de la raiſon, de l'imagination, & de la ſenſibilité.

Madame de *Saint-Chamond* a fait auſſi un *Eloge de Deſcartes*, envoyé trop tard à l'Académie Francoiſe pour être admis au concours. Il l'emporte ſur celui de *Sully*. Quiconque ſaura apprécier un ſtyle noble ſans emphaſe, correct ſans ſéchereſſe, précis ſans obſcurité; les richeſſes du ſavoir & l'art de les mettre en œuvre ſans affectation; le talent de l'analyſe & celui du récit; la profondeur & la juſteſſe des idées, réunies à la vivacité de l'expreſſion qui les anime & à la netteté qui les rend ſenſibles, admettra ſans peine Madame de *Saint-Chamond* parmi les *la Fayette*, les *Dacier*, les *Chatelet*, & les autres femmes qui ont honoré leur ſexe & notre Littérature par leur imagination ou par leur ſavoir. Le début de cet Eloge eſt

ſur-tout remarquable par la ſageſſe avec laquelle l'Auteur préſente le double tableau de la véritable & de la fauſſe Philoſophie. La premiere, ſelon lui, eſt celle qui éleve l'homme au Dieu qui l'a créé, le rend docile à ſa voix, ferme dans le malheur, modeſte dans la proſpérité, ſenſible pour ſes pareils, ſévere à lui-même. La ſeconde n'eſt, à ſes yeux, qu'un eſprit d'incertitude, de vertige, de révolte, qui tremble à l'idée d'un Dieu vengeur, qui voudroit ſe ſouſtraire à ſon exiſtence pour briſer enſuite tous les liens de la Societé, vivre dans l'indépendance de tout devoir, & ne reſpirer que pour ſoi dans l'Univers. Une femme qui commence ainſi l'éloge d'un Philoſophe, n'obtiendra jamais ceux de nos prétendus Sages, mais n'en ſera que plus digne de l'approbation des vrais Philoſophes.

SAINT-DIDIER, [*Ignace-François* LIMOJON DE] né à Avignon en 1668, mort dans la même ville en 1739, cultiva la Poéſie Provençale avec ſuccès, &

auroit pu également réuſſir dans la Poéſie Françoiſe, s'il eût eu plus de goût & des amis *prompts à le cenſurer.* Il étoit né avec des talens : trop de facilité en fut l'écueil. Il a eu cela de commun avec bien des Auteurs.

Son début dans la carriere poétique fut marqué par des prix remportés dans différentes Académies ; ce qui prouveroit peu en faveur de ſa Muſe, ſans les autres Ouvrages de Poéſie qu'il a compoſés. Nous ne parlerons pas de celui qui a pour titre, *Voyage du Parnaſſe*, où l'eſprit de ſatire animant ſa fécondité naturelle, l'a entraîné au delà des bornes de la préciſion & du bon goût ; nous ne nous attacherons qu'à ſon Poëme de *Clovis.* Quoique nous n'en ayons que les huit premiers Chants, ce Poëme mérite une conſidération particuliere, par ſes rapports avec pluſieurs traits de la Henriade, & par les morceaux heureux qu'on y rencontre. Cet Ouvrage, entre les mains de M. de *Voltaire*, eſt devenu, malgré ſa médiocrité, une mine féconde, dont il a

ſu tirer un grand parti. On peut d'abord en juger par l'invocation de la Henriade, dont la tournure eſt la même que celle de *Clovis* :

Muſe, qui ceins ton front d'une immortelle gloire,
Qui, plaçant les grands noms au Temple de Mémoire,
Des outrages du temps affranchis les Guerriers,
Couronne mon Héros de tes plus beaux lauriers.
. . . . . .
Oſe répandre encor ſur ces vérités ſaintes,
Les voiles enchanteurs de tes images feintes ;
La noble fiction, en flattant les Eſprits,
Charme & conduit au vrai par des chemins fleuris,
Orne la vérité des attraits de la Fable,
Et l'offre à nos regards plus belle & plus aimable.

Nous ne nous attacherons point à tous les morceaux de reſſemblance : la diſcuſſion en ſeroit trop étendue pour les bornes de cet article. Il ſuffit de faire remarquer que c'eſt dans ce Poëme oublié que M. de *Voltaire* a pris l'idée du Songe d'*Henri IV*, où *S. Louis* fait voir à ce Héros les Princes qui doivent un jour lui ſuccéder.

Le Lecteur va être à portée d'en décider lui-même.

Dans le huitieme Chant de *Clovis*, un vénérable *Druide* conduit ce premier Roi des Francs dans le Temple de la Gloire, & le fait paſſer, pour y aller, par un antre myſtérieux, où,

Sur les pas de *Clovis* s'offrent de toutes parts
Des Monſtres dont l'aſpect étonne ſes regards.
Tous ſemblent s'oppoſer à l'ardeur qui le guide :
Il veut armer ſon bras ; mais le ſage Druide
Arrête ce tranſport, & lui parle en ces mots :
Apprends que la Vertu forme ſeule un Héros.
Tu vois le fol Orgueil, la farouche Licence,
La baſſe Flatterie & l'aveugle Vengeance ;
Ici l'Ambition, mere des attentats,
Semble exciter la guerre à courir ſur ſes pas ;
Plus loin, l'Impiété de la Fraude eſt ſuivie ;
L'Injuſtice & la Haîne accompagnent l'Envie ;
Tous les Monſtres enfin, ſurveillans aſſidus,
Qui des Palais des Rois écartent les vertus.

Mais quel objet t'arrête ! A ſa fatale vue,
D'un plaiſir ſéducteur tu ſens ton ame émue :
Cet Enfant eſt pour nous un plus grand ennemi
Que ces Monſtres hideux dont ton ame a frémi.
Fuis,

Fuis, ne t'expoſe plus au pouvoir de ſes charmes.
L'amour trempe ſes traits dans le ſang, dans les
larmes.
D'autant plus dangereux, qu'il eſt moins redouté,
Une feinte douceur cache ſa cruauté;
Le perfide amollit les plus fermes courages,
Du Temple de la Gloire aſſiége les paſſages,
Et ſoufflant dans le ſein une coupable ardeur,
Des grandes actions obſcurcit la ſplendeur;
Il dort entre les bras d'une oiſive molleſſe;
Les Remords dévorans, la Douleur vengereſſe,
Implacables Enfans des lâches Voluptés,
Cherchent à s'emparer des cœurs qu'il a domptés.

Souviens-toi que le Ciel cache ſous ces images
Des leçons pour régner auſſi grandes que ſages,
T'apprend que les efforts illuſtrent les Guerriers,
Et que, ſans les travaux, il n'eſt point de lauriers.
Mais ne te flatte point d'un triomphe facile;
Ici le fer te prête un ſecours inutile.
Contre ces ennemis que ſert d'armer ton bras?
C'eſt le cœur qui contre eux doit livrer des combats:
L'homme porte par-tout ces monſtres dans lui-même:
Il faut, pour les dompter, une vertu ſuprême,
C'eſt-là l'unique gloire; un Prince généreux
Doit, par de tels combats, rendre ſon Peuple
heureux.

Soudain d'un nouveau Ciel la lumiere éclatante.
Offre aux yeux de *Clovis* une plaine riante....

C'eſt dans cette plaine qu'eſt ſitué le Temple de la Gloire. *Clovis* y eſt introduit par le ſage *Druide*, qui offre à ſes regards, comme *S. Louis à Henri IV*, le tableau de tous les Rois de France qui doivent un jour y occuper une place. On voit par-là que l'Imitateur a eu peu de peine à ſuivre un pareil canevas. Le caractere de chaque Roi & de chaque Guerrier qui devoit s'illuſtrer ſous les regnes ſuivans, eſt aſſez bien ſaiſi. Les Portraits d'*Henri IV*, de *Louis XIII*, de *Richelieu*, de *Louis XIV*, ſont ſur-tout bien deſſinés & frappans. On ne peut s'empêcher d'admirer les quatre Vers qui terminent celui de *Louis XIV* : M. de *Voltaire* n'en a pas de mieux frappés.

Que ſes hautes vertus ſont naître de Grands Hommes!
Les exemples des Rois nous ſont ce que nous ſommes;
Tout cherche à s'élever, quand ils ſont généreux;
Sont-ils foibles? tout rampe & languit avec eux.

SAINT-EVREMONT, [*Charles* DE SAINT-DENIS, Sieur DE] né près de Coutance, dans la Baſſe-Normandie, en 1613, mort à Londres en 1703; un des plus Beaux-eſprits & des plus polis Ecrivains du Siecle dernier.

Nous ne parlerons pas de ſes Poéſies: on convient généralement qu'elles ſont mauvaiſes, quoiqu'elles fourmillent de penſées ingénieuſes, galantes, philoſophiques; ce qui prouve combien M. *d'Alembert* s'eſt abuſé, en avançant d'un ton dogmatique, que les penſées font le premier mérite des Vers.

Mais la médiocrité de *Saint-Evremont*, en Poéſie, ne doit influer en rien ſur l'eſtime due à ſa Proſe. Ses expreſſions ſont vives, juſtes, pittoreſques, pleines d'imagination, de délicateſſe; ſes penſées, fines, ingénieuſes, profondes; ſes réflexions, lumineuſes, & le plus ſouvent vraies. La plus grande partie de ſes Ouvrages annonce un eſprit cultivé, ſolide, un Ecrivain conſommé dans la connoiſſance du monde & du cœur humain. Sa dic-

tion eſt toujours convenable aux matieres qu'il traite ; elle eſt ordinairement pure, nette, élégante : les ſeuls défauts qu'on y trouve ſe réduiſent à une affectation de tours, à un vernis de morgue philoſophique, peut-être excuſable dans lui, mais pouſſée depuis juſqu'à l'extravagance par des Auteurs qui ne le valent pas.

Ses Réflexions ſur les divers Génies du Peuple Romain, dans les divers temps de la République ; les Conſidérations ſur *Annibal* ; ſon Traité de l'Amitié & celui de la Converſation ; ſes Jugemens ſur quelques Auteurs Latins ; ſes Remarques ſur les Traducteurs, les Hiſtoriens, ſur l'Art de la guerre ; ſes maximes, ſes Penſées détachées, ſont autant de Productions exquiſes qui le placent parmi les plus eſtimables Littérateurs. Après *Corneille*, perſonne n'a mieux parlé des Romains. On voit qu'il n'a étudié les Anciens, que pour développer ſa raiſon & épurer ſon goût, non pour étaler un vain appareil d'érudition. Il ne s'eſt attaché qu'à ce qu'il y a de plus délicat dans

leurs Ouvrages, & il a eu l'art de s'approprier leurs penſées, en leur donnant une tournure qui n'appartient qu'à lui. On diroit qu'il crée ce qu'il ne fait que répéter d'après eux, dans les Morceaux de leurs Ecrits qu'il a eſſayé de traduire. Soit qu'il peigne les Hommes, ſoit qu'il parle de Littérature, de Morale ou de Politique, il fait briller par-tout une fineſſe de raiſon, qui ne laiſſe rien à déſirer au Lecteur. En un mot, ſes différens Mélanges donnent l'idée la plus avantageuſe de ſon diſcernement, & inſpirent l'amour des Lettres. Plus de ſobriété à l'égard d'un ton de galanterie qui déplaît par une répétition trop fréquente, plus d'attention à éviter les pointes & les antitheſes, moins de hardieſſe dans certaines idées, auroient procuré à ſa maniere de penſer & d'écrire une approbation plus générale.

Perſonne ne doute, malgré ces défauts, qu'il ne ſoit infiniment ſupérieur à quantité de nos célebres Littérateurs actuels. Qui ne le préfere, par exemple, à M. d'*Alembert*, dont la plume, comme la

ſienne, ne s'eſt exercée que ſur de petits Ouvrages détachés? Quel Homme de goût ne mettra pas ſes *Réflexions ſur les divers Génies du Peuple Romain*, au deſſus de tout ce que ce Littérateur Géometre a écrit dans les cinq volumes de *Mélanges* qu'il a publiés? Qu'on en cite les morceaux les mieux penſés, le plus exactement écrits, & qu'on les compare avec ceux que nous allons prendre au haſard dans les Œuvres de *Saint-Evremont*: on verra, d'un côté, des penſées communes, énoncées avec une prétention froide & géométrique; de l'autre, des idées fines & profondes, développées avec délicateſſe & vivacité.

Dans le Chapitre de la ſeconde Guerre Punique, après avoir parlé de la défaite des Romains à Cannes par *Annibal*, & des raiſons que ce Capitaine oppoſa à *Maherbal*, pour ne pas pourſuivre ſa conquête, *Saint-Evremont* ajoute cette réflexion, touchant la deſtinée des Empires.

» Il y a un point dans la décadence

» des Etats, où leur ruine ſeroit inévi-
» table, ſi on connoiſſoit la facilité qu'il
» y a de les détruire; mais pour n'avoir
» pas la vue aſſez nette, ou le courage
» aſſez grand, on ſe contente, du moins
» quand on le peut, tournant en pru-
» dence ou la petiteſſe de ſon eſprit, ou
» le peu de grandeur ".

Quand il parle enſuite de l'envie qu'eut *Annibal* de goûter les délices de Capoue, il dit: » qu'il en fut charmé, d'autant
» plus aiſément, qu'elles lui avoient tou-
» jours été inconnues.

» Un homme, continue-t-il, qui ſait
» mêler les plaiſirs & les affaires, n'en
» eſt jamais poſſédé; il les quitte, il les
» reprend, quand bon lui ſemble. Il
» n'en eſt pas ainſi de ces Gens auſteres,
» qui, par un changement d'eſprit, vien-
» nent goûter les voluptés. La Nature
» en eux, laſſée d'incommodités & de
» peines, s'abandonne aux premiers plai-
» ſirs qu'elle rencontre; alors ce qui avoit
» paru vertueux, ſe préſente avec un air
» rude & difficile, & l'ame, qui croit

» s'être détrompée d'une vieille erreur, » ſe complaît en elle-même de ſon nou- » veau goût pour les choſes agréables.

» C'eſt ce qui arriva à *Annibal*, & à » ſon armée qui ne manquoit pas de » l'imiter dans le relâchement, puiſqu'elle » l'avoit bien fait dans les fatigues.

» Ce ne furent donc plus que bains, » que feſtins, qu'inclination & attache- » ment; il n'y eut plus de diſcipline, ni » par celui qui devoit donner les ordres, » ni en ceux qui devoient les exécuter. » Quand il fallut ſe mettre en campa- » gne, la gloire & l'intérêt réveillerent » *Annibal*, qui reprit ſa premiere vi- » gueur & ſe retrouva lui-même; mais » il ne retrouva plus la même armée; » il n'y avoit plus que de la molleſſe & » de la nonchalance, & s'il falloit ſouf- » frir la moindre néceſſité, on regret- » toit l'abondance de Capoue ".

Dans le même Chapitre, parlant des bonnes qualités de *Scipian*, qui le ren- dirent ſuſpect aux Romains, il dit, que dans le temps qu'on l'accuſoit, il pou-

voit répondre & ſe juſtifier; » mais, » ajoute-t-il, il y a une innocence hé- » roïque auſſi-bien qu'une valeur, ſi on » peut parler de la ſorte; la ſienne né- » gligea les formes où ſont aſſujettis les » innocens ordinaires; & au lieu de ré- » pondre à ſes Accuſateurs: *Allons*, dit- » il, *rendre graces aux Dieux de mes* » *victoires*: & tout le monde le ſuivit au » Capitole ".

Rien de plus reſſemblant que le portrait qu'il fait de *Mécène*; on ne peut recueillir plus parfaitement les différentes idées qu'*Horace* nous en donne. » *Mece-* » *nas*, dit-il, étoit homme de bien, » de ces gens de bien néanmoins doux, » tendres, plus ſenſibles aux agrémens » de la vie, que touchés de ces fortes » vertus qu'on eſtimoit dans la Républi- » que. Il étoit ſpirituel, mais volup- » tueux, voyant toutes choſes avec beau- » coup de lumiere, & en jugeant ſaine- » ment, mais plus capable de les con- » ſeiller que de les faire; ainſi, ſe trou- » vant foible, pareſſeux, & purement

» Homme de Cabinet, il eſpéroit de ſa » délicateſſe, avec un Empereur délicat, » ce qu'il ne pouvoit attendre du Peu- » ple Romain, où il eût fallu ſe pouſſer » par ſes propres moyens, & agir for- » tement par lui-même ".

Au reſte, il eſt eſſentiel d'avertir que les Philoſophes ſe ſont empreſſés aſſez légérement de réclamer *Saint-Evremont* comme un Membre de leur Secte, & qu'ils ſe ſont ſervis de ſon nom pour publier, ſoixante ans après ſa mort, un Libelle infame contre le Chriſtianiſme, intitulé *Analyſe de la Religion*; Libelle auſſi atroce, que peu conforme à ſa maniere d'écrire. Quoiqu'ils aient débité, au préjudice de ſa Foi, des Anecdotes démenties par la vérité, il étoit bien éloigné de partager leurs ſentimens. Cet Auteur a pu être imprudent, mondain, voluptueux: il a pu laiſſer tranſpirer de temps en temps des traits d'un eſprit indifférent & médiocrement religieux; mais il s'eſt bien gardé d'afficher l'incrédulité, de dénaturer la Morale, de juſtifier les

vices, d'inſulter à la Société. Ses maximes, à cet égard, ſont même la condamnation de la Philoſophie. *La ſeule bienſéance & le reſpect qu'on doit à ſes ſemblables*, diſoit-il, *défendent une pareille licence.*

SAINT-FOIX, [*Germain-François* POULLAIN DE] né à Rennes en 1703, mort à Paris en 1776; ingénieux Ecrivain, dont le coloris vif & délicat a ſu embellir tous les Sujets qu'il a traités. Ses *Lettres Turques* ſont piquantes, même après les Lettres Perſanes, auxquelles on les a jointes dans pluſieurs éditions. Les *Eſſais hiſtoriques ſur Paris* offrent un tableau varié des Mœurs Françoiſes, depuis *Clovis* juſqu'à *Henri IV*. Mille traits ſinguliers préſentés avec adreſſe, y flattent la curioſité & ſaiſiſſent l'eſprit du Lecteur. Les réflexions en ſont naturelles & quelquefois neuves; & ſi la critique n'en eſt pas toujours exacte, le ſtyle en eſt continuement agréable.

M. de *Saint-Foix* s'eſt procuré une

gloire ſupérieure peut-être, dans un autre genre, par des Pieces de Théatre d'un caractere inconnu juſqu'à lui, & qui n'ont point été imitées. Si les Tragédies répondent à nos Romans héroïques, les Comédies, comme celles du *Tartuffe* & de l'*Avare*, à nos Romans d'intrigue & de caractere; les Pieces de M. de *Saint-Foix* ſont propres à nous retracer l'idée de ces jolis Contes de Fées, qui, ſous d'agréables images, repréſentent dans le lointain la peinture de nos mœurs. Sa petite Comédie des *Graces* ſemble avoir été faite pour elles & par elles, de même que celle de l'Oracle paroît avoir été dictée par celui du bon goût. La Comédie-Ballet qui a pour titre *les Hommes*, eſt tout à la fois le fruit du courage & de l'adreſſe. Jamais on n'attaqua plus finement & avec plus de force, des vices conſacrés par le pouvoir & la grandeur, & reſpectés par la flatterie & la fauſſe Philoſophie. *Le Sylphe* eſt encore une des plus agréables Productions du même Auteur, qui, de vingt Pieces jouées ſur

nos Théatres, n'en a pas une qui n'ait été applaudie, & ne mérite de l'être par les Eſprits judicieux & délicats.

SAINT-GELAIS, [*Melin* DE] Aumônier & Bibliothécaire de *Henri II*, né à Angoulême, mort à Paris en 1558.

Quoique ſes Poéſies ne ſoient pas ſi originales & auſſi naïves que celles de *Marot* ſon contemporain, elles n'en furent pas moins accueillies de ſon temps. Ce Poëte s'étoit formé le goût d'après l'étude des Anciens; avec moins de génie que *Marot*, ſon eſprit étoit plus orné. On remarque ſur-tout dans ſes Epigrammes, un tour naturel qui les rend ſouvent ſupérieures à celles de ſon rival. Dans ſes autres Poéſies, c'eſt une douceur de ſtyle, une délicateſſe de penſées, une facilité dans la verſification, qui le firent ſurnommer l'*Ovide François*. Son nom ne conſerve pas aujourd'hui toute l'eſtime qu'il mérite; telle eſt l'influence du temps ſur les ſuffrages des hommes: mille petits Auteurs, qu'on compare à *Chapelle* &

à *Chaulieu*, ne ſeroient pas dignes d'être comparés à *Saint-Gelais*.

Au reſte, ce Poëte eſt le premier qui ait fait paſſer le Madrigal, de la Poéſie Italienne dans la nôtre, & c'eſt lui qui en a fixé le véritable caractere. Les Italiens le confondoient, comme les Anciens, avec l'Epigramme; *Saint-Gelais* l'a réduit au ſentiment, & à la fineſſe de la galanterie, qui paroiſſoient beaucoup mieux lui convenir.

SAINT-HYACINTHE, [*Themiſeuil* DE] né à Orléans en 1684, mort en 1746.

Si quelque heureux génie eût jeté ſur la manie philoſophique le même ridicule que cet Auteur répandit ſur l'érudition pédanteſque, les Philoſophes auroient déjà diſparu, comme les Commentateurs. Rien de plus ingénieux que ſon *Mataſtaſius*, ou le *Chef-d'œuvre d'un Inconnu*. L'ironie y regne d'un bout à l'autre; la plaiſanterie y eſt maniée avec autant de ſel que de jugement, & produit des

effets que l'éloquence directe n'auroit pas été capable de produire. Il eſt vrai qu'en corrigeant les Lettres d'un abus, cet Ouvrage leur a rendu un très-mauvais ſervice en en banniſſant l'érudition. L'ignorance & la préſomption, qui vont toujours au delà des bornes, ont cru n'éviter que l'excès en manquant à l'eſſentiel.

On a encore de *Saint-Hyacinthe* un petit Ouvrage inſéré à la ſuite du Chef-d'œuvre d'un Inconnu. Cet Ouvrage, intitulé *Déification du Docteur Ariſtarchus Maſſo*, fit beaucoup de bruit, par la mortification qu'il cauſa à M. de *Voltaire*. Soit que l'anecdote qu'on y raconte à ſon ſujet, ſoit vraie ou fauſſe, il eſt certain que celui-ci ſe déchaîna contre l'Auteur en particulier & en public. Sans s'inquiéter des regles de la Logique, il prétendit réfuter la *Déification*, en ſoutenant que *Saint-Hyacinthe* n'étoit pas l'Auteur du Chef-d'œuvre. Le raiſonnement n'étoit pas concluant, comme il eſt aiſé de le voir. *Saint-Hyacinthe*, informé de l'imputation,

y répondit par une Lettre des plus vigoureuſes, que nous ſommes fâchés de ne pouvoir inſérer en entier. Après avoir prouvé, par des raiſons convaincantes, que l'Ouvrage étoit de lui, il ſe récrie avec force contre les qualifications que *Voltaire* a coutume de donner à tous les Ecrits qui ne lui plaiſent pas. » Comment oſez-vous dire que la *Déification* » *d'Ariſtarchus Maſſo* eſt une infame Brochure ? Que ſignifie *infame*, je vous » prie, à l'égard d'une Piece où on ne » prêche aſſurément pas la débauche, & » où il ne s'agit de rien qui en approche ? » La *Déification d'Ariſtarchus Maſſo* eſt » un Ouvrage d'imagination ; c'eſt une » fiction inventée pour repréſenter les » défauts auxquels des Gens de Lettres » ſe laiſſent aller. On y voit la préſomption & les extravagances, dont l'excès » & le ridicule devroient corriger ceux » qui prétendent s'élever au deſſus des » autres par leur ſavoir, & qui ſe mettent au deſſous par leur déraiſon. On » trouve dans cette Déification un peu

» de mythologie & de critique littéraire ;
» voilà tout. La Piece peut être mal ima-
» ginée, mal exécutée, mal écrite ; mais
» cela ne s'appellera jamais une *infame*
» *Brochure* par quelqu'un qui ſait le Fran-
» çois, à moins que quelque paſſion ne
» lui faſſe outrer la ſignification des ter-
» mes ". &c.

Nous devons remarquer encore que rien n'eſt plus faux que ce qu'on a débité ſur la naiſſance de cet Ecrivain. Il faut être bien dominé par le penchant à adopter les anecdotes extravagantes, pour avoir oſé dire qu'il étoit fils du grand *Boſſuet*. Ce trait, qui ne méritoit pas la plus légere créance, eſt formellement démenti par des preuves inconteſtables, par l'extrait-baptiſtere de *Saint-Hyacinthe* lui-même, né à Orléans, Paroiſſe *Saint-Victor*, le 27 Septembre 1684, d'*Hyacinthe de St. Gelais*, Maître Cordonnier, & d'*Anne Mathé* ſon épouſe.

SAINT-LAMBERT, [*N.* DE] ancien Capitaine au Régiment des Gardes Lor-

raines, de l'Académie Françoiſe, & de celle de Nancy ſa patrie, né en 1717.

M. *Clément* a critiqué trop ſévérement ſon *Poëme des Saiſons*. Un Militaire qui ne cultive vraiſemblablement les Muſes que par délaſſement & ſans prétention, méritoit ſans doute un peu plus d'indulgence. C'étoit bien aſſez que le Public ſe fût apperçu que cet Ouvrage manque ſouvent de chaleur, de force, d'élévation; que l'élégance en eſt communément froide, la verſification foible, les Vers pénibles & ſolitaires, la monotonie fatigante, la philoſophie trop forcée & infiniment paraſite, &c. Pourquoi le dire à l'Auteur lui-même, dans un temps où ſes amis s'empreſſoient avec tant de zele à célébrer ſon triomphe dans leurs bénignes Sociétés? Aujourd'hui même que l'enthouſiaſme eſt refroidi, il ſeroit inutile de le répéter. Auſſi doit-on peu s'étonner que M. de *Saint-Lambert* ait répondu à cette critique en vrai Militaire. Tous les honnêtes gens qui ſe ſont récriés contre l'abus qu'il fait de ſon crédit, en réfutant

ſi bruſquement ſon Cenſeur, ne ſavoient pas aſſez peut-être qu'un homme dont le ſang eſt plus bouillant que le génie, eſt ſujet à confondre les moyens de défenſe. Ceux qui auroient déſiré encore, pour l'honneur de la Philoſophie, que l'Hiſtoire de notre Littérature n'offrît point un trait ſi propre à la dégrader, ignorent également que la Philoſophie eſt terrible, quand on réſiſte à ſon zele pour l'inſtruction & le bonheur du genre humain: *Diſcite juſtitiam moniti, & non temnere Divos.*

Quant à nous, nous aimons mieux croire que l'amour-propre de M. de *Saint-Lambert* eſt trop robuſte pour s'être laiſſé aller à une pareille foibleſſe. Il eſt aſſurément trop ſavant dans l'Hiſtoire, pour n'avoir pas appris que l'envoi de *Philoxene* aux Carrieres ne rendit pas les Vers de *Denis* meilleurs. Sans doute quelque ſubalterne a cru lui témoigner ſon zele, en ſurprenant l'autorité pour faire empriſonner ſon Critique, ou quelque ennemi a voulu le déshonorer en faiſant

retomber ſur lui le blâme d'un procédé auſſi peu philoſophique.

Nous voudrions bien pouvoir croire également qu'il n'eſt pas l'Auteur de ce Vers blaſphématoire en l'honneur de M. de *Voltaire* :

*Vainqueur de deux Rivaux qui regnent ſur la Scene.*

Mais le moyen d'en douter ? puiſqu'il a encore ajouté en proſe, dans une note, que le même Poëte eſt ſupérieur, dans la Tragédie, à *Corneille* & à *Racine* ; que *Racine* n'a ſu peindre que des Juifs, tandis que *Phédre*, *Monime*, *Néron*, *Burrhus*, *Mithridate*, *Bajazet*, *Acomat*, ſont nés ſi loin de la Judée ! Il ne reſte donc plus d'autre reſſource au déſir que nous aurions de l'excuſer, que de ſolliciter, en faveur de ſa Critique, la même indulgence que nous avons réclamée en faveur de ſa Poéſie.

Nous prendrons cependant la liberté de l'avertir, en obſervant tous les égards qui lui ſont dus, qu'un crime de leze-poéſie, tel que celui qu'il a commis à l'égard des

deux plus grands Poëtes de la Scene, ne peut que faire tort à ſa réputation littéraire, & pourroit lui attirer des diſgraces plus terribles encore, ſi le Parnaſſe avoit ſes Inquiſiteurs & ſes priſons. Il eſt permis d'avoir des diſtractions, de ſe livrer aux caprices d'un faux enthouſiaſme, au déſir ſéducteur de s'attirer des louanges, en échange de celles qu'on prodigue ſans meſure : mais proférer des blaſphêmes contre *Jupiter*, en faveur de *Mercure*, c'eſt déshonorer la Divinité, l'Autel, & le Sacrificateur.

SAINT-MARS, [*N.* Chevalier DE] né en 17.., Auteur qui a eu le courage de publier un Livre intitulé *Tableau de l'Eſprit & du Cœur*, où il proſcrit les converſations inſtructives & les Ouvrages agréables, en diſant, avec un grand jugement, *que l'utile eſt fait pour la plume, l'agréable pour la langue.* L'amitié, ſelon lui, eſt un ſentiment qui ne peut être durable. *Voulez-vous brouiller deux hommes? faites-les ſe voir ſouvent.* A l'en

croire, un ſot eſt *né pour bâiller*, un homme d'eſprit *pour s'ennuyer.* Il aſſure, avec un grand ſang froid, qu'*il n'y a qu'à ne rien déſirer ici bas*, & que *tous les déſirs ſeront remplis*; que *l'aigreur de la prononciation annonce un eſprit obſcur & embarraſſé*; que *tous les gens bruſques n'ont pas des idées nettes.*

Pour joindre la fine Littérature à la ſaine Morale, il apprend au Public que *les Auteurs anciens ſont obſcurs & la nuit même*; qu'*Horace n'eſt qu'un homme de table & de plaiſirs, qui ne cherche qu'à rire & à boire.* Ses *Odes* * *ne ſont*, au flambeau de ſa critique, que *des propos de Cabaret*; ſes *Epîtres*, ſes *Satires*, & *ſon Art poétique*, ne valent pas mieux; *le déſordre y regne par-tout; rien n'y eſt*

* » Comment les Romains pouvoient-ils s'in-» téreſſer à d'auſſi mauvaiſes Odes? Comment » nous-mêmes avons-nous pu les adopter pendant » tant de Siecles «? *Obſervations critiques ſur la Littérature des Anciens*, Brochure de 60 pages, autre Production de M. de *Saint-Mars.*

*bien; tout y eſt diffus, monſtrueux.* Après avoir ainſi traité *Horace*, il ne devoit pas ménager *Cicéron* : autres anathêmes. *J'ai quelquefois admiré*, dit-il, *la patience des Romains; il falloit qu'elle fût bien grande, d'être obligés d'écouter un Orateur auſſi babillard; leur eſprit étoit d'une furieuſe trempe, pour réſiſter au torrent d'un babil qui ne veut rien dire.* Ses foudres s'étendent juſque ſur nos meilleurs Auteurs; *la réputation de Lafontaine* lui *a toujours paru mal fondée*, &c.

Quand on ſait faire ainſi le *Tableau du Cœur & de l'Eſprit*, le cœur, ou tout au moins l'eſprit de l'Auteur, & l'Auteur lui-même, ne doivent-ils pas ſe cacher bien loin derriere le *Tableau?*

2. SAINT-MARC, [le Marquis DE] Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis, de l'Académie de Bordeaux, né en 17..

Le Recueil de ſes Œuvres, publié depuis peu, donne l'idée la plus favorable de ſon eſprit & de ſes mœurs. Ce ſont

différentes Pieces de Poéſie, où l'on trouve cette noble ſimplicité, ce naturel précieux qui caractériſe les Poëtes du Siecle dernier. Elles reſpirent les ſentimens les plus doux; & s'ils ne ſont pas toujours exprimés d'une maniere élégante & poétique, on en eſt dédommagé par la vivacité des tours & la délicateſſe des penſées. D'ailleurs, un Militaire qui paroît cultiver la Poéſie, moins pour la gloire que pour ſon amuſement, ne doit point être jugé à la rigueur, d'autant plus que celui-ci a eu des ſuccès mérités dans un genre où les chutes ſont communes. Sa Tragédie-Opéra d'*Adele de Ponthieu* annonce un vrai talent pour la Poéſie dramati-lyrique. La verſification en eſt douce, harmonieuſe & facile, le ſtyle pur, débarraſſé de ces fadeurs amoureuſes qu'on prodigue ſi maladroitement & juſqu'à la ſatiété ſur le Théatre de l'Opéra : la pompe & le merveilleux y ſont amenés par le ſujet même, & ſans le ſecours de la Mythologie, mérite qui n'a pas été aſſez ſenti, mais qui n'en

n'en fait pas moins honneur au talent du Poëte.

SAINT-PAVIN, [*Denis* SANGUIN DE] Abbé de Livri, né à Paris, mort en 1670; un de ces Poëtes légers, ingénieux & faciles, tels que le Siecle de *Louis XIV* en a produit un ſi grand nombre. Ses Poéſies ſont en général pleines d'eſprit & de délicateſſe, & portent l'empreinte de ſon caractere libre juſqu'à la licence. Sa vie fut à peu près ſemblable à celle de l'Abbé *des Ivetaux*; l'un & l'autre ſacrifierent tout au plaiſir, ſans excepter l'honneur. *Saint-Pavin* pouſſa la liberté d'eſprit juſque ſur les matieres de Religion; ce qui faiſoit regarder à *Boileau* ſa converſion comme impoſſible. L'Abbé de Livri ſe vengea par des Epigrammes ſanglantes, & par ce Sonnet, entre autres, qui mérite d'être cité, moins pour la juſteſſe de la critique, que pour ſa tournure ingénieuſe & ſa préciſion.

*Deſpréaux*, grimpé ſur Parnaſſe
Avant que perſonne en sût rien,

Trouva *Regnier* avec *Horace*,
Et rechercha leur entretien,

Sans choix & de mauvaiſe grace
Il pilla preſque tout leur bien;
Il s'en ſervit avec audace,
Et s'en para comme du ſien.

Jaloux des plus fameux Poëtes,
Dans ſes Satires indiſcrettes,
Il choque leur gloire aujourd'hui.

En vérité je lui pardonne;
S'il n'eût mal parlé de perſonne,
On n'eût jamais parlé de lui.

*Saint-Pavin* eût beaucoup mieux fait de penſer & d'agir plus ſagement, que de ſe défendre par des Satires. Le vice n'a point de droit à la vengeance, ſur-tout quand les reproches qu'il s'attire ſont ſi légitimes.

SAINT-PIERRE, [*Charles-Irénée* CASTEL DE] Abbé, né en Normandie en 1658, mort à Paris en 1743.

Le Cardinal *du Bois* appeloit ſes projets *les Rêves d'un homme de bien*, ex-

preſſion plaiſante, qui peut être juſte à certains égards; mais ces Rêves ſuppoſent, dans celui qui étoit capable de les avoir, une grande étendue d'idées, l'eſprit de combinaiſon dans les détails, & par-deſſus tout un grand amour du bien public. Les hommes les plus ſages trouveront qu'il eſt très-beau de rêver ainſi.

Si la plupart des ſpéculations de l'Abbé de *Saint-Pierre* ſont impraticables, on doit plutôt s'en prendre à l'état actuel des Sociétés, qu'au défaut de juſteſſe & de ſuite dans ſes obſervations. Les ſyſtêmes reçus ne ſauroient admettre ſes plans, tels qu'il les propoſe. C'eſt pourquoi on peut lui reprocher d'avoir plutôt raiſonné d'après l'ordre à établir, que ſur l'ordre établi. Les Gouvernemens ayant déjà leur marche réglée, il eſt beaucoup plus ſage de chercher à les rectifier par des reſſorts imperceptibles, que de ſonger à les bouleverſer, ſous prétexte de les rendre meilleurs & plus heureux.

Son *Projet de Paix perpétuelle entre les Potentats de l'Europe*, a paru chimérique

il l'eſt en effet. Ce défaut, eſſentiel à la vérité, une fois reconnu, il n'en reſte pas moins à admirer le Génie qui a enfanté cette concorde idéale, & qui l'a ſuivie, pour ainſi dire, dans tous les moyens propres, ſelon les idées de l'Auteur, à la procurer. *Platon* a donné dans le même écueil, & n'a point perdu pour cela ſa réputation de grand Philoſophe. L'Abbé de *Saint-Pierre* ſe ſeroit acquis le même nom, s'il eût travaillé dans les mêmes circonſtances & dans le même Siecle.

Le plus connu de ſes autres Ouvrages eſt celui qui a pour titre, *Annales politiques de Louis XIV*, où l'Auteur offre un tableau frappant des progrès de l'eſprit chez notre Nation, pendant le regne de ce Monarque, & où M. de *Voltaire* a puiſé l'idée ſi mal remplie de ſon *Siecle de Louis XIV*, & le plan de ſon prétendu *Eſſai ſur l'Hiſtoire générale*. Le détail des faits ne ſe préſente chez l'un & l'autre Ecrivain que de profil. Ils ont à peu près la même marche, avec cette différence, que l'Abbé de *Saint-Pierre* ne s'écarte point

de ſon ſyſtême, ne dénature point les événemens, ne donne point dans des bévues, & qu'il développe, d'une maniere plus étendue, l'Hiſtoire de notre Gouvernement, de notre Légiſlation, & de nos Etabliſſemens. Enfin, les Ecrits de l'Abbé de *Saint-Pierre*, malgré la manie ſyſtématique qui y regne, le placeront toujours parmi les Raiſonneurs utiles. Ils ont contribué à étendre les lumieres politiques, à éclairer ſur les objets qui peuvent augmenter le bien général & diriger la Morale vers la pratique. Ils ont de plus le mérite d'une diction pure, nette & préciſe, telle qu'elle convient à ces ſortes de Productions. Ces qualités le diſtingueront toujours des Ouvrages prétendus philoſophiques, qui fatiguent l'eſprit par l'emphaſe du ſtyle, & tendent à diſſoudre la Société par le danger des ſyſtêmes.

SAINT-RÉAL, [*Céſar Vichard*, Abbé DE] de l'Académie de Turin, né à Chambery, mort dans la même ville en 1692.

Nous le plaçons parmi les Auteurs François, parce qu'il a paſſé la plus grande partie de ſa vie en France, & que tous ſes Ecrits ſont dans notre Langue. Il fut l'Eleve de *Varillas*, dont il prit le ſtyle, le goût, & ſur-tout l'amour du merveilleux. Il faut cependant convenir qu'il a ſurpaſſé ſon Maître, c'eſt-à-dire, que, né avec plus d'eſprit, ayant moins écrit, ſes Ouvrages ſont plus purs, plus exacts du côté du langage. S'il eût rejeté de fauſſes Anecdotes, choiſi des faits plus avérés, ſes morceaux d'Hiſtoire pourroient paſſer pour des modeles; mais ſa *Conjuration de Veniſe*, celle des *Gracques*, l'Hiſtoire de *Dom Carlos*, ſont à préſent regardées, avec raiſon, comme des Romans ingénieux, qui ne renferment de vrai que le nom des Perſonnages, & quelques faits trop ajuſtés au tour de ſa brillante imagination. Malgré ces défauts, on ne peut refuſer à l'Abbé de *Saint-Réal* la gloire d'avoir écrit en Homme d'eſprit, d'avoir ſu répandre dans ſon ſtyle un preſtige ſéducteur, qui fait regretter de ne pouvoir

joindre le ſuffrage de conviction à l'intérêt qu'il fait naître dans l'ame du Lecteur.

La Conjuration de Veniſe a fourni à *Otwai* le ſujet de ſa Tragédie de *Veniſe ſauvée*, repréſentée à Londres en 1682. M. *de la Place*, qui a compoſé auſſi une Tragédie ſur le même ſujet, prétend que la Piece d'*Otwai* eſt antérieure à l'Ouvrage de l'Abbé de *Saint-Réal*. Sans rien décider ſur ce fait, il eſt du moins certain que la *Veniſe ſauvée* du Poëte Anglois n'a paru que huit ans après. Le *Manlius Capitolinus* de *Lafoſſe* vient auſſi de la même ſource, & celui-ci a infiniment mieux rendu les caracteres de l'Original que les deux autres Imitateurs.

Nous ne parlons pas des autres Ouvrages de M. de *Saint-Réal*; en exceptant ſon *Traité de la valeur*, qui eſt un chef-d'œuvre de raiſon & de bon goût, le reſte ne vaut pas mieux que ſon Eloge de Madame de *Mazarin*, compoſé plutôt pour la gloire de cette Dame, que pour celle de l'Ecrivain.

SAINT-SYMPHORIEN, [*Jean-Louis* DE GALTIER DE] Avocat au Parlement de Paris, né à S. Pons en Languedoc, en 1725.

Il a ſu imprimer aux Productions Romaneſques, auxquelles il s'eſt attaché, un caractere de décence & d'utilité qui rend les ſiennes dignes de tous les genres de Lecteurs. Ses Romans en effet n'ont point pour but d'occuper l'oiſiveté, de repaître l'imagination, encore moins celui d'égarer l'eſprit & de corrompre les mœurs. Ils paroiſſent compoſés dans le deſſein d'inculquer la morale, d'attacher à la vertu. Les agrémens de la fiction n'y ſont employés que pour parvenir à ces deux objets. La Lecture des *Confeſſions de Mademoiſelle de Mainville* en ſera la preuve. L'intérêt des ſituations, la ſolidité des maximes, la vivacité des tableaux, tendent ſans interruption à faire aimer l'innocence & à inſpirer l'horreur du vice. Un peu plus de nobleſſe & moins de prolixité dans le langage, rendroient ce Roman irréprochable aux yeux de la critique, comme

il l'eſt aux yeux des mœurs & de la raiſon. Il avoit été précédé par un autre qui a pour titre, *les Céramiques ou les Aventures de Nicias & d'Antiope.* Ce dernier allie le plus ſouvent les richeſſes de la Poéſie aux agrémens de la Proſe; mais trop de deſcriptions & trop de détails inutiles en rendent la marche traînante & le ſtyle quelquefois peſant. A ces défauts près, ce que l'eſprit a de plus ingénieux, le ſentiment de vif & de touchant, la Morale de ſage & de ſolide, la Langue de pittoreſque & d'harmonieux, ſe trouve raſſemblé dans cet Ouvrage, qui ſuppoſe d'ailleurs la connoiſſance de la Religion, des uſages, des loix & de l'hiſtoire des anciens Grecs. De telles Productions ſeront toujours diſtinguées, avec les éloges qu'elles méritent, de la multitude aſſommante de nos Romans bizarres, frénétiques, & ſans deſſein; parce qu'elles prouvent qu'avec le talent d'écrire, leurs Auteurs ont du ſavoir & des lumieres qu'on ne peut acquérir qu'avec beaucoup d'étude & de réflexion.

SAINTE-ALBINE, [*Pierre* REMONDE] Cenſeur Royal, de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Berlin, né à Paris en 1699.

Ce n'eſt pas pour avoir travaillé à quelques Journaux, pour avoir publié quelques Ouvrages polémiques, & un Abrégé de l'Hiſtoire de M. *de Thou*, avec des Remarques, qu'il eſt le plus connu dans la Littérature. Sa Diſſertation, intitulée *le Comédien*, quoique ſur un ſujet peu intéreſſant pour le commun des Lecteurs, a eu la plus grande vogue, & eſt encore très-eſtimée aujourd'hui. Ce petit Ouvrage n'a pu partir que d'un Ecrivain ſolide & judicieux, d'un eſprit obſervateur & doué de l'art de rendre, d'une maniere intéreſſante, ſes obſervations. Les Comédiens peuvent y puiſer des leçons utiles, capables de perfectionner leurs talens; les Auteurs qui travaillent pour eux ne doivent pas non plus négliger les regles qu'il donne, pour acquérir le naturel, la juſteſſe, le coſtume, & la vérité, ſi peu connus de la plupart de nos Poëtes dramatiques.

SAINTE-MARTHE, [*Gautier* SCEVOLE DE] Tréſorier de France, né en 1536, mort en 1623.

Il a cultivé la Poéſie Françoiſe & Latine, & n'a eu de ſuccès durables que dans cette derniere Langue. Son meilleur Ouvrage eſt le Poëme connu ſous le nom de *Pædotrophie.* Ce n'eſt point l'éducation des enfans qui en eſt l'objet ; il ſe borne aux précautions que la Mere doit prendre dès le moment de leur formation, & entre dans tous les détails néceſſaires pour les nourrir & les ſoigner. Ce Poëme ſingulier eſt écrit d'un ſtyle aſſez pur & aſſez élégant, mais dépourvu de chaleur & d'images.

La famille de cet Auteur a été féconde en Littérateurs. Ses fils & ſes petits-fils cultiverent avec ſuccès, les uns les Sciences, les autres l'Erudition, pluſieurs la belle Littérature & la Poéſie.

SAINTE PALAYE, [*Jean-Baptiſte* DE LA CURNE DE] de l'Académie Françoiſe, de celle des Inſcriptions, de Nancy, de

Dijon, &c. né à Auxerre en 1697, mort à Paris en 1781.

Cet Académicien eſtimable s'eſt attaché à une partie de notre Littérature, auſſi intéreſſante qu'utile : l'Hiſtoire du bon vieux temps de notre Monarchie, a décidé ſon goût & fixé ſes études. Rien de plus détaillé, de plus inſtructif & de mieux preſenté, que ſes *Mémoires ſur l'ancienne Chevalerie*. Toute ame Françoiſe ne peut y voir qu'avec le plus grand intérêt, le touchant tableau des mœurs, des uſages, de la bravoure, de la pieuſe & noble ſimplicité de ces anciens Chevaliers, qui furent la gloire de la Nation, par leurs faits d'armes, comme ils en firent long-temps l'amuſement & les délices par leurs Tournois.

Cet Ouvrage ſemble avoir fait naître à M. *d'Arnaud* le louable déſir de reſſuſciter parmi nous les heureuſes étincelles de cet enthouſiaſme d'honneur qui produiſit tant de Héros & tant de Sages, dans des Siecles ſi amérement taxés d'ignorance & de barbarie. Une de ſes der-

nieres Nouvelles [*Sargines*] ſeroit capable de produire cet effet; par l'adreſſe, la ſenſibilité, & le pâthétique avec lequel elle eſt écrite. Un tel projet n'eſt-il pas plus digne d'un bon Citoyen, plus utile à la Patrie, plus glorieux aux vrais talens, que celui d'empoiſonner la Nation par des travers philoſophiques qui la dégradent, & de ſubſtituer à l'élévation, à la franchiſe, à la généroſité, à la gaieté, qui firent toujours l'ame du génie François, des vapeurs mélancoliques, la folle manie du raiſonnement, l'eſprit d'indépendance, le perſiflage, & l'inertie?

SALAUN, [*Nicolas*] né à Guingamp en Bretagne, en 1747.

Juſqu'à préſent ſa plume ne s'eſt pas élevée au deſſus des honneurs de la Brochure. Il a penſé ſans doute, comme *Callimaque*, qu'un grand Livre eſt un grand mal; c'eſt pourquoi il n'a pas voulu que la plus longue de ſes Productions excédât cinquante pages. Tout ce qu'il a fait conſiſte en des Epîtres en Vers, des Lettres

en Proſe, différentes Critiques imprimées ſéparément ; Ecrits ingénieux, qui, réunis enſemble, pourroient former un Recueil agréable & piquant. Il ne faudroit pour cela qu'écarter certains traits auxquels la circonſtance a pu ſeule donner du prix. La vivacité, l'eſprit, l'imagination, & le goût, qui aiguiſent ces petits Pamflets, donnent une idée avantageuſe du talent de ce jeune Auteur, & laiſſent entrevoir qu'avec plus de ſuite dans le travail, il ſeroit en état d'entreprendre & de bien traiter des Ouvrages conſidérables. Ses *Lettres critiques ſur Roméo & Juliette* prouvent que les applaudiſſemens momentanés donnés à cette Tragédie n'en ont pas impoſé à ſon diſcernement ; & les *Etrennes* à ſes *Amis*, qu'il n'eſt rien moins qu'atteint de la maladie philoſophique, & qu'il a le bon eſprit de ſentir les maux qui en ſont le réſultat. Les uſurpations de la médiocrité, les artifices de la prétention, les travers des Ecrivains en vogue, y ſont ſaiſis avec juſteſſe, & finement ridiculiſés.

SALLIER, [*Claude*] Abbé, Garde de la Bibliotheque du Roi, de l'Académie Françoiſe, & de celle des Inſcriptions, né à Saulieu dans le Dioceſe d'Autun en 1686, mort à Paris en 1761.

L'érudition, qui a été preſque l'unique objet de ſes études, ne l'a pas détourné du ſoin de cultiver ſon ſtyle & d'écrire avec élégance. Pluſieurs de ſes *Diſſertations*, inſérées dans les Mémoires de l'Académie des Inſcriptions, intéreſſent par l'utilité & le plaiſir qu'on trouve à les lire; il a ſu y répandre des recherches lumineuſes, une critique ſaine, des réflexions utiles, une méthode & une clarté qui inſtruiſent le Lecteur, ſans lui faire acheter l'inſtruction par l'ennui.

SALLO, [*Denis* DE] Conſeiller au Parlement de Paris, ſa Patrie, né en 1626, mort en 1669.

L'établiſſement des Journaux dont il eſt l'inventeur, eſt un titre ſuffiſant pour ſa gloire. Rien de plus propre que cette invention à contribuer aux progrès des

Sciences & des Lettres; aujourd'hui elle leur eſt devenue inutile, même nuiſible, par la multiplicité de ces ſortes d'Ouvrages, & par l'abus que font les Journaliſtes de leurs éloges & de leurs critiques. A les voir ſans ceſſe en contradiction les uns avec les autres, on diroit que la juſtice & le goût ont des regles arbitraires, ou qu'ils ſont maîtres de diſpenſer les Couronnes, ſelon le talent qu'on a de leur plaire ou d'intéreſſer leur parti. Nous ne prétendons pas les envelopper tous dans ce reproche; il en eſt parmi eux qui conſervent encore l'impartialité: mais l'étude, le travail néceſſaire pour bien analyſer un Ouvrage, pour en donner une juſte idée, ſont-ils des qualités bien répandues parmi nos Journaliſtes?

SANADON, [*Noël-Etienne*] Jéſuite, né à Rouen en 1676, mort à Paris en 1733.

On peut le placer, avec honneur, parmi nos Auteurs qui ont cultivé avec ſuccès la Poéſie Latine. Le Recueil de

ſes *Œuvres* eſt diviſé en quatre parties ; la premiere conſiſte dans des Odes, qui ſont ce qu'il a fait de mieux ; la ſeconde renferme des Elégies ; la troiſieme des Epigrammes, & la quatrieme offre un mélange d'Epitaphes, de Fables, de Paraphraſes, & d'Imitations diverſes. Son ſtyle, en général, eſt pur, correct, élégant & varié, qualités qui ne ſont pas capables d'empêcher qu'on ne s'apperçoive qu'il manque d'invention. Outre ſes Poéſies, nous avons de lui une excellente Traduction d'*Horace*, avec des Remarques. Celle qui a été donnée depuis par M. l'Abbé *Batteux*, n'a ſervi qu'à en faire mieux ſentir tout le mérite.

SANDRAS. [*Gratien*] *Voyez* COURTILS.

SANLECQUE, [*Louis* DE] Chanoine Régulier de Ste Genevieve, Prieur de Garnay près de Dreux, né à Paris en 1652, mort dans ſon Prieuré en 1714.

Quoique *Boileau* ne l'eſtimât pas,

comme il le paroît par pluſieurs de ſes Lettres, il n'en eſt pas moins vrai que, de tous les Satiriques, il a le plus approché du génie de *Boileau* lui-même. Parmi beaucoup d'idées & d'expreſſions triviales, on trouve dans les Satires du P. *Sanlecque*, des Vers heureux, de la légéreté, de la fineſſe, des ſaillies d'imagination, & des traits de bonne plaiſanterie; mais ſon ſel n'eſt pas toujours attique, il eſt ſouvent fade, ce qu'on ne pardonne jamais à quiconque veut s'égayer aux dépens des autres. A juger de ſon caractere par ſa conduite, il devoit être original. Un ſeul trait fera connoître combien il s'inquiétoit peu des commodités de la vie.

Le toit de ſa maiſon étoit délabré, & toutes les fois qu'il pleuvoit, une partie de ſa chambre ſe trouvoit inondée. Alors ſa reſſource étoit de changer ſon lit de place; en moins d'un an il lui fit faire le tour de ſa chambre, en cherchant toujours un endroit pour le mettre à l'abri de la pluie. Il compoſa, dit-on, à ce ſujet, une Piece de Vers, intitulée *les Promenades de mon*

*lit*, qui ne nous eſt point parvenue. On connoît ſon joli Placet au Pere de la *Chaize*: *Permettez, mon Révérend Pere, &c.*

SANTEUIL, [*Jean-Baptiſte*] Chanoine Régulier de S. Victor, né à Paris en 1630, mort à Dijon en 1697; Poëte Latin qui auroit contribué, par ſes talens, à la gloire du Siecle d'*Auguſte*, comme il a illuſtré le Siecle de *Louis XIV*. Un caractere original, une imagination vive & brillante, un eſprit vigoureux & ſublime, animent juſqu'à ſes moindres Productions. Son enthouſiaſme, dont la vivacité ſe communiquoit à toute ſa perſonne, annonçoit en lui le vrai génie de la Poéſie. *Santeuil* étoit né Poëte, & ce fut ſous le célebre Jéſuite *Coſſart* qu'il acheva de ſe former le goût. Les premieres inſpirations de ſa Muſe furent conſacrées à célébrer les Grands Hommes de ſon Siecle. Dès qu'il eut fait paroître quelques-unes de ſes Pieces, tous les eſprits ſe réunirent pour admirer l'élévation de ſon ſtyle, la délicateſſe & la force de ſes penſées, l'éner-

gie & la pureté de ſes expreſſions, l'élégance & le naturel de ſes Vers. On voit peu de monumens remarquables dans la Capitale, qui ne ſoient enrichis d'une inſcription de ſa compoſition, capable de les immortaliſer.

Ce Poëte s'eſt élevé à lui-même un trophée immortel, par les *Hymnes* compoſées à l'uſage de l'Egliſe, adoptées dans le plus grand nombre des Dioceſes. C'eſt là qu'on admire à la fois tout ce que le ſentiment a de plus vif, tout ce que la piété a de plus noble & de plus tendre, tout ce que la Langue Latine a de plus énergique & de plus mélodieux, tout ce que la Religion peut ajouter à l'enthouſiaſme, en lui fourniſſant des ſujets vraiment propres à l'échauffer. *Quelle verve!* s'écrie le célebre *la Bruyere*, dans le portrait qu'il fait de *Santeuil; quelle élévation! quelles images! quelle Latinité!....* *Ce Poëte*, ajoute l'Ecrivain, *étoit tout à la fois avide & inſatiable de louanges, prêt à ſe jeter aux yeux de ſes Critiques, & dans le fond aſſez docile pour profiter de leur cenſure.*

*Santeuil* convenoit lui-même de la vérité de ce reproche, & ſe corrigea. On n'a qu'à lire ſes Lettres, pour ſe former l'idée la plus avantageuſe de ſa Religion & de ſa piété. Que je crains bien, écrivoit-il, *à Gourreau*, ſon Confrere, *que je crains bien d'avoir reçu toute ma récompenſe, en recherçhant trop les applaudiſſemens des hommes !* Dans une autre Lettre à un Chanoine de Saint-Quentin : *Hélas ! peut-être que les plus grands tourmens que votre ſaint Martyr aura ſoufferts, ce ſeront les Hymnes faites par un Pécheur comme moi, & vous auriez plus réjoui le Martyr, ſi vous euſſiez voulu entreprendre ſon panégyrique. Les Saints doivent écrire pour les Saints : imitant leurs vertus, on les loue mieux que par des paroles & de belles Hymnes.*

Il eut encore cela de particulier, que, malgré la pétulance de ſon caractere, ſes mœurs furent toujours pures, ſa conduite toujours conforme aux devoirs de ſon état, ſon ame toujours ſenſible au ſort des malheureux. S'il lui échappa

quelquefois de légeres ſaillies que la gravité n'approuveroit pas, la candeur de ſon ame & la naïveté de ſon eſprit lui méritoient quelque indulgence à cet égard. D'ailleurs, on lui en a attribué un grand nombre qui ne ſont pas de lui. De pareilles imputations ont ſoulevé les Religieux de *S. Victor*, ainſi que tous les honnêtes gens, contre l'Auteur anonyme du *Santoliana*, imprimé en Hollande. Ce Compilateur, avec un peu de diſcernement & d'honnêteté, ſe ſeroit gardé de mettre ſur le compte de *Santeuil* pluſieurs anecdotes ſcandaleuſes ou ridicules, auxquelles il n'eut jamais la moindre part. On eſt étonné que M. l'Abbé *Dinouart* ait entrepris de donner une nouvelle édition de ce Libelle, contre lequel les Journaliſtes * s'étoient fortement élevés. On

* Voici, dirent les Auteurs du *Journal des Savans*, en annonçant la premiere édition du *Santoliana*, » voici un de ces Livres où l'on » n'apprend rien, & que l'on n'ouvre guere deux » fois. C'eſt un Recueil d'impudences dignes de

eſt encore plus étonné qu'il n'ait pas craint d'y mettre ſon nom, & d'aſſurer dans ſa Préface, qu'il a fait des additions à cet Ouvrage, qui lui ont été communiquées, dit-il, par Meſſieurs de *S. Victor*. Nous ſavons très-certainement que M. l'Abbé *Dinouart* ne leur a jamais témoigné qu'il fût dans le deſſein de donner une nouvelle édition du *Santoliana*; que, loin de favoriſer ce projet, ils en auroient arrêté l'exécution. Le ſeul bon ſens ſuffiſoit pour les empêcher de concourir à une compilation indigne d'un véritable Homme de Lettres, & encore plus, d'un véritable Eccléſiaſtique.

SARASIN, [*Jean-François*] Conſeiller du Roi & Secrétaire des Commandemens

---

» *Diogene* le cynique, & de tours dignes de » *Panurge*. On met tout cela ſur le compte d'un » Religieux dont les Poéſies ſont conſacrées par » l'uſage que quelques Egliſes en font dans les » Prieres publiques, & dont la mémoire ne devoit » pas être flétrie par un Libelle «.

de M. le Prince de *Conti*, né à Hermanville en 1603, mort à Pezenas en 1654.

Un des meilleurs Ecrivains & des plus agréables Poëtes de ſon temps. Il étoit ſi peu jaloux de ſes Productions, qu'il ne prit jamais aucun ſoin de les rendre publiques. C'eſt à MM. *Ménage* & *Peliſſon* que nous ſommes redevables du Recueil de ſes *Œuvres*, qui, à beaucoup près, ne les renferme pas toutes. Ce Recueil, tel qu'il eſt, ſuffit pour prouver que *Saraſin* ne mérite point l'oubli où il paroît tombé aujourd'hui. Comme il s'en faut que cet Auteur jouiſſe de toute ſa célébrité, nous croyons devoir nous arrêter un peu plus ſur ſon article, afin de donner une juſte idée de ſes talens, qui le mettent bien au deſſus de la plupart des prétendus Beaux-Eſprits, en vogue de nos jours. Tel eſt le caractere de notre Nation : quelques Auteurs agréables, en l'amuſant par des Contes ou des Opéra comiques, ſuffiſent pour lui faire oublier les Auteurs vraiment eſtimables. Le mépris devient parmi nous le fruit de l'ignorance

rance ou du mauvais goût. C'eſt aux vrais Littérateurs à s'élever contre la mode, & à venger le mérite oublié.

Les meilleurs Ouvrages en Proſe de *Saraſin*, ſont l'*Hiſtoire du Siége de Dunkerque*, & celle de *la Conſpiration de Walſtein*, toutes deux écrites avec une nobleſſe & une ſimplicité qui ſont des modeles du genre hiſtorique. On reconnoît, dans la premiere, un Ecrivain, qui, comme dit M. *Peliſſon*, *n'abandonne pas le jugement pour courir après le Bel-Eſprit, & ne cherche point de fleurs quand c'eſt la ſaiſon des fruits.* La ſeconde eſt écrite du ſtyle qui lui convient. Comme le ſujet en eſt plus intéreſſant, plus compliqué que celui du Siége de Dunkerque, l'Ecrivain y déploie plus librement les richeſſes de ſon eſprit. Il peint plutôt qu'il ne raconte. Son imagination, vive & judicieuſe tout enſemble, répand la chaleur & la vie ſur tous les objets; le ſtyle en eſt clair, ſimple, méthodique, plein de grace & de dignité. On eſt fâché que cette Hiſtoire ne ſoit qu'un Frag-

ment, & que la pareſſe de l'Auteur ne lui ait pas permis de la finir en entier.

Nous ne parlerons pas du *Diſcours ſur la Tragédie*, dont les excellentes obſervations ne ſont pas capables d'excuſer la ſotte apologie qu'il y fait de *l'amour tyrannique de Scudéry*. Auſſi faut-il remarquer qu'il étoit jeune alors, & que ce fut ſon premier Ouvrage.

La *Pompe funebre de Voiture* eſt une Piece originale. La Proſe & les Vers, mêlés enſemble, s'y prêtent un mutuel agrément. On peut la regarder comme un petit chef-d'œuvre d'invention, d'eſprit, de délicateſſe, & de plaiſanterie.

*Saraſin* eſt encore plus eſtimable dans ſa Poéſie que dans ſa Proſe. La fécondité de ſa verve s'eſt exercée ſur toutes ſortes de ſujets, & dans preſque tous les genres, depuis le Poëme héroïque juſqu'au Madrigal. On ne peut s'empêcher d'admirer ſes Odes ſur la bataille de Dunkerque & ſur celle de Lens. Qui ne ſeroit ſaiſi d'enthouſiaſme à la lecture de cette belle deſcription du Courſier du Prince

de *Condé*, qu'on trouve dans une Strophe de la derniere ?

Il monte un cheval ſuperbe
Qui, furieux aux combats,
A peine fait courber l'herbe
Sous la trace de ſes pas.
Son regard ſemble farouche ;
L'écume ſort de ſa bouche ;
Prêt au moindre mouvement,
Il frappe du pied la terre,
Et ſemble appeler la guerre
Par un fier henniſſement.

Dans ſon Eglogue des Amours d'*Orphée*, il a imité, avec autant d'élégance que de ſuccès, l'Epiſode des Géorgiques, ſur le même ſujet. Le Poëme de *Dulot vaincu* ou *la Défaite des Bouts rimés*, eſt un mélange agréable de plaiſanterie, de traits ſublimes, qui pourroient figurer dans le meilleur Poëme épique. Parmi les morceaux que nous pourrions citer, nous nous bornons à quelques comparaiſons. Il eſt bon d'obſerver que, dans le temps où il écrivoit, notre Langue n'avoit pas

encore été fixée par les *Paſcal*, les *Racine* & les *Deſpréaux*.

Comme un roc ſourcilleux tombe dans la campagne,
Arraché par les vents du haut d'une montagne,
Ou du long cours des ans inceſſamment miné,
Et par l'eau de l'orage enfin déraciné,
Son énorme grandeur, par ſon poids emportée,
Avec un bruit horrible en bas précipitée,
Roule à bonds redoublés en ſon cours furieux,
Et rompt comme roſeaux les chênes les plus vieux;
Tel on vit, &c.

Semblable au Dieu de Thrace, il alloit fiérement;
Ses armes tout autour réſonnoient hautement,
Faiſant le même bruit qu'excitent dans les nues
Les pins battus des vents ſur les Alpes cheſnues, &c.

Comme on voit quelquefois dans l'Ardenne fameuſe,
Et dans les prés herbus où le Rhin joint la Meuſe,
Deux furieux taureaux par l'amour courroucés,
Se heurter fiérement de leurs fronts abaiſſés:
Le troupeau plein d'effroi regarde avec ſilence;
Le nombre des Paſteurs cede à leur violence;

Les deux vaillans rivaux ſe preſſant rudement
Des cornes l'un ſur l'autre appuyés fortement,
Redoublent, ſans ceſſer leurs cruelles atteintes;
De longs ruiſſeaux de ſang leurs épaules ſont teintes;
Ils mugiſſent des coups d'un cri retentiſſant,
Et toute la forêt répond en mugiſſant.....

Ajoutons encore ce morceau ſur la briéveté de la vie, & nous ne ſerons point étonnés que l'Auteur du *Lutrin* & celui de la *Henriade* n'aient pas dédaigné de s'approprier pluſieurs traits de ce Poëte, injuſtement oublié.

Comme avecque grand bruit le Rhoſne plein de rage,
Soulevé par les vents ou groſſi par l'orage,
Vient & traîne avec ſoi mille flots courroucés;
L'onde flotte après l'onde, & de l'onde eſt ſuivie:
Ainſi paſſe la vie,
Ainſi coulent nos jours l'un ſur l'autre entaſſés.

Nous ne parlons point de ſes Poéſies légeres. Il ſuffit de dire qu'elles ſont plus variées, plus ingénieuſes que celles de *Voiture*, ſon Contemporain. Qu'on ſe rappelle, après cela, que *Saraſin* étoit

l'homme du monde le plus agréable dans la Société, & on aura une idée complette de ſon mérite. *Perrault* dit qu'il mourut de chagrin d'avoir déplu au Prince de *Conti*, dont il étoit Secrétaire. L'Abbé d'*Olivet* dit que *Péliſſon*, paſſant par Pezenas, quatre ans après la mort de *Saraſin*, qui avoit été ſon ami, ſe tranſporta ſur ſa tombe & l'arroſa de ſes pleurs. Il lui fit faire un Service, fonda en ſa mémoire un Anniverſaire, tout Proteſtant qu'il étoit alors, & lui conſacra cette Epitaphe.

Pour écrire en ſtyle divers,
Ce rare eſprit ſurpaſſa tous les autres.
Je n'en dis plus rien, car ſes Vers
Lui font plus d'honneur que les nôtres.

SAVERIEN, [*Alexandre*] Ingénieur de la Marine, de l'Académie de Lyon, né à Arles en 1721.

Indépendamment de beaucoup d'Ouvrages utiles ſur la Marine, & de pluſieurs Dictionnaires, tels que ceux de *Mathématique*, d'*Architecture*, &c. on a

de lui une *Hiſtoire des Philoſophes modernes*, qui ſuppoſe des recherches, des connoiſſances, un eſprit méthodique, & le talent de l'analyſe. En retranchant de cette Hiſtoire quelques digreſſions inutiles, certains détails trop minutieux; en mettant plus de correction, d'élégance & de préciſion dans le ſtyle, il eût pu la rendre encore plus digne du ſuccès dont elle jouit.

L'*Hiſtoire des Philoſophes anciens*, qu'il a donnée depuis peu, eſt écrite dans le même goût, & participe aux mêmes défauts. Il n'en eſt pas de même de ſon *Hiſtoire des progrès de l'eſprit humain dans les Sciences exactes, dans les Sciences naturelles & dans les Arts qui en dépendent.* Ce dernier Ouvrage offre un ſtyle plus précis & plus ſoigné, une érudition mieux digérée, & des recherches plus ſavantes & mieux préſentées.

SAUMAISE, [*Claude* DE] né à Semur, en Auxois, en 1588, mort à Spa en 1653.

Ce nom eſt conſacré depuis long-temps pour donner l'idée d'un inſipide Auteur. Ce n'eſt pas que *Saumaiſe* n'eût des talens, mais il a trop écrit, & par cette raiſon trop mal écrit, pour que les défauts de ſes Ouvrages méritent quelque indulgence, en faveur des bonnes choſes qu'on peut y rencontrer. Cet Auteur, devenu Proteſtant, de Catholique qu'il étoit, ſe laiſſa dominer par un orgueil farouche, toujours prêt à s'aigrir à la moindre contradiction. Dès qu'on n'étoit pas de ſon avis ſur quelque point de Littérature ou de Religion, auſſi-tôt on étoit ſûr d'être traité d'*ignorant*, de *bête*, de *fripon*. C'eſt vraiſemblablement dans cet Ecrivain attrabilaire, que M. de *Voltaire*, entre autres choſes, a puiſé les Epithetes honorables qu'il prodiguoit à tous ceux qui oſoient contredire ſes déciſions. Quoi qu'il en ſoit, *Saumaiſe* rencontra dans le P. *Peteau* un homme qui ſut lui rendre injures pour injures, en les accompagnant toutefois de meilleures raiſons. Cette maniere de diſputer pouvoit être excuſable

dans un temps où l'on n'avoit pas encore dit : » Il eſt bien cruel, bien honteux pour » l'Eſprit humain, que la Littérature ſoit » infectée de ces haines perſonnelles, de » ces cabales, de ces intrigues, qui de- » vroient être le partage des eſclaves de » la fortune. Que gagnent les Auteurs en » ſe déchirant cruellement ? Ils aviliſ- » ſent une poſſeſſion qu'il ne tient qu'à » eux de rendre reſpectable. Faut-il que » l'art de penſer, le plus beau partage » des Hommes, devienne une ſource de » ridicule, & que les Gens d'eſprit, rendus » ſouvent, par leurs querelles, le jouet des » ſots, ſoient les bouffons du Public, dont » ils devroient être les Maîtres « ? *Préface d'Alzire.*

SAURI, [*N.*] Abbé, ancien Profeſſeur de Philoſophie en l'Univerſité de Montpellier, né à Entraigues, Dioceſe de Rhodez, en 1734.

Nous ne parlerons que de ſon *Cours de Philoſophie à l'uſage des Gens du monde*, car ſes Ouvrages de Mathématiques ne

ſont pas du reſſort de celui-ci. Rien de plus louable que le but qu'il s'eſt propoſé. Comme il importe à tout le monde de ſavoir raiſonner juſte, de connoître la nature & les facultés de ſon ame, la ſtructure de l'Univers & l'Auteur qui l'a créé & le conſerve, rien n'étoit plus néceſſaire que de donner de juſtes idées ſur tous ces objets, & ce qui n'eſt pas moins néceſſaire, de les mettre à la portée de tous les Lecteurs. M. l'Abbé *Sauri* a formé ce projet, & l'a heureuſement exécuté. En écartant les termes ſcientifiques, le ton pédanteſque; en s'expliquant d'une maniere claire & préciſe, il a rendu ſon *Cours de Philoſophie* propre à être lu avec fruit par les Femmes même. La Religion eſt auſſi entrée pour beaucoup dans ſes vues. Démontrer contre les Matérialiſtes l'immortalité de l'ame, contre les Déiſtes la divinité de la Religion Chrétienne, défendre contre les Incrédules toutes les vérités attaquées par leurs Sophiſmes, offrir en un mot de sûrs préſervatifs contre tous les preſtiges de l'erreur, c'eſt ce qu'il

exécute avec une sûreté de lumieres & une force de raisonnement propre à renverser tous les vains systêmes que la plus pitoyable des crédulités fait adopter sous le nom de Philosophie. L'Auteur demande grace pour les inégalités, les négligences & même la rudesse de son style. Nous avouerons qu'il en a besoin ; mais tout Lecteur sage, judicieux, oubliera volontiers l'expression en faveur des questions neuves qu'il discute dans son Ouvrage, & de la solidité avec laquelle il développe les vrais principes.

1. SAURIN, [*Jacques*] Ministre Protestant, né à Nîmes en 1677, mort en Hollande en 1730.

Ses talens pour la prédication le mettent au dessus de tous les Orateurs de sa Secte. On trouve dans ses Sermons des traits d'éloquence & de force, dont *Bourdaloue* se seroit fait honneur, & des morceaux de pathétique & de sentiment, que *Massillon* n'eût pas désavoués. Le caractere dominant de son style, est la véhé-

mence, ſans que la chaleur qui l'anime, nuiſe à la vérité des mouvemens & aux couleurs touchantes de l'onction & de la ſenſibilité. Il a encore un mérite qui le diſtingue bien avantageuſement de ſes Confrères : plus occupé de la Morale chrétienne, que du Dogme & de la Controverſe, il ne s'eſt jamais permis, contre le Pape & l'Egliſe, aucune de ces déclamations puériles & indécentes, dont les Temples Proteſtans ont ſi ſouvent retenti. Ces qualités ont vraiſemblablement procuré aux *Sermons* de *Saurin* l'honneur de figurer aſſez ſouvent dans les Chaires Catholiques : bien de nos Orateurs ont cru ne pouvoir mieux faire, que d'en débiter des lambeaux & quelquefois des Diſcours entiers.

2. SAURIN, [*Bernard-Joſeph*] Avocat, de l'Académie Françoiſe, né à Paris en 17..

Le ſuccès de *Béwerley* ne prouve autre choſe que la corruption des idées, du goût, & des mœurs du Siecle. Le Poëte

eût beaucoup mieux fait de continuer d'exercer ſes talens à compoſer des Tragédies dans le goût de ſon *Spartacus*, & des Comédies ſemblables à ſes *Mœurs du temps*, que de faire paroître ſur le Théatre des Traductions plus dignes de plaire à des Canibales, qu'à des Peuples policés. La Scene & les Spectateurs raiſonnables rejetteront toujours avec horreur ces caracteres outrés & démoniaques, qu'on ne porte à l'excès, que par l'impoſſibilité de ſaiſir & de peindre les paſſions dans le juſte point de vue où l'on doit les préſenter.

Quoique le caractere de *Spartacus* ſoit ſuſceptible du même reproche, que le développement de la Piece ſoit bruſque, la verſification rude & ſeche; quoique la Comédie des *Mœurs du temps* ſoit écrite d'un ton plus maniéré que piquant, qu'elle reſſemble, pour le fond, l'intrigue & la morale, à l'*Ecole des Bourgeois* de l'Abbé *d'Allainval*; ces deux Pieces ſont néanmoins préférables à bien d'autres qui n'ont eu pour elles qu'un moment de

ſéduction, & n'ont plus reparu dès que les reſſorts de la cabale qui les faiſoit valoir ont été uſés. Le Public revoit au contraire ces deux-ci avec plaiſir.

Les Epîtres & les autres petites Poéſies de M. *Saurin*, ne ſont diſtinguées de celles qui nous inondent tous les jours, que par quelques traits de chaleur & de facilité, qui ne les exceptent pas de la réprobation commune.

On ſait que ce Poëte eſt fils de *Joſeph Saurin*, de l'Académie des Sciences, qui n'a rien de commun avec le précédent, que d'avoir été Miniſtre comme lui. Ce M. *Saurin* n'eſt aujourd'hui connu que par l'Hiſtoire des fameux Couplets & par l'Apologie que M. de *Voltaire* a prétendu faire de ſa conduite. Il paroîtra ſingulier que cet Apologiſte, après avoir employé tant de raiſonnemens pour le juſtifier, parle enſuite de ſa converſion, de maniere à donner une idée peu favorable de ſa droiture. Il ne craint pas de dire nettement qu'elle ne fut qu'un trait d'hypocriſie. Selon lui, le Miniſtre Proteſtant ſe joua de l'E-

vêque de Meaux, *qui crut*, dit-il, *avoir converti un Miniſtre, & qui ne fit que ſervir à la fortune d'un Philoſophe.*

Que penſera-t-on de la Philoſophie, ſi elle inſpire de ſemblables détours? Un Philoſophe eſt donc, de l'aveu de M. de *Voltaire*, un être verſatil, ſouple, artificieux, toujours prêt à profiter des circonſtances, à quitter le maſque, à le reprendre, dès que les métamorphoſes peuvent *ſervir à ſa fortune?*

Quand le trait ſeroit vrai, ce dont on peut douter, M. de *Voltaire*, en qualité d'ami de M. *Saurin*, n'auroit pas dû l'avancer; & M. *Saurin*, en fils jaloux de l'honneur de ſon pere, auroit dû réclamer contre une auſſi odieuſe imputation.

SAUTEL, [*Pierre-Juſte*] Jéſuite, né à Valence en Dauphiné, en 1613, mort à Tournon en 1662.

De tous les Poëtes Latins modernes, il eſt celui dont la verſification approche le plus de celle d'*Ovide*. Le ſeul défaut qu'on puiſſe lui reprocher, eſt d'être encore plus

diffus que ſon modele. Son génie heureux & facile, qui ſavoit ſe plier à tout, le rendit trop indulgent à lui-même ; il auroit dû ſe défier de la grande facilité, qui l'entraîne ſans lui permettre ni le choix ni la correction ; de l'intempérance d'idées, qui s'appeſantit ſur un ſujet & ne le quitte qu'après l'avoir épuiſé. Il eſt un art de tout dire ſans tout exprimer ; cet art eſt le grand moyen de plaire & d'attacher : le P. *Sautel* ne le connoiſſoit pas. L'*Année ſacrée* n'eſt qu'un Recueil de pieuſes Epigrammes ſur toutes les Fêtes de l'année, où le Poëte ennuie le Lecteur par une fécondité à laquelle on préféreroit plus volontiers la ſéchereſſe. Il en eſt de même de l'étonnant volume de Vers qu'il a eu le courage de compoſer ſur *la Madeleine*.

Il s'en faut bien que ſon Recueil, connu ſous le titre de *Jeux poétiques*, mérite les mêmes reproches ; auſſi eſt-ce ſon meilleur Ouvrage. L'invention des ſujets, les graces de la narration, la douceur du coloris, le choix des termes, l'aiſance de la verſification, forment de ces petits

Poëmes autant de chef-d'œuvres. Dans le premier, dont le ſujet eſt une Mouche qui ſe noye dans du lait, on eſt étonné de trouver réunis, ſous un argument auſſi mince, la variété des détails à la fraîcheur des peintures & à la délicateſſe de la morale. Celui où il repréſente un eſſaim d'Abeilles diſtillant du miel dans le carquois de l'Amour, offre une des plus jolies allégories qu'on puiſſe oppoſer aux Anciens. On eſt en droit d'en dire autant de preſque toutes les autres Pieces, & de reconnoître dans le Pere *Sautel* toutes les parties du Poëte agréable, ſi on en excepte la préciſion. Les jeunes gens peuvent le lire pour féconder leur imagination. Des idées riantes, des penſées délicates, des expreſſions pleines d'aiſance & de douceur, ſont propres à faire naître dans leur eſprit cette aménité qui fait le charme du ſtyle. Ils doivent chercher ailleurs des modeles de goût & d'une ſage ſobriété.

SAUTREAU DE MARSY, [*Claude-Sixte*] né à Paris en 1740.

Lorſqu'on voulut ſavoir quel étoit le plus ſage des Grecs, on conſulta l'Oracle de Delphes, qui répondit que c'étoit *Socrate*. Si cet Oracle ſubſiſtoit encore, auroit-on beſoin de le conſulter pour ſavoir quel eſt le plus mince de nos Littérateurs? Il ſemble que M. *Sautreau* ait ambitionné cette diſtinction; il a voulu que ſon *Almanach des Muſes* décidât abſolument la queſtion en ſa faveur. Ce petit Recueil de fadeurs, qui paroît réguliérement au premier jour de l'an, avec les nouveaux joujoux, les dragées & les oranges, a été long-temps un dépôt de niaiſeries & de préſomption, ſur-tout dans les Notes qui l'illuminoient. Le cri public a forcé le Rédacteur à ſupprimer ſes Notes, mais n'a pu lui inſpirer le diſcernement néceſſaire pour faire un bon choix.

M. *Sautreau* a compoſé un *Eloge de Charles V*, pluſieurs *Lettres*, & quelques Ouvrages polémiques qui ne l'élevent point au deſſus du peuple de nos Littérateurs, mais où l'on rencontre des réflexions morales & littéraires qui annoncent l'homme inſtruit & poli.

SAUVIGNY, [*Edme* DE] ancien Lieutenant de Cavalerie, Cenſeur de la Police, de l'Académie de Rouen, né en Bourgogne en 17..

Si, pour ſeconder ſa verve vraiment tragique, il eût eu ſoin d'étudier plus à fond les regles de la Tragédie, de s'attacher à la vraiſemblance, de ne point forcer les caracteres, il ſe ſeroit procuré des ſuccès mieux mérités & plus ſolides. *Hirza*, ou *les Illinois*, ſe ſoutient encore ſur le Théatre; mais *Socrate* n'a fait qu'y paroître, parce qu'il manque des qualités eſſentielles à une Tragédie. On s'abuſe que de prétendre racheter par la chaleur de la verſification, par quelques traits de profondeur & d'énergie dans les ſentimens, le défaut d'intérêt & de combinaiſon dans la conduite d'une Piece.

La Comédie du *Perſifleur* mériteroit auſſi des reproches du côté de l'intrigue & de l'action; mais la fineſſe avec laquelle l'Auteur a ſaiſi ce caractere ſi délié dans ſes nuances, l'agrément des détails, la gaieté & la vérité des tableaux, la pein-

tute des travers de nos mœurs ; & ſurtout l'aiſance de la verſification, lui obtiendront grace aux yeux des connoiſſeurs, & juſtifieront le ſuccès dont cette Piece a joui.

Les petites Poéſies de M. de *Sauvigny* n'ont pas les mêmes droits à l'indulgence ; elles manquent de naturel, & ſentent trop le travail : à cela près, ſes *Lettres philoſophiques* & ſes *Odes anacréontiques* offrent de l'eſprit, de la fineſſe, & quelquefois de la ſenſibilité. Ce Poëte a de plus le mérite très-eſtimable d'avoir dédaigné dans ſes Ouvrages le vernis philoſophique, & de s'être élevé contre les Philoſophes, dont les » Ouvrages, dit-il, ne peuvent » ſervir que de trophée à l'extravagance » humaine. Il n'eſt point de ſyſtême, » ajoute-t-il, tel abſurde & ridicule qu'on » puiſſe ſe le figurer, que des Philoſophes » anciens n'aient imaginé, & qui n'ait » trouvé des Partiſans pour les ſoutenir. » Notre Siecle, en cela, a la gloire de » le diſputer aux Anciens «. Ce zele, qui prouve ſon bon eſprit, autant que

ſon diſcernement, l'a privé, ſelon toute apparence, des éloges qu'on lui eût prodigués, comme à tant d'autres, s'il ſe fût enrôlé ſous les étendards de la Philoſophie; mais ces louanges, auſſi ſuſpectes qu'éphémeres, ſont peu propres à exciter les regrets d'une ame honnête. Il en a mérité d'ailleurs de très-juſtes & de très-flatteuſes par ſa petite *Hiſtoire des Amours de Pierre le Long & de Blanche-Bazu.* Ce Roman, écrit dans le ſtyle & ſelon les mœurs des Siecles de franchiſe & de naïveté, eſt un chef-d'œuvre dans ſon genre. Il annonce dans l'Auteur, du ſentiment, de la délicateſſe, de l'enjouement, & a cauſé un plaiſir univerſel, en reſſuſcitant un langage qui aura toujours ſon prix, aux yeux de ceux qui n'ont pas perdu le caractere François.

SCALIGER, [*Joſeph*] né à Agen en 1549, mort à Leyde en 1609; un de ces Erudits, dont tout le mérite conſiſte à réformer des dates, à commenter des Auteurs, à obſcurcir des paſſages à force de

vouloir les éclaircir, à differter ſur des mots, à ſavoir médiocrement pluſieurs Langues, & ſur-tout à dire ſavamment des injures.

Ses Ouvrages de Littérature ne valent pas, à beaucoup près, ceux de *Jules-Céſar Scaliger*, ſon pere, dont nous ne parlons pas, parce qu'il appartient plutôt à l'Italie qu'à la France : celui-ci nous a laiſſé, entre autres, un aſſez bon Traité ſur la Poétique. Son fils compoſa plus de Libelles que d'Ouvrages purement littéraires; ſon ſtyle, en général, eſt de la derniere baſſeſſe. Il n'eſt point d'infamie qu'il n'impute à ſes rivaux & à ſes ennemis. Les Epithetes de *ſot*, de *fat*, d'*ignare*, de *bête*, de *ruſtre*, de *fripon*, de *voleur*, de *ſcélérat*, ne coutoient rien à ſa plume, trempée ou dans le fiel ou dans la boue. Son amere groſſiéreté s'étendoit ſur les Auteurs morts comme ſur les vivans. Il appeloit *Origène* un *rêveur*, *S. Juſtin* un *imbécille*, *S. Jérôme* un *ignorant*, *S. Chryſoſtôme* un *orgueilleux*, *S. Baſyle* un *ſuperbe*, *S. Thomas d'Aquin*

un *pédant*, les Luthériens des *barbares*, & tous les Jéſuites des *ânes*. Avec des expreſſions ſi heureuſes, pouvoit-il eſpérer de ſe faire bien des partiſans parmi les perſonnes dont les ſuffrages ne s'accordent qu'à la raiſon & à l'honnêteté? Les Auteurs qui ont imité dans la ſuite un ſemblable langage, ne doivent-ils pas craindre le mépris de la Poſtérité? Car enfin, la groſſiéreté du Siecle où *Scaliger* écrivoit, le rend, en quelque ſorte, moins odieux, & la politeſſe du nôtre ne peut ſervir qu'à rendre ſes imitateurs plus condamnables.

SCARRON, [*Paul*] né à Paris en 1610, & non en 1598 ou 1601, comme pluſieurs Auteurs l'ont avancé, mort en 1660.

Il a eu beaucoup de ſuccès dans un genre qui n'en méritoit aucun: ce n'eſt pas la peine d'être ſupérieur dans des bizarreries que le bon goût proſcrit. Malgré cela, ſon *Virgile traveſti* trouve encore des Lecteurs dans ceux qui, pour ſe

diſtraire, veulent bien en lire cinquante Vers de ſuite ; car il n'eſt pas poſſible d'aller au delà. Une Poéſie qui ne vit que de mots bas, d'expreſſions triviales, de penſées groteſques, de peintures puériles, n'eſt pas propre à amuſer long-temps. Ce Burleſque étoit la manie dominante avant que *Boileau* eût éclairé les Eſprits & réformé le Goût. Il n'eut beſoin que d'élever la voix & de faire entendre la raiſon, pour enlever aux *Dulot*, aux d'*Aſſoucy*, &c. leurs ſots Admirateurs; *Scarron* même eût été compris dans la proſcription, ſans les penſées naïves, les expreſſions ingénieuſes & la gaieté qui échappent par intervalles à ſa Muſe bouffonne. *Le Roman comique* eſt le ſeul de ſes Ouvrages qui ſoit d'une plaiſanterie agréable & continue; les caracteres en ſont originaux, les détails facétieux, la narration piquante; il eſt écrit auſſi purement que les *Provinciales*, & n'a pas peu contribué, comme elles, à la perfection de notre Langue. Ceux qui ſe plaindroient qu'on ait prodigué tant d'eſprit & d'imagination

ſur

ſur un ſujet auſſi mince que la Vie des Comédiens, ne ſavent peut-être pas que l'arme du ridicule étoit déjà néceſſaire du temps de *Scarron*, pour corriger l'extravagance & abattre l'orgueil de ces Meſſieurs.

1. SCUDERY, [*George* DE] Gouverneur de Notre-Dame de la Garde, de l'Académie Françoiſe, né au Havre de Grace en 1603, mort à Paris en 1667, eſt celui à qui *Boileau* adreſſoit autrefois ces Vers:

Bienheureux *Scudery*, dont la fertile plume,
Peut tous les mois, ſans peine, enfanter un volume.
Tes Ecrits, il eſt vrai, ſans art & languiſſans,
Semblent être formés en dépit du bon ſens:
Mais ils trouvent pourtant, quoi qu'on en puiſſe dire,
Un Marchand pour les vendre, & des ſots pour les lire.

Il méritoit ces traits de ſatire par l'abus qu'il fit de ſa facilité pour écrire, ſoit

en Vers, ſoit en Proſe. Quand on a compoſé ſeize Pieces de Théatre, un Poëme immenſe [celui d'*Alaric*], des Diſcours politiques en grande quantité, des Hiſtoires, des Romans, des Traductions, ſans compter une infinité d'autres Ouvrages, il eſt bien difficile d'être irréprochable du côté du jugement & du ſtyle. Nous ne prétendons pas dire que *Scudery* ſoit un mauvais Ecrivain, comme l'aſſure un peu trop décidément M. *Paliſſot:* ſa Tragi-Comédie, intitulée *l'Amour tyrannique*, que le Poëte *Saraſin* compare à tout ce qu'il y avoit alors de plus parfait, ne mérite pas le grand ſuccès qu'elle eut dans le temps qu'on la donna, mais elle ne mérite pas non plus le mépris qu'on en fait à préſent; ſes *Obſervations ſur le Cid* ſont au deſſus de toutes les Critiques de ſon Siecle, ſans en excepter celle de *Barbier d'Aucourt*. Parce que *Scudery* aura dit dans une Epître Dédicatoire à M. le Duc de *Montmorency*, pour lui marquer qu'il eſt le premier de ſa famille qui ſe ſoit fait Auteur : *Je ſuis ſorti*

*d'une Maiſon où l'on n'a jamais eu de plume qu'au chapeau ;* parce que ſon Poëme d'*Alaric* aura commencé par ce Vers:

*Je chante le Vainqueur des Vainqueurs de la Terre.*

parce que le premier de nos Satiriques l'aura tourné en ridicule; parce que *Chapelle* & *Bachaumont* auront plaiſanté avec eſprit ſur ſon Gouvernement de Notre-Dame de la Garde : il ne s'enſuit pas qu'on doive oublier tout le mérite qu'il avoit, à pluſieurs égards. Voici un trait de généroſité qui l'emporte même ſur la gloire des talens.

*Scudery* avoit dédié *Alaric* ou *Rome vaincue*, à *Chriſtine*, Reine de Suede, qui comptoit parmi ſes Ancêtres le Héros de ce Poëme. Cette Princeſſe lui deſtinoit une chaîne d'or de dix mille francs, à condition qu'il retrancheroit de cet Ouvrage les louanges qu'il y donnoit au Comte de *la Gardie*, qu'elle avoit diſgracié. *Scudery* oſa déclarer que des préſens plus riches encore ne le détermineroient jamais à cette lâche complaiſance: *Quand*

*la chaîne d'or*, dit-il, *ſeroit auſſi peſante que celle dont il eſt fait mention dans l'Hiſtoire des Incas, je ne détruirois jamais l'autel où j'ai ſacrifié. Chriſtine* ne lui donna rien, & ce n'eſt pas le plus beau trait de la vie de cette Princeſſe.

*Virgile* n'avoit pas été ſi généreux que *Scudery*. On ſait qu'il retrancha de ſes Géorgiques l'éloge de *Gallus*, ſon ami, qu'*Auguſte* avoit diſgracié. Tel Poëte qui ſe croît un *Virgile*, n'en a ſouvent imité que la foibleſſe, parce qu'il eſt auſſi difficile de faire de bons Poëmes que de grands ſacrifices.

2. SCUDERY, [*Madelaine* DE] ſœur du précédent, de l'Académie des *Ricovrati*, née au Havre de Grace en 1607, morte à Paris en 1701.

Le malheur d'avoir trop écrit, comme ſon frere, lui attire aujourd'hui un mépris injuſte. Il eſt certain qu'il y a des longueurs aſſommantes dans ſes Romans, qui forment une quarantaine de volumes énormes. Si on conſidere cependant que

le goût n'étoit pas encore formé lorſqu'elle écrivoit ; que tel de ſes Romans annonce lui ſeul plus d'eſprit, d'imagination, & de connoiſſances, que le très-grand nombre de ceux dont on a inondé le Public depuis quelques années ; qu'on trouve dans *Clelie* & dans *Artamene* des traits d'une délicateſſe & d'une ſupériorité qui feroient honneur à nos plus *ſenſibles* Ecrivains : on conviendra que les défauts ne doivent pas rendre aveugle ſur les bonnes qualités. Si l'imagination eſt, après le génie, le premier mérite des Gens de Lettres ; Mlle de *Scudery* a ſujet de ſe plaindre de l'oubli où elle eſt tombée. Elle a eu non ſeulement le mérite d'inventer, mais celui d'une érudition qui la place parmi nos Femmes ſavantes, immédiatement après Madame *Dacier*. Il eſt aiſé de juger, par les dix volumes de ſes *Entretiens*, qu'elle avoit, pour le moins, autant de ſavoir que de fécondité, de métaphyſique, de politeſſe ancienne, & de babil.

SÉDAINE, [*Michel-Jean*] de l'Académie d'Auxerre, né en 17..

Peu d'Auteurs dramatiques ont eu une deſtinée auſſi ſinguliere. Heureux dans la repréſentation de ſes Pieces, la lecture devient pour elles un poiſon mortel. La raiſon de cette différence de fortune ſur un même objet, eſt aſſez ſenſible: M. *Sédaine* s'eſt plus attaché à peindre aux yeux qu'à l'eſprit, & il faut convenir qu'il y a parfaitement réuſſi. Quelques ſituations, quelques traits de ſentiment, une pantomime auſſi adroitement ménagée qu'il eſt poſſible de le faire, peuvent amuſer quelques inſtans le Spectateur, mais ſont entiérement perdus pour le Lecteur, à qui rien ne fait plus illuſion.

D'après ce principe, les lauriers de M. *Sédaine* ne dureront que tant qu'on jouera ſes Pieces, parmi leſquelles le Public a diſtingué *Roſe & Colas*, *On ne s'aviſe jamais de tout*, *le Roi & le Fermier*, *le Déſerteur*, plus amuſantes par quelques Ariettes, heureuſement miſes en muſi-

que, que par le fond de l'intrigue & l'intérêt des caracteres.

Il n'a pas été auſſi heureux ſur le Théatre de l'Opéra, où ſa *Reine de Golconde* a paru très-inférieure à l'*Aline* de M. le Chevalier de *Boufflers*, qui lui en a fourni le ſujet.

La Scene Françoiſe ne lui doit encore que le *Philoſophe ſans le ſavoir*, qu'on peut dire être tous les jours applaudi ſans ſavoir pourquoi. En effet, ce Drame ne répond ni à ſon titre, ni aux regles du Théatre. Il eſt aſſez difficile d'en définir les caracteres; celui du Philoſophe ſur-tout eſt rempli de bizarreries, d'invraiſemblances, & de puérilités. De petits détails, de petits moyens, de petits ſentimens, de petites peintures, de petites ſimagrées, ſont les ſeuls reſſorts qui en compoſent tout le mérite. Malgré cela, le Peuple en eſt extaſié, & ſe plaît à le voir ſouvent repréſenter. On ne doit pas lui envier ce plaiſir, en attendant que nous ayons des Auteurs plus capables de l'amuſer, ſans lui faire illuſion.

M. *Sédaine* eſt beaucoup plus agréable dans ſes petites Poéſies. Quoi qu'en diſent les Critiques, l'*Epître à mon Habit*, pluſieurs de ſes autres Epîtres, & quelques-unes de ſes Chanſons, auront toujours de l'agrément, du ſentiment, & de la gaieté.

SEGAUD, [*Guillaume*] Jéſuite, né à Paris en 1674, mort dans la même ville en 1748.

Ses *Sermons*, imprimés pluſieurs fois en ſix volumes *in*-12, ne le placent pas, à la vérité, parmi les Prédicateurs du premier ordre, mais fort au deſſus de tous les Orateurs Chrétiens de nos jours. Leur caractere dominant eſt une onction pénétrante, qui diſpoſe l'ame à profiter de la Morale évangélique : cette onction eſt toujours accompagnée d'élégance & quelquefois de force ; mais une éloquence douce & ſenſible en eſt le principal reſſort. C'eſt dommage que ces Diſcours ne ſoient pas tous égaux ; il y a une ſi grande différence entre eux, qu'on auroit peine à croire qu'ils ſoient de la même main, ſi la tou-

che de l'Auteur ne s'y faiſoit ſentir par intervalles. Les talens du P. *Ségaud* n'étoient pas ſans doute propres à traiter toutes les matieres ; le P. *Berruyer*, ſon Editeur, auroit dû s'en appercevoir, & ne donner au Public que ce qui étoit digne de la réputation de ce Prédicateur, dont la modeſtie & la piété égaloient le mérite.

SÉGRAIS, [*Jean-Renaud*] de l'Académie Françoiſe, mort à Caen, ſa patrie, en 1701, âgé de 76 ans.

*Deſpréaux* n'a pas cru pouvoir mieux caractériſer ſes talens, que par ce Vers,

Que *Segrais*, dans l'Eglogue, enchante les forêts.

Cet éloge ne paroîtra point exceſſif, ſi on fait attention que *Ségrais*, encore aujourd'hui, eſt preſque le ſeul de nos Poëtes qui ait réuſſi dans le genre paſtoral. Il a traité l'Idylle & l'Eglogue avec cette ſimplicité naturelle, mais noble & décente, qui leur convient. Sa diction eſt pure,

ſa verſification coulante : les figures qu'il emploie ſont analogues aux perſonnages qu'il fait parler. Il a ſu, par-deſſus toutes choſes, peindre ces paſſions tempérées, ces inclinations douces, ces goûts ſenſibles, cette charmante ingénuité, ces petites inquiétudes, qui caractériſent les mœurs des Bergers. Rien n'eſt plus rare que d'aſſortir les penſées & le ſtyle aux ſentimens & au caractere des perſonnages qu'on introduit. La plupart de nos Poëtes bucoliques font parler les Bergeres comme des petites Maîtreſſes qui débitent des ſentences galantes ſous des expreſſions recherchées. Ils ont beau les faire entretenir de moutons, de chiens & de houlettes, le raffinement du reſte de leur diſcours les décele & les trahit. *On voit la tête d'une Coquette ſur les épaules d'une Payſanne*, comme le dit fort bien un Auteur * peu connu. *Ségrais* a évité cet écueil ; les idées, les ſentimens, les expreſſions de ſes Bergers ſont analogues

* M. *Foſſé*, Avocat.

à l'ingénuité de leurs mœurs ; ils ſont tendres, naïfs, & non Métaphyſiciens. C'eſt ſur-tout en cela qu'on peut le regarder comme un des meilleurs modeles de Poéſie paſtorale, quoique la chaleur du ſentiment n'anime pas toujours ſes Interlocuteurs.

Sa Traduction en Vers des Géorgiques & de l'Enéide, eſt très-inférieure à ſes Eglogues & à ſes Idylles ; auſſi n'étoit-ce pas ſon genre. Il n'eſt pas donné à tous les Poëtes de dire, avec autant de vérité que *Virgile : Cecini paſcua, rura, duces.*

*Ségrais*, écrivoit aſſez bien en Proſe, comme on peut en juger par ſes *Nouvelles Françoiſes*, auſſi bien que par *Zaïde & la Princeſſe de Clèves*, Romans auxquels il a eu plus de part que Madame de *la Fayette.*

SÉGUI, [*Joſeph*] Abbé, de l'Académie Françoiſe, né à Rhodez en 1689, mort en 1761.

On chercheroit en vain, dans ſes Panégyriques & ſes Oraiſons funebres, ces

traits d'une éloquence ſublime, ſi familiers aux Grands Maîtres. En revanche, tous ces Diſcours ſont écrits avec une nobleſſe & une élégance qui les rendent dignes de tous les ſujets qu'il a traités. On convient généralement que ſon *Panégyrique de Saint-Louis* eſt un des meilleurs qui aient été prononcés à l'Académie Françoiſe. Il ne faut que le lire, pour juger que M. l'Abbé *Ségui* auroit pu être un grand Orateur, s'il eût eu autant de chaleur & de ſentiment qu'il avoit de correction & de facilité. Nous ne parlons pas de ſes Poéſies : nous dirons ſeulement qu'elles n'annoncent aucune prétention, modeſtie aſſez rare parmi les Poëtes médiocres.

SELIS, [*N.*] ancien Profeſſeur d'Eloquence, de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres d'Amiens, né en 17..

Ses Poéſies offrent de l'eſprit & de la facilité, & ſa Traduction des *Satires de Perſe* avec des Remarques, lui donne le droit de figurer parmi les Traducteurs qui ont ſu réunir le mérite de l'élégance &

celui de la fidélité à rendre le ſens de l'original.

SÉNAULT, [*Jean-François*] Général de l'Oratoire, né à Anvers en 1599, mort à Paris en 1671.

» Ce Prédicateur fut, à l'égard du P. » *Bourdaloue*, dit M. de *Voltaire*, ce » que *Rotrou* eſt pour *Corneille*, ſon » prédéceſſeur, & rarement ſon égal «. Il faut avouer cependant qu'il ne contribua pas peu à purger la Chaire du phébus & du verbiage qui y régnoient de ſon temps. Outre ſes *Sermons*, qu'on ne lit plus, malgré l'utilité qu'on en pourroit retirer, nous avons encore de lui beaucoup d'autres Ouvrages, tels qu'un *Traité de l'uſage des paſſions*, un autre *du Devoir du Souverain*, &c.; Productions également oubliées.

SÉNECÉ ou SÉNEÇAI, [*Antoine* BAUDERON DE] premier Valet de Chambre de la Reine *Marie-Théreſe*, femme de *Louis XIV*, né à Mâcon en 1643, mort dans la même ville en 1737.

Le Conte du *Kaimac*, la plus ſaillante de ſes Pieces, eſt préciſément celle qu'on a oubliée dans le Recueil de ſes Poéſies. Ce Conte, écrit d'un ſtyle auſſi ſingulier qu'agréable, eſt, ſelon M. de *Voltaire*, un exemple, qui montre qu'on peut très-bien conter d'une autre maniere que *Lafontaine*. Les autres Poéſies de M. de *Sénecé*, qui, pour la plupart, conſiſtent dans des Epigrammes, offrent quelquefois des beautés neuves, & un ſtyle piquant, fruit agréable du tour original de ſon imagination qu'il avoit reçu de la Nature. La verſification en eſt cependant beaucoup trop négligée.

Cet Auteur a laiſſé des *Mémoires* ſur la Vie du Cardinal de *Retz*, très-recherchés, malgré l'originalité de ceux que le Cardinal a écrits lui-même.

SERAN DE LA TOUR, [*N.*] Abbé, Littérateur beaucoup plus eſtimable que bien d'autres beaucoup plus connus que lui. Il a eu la modeſtie de ne pas mettre ſon nom à ſes Ouvrages; raiſon pour la-

quelle il eſt ſans doute moins renommé que nos Faiſeurs actuels de Contes, d'Hiſtoriettes & de Poétiques. Ses Hiſtoires d'*Epaminondas*, de *Scipion*, de *Philippe*, de *Catilina*, qui forment autant d'Ouvrages ſéparés, ſont écrites avec nobleſſe & avec intérêt. Les *Amuſemens de la Raiſon* ont beaucoup de ſuccès, & ſont ſupérieurs à ſes Hiſtoires. Nous citerons encore ſon *Parallele de la conduite des Carthaginois à l'égard des Romains*. Cet Ouvrage décele un homme qui a ſu bien lire l'Hiſtoire, & démêler le reſſort des paſſions & de la politique. On a auſſi de lui un Livre ſur l'*Art de ſentir & de juger en matiere de Goût*, dont l'objet eſt de faire connoître en quoi conſiſte le Goût qui crée, qui juge, qui admire le vrai & le beau dans les Ouvrages d'eſprit, dans les Sciences, les Arts, & les Productions de la Nature. Quoique cette matiere ait été ſouvent rebattue, l'Auteur y fait ſentir une ſagacité, & y annonce une méthode qui rend ſes obſervations utiles. On y trouve même des rapports qui n'avoient point été ap-

perçus, quelques idées neuves, le tout préſenté d'un ſtyle auquel on ne peut reprocher que d'être quelquefois obſcur & traînant; ce qui ſeroit deux défauts conſidérables, s'ils étoient continuels.

SERMENT, [*Louiſe-Anaſtaſie*] née à Grenoble, morte à Paris en 1692.

Elle cultiva les Muſes Latines & Françoiſes avec aſſez de ſuccès, pour mériter d'être citée parmi la foule des Eſprits qui ont honoré le Siecle dernier par leurs talens. Les Auteurs les plus célebres recherchèrent ſa ſociété, & célébrerent à l'envi ſon mérite. *Corneille*, *Quinault*, *Pavillon*, la conſultoient ſur leurs Ouvrages; &, s'il faut en croire ce dernier, l'Auteur d'*Armide* éprouva pour elle une tendreſſe qu'elle partagea ſans ſcrupule, quoique *Quinault* fût marié.

Les Ouvrages de cette Demoiſelle conſiſtent dans pluſieurs Pieces de vers & quelques Lettres en proſe, inſérées pour la plupart dans le Recueil des Pieces Académiques, publié par le ſieur *Guyonnet*.

*de Vertrou.* Les vers qu'elle fit peu d'inſtans avant ſa mort, peuvent donner une idée de ſa verſification & des ſentimens de ſa philoſophie. Il faut remarquer qu'elle étoit tourmentée par un cancer quil ui rendoit la vie inſupportable :

Bientôt la lumiere des Cieux
Ne paroîtra plus à mes yeux.
Bientôt quitte envers la Nature,
J'irai dans une nuit obſcure
Me livrer pour jamais aux douceurs du ſommeil.
Je ne me verrai plus, par un triſte réveil,
Expoſée à ſentir les tourmens de la vie.
Mortels, qui commencez ici-bas votre cours,
Je ne vous porte point d'envie,
Votre ſort ne vaut pas le dernier de mes jours.
Viens, favorable Mort, viens briſer des liens,
Qui, malgré moi, m'attachent à la vie ;
Frappe, ſeconde mon envie ;
Ne point ſouffrir eſt le plus grand des biens.
Dans ce long avenir, j'entre l'eſprit tranquille ;
Pourquoi ce dernier pas eſt-il tant redouté ?
Du Maître des Humains l'éternelle bonté,
Des malheureux Mortels eſt le plus sûr aſile.

SERRE, [*Jean* PUGET DE LA] né à Toulouſe vers l'an 1600, mort en 1666.

Morbleu ! *la Serre* eſt un charmant Auteur !

*Boileau* auroit pu ſe diſpenſer de s'égayer à ſes dépens; *la Serre* entendoit la raillerie, & ſavoit ſe rendre juſtice de bonne foi. *Je vous ai bien de l'obligation*, diſoit-il un jour à un plat Ecrivain de ſon temps, *ſans vous je ſerois le dernier des Auteurs.* Une autre fois, ayant aſſiſté aux Conférences que *Richeſource* faiſoit ſur l'Eloquence, après l'avoir entendu, il courut l'embraſſer : *Ah ! Monſieur*, lui dit-il, *depuis vingt ans j'ai bien débité du galimatias; mais vous venez d'en dire plus en une heure, que je n'en ai écrit en toute ma vie. Je conviens*, diſoit-il encore dans une autre circonſtance, *que mes Ouvrages ſont mauvais, mais du moins ils m'ont enrichi; avantage inconnu aux autres Auteurs.*

Du temps de *la Serre*, on ne s'étoit pas ſans doute auſſi fort perfectionné qu'aujourd'hui dans les combinaiſons typographiques. La plupart des Auteurs d'à préſent ne ſont plus ſi dupes; ils ſavent dans la plus grande préciſion ce qu'un volume doit rendre; cet objet paroît plus les tou-

cher que celui de la gloire. C'eſt à ce noble zele qu'on doit tant de Dictionnaires, tant d'Abrégés, tant de Compilations informes, qui couvrent le Royaume d'un déluge de papier, & qui finiront par réduire les Sciences & les Arts à des notions imperceptibles, à force de les reſſerrer dans de petits articles.

*La Serre* eut du moins le mérite d'être Auteur original, quoiqu'on puiſſe dire que ce fût dans le genre le plus mince & le plus pitoyable. Son *Secrétaire de la Cour* eut cinquante éditions, & n'en méritoit pas une. On ſait que ce Livre eſt un amas, un magaſin de formules de Lettres & de Complimens, ſur toutes ſortes de ſujets, où le Peuple croit encore aujourd'hui trouver un modele du ſtyle épiſtolaire. Un tel exemple eſt bien propre à démontrer qu'un Auteur ne doit pas toujours citer, pour preuve de la bonté de ſes Ouvrages, le nombre des éditions qu'ils ont eu. Le *Dictionnaire de Cuiſine* eſt beaucoup plus répandu que celui de l'Académie.

SERRES ou SERRANUS, [*Jean* DE] Miniſtre Proteſtant, né en Languedoc en 1538, mort en 1598; eſt un de ces Savans en *es* ou en *us*, dont on auroit oublié le nom, comme on a oublié leurs Ouvrages, ſi quelques charitables Lexicographes n'avoient eu l'indulgence de les placer dans leur Légende. Celui-ci a fait pluſieurs Livres de Controverſe, de Métaphyſique, & d'Hiſtoire, auxquels il ſurvécut, quoiqu'il ne ſoit pas mort dans un âge avancé. Ces Ouvrages firent du bruit dans leur temps, par la quantité de menſonges, de traits ſatiriques, & d'erreurs qu'ils renfermoient. Etoit-ce la peine d'écrire?

SERVAN, [*N.*] ancien Avocat Général au Parlement de Grenoble, né en 17..

Son éloquence s'eſt déployée dans trois ou quatre occaſions où elle s'eſt montré avec éclat. Une ſage Philoſophie, une Juriſprudence profonde, l'énergie du ſtyle, & la vivacité de l'expreſſion, diſtinguent principalement la plume de ce Magiſtrat,

capable de traiter avec dignité, intérêt, & nouveauté, les plus importantes matieres. Son *Diſcours ſur les Mœurs* fait augurer avantageuſement, & déſirer avec avidité l'Ouvrage plus étendu ſur le même ſujet, dont il n'eſt que le frontiſpice. Cet empreſſement eſt d'autant mieux fondé, qu'on trouve dans ce Diſcours des obſervations judicieuſes, des vûes patriotiques, & des tableaux frappans. On eſt en droit d'eſpérer que le goût plus exercé de l'Auteur reſſerrera davantage ſon élocution quelquefois diffuſe, & en écartera certaines métaphores outrées & captieuſes, ſi l'on peut ſe ſervir de ce terme, qui, ſans rendre la penſée plus vive, n'y jettent qu'un éclat plus éblouiſſant que lumineux. La raiſon & la vérité dédaignent toute parure recherchée, & le ton de la vraie Philoſophie eſt ennemi de tout ce qui peut ſentir l'emphaſe & la prétention.

SÉVIGNÉ, [*Marie* DE RABUTIN, Marquiſe DE] née en 1626, morte en 1696. Elle eſt dans le genre épiſtolaire ce que

*Lafontaine* eſt dans le ſien, négligée & originale. On s'eſt ſouvent efforcé d'imiter ſon ſtyle, & elle a encore ceci de commun avec notre Fabuliſte, d'être inimitable comme lui. Le mérite de ſes *Lettres*, qu'on lit toujours avec un nouveau plaiſir, ne conſiſte pas dans un étalage d'eſprit ou dans une emphaſe de ſentiment, comme celui d'une infinité d'Auteurs qui nous ont donné des volumes d'Epîtres, ſans approcher en aucune façon du naturel, de l'aiſance, de la délicateſſe, du ſel, & de l'agrément, qui préſidoient à tout ce que Madame de *Sévigné* écrivoit. La maniere noble & variée, dont elle exprime ſa tendreſſe pour ſa fille, n'empêche pas qu'on ne s'apperçoive de la répétition trop fréquente de ce ſentiment; mais elle la fait pardonner, & jamais les redites ne furent plus agréables & plus intéreſſantes. Si l'expreſſion de la ſenſibilité inépuiſable de ſon cœur paroît quelquefois emprunter le langage de l'eſprit, ce n'eſt que pour produire de ces traits fins & délicats, fruit d'une imagination tendre

& vive, & rendus dans un ſtyle qui peint & anime tout. Les anecdotes curieuſes, les particularités intéreſſantes, les applications ingénieuſes, prennent, ſous ſa plume, une tournure & des graces qui la rendent le modele & le déſeſpoir de ceux qui voudroient tenter de l'imiter. Elle a l'art de faire partager tous ſes ſentimens à ſon Lecteur ; on rit ou l'on s'afflige avec elle, on adopte ſes intérêts, on ſouſcrit à ſes louanges & à ſes cenſures, on applaudit aux jugemens qu'elle porte ſur les plus célebres Auteurs de ſon Siecle ; mais on ne croit pas toujours ſes prédictions, ſur-tout quand elle dit de *Racine*, qu'on s'en dégoûtera comme du Café. On ne s'eſt dégoûté ni de l'un ni de l'autre, mais bien des Tragédies de *Pradon*, qu'elle protégeoit ; ce qui prouve combien les ſéductions de Société ſont exceſſives, & principalement dans l'eſprit des femmes.

L'originalité & la grace qu'elle a dans ſes Ecrits, elle les avoit dans ſa converſation. Un jour, entendant un *Credo* en

muſique, elle s'écria tout haut : *Ah ! que cela eſt faux !* & ajouta tout de ſuite : *C'eſt du chant que je parle.*

SILHOUETTE, [*Etienne* DE] Maître des Requêtes, ancien Contrôleur Général, né à Limoges en 1709, mort en 1767.

Les Places qu'il a remplies ſemblent avoir trop fait oublier ſon mérite littéraire. Il eſt cependant peu de Littérateurs qui ne ſe tinſſent honorés de ce qui eſt ſorti de ſa plume. L'*idée générale du Gouvernement Chinois*, les *Réflexions politiques ſur les plus grands Princes*, la *Lettre ſur les tranſactions du Regne d'Eliſabeth*, & ſur-tout ſes *Traductions* des Eſſais de *Pope* ſur l'Homme & ſur la Critique, ne peuvent être que des Productions d'un eſprit pénétrant, étendu, lumineux, & cultivé. Son ſtyle eſt en même temps celui d'un homme qui connoît ſa Langue & ſait en faire uſage, avec autant de nobleſſe que de ſimplicité. Son mérite fut encore relevé par une

une piété ſincere, tendre & ſolide fruit du bon uſage de ſes lumieres; elle fit ſa reſſource dans ſa retraite, & donne un nouveau prix à ſes talens.

SIRMOND, [*Jacques*] Jéſuite, Confeſſeur de *Louis XIII*, né à Riom en Auvergne, en 1559, mort à Paris, âgé de 93 ans, eſt peut-être celui de tous ſes Confreres qui a rendu les plus grands ſervices à l'Hiſtoire de l'Egliſe, par les profonds Ouvrages dont il l'a enrichie. Débrouiller la Chronologie, faire revivre pluſieurs Auteurs ignorés, commenter des Ouvrages obſcurs, les rendre intelligibles, faire naître, pour ainſi dire, l'ordre & la lumiere du ſein du chaos; voilà l'idée qu'on doit ſe former des travaux de cet Ecrivain, plein, d'ailleurs, d'exactitude & de pureté dans le ſtyle. L'homme de Lettres ſe fait ſentir dans preſque tous ſes Ouvrages; qualité rare & propre à venger l'Erudition, du décri où l'ont jetée pluſieurs Savans, dont le mérite ne conſiſtoit qu'à ſavoir, & pluſieurs Beaux-Eſprits, dont

le défaut ordinaire eſt de ſavoir trop peu.

Le P. *Sirmond* eut deux neveux, *Antoine Sirmond*, de la même Société, connu par un Ouvrage, intitulé *Défenſe de la Vertu*, dans lequel il oſe avancer, qu'*il ne nous eſt pas tant recommandé d'aimer Dieu, que de ne pas le haïr*, aſſertion révoltante, & condamnée par les Jéſuites même, qui déſavouerent l'Ouvrage & punirent l'Auteur. M. *Nicole* n'a pas laiſſé de leur en faire un crime dans ſes *Wendroch* ſur la dixieme Lettre Provinciale. Une pareille injuſtice ne contribue pas peu à faire connoître les écarts dans leſquels l'eſprit de parti eſt capable de précipiter. Cet exemple n'eſt pas unique dans les querelles théologiques, & encore moins dans celles de nos Philoſophes & de nos Littérateurs.

Son autre neveu, *Jean Sirmond*, frere d'*Antoine*, cultiva les Lettres & la Poéſie, ſans qu'on s'en reſſouvienne aujourd'hui. Ses Ouvrages, très-médiocres en eux-mêmes, croupiſſent dans un oubli total. Il fut de l'Académie Françoiſe, & mourut en 1749.

SIVRY, [*Louis* POINSINET DE] de l'Académie de Nancy, né à Paris en 1735.

Après avoir donné une élégante Traduction en Vers d'*Anacréon* & de quelques autres Poëtes Grecs; après avoir débuté ſur la Scene par deux Tragédies, *Ajax* & *Briſeïs*, qui n'ont pas eu, à la vérité, beaucoup de ſuccès, mais qui en euſſent obtenu davantage, ſi une Poéſie pure, facile, & harmonieuſe, pouvoit remplacer le défaut d'intérêt dans l'une, & faire pardonner la trop grande complication d'incidens dans l'autre; il a renoncé à la carriere du Théatre, & ſemble avoir fait ſes derniers adieux à *Melpomene*, dans ſon *Appel au petit Nombre*, où il prouve à la Multitude qu'elle a tort, avec autant de chaleur & d'énergie, que de littérature & d'érudition.

Depuis ce temps, M. de *Sivry* s'eſt entiérement appliqué aux Sciences, & la *Traduction de Pline le Naturaliſte*, dont il a déjà publié pluſieurs volumes, ne l'expoſera pas aux mêmes injuſtices que ſes Tragédies. Tout le monde convient

déjà qu'il eſt impoſſible de réunir plus de connoiſſances, de ſagacité, d'érudition, plus de force & de clarté dans l'expreſſion, qu'il en a mis dans les Diſcours & les Notes qui accompagnent cette Traduction. Il ſeroit à ſouhaiter, pour compléter le mérite de cet Ouvrage, que la Traduction elle-même fût plus exacte, & auſſi ſoigneuſement écrite, que les Remarques & les Penſées du Traducteur.

SOLIGNAC, [*Pierre-Joſeph* DE LA PIMPIE, Chevalier DE] Secrétaire perpétuel de l'Académie de Nancy, Correſpondant de celle des Inſcriptions & Belles-Lettres de Paris, Membre de celles de la Rochelle, de Montpellier, de Rome, de Berlin, de Lyon, &c. né à Montpellier en 1687, mort à Nancy en 1773.

La maniere dont il a compoſé les *Eloges* de quelques Membres de l'Académie qui l'avoit choiſi pour ſon Secrétaire, & à l'établiſſement de laquelle il avoit eu beaucoup de part, obtiendra ceux de quiconque les lira comme Philoſophe & comme

TALLEMANT, [*François*] Abbé, de l'Académie Françoiſe, né à la Rochelle en 1620, mort en 1693; Traducteur de *Plutarque*, très-inférieur à *Amyot*, dont il n'a fait que mieux ſentir le mérite par la ſéchereſſe de ſon ſtyle & l'infidélité de ſa Traduction. Celle qu'il a compoſée de l'*Hiſtoire de Veniſe*, par le Procurateur *Noni*, n'a pas les mêmes défauts, mais elle eſt entiérement oubliée.

TALON, [*Omer*] Avocat Général au Parlement de Paris, mort en 1652, âgé de 57 ans.

Dans les huit volumes de ſes *Mémoires* qu'il a laiſſés ſur différentes affaires, tout annonce le grand Magiſtrat, le Juriſconſulte éclairé, le bon Citoyen. Son éloquence eſt mâle, pleine de chaleur, de ſageſſe & de dignité. Ses Ecrits offrent fréquemment des traits où le Sénat de Rome eût pu apprendre ſes devoirs, & l'Eloquence Romaine trouver des modeles.

Le dernier volume de ces *Mémoires* eſt

& l'on peut dire qu'il s'en eſt acquitté avec honneur. Pour juger du talent & de la ſageſſe de ce jeune Littérateur, il ſuffit de rapporter le commencement de cet *Eloge* hiſtorique, un des plus intéreſſans que nous connoiſſions. » De tout temps, la » reconnoiſſance publique accompagnant » le nom des Grands Hommes au delà » du trépas, leur rendit des honneurs » avoués de l'Envie même, ſoit pour les » dédommager, par une gloire qui leur » ſurvit, des fatigues qu'elle leur avoit » coutées, ſoit pour encourager les autres » à ſupporter les mêmes travaux par l'eſ- » poir des mêmes récompenſes. La Grece » leur dreſſoit des Autels, Rome leur » élevoit des Statues; dans nos Gouver- » nemens modernes, l'Eloquence leur » paye un tribut dont ils ne s'énorgueil- » liroient pas moins, s'il n'étoit réſervé » qu'au vrai talent, & ſi le grand nombre » d'hommes obſcurs qui le partagent, ne » l'avoient, pour ainſi dire, avili.

» Dans un Siecle auſſi ſtérile que le » nôtre en hommes ſupérieurs, on diroit

» que nos villes ne ſont peuplées que
» de Héros en tout genre. La mort des
» perſonnes les moins connues eſt bientôt
» ſuivie d'une eſpece d'apothéoſe, & le
» moindre Artiſte, ſur le point de finir une
» carriere ignorée, pourroit preſque dire
» comme *Veſpaſien : Voici le temps où je*
» *vais devenir un Dieu.* Semblable à ces
» femmes qui faiſoient profeſſion de pleu-
» rer aux funérailles des Anciens, & qui
» regrettoient avec de grands cris ceux
» même qu'elles n'avoient jamais vus,
» l'Eloquence gémit indiſtinctement ſur
» toute ſorte de tombeaux, &, confon-
» dant le Génie dans la médiocrité, veut
» quelquefois conſacrer à celle-ci des mo-
» numens dont on a privé juſqu'à ce jour
» la cendre des *Corneille* & des *Racine*,
» &c. « *

---

* Outre l'*Eloge de M. le Chevalier de Solignac*, M. l'Abbé *Ferlet* a publié d'autres Diſcours qui lui donnent le droit de figurer parmi les Littérateurs de nos jours qui ont cultivé l'Eloquence avec une ſorte de diſtinction ; tel eſt celui où il

Au reſte, l'*Hiſtoire de Pologne* paſſe pour le meilleur Ouvrage de M. de *So-*

---

examine *le bien & le mal que le commerce des femmes a faits à la Littérature*, & qui a mérité le prix de l'Académie de Nancy ; tel eſt encore ſon Diſcours ſur l'*abus de la Philoſophie par rapport à la Littérature*, Ouvrage dont l'élocution ſe reſſent un peu de la jeuneſſe de l'Auteur, mais dont les vûes & les principes annoncent un eſprit vraiment éclairé & capable d'éclairer les autres.

» J'ai vu, dit-il dans l'Exorde, que les Philoſo-
» phes s'enorgueilliſſoient ſur-tout de la prétendue
» ſupériorité de leurs talens ; qu'en accréditant
» cette opinion, ils ſe ſervoient du moyen le plus
» ſûr pour groſſir leur Secte, & tendoient le
» piége le plus dangereux à la crédule ignorance.
» De tromper les Peuples ſur cet objet, me ſuis-
» je dit à moi-même, c'eſt enlever à la Philoſophie
» la baſe de cette admiration qu'on a pour elle ;
» c'eſt montrer qu'elle n'eſt pas ſeule, comme
» elle le dit, dépoſitaire de la raiſon & du Génie ;
» c'eſt ouvrir les yeux à une jeuneſſe inconſidé-
» rée, qui, ſéduite par le ton impoſant de ces
» Maîtres ſuperbes, croit qu'ils ſont auſſi infail-
» libles en matiere de foi qu'en matiere de goût.
» Ainſi, je ferai voir qu'ils ont eſſentiellement

*lignac*, & ſeroit une excellente Hiſtoire aux yeux de tout le monde, ſi le naturel, la ſimplicité & la correction étoient les ſeules qualités qu'on dût exiger d'un Hiſtorien ; mais ces qualités, pour être précieuſes, ne ſont pas les ſeules néceſſaires, & malheureuſement M. de *Solignac* n'en a pas connu d'autres.

SORBIERE, [*Samuel*] né dans le Dioceſe d'Uſez en 1615, mort en 1670.

Un de ces Littérateurs, dont la célébrité a infiniment ſurpaſſé le mérite. Eſpece de *Chryſologue*, il raiſonnoit ſur tout, ſans rien approfondir. Il paroît qu'il tra-

» nui à la Littérature par l'eſprit Philoſophique, » par leur mépris pour les Anciens, par les plaies » cruelles qu'ils ont faites à la Poéſie ; enfin, par » les haines qu'ils ont fait éclore entre les Sa- » vans. La paſſion ne guidera point ma plume ; » & en dirigeant mes coups contre une cabale » audacieuſe, je reſpecterai toujours ces vrais » Philoſophes, ces ſages Immortels qui hono- » rent l'humanité en l'inſtruiſant, & pour qui le » nom odieux de Secte ſeroit une injure «.

vailloit plus pour la fortune que pour la gloire, en quoi il a eu beaucoup d'Imitateurs. Flatteur de tous ceux qui pouvoient lui rendre ſervice, ennemi de tout ce qui s'oppoſoit à ſes projets, ſon humeur, naturellement ſatirique, perce dans ſes Ecrits, ſans annoncer aucun talent pour la bonne plaiſanterie. Quelques-unes de ſes *Lettres* ſont cependant préférables à celles de *Guy-Patin*. Il eſt le même dans la *Relation* de ſes Voyages, où la hardieſſe & la ſatire ſe permettent encore un plus libre eſſor. On trouve dans le *Sorberiana*, Recueil formé de ce qu'il y a de plus paſſable dans ſes Ouvrages, quelques traits inſtructifs & curieux.

SORET, [*Jean*] Avocat au Parlement, de l'Académie de Nancy, né à Paris en 17..

Il a remporté le Prix d'Eloquence dans pluſieurs Académies, & entre autres à l'Académie Françoiſe. Ce ne ſeroit pas un titre pour prétendre à la célebrité, s'il n'eût compoſé pluſieurs autres Ouvrages

qui font honneur à ſa plume. Il paroît s'être attaché ſur-tout à imiter *la Bruyere*, comme on peut en juger par ſon *Eſſai ſur les Mœurs*, qui, ſans valoir ſon Modele, eſt bien au deſſus de tant de mauvaiſes Copies, faites d'après le même Original. Ses penſées ſont aſſez communément ingénieuſes & fines, ſes tableaux vifs & énergiques, ſa morale ſaine & lumineuſe. Si ſes Maximes ne ſont pas toujours nouvelles, on ne peut leur refuſer le mérite d'être énoncées avec netteté, préciſion, & ſouvent avec élégance. M. *Soret* eſt d'autant plus eſtimable dans cet Ouvrage, qu'il s'eſt attaché plus étroitement au ton qui convenoit à ſon genre, c'eſt-à-dire, qu'il a plus écrit en Moraliſte qu'en Littérateur. Sans ſe répandre ſur tous les objets, comme font ces Ecrivains qui ne ſe propoſent d'autre but que d'écrire, il ne peint jamais que les défauts [illegible] les vices dont il déſire de guérir les [illegible]mmes; ſa maniere de les préſenter eſt [illegible]-capable de produire cet effet. Il ne faut pas oublier que ſa Philoſophie eſt tou-

jours d'accord avec la politique & la Religion ; & c'eſt en cela qu'elle mérite mieux le nom de Philoſophie.

SOUBEYRAN DE SCOPON, [*N.*] Avocat au Parlement de Toulouſe, de l'Académie des Jeux Floraux, & de celle des Sciences de la même ville, mort en 1751.

Ses Ouvrages de Morale annoncent un homme qui connoît aſſez le cœur humain, mais dont les idées, en général, ne ſont ni neuves, ni bien exprimées ; ſes Ouvrages de Littérature annoncent un homme d'eſprit, mais qui manque de goût, & ſouvent même de jugement. Ses *Obſervations critiques ſur les Remarques de Grammaire ſur Racine*, par M. l'Abbé d'*Olivet*, ne tendent point à juſtifier ce Poëte contre la ſévérité du Grammairien, ce qui prouve aſſez peu de diſcernement. On ne parle pas de la manie de M. *Soubeyran* à vouloir prouver que la Proſe eſt préférable à la Poéſie, dans le genre dramatique : on dira ſeulement, que ſon amour

pour la Proſe le porta à augmenter les fonds du Prix d'Eloquence de l'Académie de Toulouſe.

STAAL, [Madame DE] connue d'abord ſous le nom de Mlle de *Launay*, née à Paris, morte en 1750.

Une maniere franche & naturelle de raconter, un ſtyle net & ſouvent élégant, des idées vives, des expreſſions toujours juſtes, ont fait la fortune de ſes *Mémoires*, dont les événemens intéreſſent moins, par leur importance, que par le ton piquant avec lequel ils ſont racontés.

SUE le jeune, [*Pierre*] ancien Prévôt du Collége de Chirurgie de Paris, ancien Profeſſeur d'Anatomie & de Chirurgie à l'Ecole pratique, des Académies de Montpellier, de Rouen, de Dijon, de Bordeaux, &c. né à Paris en 1739.

Outre beaucoup d'Ouvrages de Chirurgie & de Médecine qui ne ſont pas de notre reſſort, mais qui ſont utiles & recher-

chés, il en a publié pluſieurs autres qui lui donnent droit de figurer parmi les Littérateurs laborieux & érudits : tels ſont l'*Eloge hiſtorique de Louis XV*, celui *de M. Devaux*, Chirurgien de Paris, le *Précis hiſtorique ſur la Vie & les Ouvrages de M. Paſſemant*, Ingénieur du Roi, une *Lettre critique ſur l'état de la Médecine*, des *Eſſais hiſtoriques, littéraires & critiques ſur l'Art des Accouchemens chez les Anciens*, une *Lettre ſur les Hôpitaux militaires*, adreſſée à un Militaire * Littérateur; tel eſt encore ſon Ouvrage qui a pour titre, *Singularités hiſtoriques, littéraires & critiques en Médecine, Chirurgie & Pharmacie, diſpoſées par ordre alphabétique, avec des Anecdotes ſur plu-*

* A M. le Comte de *Barruel*, Capitaine de Dragons au Régiment de Belzunce, connu à la Cour par des Vers de Société, que nos meilleurs Poëtes ne déſavoueroient pas; mais ſur-tout eſtimé & chéri de ceux qui attachent encore plus de prix aux qualités du cœur qu'aux agrémens de l'eſprit.

*ſieurs Médecins, Chirurgiens & Chimiſtes, tant anciens que modernes.* Si le ſtyle de ces différentes Productions n'eſt pas toujours noble & élégant, il a du moins le mérite d'être toujours clair, précis, & correct, qualité qu'on chercheroit vainement dans les Ecrits de pluſieurs Littérateurs de profeſſion, qui ne laiſſent pas de ſe croire d'excellens Ecrivains.

SULLY, [*Maximilien* DE BÉTHUNE, Baron DE ROSNI, Duc DE] premier Miniſtre ſous *Henri IV*, né à Roſni en 1559, mort en 1641.

On chercheroit vainement dans ſes *Mémoires*, tels qu'il les a écrits lui-même [en dépit de ce que M. de *Voltaire* a pu dire pour prouver qu'il n'en étoit pas l'Auteur], de l'ordre, de la ſuite, de la préciſion; mais on y reconnoît un génie ſupérieur, qui, lors même qu'il néglige les devoirs de l'Ecrivain, annonce le Grand Homme. On doit ſe défier cependant d'un eſprit de partialité, que ſon Editeur, M. l'Abbé de l'*Ecluſe*, redreſſe avec ſagacité,

le défaut ordinaire eſt de ſavoir trop peu.

Le P. *Sirmond* eut deux neveux, *Antoine Sirmond*, de la même Société, connu par un Ouvrage, intitulé *Défenſe de la Vertu*, dans lequel il oſe avancer, qu'*il ne nous eſt pas tant recommandé d'aimer Dieu, que de ne pas le haïr*, aſſertion révoltante, & condamnée par les Jéſuites même, qui déſavouerent l'Ouvrage & punirent l'Auteur. M. *Nicole* n'a pas laiſſé de leur en faire un crime dans ſes *Wendroch* ſur la dixieme Lettre Provinciale. Une pareille injuſtice ne contribue pas peu à faire connoître les écarts dans leſquels l'eſprit de parti eſt capable de précipiter. Cet exemple n'eſt pas unique dans les querelles théologiques, & encore moins dans celles de nos Philoſophes & de nos Littérateurs.

Son autre neveu, *Jean Sirmond*, frere d'*Antoine*, cultiva les Lettres & la Poéſie, ſans qu'on s'en reſſouvienne aujourd'hui. Ses Ouvrages, très-médiocres en eux-mêmes, croupiſſent dans un oubli total. Il fut de l'Académie Françoiſe, & mourut en 1749.

SIVRY, [*Louis* POINSINET DE] de l'Académie de Nancy, né à Paris en 1735.

Après avoir donné une élégante Traduction en Vers d'*Anacréon* & de quelques autres Poëtes Grecs; après avoir débuté ſur la Scene par deux Tragédies, *Ajax* & *Briſeïs*, qui n'ont pas eu, à la vérité, beaucoup de ſuccès, mais qui en euſſent obtenu davantage, ſi une Poéſie pure, facile, & harmonieuſe, pouvoit remplacer le défaut d'intérêt dans l'une, & faire pardonner la trop grande complication d'incidens dans l'autre; il a renoncé à la carriere du Théatre, & ſemble avoir fait ſes derniers adieux à *Melpomene*, dans ſon *Appel au petit Nombre*, où il prouve à la Multitude qu'elle a tort, avec autant de chaleur & d'énergie, que de littérature & d'érudition.

Depuis ce temps, M. de *Sivry* s'eſt entiérement appliqué aux Sciences, & la *Traduction de Pline le Naturaliſte*, dont il a déjà publié pluſieurs volumes, ne l'expoſera pas aux mêmes injuſtices que ſes Tragédies. Tout le monde convient

# T.

TACONNET, [*Touſſaint-Gaſpard*] né à Paris en 1730, mort dans la même ville en 1774; Auteur d'une infinité de Parodies, de Farces, & de Parades, dont la meilleure n'eſt pas digne d'un Lecteur ou d'un Spectateur ſenſé. Ce Poëte n'a travaillé que pour les Hiſtrions de la Foire, ce qui l'a fait ſurnommer le *Voltaire des Boulevards*: auſſi eſt-il, dit-on, fort célebre parmi les Danſeurs de corde & tout le petit peuple baladin, qui le regardent comme un Grand Homme, & qui l'ont néanmoins laiſſé mourir dans un Hôpital.

Cet Auteur, qui paſſoit la plus grande partie de ſon temps au cabaret, avoit tant d'averſion pour l'eau, que, pour marquer le peu de cas qu'il faiſoit d'un homme dont il avoit à ſe plaindre, *je te mépriſe*, lui diſoit-il dans ſa colere, *comme un verre d'eau.*

TALLEMANT, [*François*] Abbé, de l'Académie Françoiſe, né à la Rochelle en 1620, mort en 1693; Traducteur de *Plutarque*, très-inférieur à *Amyot*, dont il n'a fait que mieux ſentir le mérite par la ſéchereſſe de ſon ſtyle & l'infidélité de ſa Traduction. Celle qu'il a compoſée de l'*Hiſtoire de Veniſe*, par le Procurateur *Noni*, n'a pas les mêmes défauts, mais elle eſt entiérement oubliée.

TALON, [*Omer*] Avocat Général au Parlement de Paris, mort en 1652, âgé de 57 ans.

Dans les huit volumes de *Mémoires* qu'il a laiſſés ſur différentes affaires, tout annonce le grand Magiſtrat, le Juriſconſulte éclairé, le bon Citoyen. Son éloquence eſt mâle, pleine de chaleur, de ſageſſe & de dignité. Ses Ecrits offrent fréquemment des traits où le Sénat de Rome eût pu apprendre ſes devoirs, & l'Eloquence Romaine trouver des modeles.

Le dernier volume de ces *Mémoires* eſt

Les Ouvrages de M. *Tanevot* consistent en deux Tragédies non représentées, l'une intitulée *Séthos*, l'autre, *Adam & Eve*; en des Fables, des Contes, des Epîtres, des Chansons, & autres petites Poésies, dont la derniere Edition forme 3 volumes *in*-12. Ses deux Tragédies offrent de beaux morceaux. L'Auteur du Poëme de *la Religion* en cite quelques-uns avec des éloges qu'ils justifient. La plus ingénieuse de ses petites Poésies est une espece de Poëme lyrique, à qui le Poëte a donné le nom de *Philosophisme*. Un esprit aussi sage que celui qu'il montre dans tous ses Ecrits, ne pouvoit qu'être révolté des systêmes de nos Philosophes, qui choquent si directement la Religion, la Morale, & la raison. Dès qu'ils commencerent à paroître, M. *Tanevot*, en bon Citoyen, prévit tout le mal qu'ils alloient faire à la Nation, & fut un des premiers à employer les armes du ridicule, afin d'en arrêter les progrès. On peut dire que l'ironie y est aussi ingénieuse & aussi piquante, que le fond est judicieux & habilement déve-

loppé. A la tête de ce petit Poëme, eſt un Avertiſſement où l'Auteur s'exprime ainſi :

» Une fauſſe Philoſophie, née de l'in-
» dépendance & de la préſomption, leve
» aujourd'hui un front audacieux, s'arme
» de mille traits empoiſonnés qu'elle oſe
» lancer contre la Religion ; elle la pour-
» ſuit avec une fureur qui n'a point
» d'exemple. C'eſt tantôt par des attaques
» à découvert, tantôt par de ſombres
» marches, d'autant plus dangereuſes
» qu'elles ſont moins apperçues. On ne
» peut ſe diſſimuler les rapides progrès
» qu'elle fait journellement. Nous tou-
» chons preſque au temps d'une corrup-
» tion générale, ſuite funeſte de l'ex-
» tinction des vertus & de ces mœurs
» ſi pures, dont la Religion eſt une
» ſource intariſſable, & qui ont fait
» la gloire de nos Ancêtres..... Ce qui
» touche juſqu'aux larmes, ce ſont les
» périls auxquels notre jeuneſſe eſt ex-
» poſée. Que deviendra l'eſpoir de la
» Nation, lorſque ſes enfans, livrés de
» bonne heure à l'incrédulité & la li-

» cence, abjureront, du moins dans leur » cœur, la foi & les vertus de leurs peres, » & qu'ils n'auront déſormais, pour la » ſervir, d'autre motif & d'autre aiguillon, » qu'un intérêt baſſement perſonnel, auſſi » éloigné du Citoyen que du Héros, » &c. « ?

Tous les honnêtes gens applaudirent alors à ſon zele & à l'adreſſe qui l'avoit ſecondé. S'il eut contre lui les clameurs philoſophiques, reſſource ordinaire d'un Peuple qui ne ſait que crier, il obtint le ſuffrage de pluſieurs de nos célebres Ecrivains. M. *Piron*, entre autres, lui écrivit une Lettre que nous citons avec plaiſir. Elle fera juger du reſpect de ce Poëte pour la Religion, & de ſon mépris pour nos Philoſophes.

» Ma chrétienne & ſincere Palinodie, » MONSIEUR, après la ſatisfaction de ma » conſcience, ne m'en pouvoit cauſer » une plus ſenſible que de m'avoir rap- » pelé dans votre ſouvenir. Nos demi- » Beaux-Eſprits & nos quarts de Philo- » ſophes peuvent me ridiculiſer tout à

» leur aiſe : un ſuffrage auſſi déſirable que
» le vôtre, à tous égards, & ſur-tout
» pour l'Ouvrage en queſtion, acheve de
» m'en conſoler pleinement. Rien n'eſt
» plus flatteur, dit-on avec raiſon, que
» les louanges de quelqu'un que nous en
» ſavons mille fois plus digne & plus
» couvert que nous. Qui ne connoît dès
» long-temps, MONSIEUR, vos vertus &
» vos talens ! Comment donc ne ſerois-je
» pas touché de votre approbation? Oh !
» qu'il fait bon avoir affaire aux bonnes
» ames, & quand ſur-tout, comme la
» vôtre, elles ſont douées des lumieres du
» ſolide & véritable eſprit ! Votre indul-
» gence pour ma foibleſſe va juſqu'à lui
» donner une douce épithete : je regarde
» cette charitable abſolution comme un
» préſage de la rémiſſion d'en-haut ; elle
» m'en donne un avant-goût dont je ne
» puis trop vous remercier. C'eſt un pre-
» mier fruit que je tire déjà de mon ſin-
» cere repentir & de ma confeſſion pu-
» blique ; le ſecond, c'eſt MONSIEUR,
» la bonne inſpiration qu'à ce propos

» VOUS

» vous avez eu de m'adreſſer *le Philoſo-*
» *phiſme.* Je l'ai lu & relu avec un très-
» grand plaiſir.

» L'Avertiſſement reſpire la mâle &
» ſage éloquence des Docteurs de la vé-
» rité. Vous gémiſſez pathétiquement &
» pleurez à bon droit ſur l'abomination
» de la déſolation qu'annonce la Philo-
» ſophie moderne & diabolique, en ver-
» ſant, comme elle fait, le poiſon de
» l'indépendance & de l'irréligion dans
» le cœur de nos jeunes gens. Le tour
» que vous prenez pour foudroyer ces
» petits Capanées eſt ingénieux, & pour
» être enjoué n'en eſt pas moins aſſom-
» mant. Les Vers, pour être aiſés & na-
» turels, n'en ſont pas moins heureux, ni
» quelquefois moins ſublimes; je les re-
» lirai plus d'une fois encore. Je vous
» rends de très-humbles graces d'un pareil
» envoi; & je finis en vous priant d'être
» bien perſuadé que vous avez en moi un
» Serviteur très-reſpectueux & ſincere Ad-
» mirateur ».

PIRON.

TARGE, [*Jean-Baptiſte*] ci-devant Profeſſeur de Mathématique à l'Ecole Royale Militaire, né à Paris en 17..

La Traduction de pluſieurs Ouvrages Anglois, tels que l'*Hiſtoire d'Angleterre*, par *Smolett*, celle *de la Guerre de l'Inde*, celle *des Découvertes faites par les Européens*, &c. l'ont fait connoître avantageuſement dans la Littérature. Ces différentes Traductions ne ſont pas du premier mérite; mais nous en avons beaucoup qui ne les valent pas, & on peut lire celles-ci avec plaiſir.

TARTERON, [*Jérôme*] Jéſuite, mort à Paris, ſa patrie, en 1720, âgé de 75 ans.

Il a traduit *Juvenal*, *Perſe* & *Horace*, avec plus d'élégance, que d'exactitude & de préciſion; malgré cela, la Traduction de ce dernier Poëte eſt la meilleure que nous ayons juſqu'à préſent, après celle de *Sanadon*. Celle de *Juvenal* a été ſurpaſſée par M. *Duſſaulx*, qui vient d'en donner une qu'il ſera difficile de ſurpaſſer.

TAVERNIER, [*Jean-Baptiſte*] né à Paris en 1606, mort à Moſcow en 1686.

Ce Voyageur ne ſemble avoir couru le monde que pour inſtruire les Commerçans, & plus particuliérement encore les Joailliers. On trouve, à la vérité, des détails curieux & intéreſſans dans le récit de ſes Voyages; mais il ſeroit à préſent un mauvais guide en matiere de commerce. Tout a changé, depuis lui, à cet égard, dans l'Inde, la partie de l'Aſie ſur laquelle il s'eſt le plus étendu. En fait d'Hiſtoire, il s'en faut bien qu'il ſoit toujours croyable: il a cela de commun avec preſque tous les Voyageurs.

TENCIN, [*Claudine-Alexandrine* GUERIN DE] ſœur du Cardinal de ce nom, née à Grenoble, morte à Paris en 1749.

De la Vie monaſtique elle paſſa dans le monde, à la faveur d'un Bref du Pape, & s'engagea dans la Vie littéraire, pour laquelle elle parut avoir plus de vocation. Sa maiſon fut conſtamment le rendez-vous des Gens de Lettres, qui, à ce titre,

étoient assurés d'être bien accueillis. A force de voir des Auteurs, elle voulut le devenir à son tour. Cette émulation a produit le *Siége de Calais*, *le Comte de Comminges*, *& les malheurs de l'Amour*, trois Romans, dont le premier est, sans contredit, celui qu'on lit avec le plus de plaisir. Voici ce qui lui donna envie de le composer.

On avoit beaucoup parlé de Romans dans sa Société. On se plaignoit d'y trouver une marche & un dénouement trop uniforme, des Héros toujours amoureux & toujours sages. [Nos Romans modernes, fruit du libertinage de l'esprit & de la corruption des mœurs, n'avoient pas encore osé paroître.] Madame de *Tencin* prétendit qu'il étoit possible d'en composer un *décent*, en le faisant commencer à peu près où les autres finissent. Cette idée fut combattue, & la Dame promit de la réaliser, ce qu'elle fit dans le *Siége de Calais*. Elle ne tint pas tout à fait sa promesse, au moins quant à la décence; mais on y trouve de l'art, de la délicatesse, le ton

de la bonne Compagnie : agrémens cependant peu capables d'intéreſſer dans un Roman dont la vertu n'eſt pas le fondement, ſurchargé d'ailleurs d'épiſodes & d'incidens peu vraiſemblables.

Nous ne parlerons pas des anonymes Productions de Madame de *Tencin*.

On ſe reſſouvient encore de l'empire que cette Dame exerçoit ſur les Auteurs qu'elle recevoit. Elle les appeloit ſes *Bêtes*, & propoſa un jour à un Seigneur qui étoit venu la voir, le matin, de dîner avec ſa *Ménagerie*. Le goût de ces ſortes de Ménageries n'eſt pas tout à fait paſſé; les *Bêtes*, qui les compoſent, ſont même plus ſoumiſes, plus apprivoiſées que celles qui exiſtoient du temps de Madame de *Tencin*; mais, il faut en convenir, les nouvelles Surintendantes ne ſont pas, à beaucoup près, ni auſſi prévoyantes *, ni auſſi agréables.

* Elle avoit l'attention de donner, tous les ans, pour étrennes, aux Auteurs qu'elle recevoit chez elle, deux aunes de velours, pour en faire des culottes.

1. TERRASSON, [*Jean*] de l'Académie Françoiſe, de celle des Sciences, &c. né à Lyon en 1670, mort à Paris en 1750.

Madame de *Laſſey* diſoit de lui, *qu'il n'y avoit qu'un homme de beaucoup d'eſprit qui pût être d'une pareille imbécillité.* L'Abbé *Terraſſon* avoit beaucoup d'eſprit, en effet, mais il l'appliqua auſſi mal en littérature qu'en finances. Il prit parti dans le Syſtême de *Law*, qu'il *démontra* inébranlable juſtement la veille de ſa chute; il entra dans la diſpute des Anciens & des Modernes, & ſa *Diſſertation* contre l'*Iliade* d'*Homere*, ne vaut pas mieux que ſa Démonſtration. Son Roman de *Séthos* a le malheur d'être ennuyeux; mais on y trouve des morceaux dignes de l'Auteur du *Télémaque*. Sa Traduction de l'Hiſtoire univerſelle de *Diodore de Sicile*, eſt eſtimée & mérite de l'être.

La trempe d'ame de l'Abbé *Terraſſon* reſſembloit à celle de ſon eſprit, c'eſt-à-dire qu'elle étoit pleine d'élévation & de ſimplicité. C'étoit une eſpece de *La-*

*fontaine* dans le commerce de la vie. On lui demandoit un jour ce qu'il penſoit d'une Harangue qu'il devoit prononcer : *Elle eſt bonne*, dit-il avec plus d'ingénuité que d'orgueil ; *je dis très-bonne, tout le monde ne la jugera pas ainſi, mais je m'en inquiete peu.* Combien d'Auteurs en ont dit autant de leurs Ouvrages, ſans être auſſi excuſables que lui ? A l'égard de ſon opulence, il diſoit : *Je réponds de moi juſqu'à un million.* Il la vit s'évanouir en un moment avec la même tranquillité qu'il l'avoit acquiſe ; & lorſqu'il ſe trouva réduit au ſimple néceſſaire : *Me voilà tiré d'affaire*, dit-il ; *je revivrai de peu, cela m'eſt plus commode.*

Le même caractere ſe ſoutint juſqu'au dernier moment de ſa vie. Dans ſes derniers jours, il évaluoit en riant le dépériſſement des facultés de ſon ame. *Je calculois ce matin*, diſoit-il un jour à M. *Falconet*, ſon ami, *que j'ai perdu les quatre cinquiemes de ce que je pouvois avoir de lumieres acquiſes. Si cela continue, il ne me reſtera ſeulement pas la réponſe que*

*fit, au moment de mourir, ce bon M. de Lagny, à notre illuſtre Confrere Mauper-tuis.*

*Ce bon M. de Lagny* ne s'étoit occupé toute ſa vie que de calcul: étant à l'extrémité, ſa famille qui l'entouroit, n'en put tirer une ſeule parole. M. de *Maupertuis* promit de le faire parler *M. de Lagny*, lui cria-t-il, *le quarré de douze? Cent quarante-quatre*, répondit le mourant. Il expira un inſtant après.

2. TERRASSON, [*Matthieu*] Avocat au Parlement de Paris, de la même famille que le précédent, né à Lyon en 1669, mort à Paris en 1734.

On a de celui-ci un Recueil de *Diſcours*, de *Plaidoyers*, & de *Mémoires*, qu'on ne doit pas confondre avec la foule des Productions du Barreau: ces divers Ouvrages ſont écrits avec nobleſſe & facilité; mais l'Auteur ſemble y avoir trop prodigué l'eſprit. Son ſtyle eſt plus étudié que naturel, ce qui nuit à ſon éloquence, d'ailleurs très-eſtimable par la ſageſſe des prin-

cipes, la juſteſſe du raiſonnement, l'agrément de la diction toujours nette, élégante, & correcte.

Cet Avocat a travaillé pendant cinq ans au Journal des Savans.

THÉOPHILE, [ſurnommé VIAUT,] né à Clérac, dans l'Agénois, en 1590, mort à Paris en 1626.

De la vivacité dans le génie, de la facilité dans l'expreſſion, de la hardieſſe dans les penſées, mais très-ſouvent un défaut de goût & d'exactitude dans le ſtyle; voilà le caractere de ce Poëte, que ſes aventures fâcheuſes ont rendu auſſi célebre que ſes Ouvrages. Comme il avoit l'eſprit vif, il ſe laiſſoit emporter par l'impétuoſité de ſon imagination, qui ne lui donnoit pas le temps de réfléchir ſur les Pieces qu'il mettoit au jour. La Religion, ſur-tout, n'étoit point reſpectée dans les ſaillies qui lui échappoient au milieu des Sociétés; ce qui ne contribua pas peu à le faire rechercher de la jeune Nobleſſe de ſon temps, qui prétendoit allier les excès

de la débauche aux agrémens du bel-eſprit. Cette liberté de tout penſer & de tout dire, attira à *Théophile* un ſéjour de deux ans à la Conciergerie de Paris. Ce premier genre de punition fut ſuivi d'un banniſſement, juſtement mérité par des Vers impies & ſatiriques qu'il répandit dans le Public. Il ſe réfugia alors dans l'Hôtel de *Montmorency*, où il mourut, repentant de ſes fautes, entre les bras de *Mairet*, ſon ami.

*Théophile* eſt Auteur d'une Tragédie, intitulée *Pyrame & Thisbé*, que *Pradon*, intéreſſé à louer les mauvais Ouvrages, n'a pas craint de louer ſans meſure. Cette Piece n'eſt, dans le fond, qu'un amas de penſées bourſoufflées, d'alluſions froides & puériles, telles que celle-ci, où, en parlant du poignard de *Pyrame*, il dit :

Le voilà, ce poignard, qui du ſang de ſon Maître
S'eſt ſouillé lâchement; il en rougit, le traître.

Quand on s'exprime ainſi, eſt-on propre à faire de bonnes Tragédies? *Théophile* étoit plus heureux en im-promptus.

Il répondit ſur le champ à quelqu'un qui lui diſoit que tous les Poëtes étoient foux,

Oui, je l'avoue avecque vous,
Que tous les Poëtes ſont foux;
Mais ſachant bien ce que vous êtes,
Tous les foux ne ſont pas Poëtes.

Dans une autre circonſtance, une de ces Héroïnes de Société, qui ont toujours des Beaux-Eſprits à leurs gages, le preſſant de faire une comparaiſon d'elle avec le Soleil; *Théophile* qui n'étoit pas auſſi ſouple & auſſi reſpectueux que nos Poëtes d'aujourd'hui, fit ce Quatrain :

Que me veut donc cette importune?
Que je la compare au Soleil.
Il eſt commun, elle eſt commune,
Voilà ce qu'ils ont de pareil.

La bonhommie de ce temps-là permettoit ſans doute de ſe livrer à de pareilles ſaillies, qui ne ſeroient pas goûtées par nos modernes Soleils, qui valent bien ceux du temps de *Théophile*.

THEVENOT, [*Melchiſſedec*] Garde de la Bibliotheque du Roi, mort à Paris en 1692, âgé de 71 ans.

L'Hiſtoire de ſes *Voyages* eſt peu intéreſſante pour le commun des Lecteurs, parce qu'il parcourut peu de pays, & que la découverte des Livres rares, ſoit imprimés, ſoit manuſcrits, fut ſon principal objet. Les Amateurs de l'érudition, au contraire, lui ſauront toujours gré de nous avoir procuré quantité d'Ouvrages inconnus, dont la collection a beaucoup enrichi la Bibliotheque du Roi. On lui doit un Recueil précieux de Livres Chinois, & la premiere Traduction des principaux Ouvrages de *Confucius*, qu'il fit faire ſous ſes yeux, par un homme de cette Nation, qu'il attira à Paris dans cette vûe. C'eſt ſervir eſſentiellement les Lettres, que de contribuer à leur accroiſſement par les bonnes Productions étrangeres; on n'eſt pas toujours auſſi heureux, quand on n'y contribue que de ſon propre fond.

THOMAS, [*Antoine*] de l'Académie Françoiſe, ci-devant Profeſſeur au Collége de Beauvais, né dans le Dioceſe de Clermont en 17..

On avoit d'abord beaucoup eſpéré de ſes premiers eſſais dans la carriere des Lettres. On ſe flattoit qu'en ſe formant ſur les vrais modeles, ſon goût acquerroit les qualités néceſſaires à un bon Ecrivain; que ſon imagination renonceroit aux idées giganteſques; qu'il perdroit l'habitude de peſer ſur les mots; qu'il mettroit plus de liaiſon dans ſes phraſes, moins d'appareil dans ſes réflexions, plus de nombre, d'aiſance & de naturel dans ſon ſtyle; qu'il ſe déferoit enfin d'un ton de prétention & de pédantiſme, qui ſentoit trop le *nouveau venu de l'Univerſité* *. L'*Eloge du Chancelier d'Agueſſeau* & celui *de Duguay-Trouin* étoient encore bien éloignés de la perfection, mais ils ſuppoſoient de l'aptitude à y parvenir, ou du moins à en approcher.

* Expreſſion de *Corneille* dans le *Menteur*.

Pour ſon malheur, M. *Thomas* s'eſt laiſſé éblouir par des applaudiſſemens ſuſpects & trop précoces. Il s'eſt cru aſſuré de ſa réputation, & n'a plus voulu ſuivre d'autre guide que lui-même. A ce premier malheur, il s'en eſt joint un autre. La manie philoſophique eſt venue renforcer la bonne opinion qu'il avoit de ſes talens, & a achevé de répandre ſur ſes idées & ſur ſes expreſſions une morgue empeſée & ſentencieuſe, qui défigure totalement ſon ſtyle.

En Poéſie comme en Proſe, l'enflure, la froideur, la ſéchereſſe, le ton dogmatique, ſont les principaux traits qui lui donnent droit d'être cité, avec diſtinction, parmi nos *Lycophrons* modernes. De tous les Vers qu'il a donnés au Public [& dont on ne ſe doute pas que le nombre ſoit auſſi grand], on ne ſe ſouvient guere que de ſon *Ode ſur le Temps*, & de ſon *Epître au Peuple*. Le mérite de la premiere ſe réduit à deux ou trois Strophes, noyées dans un amas de grands mots vides de ſens & de poéſie; la ſeconde

offre, tout au plus, une douzaine de vers assez raisonnables. Le reste n'est qu'un Recueil de sentences rimées, & rendues assez exactement dans le goût des *Torva Mimalloneis implerunt cornua bombis*, dont *Perse* a si bien fait sentir le ridicule. Si la *Pétréide*, à laquelle M. *Thomas* travaille depuis dix ans, n'est pas d'un autre ton, l'immortel *Chapelain* pourra se vanter d'avoir un égal & même un vainqueur.

Les *Eloges historiques* paroissent plus assortis au génie de M. *Thomas*. On trouve de temps en temps, dans ceux qu'il a publiés, des étincelles de lumiere, des connoissances, quelques images brillantes, des traits fiers & vigoureux, des pensées fortes, exprimées avec une sorte d'énergie. Mais ces morceaux estimables sont absorbés par une monotonie, un appareil emphatique, qui les rendent presque ridicules aux yeux d'un Homme sensé. La plupart de ces Discours sont sans plan, sans ordonnance, sans suite. Ils n'offrent à l'esprit qu'un Recueil de réflexions plei-

nes d'enflure & de phraſes ſi peu liées les unes avec les autres, qu'on pourroit en renverſer l'ordre ſans déranger l'économie du ſtyle. L'Orateur y eſt toujours entraîné par la chaîne des événemens, ſoit qu'il manque de force ou d'adreſſe pour manier ſon ſujet, ſoit parce qu'il ignore que les Productions oratoires doivent avoir leur machine, comme le Poëme a la ſienne. Tout y eſt jeté au même moule, & empreint des mêmes couleurs. C'eſt par-tout la même lenteur dans la marche, la même uniformité dans les récits, la même tournure dans les réflexions, la même attitude dans les paralleles, la même ſymétrie dans les figures, la même ſurcharge dans les tableaux. Des exclamations froides & préméditées, des apoſtrophes paraſites, des chutes préparées de longue main, y tiennent lieu de ces grands mouvemens, de ces élans impétueux & inopinés, qui caractériſent la véritable éloquence. Il a cru ſans doute que le ſublime conſiſtoit dans une expreſſion pompeuſe & forcée; l'élévation

des ſentimens dans la recherche des grands mots; la chaleur & l'énergie dans un amas de métaphores outrées; la profondeur des penſées dans un jargon ſcientifique.

Les Lecteurs éclairés ſont bien éloignés de penſer ainſi, & d'être dupes d'un pareil charlataniſme, qui n'en impoſe qu'aux petits Eſprits. Ils ſavent que rien n'eſt beau que le vrai; que chaque choſe doit être revêtue des couleurs qui lui ſont propres; que trop de faſte dans le ſtyle eſt une preuve certaine de la ſtérilité de l'eſprit; que le naturel ſeul a droit de plaire, de ſaiſir, de toucher. Ils ſavent encore que la profuſion des penſées brillantes, l'intempérance des réflexions, le ton dogmatique dans la morale, le cliquetis des antitheſes, l'appareil de l'érudition, ne ſont rien moins que des moyens sûrs de captiver & d'intéreſſer, ſur-tout quand la chaleur & le ſentiment ne les animent point.

Or, M. *Thomas* ne cherche qu'à moraliſer ou à peindre, & ne paroît point ſen-

tir. Tout part de ſa tête; rien n'annonce que ſon ame ſoit émue & pénétrée.

Il ſeroit aiſé de donner une idée de ſon travail, en ſe le repréſentant dans *ſon Cabinet ſolitaire*, occupé à ſe monter méthodiquement l'imagination, à bander avec fatigue les reſſorts de ſon eſprit, à s'eſſouffler juſqu'à perdre haleine pour enfanter, ſelon *Horace*, des *Seſquipedalia verba*, qui ſe perdent en fumée, quoiqu'il ait *la Patrie à ſes côtés*, *la Juſtice & l'Humanité devant lui*, qu'il ſoit *environné des fantômes des malheureux*, *agité par la pitié*, que *les larmes coulent de ſes yeux*, que *les idées ſe précipitent en foule*, & que *ſon ame ſe répande au dehors* *.

Rien de plus ridicule qu'un Orateur peſamment grave, froidement paſſionné, qui ne s'échauffe & ne s'anime qu'à l'aide des métaphores, des apoſtrophes, des exclamations, dont toutes les reſſources

* C'eſt ainſi que s'exprime M. *Thomas* dans ſon *Diſcours* prononcé à l'Académie Françoiſe, le jour de ſa Réception.

conſiſtent à enfler les moindres conceptions, à donner un air myſtérieux aux idées les plus ſimples, à ſurcharger de parure les objets les plus minces. On diroit que M. *Thomas* voit tout à travers un microſcope. Les armes de la Nature ſe changent ſous ſa main en ornemens du Diſcours. Perſonne n'ignore qu'il eſt néceſſaire de plaire, afin de perſuader; mais cet Ecrivain ne ſemble vouloir perſuader que pour avoir lieu de plaire. Par-là il tombe dans l'écueil que *Quintilien* recommande ſi fort d'éviter. Selon ce Juge, auſſi éclairé que délicat en matiere d'éloquence, les beautés recherchées, la fauſſe richeſſe, le brillant paſſager du ſtyle, bien loin de ſubjuguer l'ame de l'Auditeur ou du Lecteur, l'éblouiſſent & l'émouſſent par un fade plaiſir. C'eſt ce qui fait que ceux qui ont le plus admiré les *Eloges* de M. *Thomas*, ſeroient bien embarraſſés de donner le réſultat des impreſſions qu'ils ont éprouvées en les liſant. L'attention y eſt continuellement diſtraite par les acceſſoires. Les métaphores, les phraſes prétendues ſubſtantielles, les

réflexions prodiguées y font perdre de vue l'objet principal. Tout ſe réduit à une admiration froide & momentanée, qui fatigue & fait bientôt naître le dégoût.

Un défaut très-eſſentiel & très-ordinaire à M. *Thomas*, eſt de tirer ſes métaphores préciſément des objets qui auroient beſoin eux-mêmes de métaphores pour être entendus. Telles ſont celles qu'il emprunte de la Géométrie, de la Métaphyſique, &c. Les Anciens, & les bons Ecrivains du Siecle dernier, avoient une toute autre méthode : comme les métaphores & les comparaiſons ne ſont deſtinées qu'à élaircir une penſée, qu'à la rendre ſaiſiſſante & palpable, ils ne preſentoient que des images connues & frappantes. Notre Orateur ſemble, au contraire, prendre plaiſir à embrouiller les choſes, ſous prétexte de les rendre plus claires : d'une obſcurité, il jette dans une autre, & perſonne n'a mieux vérifié le proverbe de l'Ecole, *obſcurum per obſcurius.*

A cette manie, il en ajoute encore une

autre, celle d'employer les termes des Arts les moins connus du commun des hommes. Le Lecteur eſt étonné de ſe trouver ſans ceſſe aux priſes avec des expreſſions ſcientifiques, toujours déplacées dans des Ouvrages de pure littérature, plus encore dans des Diſcours. Qu'on parcoure les différens *Eloges* de M. *Thomas*, on y rencontrera à chaque page des *maſſes*, des *calculs*, des *chocs*, des *réſultats*, des *machines*, des *points*, des *centres*, des *réactions*, des *ſecouſſes*, des *étendues*, des *limites*, des *plans*, des *reſſorts*... On y verra éternellement revenir ces expreſſions merveilleuſes, *forces de l'ame*, *forces du génie*, *forces humaines*, *forces réunies*; *vaſtes édifices*, *vaſtes fondemens*, *vaſtes deſſeins*, *imagination vaſte*, *génie vaſte*.... Par-tout ce ſont des *Ouvrages immenſes*, des *étendues immenſes*, des *génies immenſes*, des *ames immenſes*.... Il n'eſt pas poſſible de ſe retirer de *la chaîne des événemens*, de *la chaîne des devoirs*, de *la chaîne des idées*, de *la chaîne des corps*, de *la chaîne des temps*, de *la chaîne des êtres*.... Où

l'Orateur ſe plaît ſur-tout à nous promener, c'eſt *dans le monde phyſique*, dans *le monde moral*, *le monde politique*, *le monde intellectuel*..... Le plus doux de ſes plaiſirs eſt d'*imprimer le reſpect*, d'*imprimer la crainte*, d'*imprimer à*, d'*imprimer ſur*, d'*imprimer au dedans*, d'*imprimer au dehors*.....

Si nous le ſuivons dans des phraſes de plus longue haleine, il nous dira d'abord que *les paſſions, comme un limon groſſier, ſe dépoſent inſenſiblement en roulant à travers les Siecles, & la vérité ſurnage*; que *la Nature varie par des combinaiſons infinies les facultés intellectuelles de l'homme, comme les propriétés des êtres phyſiques* *.

Veut-il tracer les devoirs d'un Miniſtre, d'un Homme d'Etat? Il vous dira qu'*il doit gouverner comme la Nature, par des principes invariables & ſimples, bien organiſer l'enſemble, pour que les détails roulent d'eux-mêmes*; qu'il doit, *pour bien juger d'un ſeul reſſort, regarder la ma-*

* *Eloge de Sully.*

*chine entiere, calculer l'influence de toutes les parties les unes ſur les autres & de chacune ſur le tout, ſaiſir la multitude des rapports entre les intérêts qui paroiſſent éloignés ;* qu'il doit *faire concourir les diviſions même à l'harmonie du tout, veiller ſans ceſſe à retrancher la ſomme des maux qu'entraînent l'embarras de chaque jour, le tourment des affaires, le choc & le contraſte éternel de ce qui ſeroit poſſible dans la Nature & de ce qui ceſſe de l'être par les paſſions*.*

Des leçons ainſi énoncées ſont-elles propres à former de Grands Hommes, & ſon Héros eût-il compris quelque choſe à ce langage ?

Demandez-lui ce que c'eſt que la Guerre: Vous apprendrez que *cent mille hommes oppoſés à cent mille hommes forment des maſſes redoutables qui s'étudient, s'obſervent, combinent avec une ſage lenteur tous leurs mouvemens, & balancent avec*

* *Ibid.*

*un art terrible & profond la deſtinée des Etats* *.

Voulez-vous connoître les difficultés que *Deſcartes* eut à vaincre pour ſurmonter ſes préjugés ? Ecoutez.

*Comment y parvenir? Comment anéantir des formes qui ne ſont point notre ouvrage & qui ſont le réſultat néceſſaire de mille combinaiſons faites ſans nous? Il falloit, pour ainſi dire, détruire ſon ame & la refaire.*

*Tant de difficultés n'effrayerent point* Deſcartes; *il examine tous les tableaux de ſon imagination, & les compare avec les objets réels; il deſcend dans l'intérieur de ſes perceptions qu'il analyſe..... Son entendement, peuplé auparavant d'opinions & d'idées, devient un déſert immenſe* **.

Entendement peuplé d'opinions, puis devenu un déſert immenſe ! Si vous ne devenez pas Philoſophe après cela, ſera-ce la faute de l'Orateur ?

---

* *Eloge de Sully.*

** *Eloge de René Deſcartes.*

Ecoutons

Ecoutons encore : le Maréchal de *Saxe* étudioit *l'art qui enſeigne les propriétés du mouvement, qui meſure les temps & les eſpaces, qui calcule les vîteſſes & commande aux élémens dont il s'aſſujettit les forces,..... l'art de faire mouvoir tous ces vaſtes corps, d'établir un concert & une harmonie de mouvement entre cent mille bras, de combiner tous les reſſorts qui doivent concourir enſemble, de calculer l'activité des forces & le temps de l'exécution*.*

Liſez la Note du Diſcours, & vous ſaurez que cela ſignifie que le Maréchal de *Saxe* apprit les Mathématiques. Revenez enſuite au Texte, & vous apprendrez que *Maurice écartoit les barrieres du préjugé pour reculer les limites de ſon art, qu'après avoir trouvé le bien il cherchoit le mieux, qu'il s'élançoit au delà du cercle étroit des événemens, & créoit des combinaiſons nouvelles, imaginoit des dangers pour trouver des reſſources, étudioit ſurtout la ſcience de fixer la valeur variable*

* *Eloge de Maurice, Comte de Saxe.*

*& incertaine du Soldat, & de lui donner le plus grand degré d'activité poſſible.*

Dans l'Eloge du Chancelier *Dagueſſeau*, après avoir dit, en parlant des Loix qui furent faites pour le Peuple, lorſque nos Rois l'eurent délivré de la tyrannie des Nobles, que *cette* nouvelle *partie de la légiſlation choquoit les principes ou les abus de la légiſlation féodale, qui, à ſon tour, réagiſſoit contre elle, que les nouveaux droits des Peuples ſe heurtoient contre les droits uſurpés par les Nobles*, que les Loix n'offroient qu'*un édifice informe & monſtrueux que l'on prendroit pour un amas de ruines entaſſées au haſard*; il pourſuit en ajoutant, que cet immortel Chancelier *crut* qu'*au lieu de renverſer tout à coup ce grand corps, il valoit mieux l'ébranler peu à peu ou le réparer inſenſiblement ſur un plan uniforme & combiné dans toutes ſes parties.*

*Il décompoſe les reſſorts de toutes ces machines immenſes, obſerve celles qui, avec le moins de force, produiſent les plus grands mouvemens.* .....

*Il franchit les barrieres qui ſont entre l'homme & l'infini, &, le compas à la main, meſure les deux extrémités de cette grande chaîne. De ce monde intellectuel, l'hiſtoire le ramene au ſein de l'Univers. Tout ce que le torrent des âges a emporté, ſe reproduit à ſes yeux.....*

*Il voit la durée comme un eſpace immenſe dont il n'occupe qu'un point, il calcule les jours, les heures, les momens; il ramaſſe toutes les parties, &c. &c. &c.*

Quelle éloquence, grands Dieux! Eſt-ce ainſi que s'exprimoient les *Démoſthène*, les *Cicéron*, les *Bourdaloue*, les *Fénélon*, les *Boſſuet*, *Dagueſſeau* lui-même? Eſt-ce ainſi qu'écrivent de nos jours, dans des matieres bien plus abſtraites, les *Buffon*, & nos autres bons Ecrivains? Cependant on a vu couronner, on a vu applaudir un pareil galimatias; on a vu le Corps Philoſophique s'empreſſer d'en adopter l'Auteur; on a vu les Coryphées qui y préſident, nous retracer la Scene plaiſante où le Médecin de M. *Argan* ſe tue à encourager ſon fils *Thomas Dia-*

*foirus*, qui parloit à peu près de même; en lui criant avec complaiſance, *bon!.... fort bien!.... benè!,.... optimè!....* On lui a pardonné de s'être élevé, dans ſon premier Ecrit*, contre cette *Philoſophie orgueilleuſe qui voudroit élever la Religion naturelle ſur les débris de l'auguſte Religion de nos Peres*; d'avoir dit, en 1756, en parlant de M. de *Voltaire* que *le génie de cet homme célebre eſt un volcan qui ne jette plus aujourd'hui que de foibles étincelles, obſcurcies par beaucoup de cendres qui s'y mêlent*; que *cet Ecrivain, nourri des maximes Angloiſes, s'eſt abandonné à une liberté effrénée de penſer & de dire les choſes les plus dangereuſes.* L'indulgence eſt devenue pléniere, dès qu'il s'eſt montré digne d'être admis *in illo doctо corpore*, d'en ſaiſir l'eſprit & d'en adopter le terrible langage.

Un ſi grand honneur, il faut en con-

---

* *Réflexions philoſophiques & littéraires ſur le Poëme de la Religion naturelle*, vol. *in*-12, de 300 pages.

venir, n'a point été ſtérile pour le génie de M. *Thomas*. Fidele à ſes engagemens, malgré toutes les *réactions*, il s'eſt perſévéramment tenu renfermé dans *les formes intellectuelles & les forces combinées* de ſon ſtyle, & s'eſt élevé même au deſſus du *niveau* de ſon *immenſe génie*, dans ſon *Eſſai ſur le caractere, les mœurs, & l'eſprit des Femmes*. C'eſt là que les obſervations fines, les tableaux frappans, les expreſſions ſucculentes, les profondeurs merveilleuſes, ſe diſputent l'avantage de former une *maſſe* complette de fadeurs, d'incohérence, de futilités, d'inepties.

Jamais Ouvrage n'a été plus directement contre ſon objet, s'il eſt vrai qu'il ait été entrepris [comme on le dit] dans la vûe d'attirer le Sexe à la Philoſophie. Cette puiſſance doit ſe ſentir, en effet, aſſez affoiblie, pour ſonger à convoquer l'arriere-ban. Mais les recrues n'ont point été heureuſes. Les Femmes ont compris que le vernis philoſophique étoit celui de tous qui leur convenoit le moins, & le Re-

cruteur philoſophe s'eſt conſumé en pure perte.

Depuis la premiere Edition de notre Ouvrage, M. *Thomas* a publié un *Eſſai ſur les Eloges*, qui ajoute deux volumes à ſes autres Œuvres. On pourroit dire d'abord que c'eſt beaucoup pour une eſpece de Diſcours préliminaire; mais on fait volontiers grace à cette exubérance de richeſſes, en faveur des jugemens, des analyſes profondes, des juſtes critiques, des tableaux énergiques, de l'érudition choiſie, & ſur-tout du ſtyle moins maniéré & moins roide, qui regnent dans cette nouvelle Production. Il eſt vrai qu'on y trouve encore aſſez hors de propos des *maſſes*, des *chaînes*, des *réſultats*, quelques métaphores outrées, telles que des *cendres qui friſſonnent*, &c. &c. mais ce n'eſt que rarement, & ces expreſſions ne doivent être regardées que comme un reſte d'habitude dont l'Auteur ſe guérira totalement, en perfectionnant de plus en plus ſon goût.

Puiſqu'il paroît ſi diſpoſé à profiter des leçons qu'on lui donne, nous l'inviterons à porter les derniers coups au vice radical, qui ſera toujours l'ennemi de ſes talens, c'eſt-à-dire, à ſe défaire de cette morgue philoſophique dont il ne paroît pas encore ſentir aſſez les travers; à ſe perſuader qu'il ne ſaura jamais bien écrire, que quand ſa diction ſera pleinement modeſte & naturelle; que ce n'eſt pas être lumineux, que de s'attacher à des penſées plus compliquées que nettes & animées; que ce n'eſt pas être élégant, que d'employer des tours pénibles & des expreſſions étrangeres aux idées; que c'eſt être bien loin de l'éloquence, que de n'avoir que cette eſpece de ſentiment qui naît de l'imagination, & non celui dont la ſource eſt dans le cœur. A quoi bon ſe tant tourmenter pour ſe donner un air de ſupériorité qui n'en impoſe à perſonne, quand il n'eſt pas le fruit de la vigueur de l'eſprit & de l'élévation de l'ame? Dans ſes *Eſſais*, ſoit impuiſſance, ſoit mépriſe, M. *Thomas* a trop confondu la

fauſſe dignité avec la véritable. Trop occupé du ſoin de paroître maîtriſer ſon ſujet, il l'oublie & s'en écarte. Au lieu de ſe borner à ce qui regardoit les Eloges, il ne s'apperçoit pas qu'il ne fait que l'hiſtoire de la louange. Au lieu de s'appliquer à faire connoître les Ecrivains Panégyriſtes, il ne s'attache le plus ſouvent qu'à peindre les Héros qu'ils ont célébrés. Au lieu de donner des regles pour le genre d'éloquence qu'il a choiſi, il ne ſonge qu'à déclamer contre ſes abus dans tous les temps. Pour vouloir enfin trop régenter ſon Lecteur, il l'indiſpoſe; & pour vouloir ſe montrer Philoſophe, il s'éloigne du ton de cette noble fierté qui domine: il n'a que celui de l'orgueil qui boude.

THOMASSIN, [*Louis*] Oratorien, né à Aix en Provence en 1619, mort en 1695; plus ſavant Théologien qu'habile Littérateur.

On a de lui une *Méthode d'étudier & d'enſeigner chrétiennement les Poëtes*, une

autre pour *étudier & enſeigner la Philoſophie*, une troiſieme pour *étudier & enſeigner la Grammaire*, qui prouvent qu'il auroit beaucoup mieux fait de s'en tenir aux ſeules matieres de Théologie. On rencontre néanmoins dans ſes Méthodes quelques bonnes obſervations; mais il faut les aller chercher dans un amas d'inutilités & d'idées communes, qui laſſeroient l'eſprit le plus patient. Le P. *Thomaſſin étoit*, dit * l'Abbé *Lenglet*, *un homme de paſſage & non de raiſonnemens, qui copioit par lui-même & réfléchiſſoit par autrui*, & qui ne ſavoit pas ſa Langue, auroit-il pu ajouter.

THOU, [*Jacques-Auguſte* DE] Préſident au Parlement de Paris, ſa patrie, né en 1553, mort en 1617.

Son *Hiſtoire univerſelle*, qui ne renferme que l'eſpace de ſoixante-deux ans, eſt beaucoup plus eſtimable par le ſtyle que

* Dans la Préface de ſa *Méthode pour étudier l'Hiſtoire.*

par l'expreſſion. Nous expliquerons ceci, en diſant qu'elle eſt écrite d'un ton noble & intéreſſant, mais défigurée par une latinité peu sûre, & ſurchargée d'une infinité de noms qu'il a rendus barbares, ſous prétexte de les latiniſer. C'eſt pourquoi il a fallu joindre à cette Hiſtoire une eſpece de Vocabulaire, pour éclaircir l'obſcurité de ces noms, qui euſſent été méconnoiſſables ſans ce ſecours. A cela près, on ne ſauroit trop admirer l'étendue des connoiſſances, des recherches, & la littérature qu'elle offre à l'eſprit du Lecteur, étonné de voir tant d'événemens traités ſans confuſion & avec une rare ſupériorité. Ce n'eſt pas que le génie de M. de *Thou* ne s'abaiſſe quelquefois à certains objets fort accrédités de ſon temps, tels que les prédictions, les préſages, &c. qu'il ne s'engage quelquefois dans des digreſſions un peu longues, & ne s'écarte de ſon ſujet principal; mais il ſait y revenir enſuite, & ſe faire pardonner ſes écarts. La Politique, la Guerre, les Loix, la Littérature, tout prend ſous ſa plume

un caractere de dignité, d'aiſance, de profondeur, qui donne la plus haute idée de ſes lumieres, ſoit acquiſes, ſoit naturelles.

Un travers qu'il eût dû certainement éviter, eſt un ton de partialité qui le rend téméraire dans ſes conjectures, injuſte dans ſes jugemens, trop libre dans ſes réflexions, trop amer dans ſes cenſures, toutes les fois qu'il s'agit des Papes, du Clergé, & de ceux qui gouvernoient de ſon temps. Autant il eſt ſévere à cet égard, autant eſt-il facile à ſe laiſſer entraîner au penchant qui le porte à adoucir, à juſtifier la conduite des Calviniſtes, à faire valoir le mérite de leurs Chefs, & à célébrer les talens de ceux qui étoient attachés à leur Secte.

Ces ſentimens, trop marqués en différens endroits dans ſon Hiſtoire, firent naître des doutes ſur ſa catholicité, & le firent accuſer par pluſieurs Ecrivains, d'être ſecrétement du parti pour lequel il montroit tant d'indulgence. Cette accuſation a été combattue & réfutée par

ſes Contemporains, ainſi que par des Ecrivains qui lui ſont poſtérieurs. D'ailleurs, la maniere dont il eſt mort, en ſoumettant tous ſes Ecrits au jugement de l'Egliſe, eſt une preuve convaincante de l'orthodoxie de ſes ſentimens. S'il s'eſt échappé quelquefois, on doit plutôt attribuer ſes écarts à de certaines ſéductions momentanées, qui agiſſent plus ſur le cœur que ſur l'eſprit.

Nous ne parlons pas de ſes Poéſies, qui furent eſtimées de ſon temps, & qui ſont aujourd'hui peu dignes d'être recherchées.

TILLEMONT, [*Louis-Sébaſtien* LE NAIN DE] Prêtre de l'Oratoire, né à Paris en 1637, mort en 1698; Eleve de *Nicole*, & plus ſavant que ſon Maître, quoique moins célebre.

Il eſt un des premiers Ecrivains qui aient débrouillé parmi nous l'Hiſtoire des Empereurs; & celle qu'il en a compoſée, eſt encore lue avec eſtime, malgré tous les Ouvrages qu'on a publiés depuis ſur

le même ſujet. L'Auteur n'écrit que d'après les Livres originaux, & une ſage critique vient toujours à l'appui de ce qu'il avance. Il a d'ailleurs l'attention de citer à la marge les ſources où il a puiſé, attention indiſpenſable à tout Ecrivain convaincu qu'en fait d'Hiſtoire il vaut mieux ne rien haſarder, que de ſavoir revêtir ſes fauſſes conjectures des agrémens du ſtyle. Celui de M. *le Nain* eſt ſimple, méthodique, & ſans prétention, qualités qui ont dû couter à cet Auteur plus qu'on ne penſe.

Ses *Mémoires* pour ſervir à l'Hiſtoire eccléſiaſtique des ſix premiers Siecles, ſont écrits de la même maniere; c'eſt toujours le même ordre, la même netteté, la même exactitude, la même modeſtie. Cette modeſtie ſe montre ſur-tout bien avantageuſement pour la gloire de l'Auteur dans une *Lettre au P. Lami*, où il réfute le ſentiment de cet Oratorien, qui prétendoit que *Jéſus-Chriſt* n'avoit pas fait la Pâque la veille de ſa mort. On peut propoſer cette Lettre aux Ecri-

vains polémiques comme un modele de raiſonnement, d'érudition, & encore plus de cette politeſſe ſi rarement obſervée dans les diſputes.

TILLET, [*N.*] Directeur de la Monnoie à Troies, né en 17.., mérite une place parmi les Auteurs véritablement utiles à leur Patrie. Pluſieurs Ouvrages ſur les Grains, auſſi inſtructifs que bien écrits, aſſurent ſes droits à la reconnoiſſance de tous ceux qui s'intéreſſent aux avantages réels de la Société. Les Auteurs de ce mérite ſont d'autant plus eſtimables de s'attacher aux objets eſſentiels de nos premiers beſoins, qu'ils ſacrifient à l'utilité publique une célébrité qu'on n'accorde guere, dans ce Siecle frivole, qu'à des Auteurs frivoles. Mais les ſuffrages du Gouvernement & des Hommes ſages, ſont bien capables de les dédommager de la petite gloire qu'ils perdent, & qui ne vaut pas la ſatisfaction légitime que doit éprouver quiconque peut dire, comme M. *Tillet, j'ai ſervi mes Concitoyens.*

TIPHAIGNE DE LA ROCHE, [*N.*] Médecin de la Faculté de Caen, de l'Académie de Rouen, né dans le Dioceſe de Coutances, mort en 1774, âgé de 45 ans, a fait pluſieurs Ouvrages qui ſont écrits d'un ſtyle élégant & facile, mais dans leſquels on voudroit plus de juſteſſe dans les idées, & moins d'un certain enthouſiaſme, qui eſt plutôt l'effet de la ſingularité, que le fruit du génie. *Amilec* ou *la Graine des Hommes*, renferme une critique très-ingénieuſe des ridicules des Artiſtes, des Savans, principalement des Phyſiciens, des Naturaliſtes, & de tous les faiſeurs de ſyſtêmes. Les plaiſanteries de l'Auteur ſur les divers états de la vie, ſont, à la vérité, auſſi anciennes que ces états mêmes, mais elles ſont renouvelées d'une maniere très-piquante & très-philoſophique. Son Eſſai ſur l'Hiſtoire économique des mers occidentales de France, peut être mis au nombre des Ouvrages les plus utiles qui aient paru de nos jours. On y voit par-tout le bon Citoyen & le Phyſicien éclairé. En liſant

le premier chapitre, qui ſert d'introduction, on croit entendre *Pline* l'ancien.

Nous ne parlons pas de ſes autres Ouvrages. Ils annoncent également l'Ecrivain ingénieux, utile, mais ſyſtématique.

TITON DU TILLET, [*Evrard*] Commiſſaire Provincial des Guerres, de pluſieurs Académies de Province & des Pays étrangers, né à Paris en 1677, mort dans la même ville en 1762.

Peu d'Hommes ont eu un goût plus vif pour les Lettres & les Arts, & ont été auſſi jaloux de la gloire de ceux qui les ont cultivés. Notre Nation ſur-tout excitoit, à cet égard, l'enthouſiaſme de M. *Titon*. L'ardeur de ce zele lui inſpira la noble idée d'élever un Parnaſſe en bronze, deſtiné à immortaliſer les plus illuſtres de nos Poëtes & de nos Muſiciens. Il y conſacra ſes ſoins & des dépenſes conſidérables. Si ſa fortune lui eût permis de remplir ſon projet en grand, il l'auroit fait exécuter dans une Place publique ſur le modele placé aujourd'hui dans la Bibliotheque du Roi.

Il ne s'eſt pas contenté d'accorder aux uns des Statues, aux autres des Médaillons, dans la Deſcription qu'il a donnée en un volume *in-folio*, de ce Monument patriotique, il a inſéré un extrait de la vie, & donné le Catalogue des Poéſies de ceux qu'il a jugés dignes d'y avoir place. Cet Ouvrage eſt, ſans contredit, ce que nous avons de plus complet pour l'Hiſtoire de nos Poëtes. Il faut avouer cependant que M. *Titon* auroit dû mettre plus de diſcernement dans le choix de ceux qu'il a gratifiés de l'apothéoſe; *Abeille*, *Baïf*, *Colletet*, *Dalibrai*, *l'Etoile*, &c. ne devoient jamais s'attendre à figurer parmi ſes Héros; & la diſtinction ceſſe d'être flatteuſe, quand elle eſt trop prodiguée.

Après tout, ſi cette indulgence peut paroître exceſſive aux yeux des Gens de goût, l'ouvrage n'en fait pas moins d'honneur aux ſentimens de M. *du Tillet*, également eſtimable par ſes vertus ſociales, par l'aménité de ſes mœurs, la franchiſe de ſes procédés, & par les ſervices mul-

tipliés qu'il a rendus aux Gens de Lettres.

Tant de titres étoient plus que ſuffiſans pour le mettre à l'abri des inſultes de M. *de Voltaire*, qui devoit, en ſon particulier, lui ſavoir gré de l'avoir ſi bien partagé dans les honneurs qu'il a accordés à nos grands Poëtes; mais la gloire ne le touche qu'autant qu'elle eſt excluſive, & M. *Titon* avoit aſſez de lumieres, de juſtice & de goût, pour lui préférer le grand *Rouſſeau*.

Les autres Gens de Lettres ont été plus reconnoiſſans. On feroit un gros volume, ſi l'on vouloit recueillir tous les Vers qui ont été compoſés à la louange de l'Auteur du Parnaſſe François. Il ſuffit de rapporter un Diſtique Latin & un Quatrain, deſtinés à être mis au bas de ſon portrait. C'eſt ce qu'on a fait de plus court & de meilleur.

*Vivere dent aliis Vates, tu Vatibus ipſis*
*Vivere das; Pindo vivis & ipſe tuo.*

*

* *

Du Titon de l'antiquité,
A celui de nos jours, voici la différence ;
L'un reçut & perdit ſon immortalité,
L'autre en jouit & la diſpenſe.

TORNÉ, [*Pierre-Anaſthaſe*] Abbé, de l'Académie de Nancy, né dans le Dioceſe de Tarbes en 17..

On dit que ſes *Sermons* ont eu du ſuccès dans le débit ; en ce cas, il eſt fâcheux pour leur Auteur qu'on les ait imprimés. Ecrits d'un ſtyle, tantôt maniéré, tantôt lâche, & toujours froid, l'Orateur y ſemble méconnoître le ton convenable aux différens ſujets qu'il traite. L'Ecriture ſainte & les Peres s'y trouvent perpétuellement fondus ſans aucune citation, de maniere qu'il faut être très-verſé dans la lecture des Livres ſaints & des Ouvrages des Peres, pour diſtinguer ce qui appartient à M. l'Abbé *Torné*. Il a beau, dans ſa Préface, prévenir le Lecteur ſur cette ſingularité, ſon aveu ne le met point à l'abri de l'accuſation de *Plagiat*, parce qu'il prend un ſoin marqué de cacher juſqu'à

quel point il l'a pouſſé. D'ailleurs les morceaux qu'il a empruntés des ſources, ne ſont pas aſſez bien adaptés à ſon ſtyle, pour qu'on ne s'apperçoive pas d'une bigarrure qui déplaît à tout Lecteur délicat.

TOUCHE, [*Claude* GUYMOND DE LA] né en 1726, mort à Paris en 1760.

Une *Epître à l'Amitié* & quelques autres morceaux compoſent ſes Poéſies fugitives, qui plaiſent à l'imagination, quoiqu'elles ne ſoient pas exemptes de défauts. Sa plus grande réputation vient de ſa Tragédie d'*Iphigénie en Tauride*, Piece qui eut un grand ſuccès, & reſtée au Théatre, malgré ſes endroits foibles & même vicieux. L'amour en eſt exclu; ce qui ſeroit une preuve du génie de l'Auteur pour le genre tragique, ſi les ſituations, qui ſont quelquefois touchantes, étoient plus naturelles, plus vraiſemblables, & la verſification moins dure & moins hériſſée. Il eſt difficile qu'une Tragédie ſoit bonne, avec des imperfections auſſi marquées. Cependant le Public revoit avec plaiſir

celle-ci, parce que le ſujet en eſt beau; parce ce qu'il y a de l'action, une conduite aſſez réguliere; parce que les ſentimens en ſont bien approfondis, & qu'il y regne en général un ton d'intérêt & de chaleur qui annonce de vrais talens La Scene d'*Oreſte* & de *Pylade* eſt de la plus grande nobleſſe & du pathétique le plus attendriſſant.

Ce jeune Poëte travailloit à une ſeconde Tragédie, lorſqu'une mort imprévue l'enleva au Théatre, où ſa carriere auroit pu devenir plus glorieuſe que celle de ſes rivaux, pour peu qu'il eût eu le temps de perfectionner ſon génie.

Il ne faut pas le confondre avec un Auteur du même nom, à qui nous devons une excellente Grammaire, intitulée, *l'Art de bien parler François*. Ce M. de *la Touche*, qui vivoit encore au commencement de ce Siecle, n'a pas été aſſez heureux pour trouver place chez aucun de nos Lexicographes. Cet oubli vient ſans doute de ce qu'il paſſa ſa vie en Hollande, où il s'étoit réfugié après la révocation de l'Edit

de Nantes. Son Livre n'a pas laiſſé d'avoir beaucoup d'Editions. Il eſt le meilleur qu'on puiſſe mettre entre les mains des Etrangers qui voudront ſe perfectionner dans notre Langue, à cauſe de l'attention qu'il a de relever les fautes particulieres à chaque Nation pour la maniere de la prononcer.

TOUR, [*Bertrand* DE LA] Docteur de Sorbonne, de l'Académie de Montauban, né à Toulouſe en 17..

Il y a beaucoup de morceaux foibles & négligés dans les quinze volumes de Sermons, de Panégyriques, & de Diſcours Moraux, qu'il a donnés au Public. Son éloquence, pour être trop féconde, tombe quelquefois dans le puéril & dans le froid. On peut dire cependant que ſi cet Orateur eût donné plus de temps à ſes Productions, il eût tiré un parti plus avantageux de ſes lumieres & de ſes talens, ſoit pour l'édification du Public, ſoit pour ſa propre gloire.

Ses *Diſſertations* ſur des matieres de

Littérature, offrent une infinité de remarques utiles & de choſes très-bien vues, qui feroient plus d'effet, ſi le ſtyle en étoit moins incorrect & ſur-tout moins diffus.

TOUR-DU-PIN, [*Jacques-François-René* DE LA] Prédicateur ordinaire du Roi, de l'Académie Royale de Nancy, mort en 1765, âgé de 44 ans.

L'impreſſion, écueil ordinaire des Orateurs, n'a point nui à la réputation de ſes Diſcours, que ſa maniere de les débiter gâtoit un peu. Nous avons de lui quatre volumes de *Sermons*, & deux volumes de *Panégyriques*, qu'on ne propoſera pas comme des modeles, mais qui peuvent lui donner un rang diſtingué parmi le petit nombre de véritables Orateurs qu'a produits notre Siecle. » Plans ſimples, & » preſque toujours pris dans le cœur du » ſujet; ſtyle facile, uni, coulant, aſſez » concis, mais ſans ſéchereſſe, plus dé- » licat que recherché, ne s'élevant qu'a- » vec les choſes qu'il traite, en n'emprun-

» tant jamais ſa force que de l'énergie même » des objets ; & coloris, en général, » auſſi doux qu'égal : voilà, dit M. de » *Querlon*, l'idée que nous donnerions » de ſon genre ". Nous adoptons cette idée avec d'autant plus de confiance, qu'elle eſt conforme à la vérité, & que le Journaliſte a prononcé ce jugement après la mort de l'Auteur.

TOURNEMINE, [*René-Joſeph* DE] Jéſuite, né à Rennes, mort à Paris en 1739, âgé de 78 ans.

Son érudition étoit auſſi étendue que variée. Il a fourni une quantité prodigieuſe de *Diſſertations* au *Journal de Trévoux*, dont les unes ont pour objet la Théologie, les autres la Morale, quelques-unes la Phyſique, & le plus grand nombre, différentes matieres de Littérature. Ces Diſſertations ont enrichi longtemps ce Journal, qui n'a pas toujours eu des Coopérateurs du même mérite.

Le P. *Tournemine* eut de grands demêlés avec le P. *Hardouin*, ſon Confrere, qui lui répondoit,

répondoit, *qu'il ne ſe levoit pas tous les jours à trois heures du matin pour dire ce que les autres ont dit.*

TOURNEUR, [*Pierre* LE] Cenſeur Royal, & ancien Secrétaire général de la Librairie, né à Valognes en 17..

Il a eu un mérite bien rare parmi les Traducteurs, celui de ſurpaſſer ſon original. *Les Nuits* d'*Young*, telles qu'il les a données dans notre Langue, ſont préférées à l'Ouvrage Anglois. Peu de Livres ont eu autant de ſuccès que celui-ci, & peu en ont été plus dignes. M. *le Tourneur* a eu le talent d'embellir, par une touche auſſi vigoureuſe que ſublime, les moindres penſées du Poëte lugubre & énergique qu'il a traduit, mérite qui ne doit pas paroître médiocre aux yeux de ceux qui ſavent que la Langue Angloiſe eſt ſupérieure à la nôtre, pour rendre les idées ſombres, fortes & pittoreſques.

Cet Auteur travaille préſentement, en Société avec M. le Comte de *Catuélan* & M. *Fontaine Malherbe*, à la Traduction

du Théatre de *Sakeſpeare*, dont on a déjà publié trois volumes. Cette Traduction, à laquelle il a, dit-on, la principale part, lui a attiré les anathêmes du Patriarche que les Lettres & la Philoſophie viennent de perdre : M. de *Voltaire*, offenſé de ce qu'on n'a pas parlé de ſes Tragédies dans le Diſcours qui précede celles du Poëte Anglois, ne put retenir ſon reſſentiment, comme il eſt aiſé d'en juger par pluſieurs de ſes Lettres, & entre autres, par celle qui eſt imprimée dans la ſeconde édition du *Bureau d'Eſprit*, où il traite M. *le Tourneur* de *faquin*, de *maraud*, d'*impudent imbécille*, de *monſtre*, &c. *Tachez*, dit-il enſuite à la perſonne à qui cette honorable Lettre eſt adreſſée, *tâchez, je vous prie, d'être auſſi en colere que moi, ſans quoi je me ſens capable de faire un mauvais coup.*

Les réflexions ſe préſentent ici en foule à notre eſprit : nous nous contenterons de remarquer qu'il n'y a peut-être pas d'homme de Lettres plus honnête, ni qui ait des mœurs plus douces, que celui que

M. de *Voltaire* traitoit, peu de jours avant ſa mort, de *maraud* & de *monſtre*.

Au reſte, M. *le Tourneur* a été couronné dans pluſieurs Académies; mais, nous le répéterons toujours, & nous ſommes aujourd'hui plus en droit que jamais de le répéter, ces Couronnes ne ſont que la moindre partie de la gloire de tout homme de mérite.

TOURNEUX, [*Nicolas* LE] Chanoine de la Sainte-Chapelle, né à Rouen en 1640, mort à Paris en 1689.

En 1675, il remporta le prix de l'Eloquence à l'Académie Françoiſe, par un Diſcours qu'il compoſa, dit-on, la veille du jour où l'on devoit examiner les Ouvrages préſentés au concours. Cette Anecdote, quand elle ne ſeroit pas exacte, prouve au moins la grande idée que ceux qui le connoiſſoient, avoient de ſa facilité. Ce talent d'écrire avec promptitude s'eſt annoncé dans pluſieurs Ouvrages de Théologie & de Morale, dont quelques-uns ont été mis à l'*Index*. Son *Année chrétienne* a ſubi ce ſort, parce qu'elle laiſſe

tranſpirer des opinions que l'Auteur avoit puiſées dans un commerce intime avec MM. de *Port-Royal.* Malgré cela, bien des Femmes d'une certaine dévotion y ſont encore attachées, par la raiſon qu'elles peuvent dire, avec encore plus de vérité que les Hommes,

*Nitimur in vetitum, cupimuſque negata.*

Pour qu'on ne nous accuſe point d'injuſtice à l'égard de cet Ouvrage, nous conviendrons qu'il eſt écrit d'un ſtyle pur, noble, élégant, & propre à inſpirer la piété, à l'eſprit de ſimplicité près, qui doit cependant en être le premier caractere. Les *Regles de la vie chrétienne*, du même Auteur, ſont également remplies de maximes ſolides, de ſages principes. Il s'y montre par-tout nourri de la lecture des Livres ſaints, & les explique à ſa maniere avec autant d'élégance que d'onction.

TOURON, [*Antoine*] Dominicain, né à Graulhet, Dioceſe de Caſtres, en 1686, mort à Paris en 1775.

Ceux qui préferent l'agrément à l'utilité, le chercheroient en vain dans ſes Ouvrages; mais ceux qui ſavent eſtimer les fruits d'un travail épineux, l'érudition bien digérée, préſentée avec méthode & clarté, la trouveront dans ſon *Amérique chrétienne*, & dans ſon *Hiſtoire des Hommes illuſtres de l'Ordre de Saint-Dominique.*

TOURREIL, [*Jacques* DE] de l'Académie Françoiſe & de celle des Inſcriptions, né à Toulouſe en 1656, mort en 1714.

Sa facilité pour écrire étoit étonnante, ce qui ne veut pas dire qu'il ait toujours bien écrit. Lorſque l'Académie préſenta à *Louis XIV* ſon Dictionnaire, *Tourreil*, qui pour lors étoit à la tête de ſes Confreres, compoſa dans cette occaſion vingt-huit complimens différens, tous avec un ton & des tournures particulieres. Cet art de complimenter de tant de façons differentes, devoit lui donner

une grande conſidération dans un Corps complimenteur comme celui dont il étoit membre ; mais cette diſtinction eſt une pauvre gloire pour quiconque prétendroit s'y borner. *Tourreil* voulut étendre la ſienne au delà du cercle académique, & entreprit dans ce deſſein la Traduction des Harangues de *Démoſthène*. En cela, il s'eſt trompé ; car pour vouloir embellir ſon Original par les ornemens de l'Art, il l'a abſolument défiguré. L'Orateur Grec y conſerve à peine quelques traits de cette éloquence mâle, rapide & preſſante qui lui étoit ſi familiere. Son génie eſt énervé ſous la plume Académicienne, qui ne montre que de l'eſprit où il faudroit de la vigueur, du naturel, de la ſimplicité, de l'élévation. Auſſi *Boileau* appeloit-il cette verſion *un monſtre*.

Il eſt étonnant que de plus de deux mille Traductions d'Auteurs Grecs & Latins, qui ont été faites en notre Langue, on en trouve à peine dix qu'on puiſſe regarder comme bonnes. L'Abbé d'*Olivet* en

apporte une raiſon qui paroît aſſez juſte. » Un habile Traducteur, dit-il *, doit » être un *Protée* qui n'ait point de forme » immuable, & qui ſache prendre toutes » les diverſes formes des Originaux. Mais » pour cela, outre la ſouplеſſe du génie, » il faut de la patience : vertu qui manque » plus que le génie aux François, & qui » manque ſur-tout aux Traducteurs ; car » tout Ecrivain ne fait effort qu'à pro- » portion de la gloire qu'il ſe promet de » ſon Ouvrage ; & comme les Traduc- » teurs ſavent que le préjugé du Public » n'attache qu'une gloire médiocre à leur » travail, auſſi ſont-ils ſujets à ne faire » que des efforts médiocres pour y réuſ- » ſir ".

Après avoir condamné la maniere de traduire de *Tourreil*, on doit rendre juſtice aux deux Préfaces excellentes qu'il a miſes à la tête de ſa Traduction. L'état de la Grece, du temps de *Démoſthène*, y

* Dans ſa continuation de l'*Hiſtoire de l'Académie Françoiſe.*

eſt préſenté avec autant d'érudition que d'habileté. Les réflexions y ſont lumineuſes & fortement exprimées ; ce qui prouve que, pour écrire au moins paſſablement, il faut ſuivre ſon propre caractere, quand on n'a pas aſſez de nerf & de ſoupleſſe pour ſe plier à celui des grands Modeles.

TOUSSAINT, [*François-Vincent*] Avocat, de l'Académie de Berlin, né à Paris en 1715, mort à Berlin en 1772, où il étoit Profeſſeur de Belles-Lettres Françoiſes.

De tout ce qu'il a écrit [& le nombre de ſes Productions eſt aſſez conſidérable], le ſeul Ouvrage qui lui ait donné de la célébrité, eſt ſon Livre des *Mœurs* ; nouvelle preuve que la plupart des Eſprits de ce Siecle n'ont cru pouvoir ſe faire un nom qu'en s'écartant des routes ordinaires, & en débitant des ſyſtêmes oppoſés à toutes les idées reçues. Ce Livre fut accueilli par les Philoſophes, & condamné par le Parlement de Paris auſſi-tôt qu'il

parut. Sous prétexte de donner des leçons de Morale, l'Auteur y débite des maximes abſurdes, & renverſe le plus ſouvent les notions des vertus, les plus invariables dans leurs principes. Il eſt vrai que la Philoſophie de l'Ecrivain des *Mœurs* a ſu du moins reſpecter quelque choſe. Elle n'a point attaqué, comme on l'a fait depuis, l'exiſtence de Dieu, l'immortalité de l'ame, la néceſſité d'un Culte; elle ne s'eſt point élevée contre certains préceptes de la Morale chrétienne, tels que le pardon des offenſes, &c.; elle ne s'eſt point conſumée en raiſonnemens en faveur du ſuicide, de l'adulterre, de la vengeance; au contraire, elle ne s'eſt jamais écartée d'un caractere de modération, de reſpect, à l'égard du plus grand nombre des vertus religieuſes & ſociales. Elle a même cela de particulier, qu'elle s'exprime avec une douceur & une onction rares dans tout ce qui appartient à la Philoſophie. Ce ton a ſans doute déplu aux autres Philoſophes, & les Beaux-Eſprits de ce Corps ſe ſont égayés en donnant

à M. *Touſſaint* le nom de *Capucin de la Secte*. L'expreſſion eſt heureuſe; mais ces Meſſieurs devroient ſavoir que, ſi cet Auteur, réprouvé parce qu'il eſt décent, honnête, raiſonnable dans la plupart de ſes ſentimens, n'a pas mérité d'être célébré par eux, comme tant d'autres, il n'en a pas moins le mérite d'écrire d'une maniere bien ſupérieure aux Auteurs de *la Philoſophie du bon ſens*, du *Code de la Nature*, du *Chriſtianiſme dévoilé*, & de tant d'autres rapſodies auſſi inſupportables par l'extravagance des idées, que par la bizarre contexture du ſtyle.

A propos du Livre de M. *Touſſaint*, il n'eſt pas inutile d'obſerver qu'il a paru, il y a quelques années, un *Eſſai ſur les mœurs du temps*, par M. *Reboul*, qu'on peut lire avec fruit & ſans crainte d'y rencontrer rien de contraire aux principes de la Morale ni de la Religion. L'Auteur ne ſe borne pas à faire la ſatire des ridicules & des vices du Siecle, il préſente auſſi les moyens de les corriger; & ſi ſes obſervations ne ſont pas toujours élégantes &

vivement exprimées, elles ont du moins le mérite de la juſteſſe, & annoncent un Eſprit auſſi éclairé, que jaloux du bonheur de ſes Concitoyens.

TRESSAN, [*Louis-Eliſabeth* DE LAVERGNE Comte DE] Lieutenant-Général des Armées du Roi, de l'Académie Françoiſe, de celles des Sciences de Paris, de Londres, de Berlin, d'Edimbourg, & des Sociétés Royales & Littéraires de Montpellier, de Nancy, de Caen & de Rouen, né dans le Dioceſe de Montpellier en 1706.

Ses *Œuvres diverſes*, recueillies en un vol. *in*-8°. de plus de quatre cents pages, offrent différentes Pieces de Proſe & de Vers, qui lui donnent le droit de figurer avantageuſement parmi les perſonnes qu'une naiſſance illuſtre n'a point empêchées de cultiver les Lettres & de groſſir le nombre des Auteurs. La plupart des Grands, ſans en excepter les Princes, ſemblables à ces arbres nés dans le ſilence, & accrus à l'ombre des forêts, vivent &

meurent ſans que leur exiſtence & leur chute faſſent une ſenſation & un vide dans le monde : il n'en eſt pas de même de l'homme qui a ſu ſe rendre utile par ſes lumieres ou ſes talens ; il eſt connu par-tout où ſes Ouvrages pénetrent ; & plus ou moins honoré de ſes Contemporains, ſelon qu'il s'eſt montré plus ou moins ſupérieur dans le genre qu'il a embraſſé, il peut ſe flatter d'exiſter encore avec honneur dans la mémoire des générations futures.

Jaloux d'ajouter ce genre de gloire à celle que ſes aïeux & lui-même ſe ſont acquiſe dans les armes, M. le Comte de *Treſſan* a conſacré à l'étude des Sciences & à la culture des Beaux-Arts, les momens de loiſir que lui ont laiſſés les fonctions de ſon état. Hiſtoire, Morale, Métaphyſique, Eloquence, Poéſie, Mathématiques, Hiſtoire Naturelle, tout a été du reſſort de ſon eſprit pénétrant & actif, & dans les différentes matieres qu'il a traitées il ne s'eſt jamais montré au deſſous de ſon ſujet. Ses Epîtres, ſes Chan-

ſons, ſes Madrigaux, & ſes Diſcours prononcés aux Séances publiques de la Société Royale de Nancy, ſur-tout celui du 8 Mai 1752, prouvent qu'il réunit aux graces touchantes des *Chaulieu*, l'éloquence inſtructive des *Fontenelle*.

Il eſt remarquable que, malgré ſes liaiſons avec feu M. de *Voltaire* & d'autres Ecrivains licencieux, M. le Comte de *Treſſan* ſoit non ſeulement toujours reſté fidele aux vrais principes, mais qu'il les ait défendus contre les attaques de ces mêmes Ecrivains. On peut juger de ſon zele à cet égard, par ſa Réponſe à un de ſes parens qui lui avoit écrit une Lettre en Vers, dans laquelle il faiſoit l'apologie de l'*Homme machine* de la *Métrie*. » J'y profeſſe, dit cet eſtimable Littérateur, des principes dont je ne me ſuis jamais écarté, & auxquels la vraie Philoſophie ramenera toujours ".

. . . . . .

Mais, cher *Damon*, loin de vous écouter,
Quand follement vous cherchez à détruire

Des nœuds ſacrés ; quand je vous vois lutter
Contre le jour qui peut ſeul vous conduire,
Les plus beaux Vers ne peuvent me ſéduire,
Et dans les miens je dois les réfuter.

Un vil Mortel, un nouvel *Eroſtrate*,
Oſe abuſer du grand art d'*Hippocrate* ;
Par le ſcalpel il découvre à nos yeux
De nos reſſorts les accords merveilleux :
Il voit leur force, il prévoit leur ruine.
Il en conclut : » L'homme eſt une machine
» Que le concours des atomes forma,
» Et que l'éther plus rapide anima «.

Ah ! cher *Damon*, ſe peut-il que votre ame,
Méconnoiſſant cette céleſte flamme
Qu'en votre ſein verſa le Créateur,
Puiſſe écouter la voix d'un impoſteur ?
Quoi ! notre eſprit, cette vive lumiere,
Quoi ! ces reſſorts l'un à l'autre liés,
Pour nos beſoins, féconds & variés,
Aſſujettis aux loix de la matiere,
Par le haſard ſeroient modifiés !
Le croirez-vous ? Quoi ! notre intelligence,
Notre penſée eſt un corps circonſcrit
Qu'un agent meut par ſa vive effluence,
Qui ſuit, ſans choix, les lignes qu'il décrit ?
A ces traits-là reconnoît-on l'eſprit ?

Reconnoît-on la ſublime ſubſtance
Qui ſe ſouvient, compare, aime, choiſit?
Le haſard n'eſt qu'un être fantaſtique,
Qu'un mot qui ſert l'ignorance publique;
Jamais ce mot, qui d'elle eſt émané,
N'offre à l'eſprit un ſens déterminé.
Tout mouvement, un Dieu moteur l'imprime,
Tout obéit à ſa direction.
De ſes Décrets, la chaîne, quoiqu'intime,
Reſte cachée à la perception.
Depuis les temps de l'enfance du monde,
Même parmi les êtres végétans,
Obſerve-t-on ſur la terre, ſous l'onde,
Ou dans les airs, de nouveaux habitans
Nés du concours des atomes flottans?
Non, cher *Damon*; une force ſeconde
Entretient tout, ſans que rien ſe confonde:
De ſon pouvoir la ſource eſt dans les Cieux.
Que vers le Tage un taureau furieux,
Qui, de l'Auſter ſent la brûlante haleine,
A la jument, qu'il pourſuit dans la plaine,
S'uniſſe!.... Alors, nos regards curieux
En verront naître une eſpece imparfaite,
Qui du cheval n'aura point la beauté,
Ni du taureau la force & la fierté;
De tous les deux ſa nature eſt extraite,
Mais impuiſſante à ſe régénérer.
D'un ſein fécond, ſans jamais s'altérer,

Chaque ſaiſon, la Nature abondante
Répand les dons qu'une main bienfaiſante,
Dans leur principe, a pour nous préparé.
Mais produit-elle une nouvelle plante ?
D'aſtres nouveaux le Ciel eſt-il paré ?

. . . . . .

Si notre eſprit dépendoit de nos ſens,
Plus ſes reſſorts ſeroient fermes, puiſſans,
Plus cet eſprit atteindroit au ſublime !
Ont-ils rendu *Milon* digne d'eſtime ?
Et dans *Paſchal* ils étoient languiſſans.

. . . . . .

. . Je déteſte un traité dogmatique
Qui m'avilit, qui m'ôte tout eſpoir,
Et qui ſur-tout veut me faire entrevoir
Que la vertu, l'honneur ſont des chimeres,
Fantômes vains, foibleſſes de nos peres,
Liens adroits, dont la Société
A par degrés connu l'utilité.

C'eſt ſur-tout dans ſes *Réflexions ſommaires ſur l'Eſprit*, que M. le Comte de *Treſſan* manifeſte des ſentimens qui lui aſſurent des droits à l'eſtime publique. Nous connoiſſons peu d'Ouvrages auſſi ſolidement penſés, auſſi ſagement écrits, & plus capables de former l'eſprit & le cœur

des jeunes gens. Jamais on n'a renfermé en un moindre volume plus de connoiſſances, plus de lumieres, plus de raiſon & de goût. L'Auteur y enſeigne ce qui peut rendre l'eſprit actif, juſte, & véritablement éclairé; il y fait connoître les écueils qui peuvent le détruire, y expoſe les fauſſes notions capables de l'égarer, & y indique les moyens de ſe garantir des torts qui l'aviliſſent ou le rendent coupable. Ces *Réflexions*, compoſées pour l'inſtruction de ſes enfans, donnent une idée avantageuſe de ſon ame, qui s'y montre ſenſible, élevée, pleine d'indulgence & de philanthropie. Le *Réſumé* par lequel il les termine, renferme des conſeils trop ſages & trop utiles à la Jeuneſſe, pour qu'on puiſſe nous ſavoir mauvais gré d'en préſenter ici un court extrait.

» Telles que ſoient ces Réflexions ſom-
» maires, mes chers enfans, je les crois
» ſuffiſantes pour vous donner une no-
» tion claire des objets que j'ai fait paſſer
» tour-à-tour ſous vos yeux; c'eſt à vous
» à vous approprier ces idées, à les éten-

» dre, & à ſuppléer de vous-mêmes les
» détails que j'ai paſſés ſous ſilence. Si
» la voix d'un pere vous touche, ſi la
» route que je viens de vous tracer com-
» mence à vous plaire, vous ſaurez la
» parcourir & franchir les obſtacles qui
» retardent plus ou moins l'eſprit dans
» l'acquiſition des connoiſſances & dans
» la recherche de la vérité.

» La vérité !... ô mes enfans ! quel
» grand ſens ! quelle immenſité ! quelle
» lumiere univerſelle n'entraîne-t-il pas
» avec lui, ce mot auguſte & ſublime !...
» La vérité !.. Songez qu'elle eſt le flam-
» beau de toutes les Sciences, l'ame de
» toutes les vertus, l'exiſtence réelle des
» êtres, & que ſans elle tout n'eſt qu'il-
» luſion...

» Je ne me ſuis attaché, dans ces Ré-
» flexions, qu'aux vérités relatives à la mar-
» che éclairée de l'eſprit humain. C'eſt à la
» Religion, c'eſt à votre propre cœur à vous
» inſtruire ſur tout ce qui tient aux vérités
» morales.

» La juſteſſe & la lumiere de l'eſprit

» influent néceſſairement ſur les mœurs,
» puiſque c'eſt de ces deux perfections que
» naiſſent l'ordre & l'appréciation des idées.
» Lorſqu'on eſſaiera de ſe former l'idée
» la plus complette de ce qu'on nomme
» *l'Eſprit*, cette idée raſſemblera néceſſai-
» rement la lumiere qui éclaire, la juſteſſe
» qui dirige, & la raiſon qui compare, juge
» & choiſit...

» Je ne peux ni ne dois vous cacher,
» que les mœurs de nos jours ont aſſez
» dégénéré de l'ancienne candeur de cette
» Chevalerie, pour que la fauſſeté, la per-
» fidie même, déguiſées ſous le nom de
» fineſſe, ne ſoient preſque plus régardées
» que comme l'art de ſe conduire. Ah
» Dieu ! ſe peut-il que l'homme civiliſé
» ſe mépriſe aſſez lui-même & mépriſe
» aſſez ſon ſemblable, pour ſe forger un
» art de tromper !... Songez que vous êtes
» nés pour conſerver une intégrité d'ame
» qui s'avilit bientôt, dès qu'elle ſe par-
» donne la plus légere fauſſeté.

» La Philoſophie, mes chers enfans,
» cet amour pur de la ſageſſe, eſt inſé-

» parable de celui de la vérité. En vous
» parlant, dans un chapitre précédent,
» des moyens de former votre entende-
» ment, je vous ai indiqué néceſſaire-
» ment ceux de former votre cœur. Le
» vrai Philoſophe, éclairé par les vérités
» qu'il connoît, eſt ſans ceſſe enflammé
» par le déſir d'en connoître de nou-
» velles; s'il réfléchit ſur ce qu'il fait,
» s'il obſerve bien, s'il apprécie ce qui
» l'entoure, c'eſt depuis la combinaiſon
» de ce qu'il ſait & de ce qu'il voit, qu'il
» s'éleve à de nouvelles découvertes, ou
» dans les profondeurs de la Nature;
» ou dans les replis du cœur humain.

» Voilà, mes enfans, quel eſt le flam-
» beau qui doit vous conduire. Portez-
» le ſur tout ce qui vous affecte. Si vous
» trouvez les hommes corrompus, injuſ-
» tes, ignorans, ne les bleſſez point; mais
» fuyez-les, rompez avec eux. Si vous
» les trouvez frivoles, médiſans, & ri-
» dicules, ſupportez-les, mais ſans vous
» y attacher; & ne vous attirez pas leur
» haine en les humiliant, en leur faiſant

» ſentir trop de ſupériorité. Trop de faci-
» lité dans les mœurs que vous porteriez
» dans la Société, finiroit peut-être par
» les corrompre : trop de miſanthropie
» finiroit ſûrement par vous nuire. Etre
» frivole, trop complaiſant, & flatteur;
» être dur, cynique, & tout fronder :
» ce ſont les deux extrêmes que l'homme
» ſage doit également éviter.

» Vous êtes appelés à des places que
» j'eſpere que vous mériterez, & qui pour-
» ront vous donner quelque autorité ſur
» d'autres hommes : ſouvenez-vous plus
» que jamais alors, que vous avez obéi;
» ſouvenez-vous de ce grand précepte
» émané de la Divinité même : *Fais à*
» *autrui ce que tu voudrois qu'il te fût*
» *fait.* Ne faites point haïr en vous &
» votre rang & votre pouvoir. Plus il
» vous ſera facile de punir celui qui oſe-
» roit vous manquer, moins vous devez
» uſer de cette facilité. Eclairez, rame-
» nez par la raiſon, les eſprits obſcurs
» ou violens; ramenez-les doucement à
» leurs devoirs, & ne les pouſſez jamais

» à bout. Un des caracteres diſtinctifs de » la beauté & de la bonté de l'ame d'un » homme revêtu d'une autorité [qui ne » peut être qu'une ſubdiviſion d'une au- » torité ſupérieure], c'eſt d'exercer cette » autorité ſans dureté, ſans orgueil, & » ſur-tout ſans perſonnalité. Ne montrez » jamais l'homme abſolu qui commande; » ne montrez jamais que la loi qui vous » commande à vous-mêmes.

» Ce n'étoit point *Catinat*, ce n'étoit » point *Fénélon* * qui puniſſoient le Mili- » taire ou l'Eccléſiaſtique qui avoient » manqué, c'étoient les Loix écrites; & » *Catinat* & *Fénélon* n'aggraverent jamais » la peine que ces Loix pouvoient im- » poſer, par des propos durs qui révol- » tent & qui ſont une punition inutile, » & ſouvent plus cruelle encore que celles » que la Loi fait ſubir.

» Je finis, mes chers enfans; &, prêt » à deſcendre au tombeau de mes peres,

---

* M. le Comte de *Treſſan* a un fils Militaire & un autre dans l'Ordre Eccléſiaſtique.

» mon expérience, ma tendreſſe, & mon
» inquiétude prévoyante, m'ont dicté pour
» vous des préceptes que ſouvent je n'ai
» pas aſſez ſuivis; mais j'en ai toujours
» conſervé la vérité, mais je les ai tou-
» jours reſpectés..... Puiſſent-ils vous
» frapper aſſez, pour vous éclairer dans
» quelque moment dangereux ! Puiſ-
» ſent-ils alors, & lorſque vous triom-
» pherez de vous-mêmes, vous rappeler
» le pere le plus tendre ! Et vers la fin
» de votre carriere, puiſſent-ils vous
» avoir paru aſſez utiles, pour que vous
» les tranſmettiez à vos enfans «!

TRESSEOL, [*Pierre-Ignace* DE] ci-devant Profeſſeur d'Hiſtoire à l'Ecole Militaire, né à Avignon en 1742.

Après avoir débuté dans la carriere des Lettres par quelques petites Pieces de Poéſie qui ſuppoſent de la ſenſibilité & un certain talent pour la verſification, il a publié un volume de *Diſcours* où l'on trouve de l'élévation dans les idées, de la nobleſſe dans les ſentimens, de la chaleur

dans le ſtyle, que l'Auteur pourra perfectionner en mettant plus d'harmonie & plus de liaiſon dans ſes périodes, trop ſouvent incohérentes & bruſques. Ce défaut, aſſez ordinaire aux jeunes Littérateurs, prend ſa ſource dans une imagination trop vive; car dans quelques eſprits, il faut que l'imagination décroiſſe, pour que le goût ſe fortifie; comme il faut, à l'égard de certains tempéramens, que le corps ſe dégraiſſe, pour devenir robuſte.

C'eſt au travail de M. de *Treſſeol* que le Public eſt redevable de l'édition complette des *Œuvres* de M. *Deſmahis*. Ce Poëte agreable, qui fit de la Poéſie ſon amuſement plutôt que ſon occupation, attachoit ſi peu de prix à ſes Ouvrages, qu'il dédaigna de les mettre en ordre : on les eût même brûlés, ſi l'on eût exécuté ſes dernieres intentions. Nous ſavons que ſes Manuſcrits n'offroient preſque qu'un amas de feuilles volantes, de Pieces informes, de traits jetés au haſard ſur le papier, & qui ſouvent n'indiquoient ni

voie

voie ni but. Cette édition demandoit donc un homme de Lettres laborieux, intelligent, Poëte lui-même, en état de remplir les lacunes, de lier les morceaux séparés, de deviner l'Auteur, de disposer de son bien comme du sien propre, de faire en un mot avec lui société d'esprit & de talens, en lui cédant tout l'honneur du succès; M. de *Tressol* qui a réuni toutes ces qualités, mérite de partager la gloire de M. *Desmahis*, à laquelle il nous paroît avoir encore ajouté, par l'*Eloge historique* qu'il a mis à la tête de la Collection des *Œuvres* de ce Poëte, trop tôt enlevé aux Gens de goût & de bonne Compagnie. *Voyez l'article* DESMAHIS.

TRISTAN L'HERMITE, [*François*] de l'Académie Françoise, né à Soliers, dans la Marche, en 1601, mort à Paris en 1655.

La Tragédie de *Mariamne* est la seule qui ait survécu à toutes ses Pieces dramatiques. Cette Piece est restée au Théatre,

quoiqu'on s'empreſſe auſſi peu de la repréſenter, que la *Mariamne* de M. de *Voltaire*, appelée par l'Abbé de *Pons*, *un cadavre couvert de perles.*

Les petites Pieces de Poéſie de *Triſtan* ont été conſervées dans quelques Recueils, & pluſieurs méritent de l'être. On peut juger de ſa maniere par ce Madrigal ;

Soupir, ſubtil eſprit de flamme,
Qui ſors du beau ſein de Madame,
Que fait ſon cœur ? Apprends-le-moi ;
Me conſerve-t-il bien ſa foi ?
Ne ſerois-tu point l'interprete
D'une autre paſſion ſecrete ?
O Dieux, qui d'un ſi rare effort,
Mîtes tant de vertus en elle,
Détournez un ſi mauvais ſort ;
Qu'elle ne ſoit point infidelle :
Et faites plutôt que la Belle
Vienne à ſoupirer de ma mort,
Que non pas d'une amour nouvelle !

TRUBLET, [*Nicolas-Charles-Joſeph*] de l'Académie Françoiſe & de celle de Berlin, Archidiacre & Chanoine de Saint-

Malo, où il eſt né en 1697, & mort en 1770.

Il ſeroit injuſte de le juger d'après les plaiſanteries de M. de *Voltaire*, & la répétition qu'en a faite M. *Paliſſot* dans ſes Mémoires littéraires. L'Abbé *Trublet* n'eſt point un de ces Littérateurs médiocres que la Satire ſoit en droit de décréditer. Pour connoître toute l'injuſtice de l'Auteur du *pauvre Diable* & de celui * de la *Dun-*

* M. *Paliſſot* a réparé depuis cette injuſtice, en convenant, dans la derniere édition de ſes *Œuvres*, que M. l'Abbé *Trublet* ne manquoit ni d'eſprit ni même d'une certaine fineſſe; & que, ſi au lieu de marquer du reſpect pour la Religion & les mœurs, il ſe fût jeté dans le parti de la nouvelle Philoſophie, il eût eu ſon Brevet de célébrité comme tant d'autres; peut-être même, ajoute-t-il, en eût-on fait un homme de génie.

Nous n'exhorterons pas cet Auteur à réparer également toutes ſes autres injuſtices: il ſeroit obligé de réformer ſes jugemens ſur preſque tous les Gens de Lettres de nos jours qui ont eu des ſuccès dans quelque genre; mais nous

*ciade*, il ne faut que lire ſes Ouvrages. Les *Eſſais de Morale & de Littérature* de

---

l'inviterons à ſupprimer, pour ſon honneur, de la Collection de ſes *Œuvres* [s'il en publie jamais une nouvelle édition], les Avis au Lecteur, les Préfaces, les Avertiſſemens, les Obſervations préliminaires, les Lettres apologétiques, & généralement toutes les Pieces qui n'ont d'autre but que de louer ſes Productions & d'exalter ſes talens, qu'on pourroit ſoupçonner de foibleſſe & de médiocrité, par le ſoin même qu'il prend d'en relever le mérite. Nous l'inviterons encore à ſupprimer les perſonnalités odieuſes, les fauſſes imputations, les baſſes injures qu'il s'eſt permiſes contre MM. *Diderot*, *Marmontel*, *d'Arnaud*, *Fréron*, *Lemiere*, *Robé*. Il dit, entre autres choſes, de ce dernier : » La confuſion » & le repentir l'ont jeté dans le parti des Con» vulſionnaires & achevé d'aliéner ſa raiſon. Il » vient de compoſer, dit-on, un Poëme ſur les » peines de l'Enfer, dont il a tâché de faire le » tableau le plus effrayant : il aura rempli ſon » objet, s'il ſe fait peindre à la tête du Poëme, » tome IV, pag. 508 «. Nous l'inviterons enfin à purger ſon ſtyle d'une infinité d'expreſſions groſſieres, dures, virulentes, qui révoltent les eſprits les moins délicats, telles que celles-ci

cet Auteur ſont remplis de réflexions vraies, ſolides, inſtructives, profondes, & tou-

---

priſes dans le tome VI & dernier de la Collection de ſes *Œuvres*. » O Philoſophes! les Pé-
» dans du ſeizieme Siecle valoient mieux que
» vous.... Prendre un ton emphatique pour par-
» ler de la vertu, mais ne la mettre que dans
» vos diſcours & jamais dans vos actions....
» voilà le grand myſtere de votre Philoſophie.
» pag. 443. Etes-vous un des Laquais de M.
» *Bouret?* pag. 426. Ame de fiel & de fange!
» votre ſcélérateſſe.....*. pag. 427. Les petits
» Ouvrages & les grandes friponneries ſont pré-
» ciſément la définition de vos Brochures, pag.
» 429. Il y a apparence que l'Auteur de ces abo-
» minables bêtiſes ſe propoſe de devenir un jour
» l'Hiſtoriographe de Bicêtre, du moins quand
» il y ſera renfermé; il eſt certain qu'il a fait
» ſes preuves & qu'il eſt très-digne de cet ho-
» norable emploi, pag. 430. Il ne doit pas en-
» tendre parler de corde de ſang froid, pag. 427.
» Miſérable que vous êtes!... n'avez-vous pas
» épuiſé toutes les injures de la langue? Ah!
» ſans doute, il en eſt une plus atroce que
» toutes celles que vous avez prodiguées, &
» c'eſt votre propre nom, p. 428 «.

jours bien exprimées ; il en eſt un très-grand nombre de fines & de délicates qui annoncent un bon Littérateur, un Critique habile, & un ingénieux Interprete du cœur humain. Son ſtyle eſt correct, pur, attachant, quoiqu'il ſoit parfois monotone & trop maniéré. Le plus grand défaut qu'on puiſſe reprocher à l'Abbé *Trublet*, c'eſt d'appuyer trop long-temps ſur une même penſée, de la retourner en trop de façons différentes ; défaut qui prouve au moins l'injuſtice des traits lancés contre ſa ſtérilité & ſon peu d'imagination.

---

Comment un Ecrivain peut-il être aſſez peu jaloux de ſon honneur, pour ſe permettre de pareilles atrocités ? Comment n'a-t-il pas craint que ſes Lecteurs, le jugeant d'après le mot de *Seneque*, *Qualis vir, talis oratio*, ne lui appliquaſſent à lui-même ſa derniere phraſe, *Miſérable que vous êtes ! n'avez-vous pas épuiſé, &c ?* Comment oſer paroître dans le monde poli, quand on s'eſt permis un pareil langage dans la ſolitude du cabinet ? A quoi ſert donc d'avoir cultivé ſon eſprit & ſa raiſon, quand on tombe dans un pareil aviliſſement ?

Si la réputation des Littérateurs eſtimables dépendoit du caprice & du reſſentiment d'un eſprit ſatirique, aucun mérite ne ſeroit à l'épreuve d'une Epigramme ingénieuſement tournée, & les Railleurs deviendroient eux-mêmes la victime des armes qu'ils auroient aiguiſées contre leurs ennemis; mais le vrai talent triomphe toujours de ces injuſtes attaques.

On a reproché à l'Abbé *Trublet* d'avoir parlé trop ſouvent de *Fontenelle*, & d'avoir pouſſé l'enthouſiaſme trop loin à l'égard de ſes Ouvrages. Il eſt vrai qu'il eût dû être plus modéré; mais il faut diſtinguer les égaremens du goût, de ceux des ſentimens : M. de *Fontenelle* fut toujours ſon ami, après avoir été ſon maître. Si un excès peut être pardonnable & même glorieux, c'eſt celui de la reconnoiſſance.

1. TURPIN, [*F. H.*] ancien Profeſſeur de l'Univerſité de Caen, né en 17..

Aucun de nos Biographes n'a porté plus loin le talent de traiter ce genre d'Hiſtoire & de répandre de l'intérêt ſur les plus petits

détails. La *vie du grand Condé*, & celle *du Maréchal de Choiſeul*, publiées pour faire ſuite aux *Vies des Hommes illuſtres de France*, ſont écrites de maniere à faire regretter qu'il n'ait pas continué de ſuivre cette carriere, dans laquelle il eſt véritablement ſupérieur. Nous connoiſſons peu d'Ecrivains parmi nous, plus en état de manier un ſujet hiſtorique, ſur-tout pour la partie Biographique. Les deux Ouvrages dont nous venons de parler, ont une marche libre, noble, qui prouve que l'Auteur a ſu ſe rendre maître des événemens, & les diſpoſer de la façon la plus propre à faire effet. Tout y eſt écrit d'un ton qui répond à la nobleſſe de l'ordonnance; le ſtyle en eſt grave, vigoureux, plein de chaleur, de correction & de clarté. Les réflexions n'y ſont point paraſites; elles naiſſent du ſujet, & n'occupent le Lecteur qu'autant qu'il faut pour l'éclairer & répandre de la variété dans la narration. En un mot, les actions des plus Grands Hommes acquierent, ſous ſa plume, un nouveau degré d'intérêt & d'admiration.

L'*Hiſtoire du Gouvernement des anciennes Républiques*, & la *Vie de Mahomet*, annoncent les mêmes talens; mais il s'en faut bien que ces Ouvrages ſoient comparables aux deux précédens. Ils paroiſſent avoir été écrits trop à la hâte; les faits n'y ſont pas aſſez bien préſentés, les obſervations y ſont confuſes & mal digérées. On y remarque cependant, en pluſieurs endroits, la touche du Peintre du *grand Condé*.

Le défaut de M. *Turpin* eſt de ſoigner trop peu ſes Ecrits. On diroit qu'il travaille moins pour la gloire, que pour ſatisfaire l'avidité des Libraires, ou de ceux qui ont recours à ſa plume. Il en convient lui-même dans une de ſes Préfaces, où il s'exprime ainſi. » Forcé par la for-
» tune à être avare de mon temps, je
» ſuis ſouvent réduit à le conſacrer à ces
» hommes qui, nés avec plus de fortune
» que de talent, aſpirent à la gloire lit-
» téraire, quoique la Nature leur ait
» refuſé les moyens d'en acquérir. Le
» ſoin d'établir leur réputation m'a mis

» dans l'iimpuiſſance d'étendre la mienne ;
» & quand j'ai voulu jouir de mon propre
» fonds, je me ſuis apperçu que mes
» profuſions m'avoient réduit à l'indi-
» gence. Alors, honteux de ma nudité,
» je me ſuis condamné moi-même à l'obſ-
» curité, & je trouve ma conſolation dans
» ce vers de *Philoctete*.

*J'ai fait des Souverains & n'ai pas daigné l'être.*

Quand on a d'auſſi grands talens que cet Ecrivain, il eſt permis & même néceſſaire d'ambitionner des ſuccès durables. Le moyen d'y parvenir, eſt de tendre à la perfection, de ne s'attacher qu'au genre pour lequel on a des diſpoſitions plus marquées ; & nous ne craignons pas d'aſſurer, que M. *Turpin* eſt d'autant plus coupable envers les Lettres, qu'il eſt plus en état de leur faire honneur par les reſſources qu'annonce ſon eſprit.

2. TURPIN DE CRISSÉ, [*N.* LANCELOT, Comte DE] Maréchal de Camp, Inſpecteur général de Cavalerie & de

Dragons, des Académies de Berlin & de Nanci, né à Héronville dans la Beauce, en 17..

Le goût des Lettres a fait d'abord ſes délaſſemens, & il l'a dirigé enſuite vers l'Art militaire, auquel il s'eſt particuliérement attaché. Après avoir donné au Public, en ſociété avec M. *Caſtilhon*, les *Amuſemens philoſophiques & littéraires de deux Amis*, où la Poéſie & la Proſe ſont judicieuſement & agréablement entremêlées, il a compoſé un *Eſſai ſur l'Art de la Guerre*, auquel on ne peut reprocher que la modeſtie du titre. Autant qu'il nous eſt permis d'en juger, ceux de ſa profeſſion y reconnoîtront un Militaire verſé dans les opérations de la Guerre, & tout le monde un Citoyen plein de reſpect pour la Religion, d'amour pour ſon Prince, & de zele pour l'humanité. Ses *Commentaires ſur Montecuculli* ſont de nouvelles preuves de ſes lumieres, & ont été accueillis avec diſtinction par pluſieurs Puiſſances de l'Europe.

# V.

VADÉ, [*Jean-Joſeph*] né à Ham en Picardie, en 1720, mort à Paris en 1757.

Il eſt inventeur du genre poiſſard, dans lequel il eſt à ſouhaiter qu'il n'ait pas beaucoup d'imitateurs. Cette tournure d'eſprit peut avoir ſon agrément, mais le goût en paſſe vîte, & il n'eſt pas à propos que la Nation préfere ces Productions légeres à des Ecrits plus utiles & plus conformes à ſon génie. On doit cependant rendre juſtice à *Vadé;* quelques-uns de ſes Opéra bouffons, un grand nombre de ſes Chanſons, ſur-tout ſes Vaudevilles, fourmillent de traits de naïveté, de fineſſe, de gaieté, & ont par-deſſus tout une tournure qui peut plaire à l'eſprit, dans des momens de délaſſement. Au moins eſt-il eſtimable en ce qu'il a apprécié ſon talent ce qu'il valoit. Il regardoit ſes Ouvrages avec tant d'indifférence, qu'il ne prit jamais aucun ſoin de les recueillir; ils n'ont paru

qu'après ſa mort, réunis en quatre volumes, avec un Avertiſſement très-mal écrit, & qui ne reſſemble en rien au génie de l'Auteur.

Il eſt inutile d'avertir qu'il ne faut point attribuer à *Vadé* les Contes que M. de *Voltaire* a publiés ſous ſon nom. Ils pourroient faire honneur à ſon eſprit, mais ils n'en feroient point à ſes mœurs.

VAILLANT, [*Jean* Foy] de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, né à Beauvais en 1632, mort en 1706; Zélateur intrépide pour la découverte des Monumens de l'antiquité. Il entreprit pluſieurs courſes, s'expoſa à beaucoup de dangers, ſouffrit bien des fatigues, afin d'augmenter ſes connoiſſances. Les Ouvrages qu'il a laiſſés ſur les Médailles, tous écrits en Latin, ont ſervi & peuvent ſervir encore à éclaircir pluſieurs points d'Hiſtoire.

N'oublions pas une Anecdote à ſon ſujet, qui fera connoître juſqu'où peut aller la manie d'un Antiquaire. Revenant

d'Alger en France, & ſe voyant ſur le point d'être dépouillé par des Corſaires, il avala quinze Médailles d'or, pour les ſouſtraire à l'avidité de l'ennemi. On ſent bien à quoi l'expoſoit cette paſſion *numiſmatique;* mais elle n'eut pas tout le mauvais ſuccès qu'elle pouvoit avoir dans cette occaſion. Les Médailles reparurent, & M. *Vaillant* fut dans la ſuite très-ſenſible à la gloire qu'il s'attira par ce bizarre trait de courage.

VAISSETTE, [*Dom Joſeph*] Bénédictin, né à Gaillac en Agénois en 1685, mort à Paris en 1736.

Il a publié une *Hiſtoire de Languedoc*, en cinq volumes *in-folio*, Ouvrage qui ſuppoſe non ſeulement les recherches les plus profondes & les plus multipliées, mais encore de l'habileté dans la maniere de les digérer & de les préſenter. Quoique ſon ſtyle ne ſoit ni noble ni élégant, il ne laiſſe pas d'être ſupérieur à celui de la plupart des Hiſtoires publiées par ſes Confreres; car il eſt net, coulant,

précis, & toujours égal. Les Notes placées par l'Auteur à la fin du dernier volume, ſont autant de Diſſertations courtes & lumineuſes, propres à rendre un grand jour ſur pluſieurs parties de l'Hiſtoire de France.

Les autres Ouvrages de *Dom Vaiſſette* ſont une *Géographie univerſelle*, peu recherchée, & un *Abrégé de l'Hiſtoire de Languedoc*, en ſix vol. *in*-12. Puiſqu'il s'étoit propoſé de donner, dans cet *Abrégé*, la ſubſtance de ſa grande Hiſtoire, il auroit dû avoir plus d'attention à n'y faire entrer que les événemens principaux, en les réduiſant à une juſte étendue; au lieu que, s'étant laiſſé aller à l'envie de ne rien omettre, les faits y ſont accumulés, & ne forment qu'une énumération qui rend cet Abrégé aſſez ſemblable à une Table des Matieres.

VALINCOUR, [*Jean-Baptiſte-Henri* DE TROUSSET DE] Secrétaire général de la Marine, de l'Académie Françoiſe & de celle des Sciences, né en 1653, mort à Paris en 1730.

La Satire que *Boileau* lui a adreſſée, a plus contribué à ſauver ſon nom de l'oubli, que ſes propres Ouvrages. Il a cependant fait d'excellentes *Obſervations ſur l'Œdipe de Sophocle*, & une *Critique* très-eſtimable *de la Princeſſe de Cleves*. Outre cela, il fut décoré du titre d'Hiſtoriographe de France par *Louis XIV*, qui le chargea lui-même de continuer ſon Hiſtoire, commencée par *Racine* & *Boileau*. Cet Ouvrage n'a point paru. Il fut, dit-on, dévoré par les flammes, dans un incendie, qui conſuma la maiſon de l'Auteur, à S. Cloud. On ne ſait ſi l'on doit s'affliger de cette perte; car, par une bizarrerie aſſez marquée, les meilleures Hiſtoires de notre Nation ont toujours été compoſées par ceux qui n'en étoient pas expreſſément chargés. Quoi qu'il en ſoit, M. de *Valincour* vit ſes travaux & ſa Bibliotheque périr avec une fermeté digne des anciens Philoſophes. *Je n'aurois guere profité de mes Livres*, dit-il alors, *ſi je n'avois appris à m'en détacher.*

VALLEMONT, [*Pierre* LE LORRAIN, plus connu ſous le nom DE] Abbé, né en 1649, mort en 1721.

Un pitoyable Ouvrage ſur la plus chimérique matiere, *la Philoſophie occulte*, ou *Traité de la Baguette divinatoire*, lui fit une grande réputation dans ſon temps. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt de voir qu'aujourd'hui où la Phyſique eſt élairée par tant de bons Ouvrages; on ſoit encore attaché à ces idées merveilleuſes que les expériences ont cent fois démenties. On ne ceſſe de faire de nouvelles Editions de l'Ouvrage de l'Abbé de *Vallemont*, ce qui prouve que les rêveries les plus abſurdes ſont toujours aſſurées de trouver des Partiſans.

Le P. le *Brun*, Oratorien, a réfuté cet Ouvrage.

VALLIER, [*François-Charles*] Comte du *Sauſſay*, ancien Colonel d'Infanterie, des Académies d'Amiens & de Nanci, né à Paris, mort en 1778.

Il a cultivé la Poéſie avec aſſez de ſuc-

cès, pour mériter le ſuffrage de ceux qui eſtiment plus le fond des choſes, que la maniere de les exprimer. Quoiqu'il y ait beaucoup de négligences dans ſes petits Poëmes & dans ſes Epîtres, le talent y jette de temps en temps des étincelles qui prouvent qu'avec une meilleure culture, ſa Muſe pourroit acquérir un ſtyle plus continuement poétique & plus élégant. On peut en juger par le début de ſon *Epître aux Grands.*

Grands du Siecles, écoutez; fiers de vos avantages,
Prétendez-vous par eux aſſervir nos hommages?
Pour vivre indépendans croyez-vous être nés?
La naiſſance a des droits, mais ces droits ſont bornés.
Que l'équité les regle, on s'empreſſe à s'y rendre;
On ſe plaît à vous voir, on aime à vous entendre,
On applaudit aux traits qui vous font reſpecter;
Mais notre hommage eſt libre, il faut le mériter.
Nous avons tous le droit d'éclairer vos foibleſſes:
Vos vices ſont nos maux, vos vertus nos richeſſes;
Vous en devez un compte à la Patrie, au Roi,
Au moindre Citoyen qui le demande, à moi, &c.

Le reſte de cette Epître eſt plein de mo-

rale. L'Auteur ſemble s'être plus attaché au ſentiment, à la raiſon, à la ſaine Philoſophie, qu'aux ornemens & à une élégance recherchée.

VALMONT DE BOMARE, [*N.*] des Académies de Clermont, de Caen & de Rouen, &c. né en 17..

Le ſuccès prodigieux & toujours ſoutenu de ſon *Dictionnaire raiſonné d'Hiſtoire Naturelle*, a l'avantage d'être appuyé ſur l'utilité. C'eſt rendre de vrais ſervices aux hommes, que de les inſtruire également, & ſur ce qui leur eſt néceſſaire, & ſur ce qui eſt capable de les intéreſſer & de les amuſer. L'Ouvrage de M. de *Valmont* a ce double mérite, & juſtifie par-là le grand nombre d'éditions qui en ont été faites.

1. VALOIS, [*Marguerite* DE] Reine de Navarre, fille de *Charles d'Orléans*, Duc d'Angoulême, ſœur de *François I*, née à Angoulême en 1492, morte dans le Bigorre en 1549.

On lui donna pendant sa vie le surnom de dixieme Muse, à cause de son esprit, & de quatrieme Grace, à cause de sa beauté. C'est ainsi qu'on prodiguoit la louange dans un temps où l'on ne savoit louer que par allusion ou par compataison. Nos Complimenteurs modernes sont souvent dans le même usage, & ce qui a été dit dans le quinzieme Siecle, se repete encore au dix-huitieme, peut-être avec plus de fadeur.

*Marguerite de Valois* étoit cependant en droit de prétendre aux éloges de ses Contemporains. Ses Ouvrages annoncent de l'esprit & des talens, qui devoient plaire dans les premiers jours de notre Littérature. D'ailleurs, elle protégea les Lettres, & on ne peut la blâmer que de n'avoir pas toujours fait un bon choix dans les Auteurs qu'elle appuyoit par ses bienfaits & par son crédit. Son *Heptameron* est le seul de ses Ouvrages qui se soit soutenu jusqu'à nous. On dit qu'il ne faut pas lui imputer ceux de ses Contes, qui sont trop libres. Nous adoptons volontiers ce

ſentiment. Il ne ſeroit pas glorieux, pour les mœurs de cette Princeſſe, d'avoir fourni à *Lafontaine* le ſujet du Conte de la *Servante juſtifiée.*

2. VALOIS, [*Henri* DE] Hiſtoriographe de France, né à Paris en 1603, mort dans la même ville en 1676; Savant habile, & un des meilleurs Critiques du Siecle dernier.

Il a traduit, du Grec en Latin, l'*Hiſtoire eccléſiaſtique d'Euſebe*, & a joint d'excellentes Remarques à cette Traduction. On a de lui une édition d'*Ammien Marcellin*, dont le texte avoit été défiguré & corrompu, qu'il a rétabli dans ſon entier, & enrichi de Notes pleines d'érudition, de diſcernement & de goût. Cet Ouvrage fut d'autant plus accueilli du Public, que les antiquités, les loix, les uſages & les mœurs privées des Romains, n'avoient encore été expliqués que d'une maniere confuſe & peu inſtructive. M. de *Valois* répandit un jour lumineux ſur tous ces objets, en quoi il s'eſt rendu

plus utile qu'une foule d'autres Compilateurs qui ont augmenté le nombre des Livres, ſans augmenter celui des connoiſſances.

Ce qui pourroit diminuer le mérite de cet Auteur, c'eſt qu'il l'apprécioit trop lui-même. La ſcience, l'érudition, & l'amour du travail, ſont des titres à l'eſtime publique; mais ces qualités ne ſont pas capables de juſtifier l'orgueil qui le dominoit & qui tranſpire ſouvent dans ſes Ouvrages. Son frere même ne pouvoit lui pardonner ce travers, comme on peut en juger par ce qu'il dit de lui dans l'Hiſtoire de ſa vie.

» Quand il avoit communiqué à quel-
» qu'un la moindre choſe concernant les
» Belles-Lettres ou quelque autre Science,
» il vouloit non ſeulement qu'on lui en ſût
» gré, mais même qu'on lui en témoignât
» une reconnoiſſance publique dans les
» Livres qu'on publioit, & qu'on le fît
» toujours avec de grands éloges.... Quand
» il voyoit dans les Ecrits des autres quel-
» ques-unes de ſes penſées qu'il s'imaginoit

» ſottement venir de lui, il ſe mettoit » en colere de ce qu'on ne lui en rendoit point l'hommage, ou de ce qu'on » ne chantoit point ſes louanges comme » il le demandoit..... Il étoit d'ailleurs » fort avare d'éloges. Il louoit peu & » blâmoit beaucoup; il aimoit fort à cenſurer les Ecrits d'autrui, & ne pouvoit » ſouffrir qu'on trouvât la moindre choſe » à redire aux ſiens ".

Le portrait eſt naïf, & ne doit pas paroître ſuſpect, après un témoignage auſſi recevable. Il faut donc conclure que la vaine gloire, écueil ordinaire des talens, n'a jamais produit que l'odieux ou le ridicule, & qu'il ſeroit à ſouhaiter que les exemples n'en fuſſent pas trop multipliés, pour l'honneur des Lettres & le véritable intérêt des Auteurs.

3. VALOIS, [*Adrien* DE] frere puîné du précédent, Hiſtoriographe de France, & ſavant Critique, comme lui, mais plus modeſte. Notre Hiſtoire lui a de grandes obligations, non pour l'avoir écrite en

Latin, mais pour avoir ſu bien débrouiller le chaos de la Chronologie, & ſurtout pour avoir publié une excellente *Notice des Gaules*, dont les Hiſtoriens, qui l'ont ſuivi, ont tiré de grandes lumieres.

VANIERE, [*Jacques*] Jéſuite, né dans le Dioceſe de Beziers, en 1664, mort à Toulouſe en 1739; eſt un des Poëtes Latins qui a le mieux ſaiſi la maniere & le ton de *Virgile*, dans le genre paſtoral. Son premier Ouvrage fut un Poëme, intitulé *Stagna*. Celui qui a pour titre *Columbæ*, parut un an après, & fit dire au célebre *Santeuil*, *que ce nouveau venu les avoit tous dérangés ſur le Parnaſſe*. Mais le chef-d'œuvre de ſon génie vraiment ſingulier pour la Poéſie Latine, eſt le *Prædium ruſticum*, traduit dans toutes les Langues, & qui fait ſur-tout les délices des Allemands & des Anglois. Les Savans de ces deux Nations ne craignent pas de le comparer aux Géorgiques de *Virgile*.

Non ſeulement le P. *Vaniere* nous a laiſſé

laiſſé des modeles, mais il a encore contribué à faciliter aux jeunes gens le goût de la bonne Latinité, par un *Dictionnaire poétique*, auſſi généralement eſtimé que généralement utile. M. de *Voltaire* & M. d'*Alembert* qui penſent trop ſouvent d'après ce Poëte, ont beau dire qu'on doit s'attacher à ſa Langue, & renoncer aux Langues mortes, dans leſquelles, ſelon eux, il eſt impoſſible de bien écrire; ils ont oublié, ſans doute, que c'eſt en étudiant la Langue de *Virgile*, d'*Horace*, de *Cicéron* & de *Tacite*, celle d'*Homere*, de *Sophocle*, de *Démoſthenes* & de *Thucydide*, qu'on peut ſe former le goût pour bien écrire dans la ſienne. Le même Siecle qui a vu naître *Corneille*, *Racine*, *Moliere*, *Deſpréaux*, *Lafontaine*, a produit auſſi *Coſſart*, *Rapin*, *Commire*, *Santeuil*, *Huet*; & ces Auteurs ne ſont pas, nous oſons le dire, ceux dont la réputation eſt la moins étendue & ſera la moins durable. *Rapin*, *Huet*, *Santeuil*, ont même auſſi bien écrit en François qu'en Latin; preuve que l'étude d'une Langue ne nuit

point à la perfection de l'autre. Faudra-t-il donc que les jeunes Littérateurs s'en tiennent à la lecture des Auteurs nationaux? Sera-ce en ſe nourriſſant du ſtyle ampoulé de la Philoſophie, ou de la frivole légéreté de quelques-uns de nos Ecrivains, qu'ils apprendront à devenir véritablement éloquens? Sera-ce dans la plupart de nos Tragédies modernes qu'ils puiſeront cette force tragique, cette élévation, ce naturel, cette belle ſimplicité, qui ſont les parties eſſentielles de l'Art? Sera-ce enfin dans ce Siecle qu'ils trouveront des modeles? & les dégoûter de l'étude des Anciens, n'eſt-ce pas vouloir anéantir la ſaine & belle Littérature? A la bonne heure, qu'on n'écrive point en latin, quand on ne pourra tout au plus atteindre qu'au ſtyle des Philoſophes, qui, dans les trois âges de la Littérature, a été la premiere époque de la dépravation des Lettres, ainſi qu'il commence à l'être dans celle-ci; mais quand on pourra approcher des Auteurs faits pour être les modeles de tous les temps, ce ſera un

nouveau genre de gloire qu'on répandra ſur ſa Patrie.

VARILLAS, [*Antoine*] né à Gueret dans la Haute-Marche, en 1624, mort en 1696.

La fureur de ſacrifier l'eſſentiel à l'acceſſoire, le déſir de bien dire, plutôt que celui de dire vrai, lui ont obtenu le premier rang parmi les Hiſtoriens infideles. Il convenoit lui-même que de dix traits inſérés dans ſes Ouvrages, il en avoit appris neuf dans la converſation, vrai moyen de haſarder bien des choſes, & de rencontrer rarement la vérité. Son *Hiſtoire de France* commence à *Louis XI*, & finit à *Henri III*. S'il eût été auſſi véridique qu'il eſt élégant, cet Ouvrage ſeroit un de nos meilleurs morceaux hiſtoriques. Le diſcrédit de *Varillas* n'a pas été capable de rendre quelques-uns de nos Hiſtoriens plus réſervés ſur les Anecdotes & la Tradition. M. de *Voltaire*, entre autres, ſemble l'avoir choiſi pour modele, dans ſon *Siecle de Louis XIV* ſur-

tout, où il cherche plutôt à amuſer qu'à inſtruire.

*Varillas* a fait encore quelques autres Ouvrages, dont le plus connu eſt l'*Hiſtoire des Héréſies*, très-peu exacte, & que *Ménage* appeloit avec raiſon, *une Hiſtoire pleine d'Héréſies.*

VASSOR, [*Michel* LE] d'abord Oratorien, puis Proteſtant, mort en 1718, âgé de 70 ans.

Après avoir compoſé un excellent *Traité* en faveur de la Religion Catholique, il apoſtaſia, & ſe retira à Londres, où il publia une *Hiſtoire de Louis XIII*, en vingt volumes. Cette Hiſtoire fut d'abord recherchée à cauſe des ſatires, des traits ſinguliers, des anecdotes ſcandaleuſes, & des hardieſſes en tout genre, qu'elle contient. Aujourd'hui perſonne ne daigne la lire, parce que le défaut de véracité y eſt encore ſurpaſſé par celui d'un ſtyle diffus, inexact, & plein d'inutilités.

VAVASSEUR, [*François*] Jéſuite, né

dans le Dioceſe d'Autun, en 1605, mort à Paris en 1681.

L'élégance & la nobleſſe de l'expreſſion n'ont pu ſauver de l'oubli ſes Poéſies Latines, qui manquent d'imagination & de verve, qualités abſolument néceſſaires à un Poëte pour vivre dans la poſtérité. Ses Ouvrages en Proſe, auſſi en Latin, ſont plus eſtimés, & ſes deux Traités, l'un de l'*Epigramme*, l'autre *de ludricâ dictione*, c'eſt-à-dire, du ſtyle burleſque, ont mérité le ſuffrage des Gens de goût. Le Diſſertateur y paroît plein de ſagacité, & habile Critique. Dans le dernier ſur-tout, il s'éleve, avec raiſon, contre cette manie de baſſe plaiſanterie, qui ne ſauroit être qu'un triſte reſte de la barbarie où nous avons vécu ſi long-temps. Les Anciens ont toujours dédaigné ce genre, parce qu'ils ne s'attachoient qu'au vrai, au naturel, & au bon. Le P. *Vavaſſeur* a été le premier qui ait eu le bon eſprit de ſentir les travers du burleſque, & le courage de l'attaquer, dans le temps où il étoit le plus en vogue.

VAUGELAS, [*Claude* FAVRE, Seigneur DE] de l'Académie Françoiſe, né à Bourg-en-Breſſe, en 1545, mort en 1650.

Son nom eſt conſacré parmi les Grammairiens; il a été, & eſt encore aujourd'hui, par un reſte de vénération, un oracle déciſif en matiere de langage. Quoique la plupart de ſes *Remarques* ſoient devenues inutiles, par les progrès de la Langue, dont la perfection a été fixée dans les bons Ouvrages du Siecle de *Louis XIV*, elles peuvent encore être très-inſtructives, & ceux qui ont voulu écrire ſur la Grammaire, l'ont regardé comme un Auteur fondamental.

On dit qu'il conſacra trente ans à ſa *Traduction de Quinte-Curce;* c'eſt beaucoup dire: cette Traduction, ainſi que la maniere dont elle eſt traitée [quoiqu'eſtimable], ne ſembloit pas exiger un travail auſſi long. Il en eſt peut-être des ſcrupuleux, en matiere de langage, comme de ceux qui le ſont en toute autre choſe: ils doutent long-temps, ils héſitent ſans ceſſe, & ne ſe décident que par néceſſité. On

ne peut, malgré cela, refuſer à *Vaugelas* la gloire d'avoir été un des premiers qui aient donné, dans notre Langue, un Ouvrage écrit avec correction & pureté.

Quelques Critiques ſe ſont plaint de ne pas trouver, dans ſon ſtyle, cette politeſſe & ces graces, but actuel des efforts de tous nos Ecrivains; mais quand il ne ſeroit pas injuſte de lui reprocher d'avoir manqué de ces qualités, qui n'etoient encore qu'en germe, nous doutons qu'elles ſoient préférables à cette nobleſſe ſimple & naturelle, à cette aiſance moëlleuſe & toujours ſoutenue, qui regnent dans ſa Traduction & dans tous les Ecrits qui ont paru quelque temps après lui. A force de vouloir polir notre Langue, il eſt aiſé de s'appercevoir qu'on l'a appauvrie & énervée. Nous avons perdu une infinité de tours & d'expreſſions, qui n'ont pas été remplacés. Le ſeul moyen de la fixer, & par-là d'en arrêter la décadence, ſeroit d'en revenir aux bons Auteurs du Siecle de *Louis XIV*; mais nos Ecrivains, au lieu de les prendre pour

modeles, ne cherchent qu'à les dégrader avec un honteux acharnement.

VAUVENARGUES, [*N.* Marquis DE] Capitaine au Régiment du Roi, mort à Paris en 1747, agé de 28 ans.

Son *Introduction à la connoiſſance de l'Eſprit humain* eſt bien éloignée d'annoncer, comme l'a dit M. de *Voltaire*, dans l'Eloge funebre des Officiers morts dans la guerre de 1741, *un prodige de vraie philoſophie & de vraie éloquence, la profondeur & la force du génie*, &c. On peut y reconnoître tout au plus un eſprit diſpoſé à la réflexion, capable de ſe former par l'étude, mais qui avoit beſoin de plus de maturité pour rectifier ſes idées & fortifier ſon ſtyle. En effet, il faudroit être bien aveugle, pour ne pas s'appercevoir que la répétition des jugemens portés cent fois ſur nos plus grands Poëtes, les critiques minutieuſes qu'il ſe permet ſur les Ouvrages de *Corneille* & de *Rouſſeau*, l'appareil qu'il s'efforce de donner à des vérités connues de tout le monde, l'air d'importance qu'il

attache aux plus petits objets, les détails meſquins auxquels il s'abandonne dans ſa Préface, ſont des preuves très-certaines que ſon mérite n'étoit rien moins que formé & ſupérieur, & que ſon Panégyriſte [ comme nous l'avons remarqué ailleurs * à ce même ſujet ] eſt auſſi partial & auſſi peu modéré dans ſes éloges, qu'il eſt injuſte & outré dans ſes critiques.

Pourquoi M. de *Vauvenargues* a-t-il retranché dans la ſeconde édition de ſon Livre, cette penſée qui eſt une des meilleures & des plus vraies de ſon Recueil ?

» *Newton*, *Paſcal*, *Boſſuet*, *Racine*, » *Fénélon*, c'eſt-à-dire les hommes de la » terre les plus éclairés, dans le plus phi» loſophe de tous les Siecles, & dans la » force de leur âge, ont cru *Jéſus-Chriſt*. » Et le grand *Condé*, en mourant, répé-

* Dans le *Tableau philoſophique de l'eſprit de M. de Voltaire, pour ſervir de ſuite à ſes Ouvrages, & de Mémoire à l'Hiſtoire de ſa Vie.*

» toit ces nobles paroles : *Oui, nous ver-*
» *rons Dieu comme il eſt. Sicuti eſt, facie*
» *ad faciem* ".

Si elles euſſent été toutes de cette eſpece, on ſe fût bien gardé de dire que cet Auteur étoit *un prodige de vraie philoſophie & de vraie éloquence.*

VÉLY, [*Paul-François*] Abbé, né à Crugni, en Champagne, en 1709, mort en 1759.

Avant lui, preſque toutes les Hiſtoires de France étoient moins l'Hiſtoire de la Nation, que le recueil des faſtes particuliers de nos Rois. Toute l'attention des Hiſtoriens s'étoit fixée vers le Trône, les Camps, ou le Cabinet, & leur plume ne s'exerçoit avec complaiſance, que lorſqu'il s'agiſſoit de décrire des ſiéges, des batailles, des négociations, des traités. Une chaîne continuelle de généalogies, de noms de Princes, deſtinés, par leur peu de mérite, à ne ſervir qu'à établir les dates de la Chronologie, des portraits de Généraux, de Miniſtres, tracés d'imagination,

ſans aucune vraiſemblance, l'Eſprit de Parti toujours prompt à répandre la louange & le blâme, ſans aucun diſcernement, formoient le tiſſu principal de leur narration. La mémoire ſeule pouvoit s'enrichir par les faits; l'eſprit y acquéroit peu de lumieres; les mœurs y gagnoient encore moins.

Dans ces tableaux ſecs & arides qu'on nous préſentoit, l'Abbé *Vély* a ſenti, plus que tout autre, que l'Hiſtoire doit être un cours d'inſtruction, où les plus petits détails ne ſont point déplacés, quand ils peuvent contribuer à intéreſſer le cœur & à augmenter les connoiſſances. C'eſt pourquoi, ſans négliger les événemens principaux, il s'eſt attaché, dans ſon *Hiſtoire de France*, à ſuivre l'Eſprit humain dans ſa marche, à développer les progrès ſucceſſifs des vices & des vertus, les changemens opérés dans le caractere & les uſages de la Nation, les principes de nos libertés, les ſources de la Juriſprudence, l'origine des grandes dignités, l'inſtitution des divers Tribunaux, l'éta-

bliſſement des Ordres Religieux & Militaires, l'invention des Arts, & tout ce qui peut avoir rapport à ceux qui les ont cultivés & perfectionnés.

On ſait qu'il n'a laiſſé que huit volumes, & que ſon travail ne s'étend guere au delà des deux premieres Races de nos Rois. Cette partie de notre Hiſtoire étoit, ſans contredit, la plus ſeche & la plus rebutante, ſoit par la confuſion & l'obſcurité des matériaux, ſoit par l'ingratitude des matieres. Il a ſu, malgré ces obſtacles, la traiter de la maniere la plus intéreſſante, en la rapprochant, en quelque ſorte, de nous; en y développant les révolutions de nos mœurs; en oppoſant, avec autant de juſteſſe que de préciſion, les uſages actuels à ceux de l'ancien temps; en donnant aux matieres qu'il préſente, une netteté, un ordre, un ſouffle de chaleur & de vie qui ſubjuguent l'attention & gravent profondément les objets dans la mémoire.

Peut-être a-t-on eu raiſon de lui reprocher trop de penchant à la critique,

trop d'affectation à combattre certaines traditions accréditées par la multitude & le poids des témoignages, trop de facilité à tourner les textes à l'appui de ſes idées, trop de complaiſance dans les tableaux qu'il trace des abus qui lui déplaiſent, trop d'amertume dans les cenſures; mais en convenant de quelques-uns de ces défauts, il n'en eſt pas moins vrai, que ſi une plus longue carriere lui eût permis d'exécuter l'Ouvrage en entier, il auroit eu la gloire de nous avoir laiſſé une Hiſtoire auſſi eſtimable par la recherche des faits, leur ordonnance & leur variété, que par le mérite du ſtyle, qui eſt ſimple, aiſé, naturel, & piquant, ſans jamais s'éloigner de l'élégance & de la pureté, qui ſont le partage d'un excellent Ecrivain.

VERDIER, [*Antoine* DU] Seigneur de Vauprivat, né à Montbriſon en 1544, mort en 1600; laborieux Compilateur ſans jugement & ſans méthode, qui n'a pas laiſſé de ſe rendre utile, en ſon temps,

par ſa *Bibliotheque des Auteurs François*; qui n'eſt aujourd'hui d'aucune utilité; mais que les *Remarques* de M. *Rigoley de Juvigny*, qui vient d'en donner une nouvelle édition, rendent du moins intéreſſante pour les curieux.

VERGIER, [*Jacques*] Commiſſaire de la Marine, né à Lyon en 1657, mort aſſaſſiné, à Paris en 1720.

Il eſt celui de tous les Imitateurs de *Lafontaine*, qui a le plus approché de ſon modele, dans le genre des Contes. Il s'en faut cependant de beaucoup qu'on puiſſe le comparer à ce Conteur inimitable. Son ſtyle eſt ſimple, naïf, ſouvent élégant, mais plus ſouvent foible & proſaïque. On peut lui pardonner ſes négligences dans une ſorte d'ouvrages où il eſt dangereux de plaire. *Vergier*, en écrivant ſur des ſujets ſemblables à ceux de *Lafontaine*, a conſervé beaucoup moins de réſerve & de décence; ce qui doit ſuffire pour engager les jeunes gens à éviter une lecture où leur eſprit gagneroit peu, & où leur cœur perdroit beaucoup.

VERNES, [*Jacob*] Paſteur d'une Egliſe de Geneve, né en Languedoc en 17..

*J. J. Rouſſeau* & nos autres Philoſophes n'ont point eu juſqu'ici d'adverſaire plus vigoureux & plus adroit. Ses *Lettres ſur le chriſtianiſme* de l'Auteur d'*Emile*, & ſon dernier Ouvrage, intitulé *Confidence philoſophique*, ſont les fruits d'une raiſon lumineuſe & du vrai talent, ſi néceſſaire lorſqu'il s'agit de faire triompher la vérité & de confondre l'erreur. Il ſeroit difficile de préſenter ſous un jour plus frappant les dangers des maximes de nos *Celſes* modernes, la folie de leurs ſyſtêmes, & les contradictions perpétuelles de leurs demi-idées, qu'on l'a fait dans ce dernier Livre, dont l'Auteur vient de publier une nouvelle édition augmentée de pluſieurs traits capables de lui donner un nouveau prix. La Philoſophie du Siecle y eſt miſe en action & ridiculiſée par une apologie ironique de ſes principes les plus dangereux, fidélement puiſés dans les écrits de ſes Apôtres. » Si le ſtyle » d'un Etranger pouvoit être celui de

» *Paſcal*, dit un ami de l'Auteur, ce » Livre, mieux fondé en preuves que les » Lettres Provinciales, n'eût pas été moins » redoutable aux Philoſophes du jour, » que celles-ci ne le furent aux Jéſuites «. Depuis *Paſcal*, en effet, on n'a rien écrit de plus piquant dans ce genre, que ces douze Lettres. Il faut ſur-tout renvoyer nos ingénieux Mécréans à celle d'un prétendu Militaire à un jeune Impie, placée à la fin de l'Ouvrage, pour les mettre à portée de juger ſainement du cas qu'on doit faire de la déplorable gloire attachée à la Philoſophie. C'eſt dommage que ce Livre, dont l'idée eſt ſi heureuſe & qui renferme tant d'excellentes choſes, puiſſe devenir dangereux à quelques égards, faute d'être aſſez décidé dans le ton qu'on a choiſi pour le rendre intéreſſant. L'Auteur, en employant l'ironie, ne la marque point aſſez, & ne s'eſt pas aſſez attaché à la faire ſentir. Il eſt arrivé de là, que de petits Eſprits, qui ſe mêlent cependant de décider, ont pris pour des éloges ce qui n'étoit dans le but de l'E-

crivain qu'une ſatire des ridicules ſyſtêmes qu'ils avoient follement adoptés.

Ce défaut moins ſenſible dans la ſeconde édition, eſt vraiſemblablement ce qui a empêché le Gouvernement de permettre le debit de ce Livre, & l'a privé de la plénitude du ſuffrage des honnêtes gens. Après tout, ce défaut eſt facile à corriger, & nous exhortons M. *Vernes* à le faire diſparoître entiérement, & pour le ſuccès de ſes bonnes intentions, & pour l'intérêt de ſa gloire.

VERNET, [*Jacob*] Miniſtre & Profeſſeur en Théologie, à Geneve, ſa patrie, né en 1698; Auteur d'un *Traité de la vérité de la Religion*, d'un *Abrégé d'Hiſtoire univerſelle*, des *Lettres critiques d'un Voyageur Anglois*, & de quelques autres Ouvrages peu connus, peu eſtimés, & qui méritent peu de l'être. Ils ſont écrits d'ailleurs d'un ſtyle lourd, inexact, plein d'incohérences, & n'ont d'autre mérite que celui de l'érudition. Si M. *Vernet* eſt Auteur, comme on l'aſſure, de l'E-

pitaphe, en ſtyle lapidaire, du P. *Hardouin*, on peut dire que c'eſt-là ſon meilleur Ouvrage. Ses démêlés avec M. de *Voltaire* lui ont donné une eſpece de célébrité dans les Lettres, qu'il n'eût jamais acquiſe par ſes Ecrits. M. *Paliſſot* n'a pas laiſſé de leur donner ſix pages de louanges dans ſes *Mémoires Littéraires*; mais tout le monde ſait que M. *Paliſſot* n'eſt pas plus équitable dans ſes Eloges que dans ſes Cenſures; & c'eſt ſur-tout à ce défaut de juſtice ou de diſcernement qu'il doit attribuer le peu de cas que l'on fait de ſes Productions. Il a beau les faire imprimer ſur du papier ſuperbe, les enrichir de gravures magnifiques, les louer infatigablement dans les Avis & Préfaces, les étayer de notes & d'obſervations; le Public ingrat en méconnoît le prix, & dit, en voyant tant de luxe inutilement prodigué,

J'en trouve tout fort beau,
Papier, dorure, image, caractere,
Hormis les vers, &c.

VERTOT-D'AUBŒUF, [*René-Aubert* DE] Abbé, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, né en Normandie en 1655, mort à Paris en 1735.

Peu d'Hiſtoriens, dans toutes les Langues, ont poſſédé plus éminemment l'art d'attacher le Lecteur, de captiver ſon eſprit, & de l'intéreſſer à ſon ſujet. L'*Hiſtoire des Révolutions de Portugal* a une marche preſque épique, & ſeroit un vrai chef-d'œuvre, ſi l'Auteur eût été plus difficile dans le choix des Mémoires ſur leſquels il a travaillé. Celle *des Révolutions de Suede** n'eſt pas à l'abri du même re-

---

* » Ce Livre fut ſi eſtimé des Suédois, dit » M. l'Abbé de *Voiſenon*, que leur Envoyé, » qui étoit ſur le point de venir en France, fut » chargé, par ſes inſtructions, de faire connoiſ- » ſance avec l'Auteur, & de l'engager à écrire » l'Hiſtoire générale de Suede. Ce Miniſtre, qui » croyoit trouver l'Abbé de *Vertot* à Paris ré- » pandu dans le plus grand monde, ſurpris de » ne le voir nulle part, s'informa où il étoit. On » lui dit que ce n'étoit qu'un Curé de village.

proche. Le meilleur Ouvrage de l'Abbé de *Vertot* eſt, ſans contredit, l'*Hiſtoire des Révolutions Romaines;* le ſtyle en eſt noble, élégant; la narration rapide, & pleine de chaleur; les portraits en ſont intéreſſans, quoique tracés, la plupart, d'imagination; les réflexions, naturelles, mais peu profondes.

Il paroît que le génie de cet Ecrivain avoit beſoin d'être ému par des événemens extraordinaires; c'eſt pourquoi il n'eſt vraiment ſupérieur, que lorſqu'il traite les changemens ſubits arrivés dans les Gouvernemens. Son *Hiſtoire de Malthe*, quoiqu'abondante en rapports avec ſes objets favoris, n'a plus la même vigueur ni le même intérêt, dès qu'il eſt queſtion d'entrer dans les détails ordinaires. La négligence du ſtyle, en pluſieurs endroits, fait aſſez ſentir que ſon Auteur n'étoit pas fait pour les Ouvrages de longue haleine.

---

» Cela le déprima aux yeux de l'Envoyé, qui ap» paremment n'étoit qu'un ſot «.

On ſe ſouvient de cette Anecdote, qui prouve ſi fort combien l'Abbé de *Vertot* étoit peu ſcrupuleux ſur la vérité des circonſtances, quand la fiction pouvoit contribuer à l'agrément de ſon ſtyle. On lui avoit promis des Mémoires ſur un Siége qu'il avoit à décrire; on tarda à les lui envoyer : *Je n'en ai plus beſoin*, dit-il quand on les lui apporta, *mon Siége eſt fait*.

VICQ D'AZIR, [*Félix* DE] Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Profeſſeur de Phyſiologie, de l'Académie des Sciences, Secrétaire perpétuel de la Société Royale de Médecine, Correſpondant des Académies de Metz, de Dijon, de Madrid, &c. né à Valogne en 1748.

Peu d'hommes ont débuté avec plus d'éclat dans la carriere des Sciences, & y ont acquis, plus jeunes, des titres à la reconnoiſſance publique. Quand ſes *Eloges hiſtoriques* de M. *Bouillet*, de M. de *Haller*, &c. ne lui donneroient pas le droit de figurer parmi les Littérateurs qui écrivent

avec le plus de ſageſſe & de naturel, nous nous ſerions fait un devoir de le placer dans notre Ouvrage, en faveur des vûes patriotiques qui ont animé ſes travaux. Ses différens Mémoires ſur les objets les plus intéreſſans de l'Anatomie, de la Phyſiologie, de la Thérapeutique; ſur l'établiſſement de la Société Royale de Médecine que le Roi vient de former; ſur les maladies peſtilentielles des beſtiaux; ſur les inconvéniens des cimetieres dans les Villes, &c. n'offriront ſans doute rien de piquant à la curioſité des Eſprits légers & frivoles; mais la reconnoiſſance éclairée du vrai Citoyen, dédommagera M. de *Vicq* de la privation de ces ſortes de ſuffrages que le Savant utile doit compter pour rien. Il eſt facile de juger par la maniere dont il a écrit ſur les matieres ſcientifiques, qu'il eût pu ſe faire, s'il l'eût voulu, un nom diſtingué dans les Belles-Lettres; mais cet Auteur n'en eſt que plus louable d'avoir préféré l'utilité générale à de vains agrémens qui ſont ſouvent pour le Public un ſujet de raillerie ou de mépris.

Il n'eſt peut-être pas inutile de remarquer que les ſuccès rapides de ce ſavant Médecin, dont la jeuneſſe en promet de plus grands, lui ont attiré des ennemis d'autant plus aigris qu'ils courent la même carriere, & que leur haine n'a pris ſa ſource que dans le ſentiment de la ſupériorité de ſes talens, employés par le Gouvernement. Il n'eſt point de baſſeſſes qu'ils n'aient miſes en œuvre contre lui : intrigues, imputations calomnieuſes, lettres anonymes, libelles de toute eſpece, tout a été mis en uſage pour lui nuire & le décrier. Si M. de *Vicq* avoit la foibleſſe de s'affliger de ces perſécutions odieuſes, qui ne ſont propres qu'à déshonorer ceux qui ſe les permettent, nous prendrions la liberté de lui faire obſerver que le ſuffrage du Gouvernement & l'eſtime des Citoyens honnêtes & éclairés dont il jouit, ſont plus que ſuffiſans pour le dédommager des clameurs de ſes ennemis. Ce qui eſt très-capable de le conſoler encore de leurs injures calomnieuſes, c'eſt la certitude qu'elles ne ſont que le fruit de l'envie,

& l'envie ne s'acharne que contre les hommes célebres ; ce qui nous rappelle ces vers où *Virgile* peint *Drancès* tourmenté de la gloire que *Turnus* s'étoit faite par ſes exploits.

*Tum Drances idem infenſus, quem gloria Turni*
*Obliquâ invidiâ, ſtimuliſque agitabat amaris.*

VIGENERE, [*Blaiſe* DE] Secrétaire de *Henri III*, né dans le Bourbonnois en 1522, mort à Paris en 1596, Traducteur médiocre, mais littéral, des *Commentaires de Céſar*, de l'*Hiſtoire de Tite-Live*, & de quelques autres Auteurs Latins. Les Traductions poſtérieures ont fait oublier les ſiennes ; & ſes Notes, inſtructives & curieuſes, ont enrichi les autres Traducteurs, qui ſe ſont bien gardés de faire connoître l'obligation qu'ils lui avoient.

VIGNE, [*Anne* DE LA] de l'Académie des *Ricovrati* de Padoue, née à Vernon, en Normandie, morte en 1684.

Ses

Ses talens ſinguliers pour la Poéſie auroient pu être perfectionnés par le temps, ſi la mort ne l'eût enlevée aux Muſes à la fleur de ſon âge. Ce qui nous reſte de ſes Ouvrages, eſt très-propre à faire regretter ceux qu'elle auroit pu compoſer. La vivacité de ſon eſprit & la force de ſon imagination rendoient ſon ſtyle pittoreſque. Un ſeul trait lui ſuffiſoit pour peindre une action; cette belle Strophe, ſur le paſſage du Rhin, en eſt la preuve.

Mais à ſa valeur extrême
Le Rhin ſemble s'oppoſer,
Le Rhin, où *Céſar* lui-même
N'oſa jamais s'expoſer.
Le Roi parle : à ſa parole,
Plus vîte qu'un trait ne vole,
On voit nager nos Guerriers,
Et leur ardeur eſt ſi vive,
Que déjà ſur l'autre rive
Ils ont cueilli les lauriers.

Nous ne pouvons nous refuſer au plaiſir de citer les Vers qu'elle fit pour répondre aux ſollicitations d'un homme aimable & plein

d'eſprit, qui l'aimoit, & qui la preſſoit de le payer d'un tendre retour.

Vaine beauté que voulez-vous de moi?
Quels ſont vos droits, *Tircis*, pour engager ma foi?
Ah! ſur mon cœur ceſſez de rien prétendre;
Ceſſez de le faire ſouffrir:
Le Ciel ne l'a pas fait ſi ſenſible & ſi tendre
Pour aimer ce qui doit périr.

VIGNOLES, [*Alphonſe* DES] de l'Académie Royale des Sciences de Berlin, né au Château d'Aubaïs en Languedoc, en 1649, mort à Berlin en 1744; auſſi ſavant que laborieux Ecrivain.

Les *Mémoires* de l'Académie de Berlin, où il fut admis lors de ſon établiſſement, la *Bibliotheque Germanique*, l'*Hiſtoire critique de la République des Lettres*, offrent un grand nombre de *Diſſertations* & d'autres Ecrits de ſa façon, qui ne ſont pas les moins intéreſſans de ces Recueils, ſoit par les ſujets, ſoit par la maniere dont ils ſont traités. Le plus connu de ſes Ouvrages & celui qui ſuppoſe le plus de recherches,

d'application & de diſcernemens, eſt la *Chronologie de l'Hiſtoire ſainte & des Hiſtoires étrangeres qui la concernent, depuis la ſortie d'Egypte juſqu'à la captivité de Babylone*, en deux volumes *in*-4°. La nouvelle édition des Tablettes hiſtoriques de l'Abbé *Lenglet Dufreſnoi*, en contient un grand nombre d'extraits. Mais ceux qui voudront ſe former une juſte idée de cet excellent Ouvrage, doivent le lire en original. Tout y eſt diſcuté avec préciſion & netteté, tout y eſt appuyé ſur de bonnes autorités & ſur des conjectures ſagement combinées.

*Vignoles* fut l'ami de *Leibnitz*, étoit Philoſophe comme lui, & reſpecta également la Religion. Il avoit conſacré plus de quatre-vingts ans à l'étude, & il avouoit avec franchiſe qu'il ſavoit très-peu. Quel exemple de modeſtie à propoſer à nos fantômes de Savans, qui ignorent tant de choſes, ſe donnent ſi peu la peine d'apprendre & ſi fort le droit de décider de tout!

VILLARET, [*Claude*] d'abord Comé-

dien, puis Secrétaire de la Pairie, né à Paris en 1715, mort en 1766; Continuateur de l'Hiſtoire de France, commencée par l'Abbé *Vély*, & qui eſt à ſon Prédéceſſeur ce que *Sénèque* eſt à *Cicéron*. Il a pourtant ſuivi, de ſon mieux, le plan qui lui étoit tracé, mais il n'a pas eu, comme ſon Modele, l'art de fondre avec adreſſe ſes recherches dans la narration. Sa maniere de narrer eſt trop oratoire, ou, pour mieux dire, trop poétique, & ſouvent diffuſe. Son principal mérite eſt celui de l'impartialité. On voit qu'en expoſant les fautes des Princes, les abus de la Religion, les torts de la Nation, il n'épouſe aucun parti, en ſorte que l'on a de la peine à deviner quel eſt ſon ſentiment, tant il eſt éloigné de laiſſer tranſpirer le moindre mouvement d'oppoſition ou d'intérêt. L'Abbé *Vély* avoit laiſſé cette Hiſtoire au neuvieme volume. M. *Villaret* l'a pouſſée juſqu'au dix-ſeptieme, & à meſure que les faits s'approchent de plus près de nos jours, ils ſont mieux écrits & plus intéreſſans.

M. l'Abbé *Garnier* s'eſt chargé de la continuation de cet Ouvrage, & l'on doit lui ſavoir gré de ſes efforts pour conſoler le Public de la perte de ſon Prédéceſſeur.

VILLARS, [*N.* DE MONTFAUÇON DE] Abbé, né en Languedoc, mort en 1673, âgé de 35 ans.

L'imagination & la gaieté naturelle de ſon eſprit ſe ſont donné une libre carriere dans l'Ouvrage connu ſous le nom de *Comte de Gabalis*. Cet Ouvrage, ſpécialement compoſé pour tourner en ridicule les Zélateurs du grand Œuvre & les Freres de la Roſe-croix, excede les bornes de la plaiſanterie, & contient des alluſions perſonnelles qui le firent ſupprimer par ordre du Gouvernement. On prétend que les cinq Entretiens qui compoſent ce Livre original, ſont le réſultat des converſations de l'Auteur avec quelques autres Beaux-Eſprits qui s'aſſembloient ſouvent pour s'égayer enſemble. Quoi qu'il en ſoit, il ne plut pas à tout le monde, & fit in-

terdire la Chaire à l'Abbé de *Villars*, qui pour lors avoit dans la prédication une eſpece de célébrité dont il ne reſte à préſent aucune trace. Il ſe préparoit cependant à donner une ſuite à ſon *Comte de Gabalis*, lorſqu'il fut aſſaſſiné ſur la route de Lyon. » Les Rieurs dans une affaire » ſi triſte «, raconte l'Auteur des *Mélanges*, connu ſous le nom de *Vigneuil-Marville*, » diſoient que c'étoient des Gnomes & des Sylphes déguiſés qui avoient » fait le coup, pour le punir d'avoir révélé » les ſecrets de la Cabale «.

On ſe ſouvient qu'il eut des démêlés avec *Barbier d'Aucourt*; au ſujet des *ſentimens de Cléante ſur les entretiens d'Ariſte & d'Eugene*, & qu'il publia contre lui un Ouvrage intitulé *de la Délicateſſe*, où il le traite d'une maniere très-oppoſée à ce titre. A l'en croire, le Critique des *Entretiens d'Ariſte & d'Eugene* eſt *un malhonnête homme, qui dit cent fauſſes pointes & cent inſolences, un faiſeur de libelles diffamatoires qu'il ne faut pas chercher parmi les honnêtes gens, qui ne fréquente que les plus ſots de la lie du peuple.*

Il dit contre lui mille autres injures de cette eſpece, ſi fidélement copiées ſur les pupitres de Ferney. Quand on n'a que de pareilles raiſons à apporter, ne vaut-il pas mieux ſe rendre juſtice & ſe taire, que d'ajouter au tort d'avoir mal penſé, le tort de ſe défendre plus mal encore? *Barbier d'Aucourt* ne répondit qu'en plaiſantant à cette indécente Diatribe, & le fit, dans la ſeconde partie des *Sentimens de Cléante*, avec cette ſupériorité qui ne s'avilit jamais, & avec une ironie plus piquante que les injures, ſur-tout quand la raiſon lui prête ſon appui.

VILLEDIEU. [*Marie-Catherine* DES JARDINS, femme en premieres noces de M. DE] *Voyez* JARDINS.

VILLENEUVE, [*Gabrielle-Suſanne* BARBOT DE] morte à Paris en 1755, eſt connue dans la République des Lettres par pluſieurs Romans, qui, en général, offrent des ſituations pathétiques, des ſentimens vifs & généreux, des réflexions

morales, nobles & ſenſées ; mais les plans n'ont rien de neuf ; les événemens n'y ſont pas toujours d'accord avec la vraiſemblance, les ſituations ſont ſouvent forcées ; le ſtyle d'ailleurs eſt inégal, diffus, incorrect, & chargé de détails minutieux. Telle eſt l'idée qu'on ſe forme du talent de cette Dame, après la lecture des *Belles ſolitaires* & de la *Jardiniere de Vincennes*.

VILLETTE, [*Charles* Marquis, DE] Maréchal général des Logis de la Cavalerie, né à Paris en 1736.

Les relations qu'il a eues avec feu M. de *Voltaire*, lui ont donné une eſpece de célébrité dans la République des Lettres, qu'il n'a point acquiſe par ſes Ecrits. Son *Eloge hiſtorique de Charles V*, & celui de *Henri IV*, ne l'élevent point en effet au deſſus des Ecrivains médiocres, & ſes *Vers* ne le diſtinguent en rien de la foule de nos Verſificateurs: Mais s'il eſt peu connu par ſes Ouvrages, il l'eſt beaucoup par ſes actions. Tout le monde

ſait qu'après avoir épouſé une protégée de M. de *Voltaire*, il a eu l'honneur de loger chez lui ce Patriarche des Beaux-Eſprits, de le ſoigner dans ſa derniere maladie, & de recueillir ſes derniers ſoupirs; ce qui a donné lieu au diſtique ſuivant :

Admirez d'*Aroüet* la bizarre planete :
Il naquit chez *Ninon*, & mourut chez *Villette*.

VILLIERS, [*Pierre* DE] Prieur de St. Taurin, né à Cognac, dans l'Angoumois ſur la Charente, en 1649, mort à Paris en 1728.

Il a eu le ſort de la plupart des Auteurs médiocres, c'eſt-à-dire quelques ſuccès pendant ſa vie, & le plus profond oubli après ſa mort. Ce qui fait honneur au jugement de l'Abbé de *Villiers*, c'eſt qu'il s'étoit attendu à cette éclipſe ; jamais perſonne n'attacha moins de mérite à ſes Productions. Son indifférence, à cet égard, alloit ſi loin, que le ſavant Abbé *Fraguier*, ſon Cenſeur, lui fit des reproches dans l'Approbation qu'il donna au

Recueil de ſes Poëſies. L'Abbé de *Villiers* étoit bien différent, en cela, de nos Auteurs modernes, qui eſperent toujours effacer ceux qui les ont précédés, & croient écrire pour la poſtérité, ſans s'appercevoir que leur Siecle commence déjà à rougir des ſuffrages qu'une premiere ſurpriſe lui avoit arrachés. Telle eſt l'illuſion de la vanité littéraire : on oublie que le génie ſeul peut conduire à l'immortalité, & l'on ſe flatte que quelques légeres étincelles d'eſprit pourront réſiſter au ſouffle du temps, qui ne reſpecte que les vraies lumieres.

La plus connue de toutes les Pieces du Recueil de l'Abbé de *Villiers*, eſt un Poëme ſur l'*Art de prêcher*. Ce Poëme renferme les principales regles de l'éloquence de la Chaire. Les préceptes n'en ſont ni fins ni nouveaux ; tout ce qu'on peut dire, c'eſt que la verſification en eſt facile & correcte, ſans que ces deux qualités puiſſent faire oublier qu'elle manque de nobleſſe & d'élégance. En général, ce Poëte eſt diffus, languiſſant, proſaï-

que; principe assez naturel d'une chute inévitable.

Sa Prose est assez communément dans le même goût; mais si elle n'a pas le mérite des tours & de l'expression, elle a quelquefois celui des pensées. On trouve en effet d'excellentes vûes dans ses *Entretiens sur les Tragédies*, & des idées très-justes dans ses *Réflexions sur les défauts d'autrui*, témoin celle-ci, plus vraie qu'élégamment exprimée : *le signe de la médiocrité, dans les Auteurs, est la révolte contre la critique.* Il eût pu y joindre cette autre-ci, pour lui servir de suite : & la maniere dont un mauvais Auteur se défend contre la critique, ajoute souvent à la preuve de la médiocrité de son esprit, celle de la petitesse & de la perversité de son ame.

VILLON, [*François* CORDEUIL, surnommé] né à Paris en 1431.

Héros de la Poésie Françoise de son temps, il a les plus singulieres conformités avec le Héros de notre Poésie actuelle.

Même nom de baptême, nom également ſubſtitué à ſon vrai nom de famille; il a fait, comme lui, époque * dans notre Littérature; l'un & l'autre ſont nés avec beaucoup d'eſprit & de talent; l'un & l'autre ont ambitionné la Monarchie Littéraire, & la manie de dominer leur a également ſuſcité une foule d'ennemis; tous deux ont habité ſucceſſivement l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne & la Suiſſe; tous deux ont été fêtés à la Cour des Rois, & tous deux, par la ſuite des événemens, ont été forcés de vivre loin de leur patrie. Nous ne ſuivrons pas davantage ce parallele. Venons à ce que M. l'Abbé *Goujet* dit de *Villon* dans ſa Bibliotheque Françoiſe. » En pluſieurs endroits de ſes Ouvra-» ges, il eſt moins agréable que bouffon. » Ses plaiſanteries & ſa gaieté ſont plus

* *Villon* fut le premier, en ces ſiecles groſſiers, Débrouiller l'art confus de nos vieux Romanciers.

*Art Poét.*

» libres que la ſageſſe & l'honnêteté ne » le comportent, & ſouvent ſes Vers » décelent la baſſeſſe de ſes inclina- » tions, auſſi bien que le déréglement » de ſes mœurs ". Ne peut-on pas, d'après les autres détails de ſa vie, ajouter encore pour l'inſtruction des jeunes Poëtes, & les prémunir contre les écarts de leur imagination, que *Villon* ne reſpecta dans ſes Ecrits ni la Religion, ni le Gouvernement, ni les perſonnes; qu'il ſe permit ſans honte les injures les plus groſſieres & les libelles les plus dangereux; qu'il avilit ſes heureuſes diſpoſitions, & particuliérement le talent de la plaiſanterie, en ſe jouant de tout dans ſes Vers, & même de ſon honneur; qu'enfin ces excès, après lui avoir ravi le repos pendant ſa vie, ont entiérement éclipſé ſa gloire dans la poſtérité?

Nous ne parlerons pas des autres vices qui ont déshonoré ſa conduite. On ſait qu'après avoir épuiſé l'indulgence de *Louis XI*, perdu les bonnes graces d'*Edouard V*, Roi d'Angleterre, il mourut en pays

étranger, accablé de chagrins, déchiré de remords, & déteſté de tous les honnêtes gens.

Nous lui donnons place dans cet Ouvrage, non parce qu'on nous a reproché de l'avoir omis [reproche très-mal fondé, puiſqu'il eſt antérieur à *François I.*], mais parce qu'un caractere auſſi étrange nous a paru propre à faire naître des réflexions, à effrayer par l'exemple, & à détacher de toute célébrité qui ne ſeroit pas fondée ſur la raiſon, l'honnêteté & la vertu.

VISCLEDE, [*Antoine-Louis* CHAALMOND DE LA] Secrétaire perpétuel de l'Académie de Marſeille, né à Taraſcon en 1692, mort à Marſeille en 1760; Bel-Eſprit de Province, dont le nom, quoiqu'inſcrit ſur le Regiſtre triomphal de preſque toutes les Académies littéraires de France, n'a pu l'être au Temple de Mémoire. On a recueilli toutes ſes Pieces couronnées, ſous le titre d'*Œuvres diverſes de M. de la Viſclede*; mais la lecture de ce Recueil n'eſt propre qu'à faire voir com-

bien il faut peu de talent pour obtenir le ſuffrage des Académies.

VISÉ, [*Jean* DONNEAU, ſieur de] né à Paris en 1640, mort dans la même ville en 1710; pauvre Ecrivain dont le nom n'eſt connu à préſent que parce qu'il a long-temps travaillé au Recueil intitulé d'abord *Mercure galant*, & aujourd'hui *Mercure de France*. *La Bruyere*, en parlant de ce Journal, tel qu'il étoit alors, le met *au deſſous du rien*. Si *la Bruyere* vivoit encore, en voyant notre *Mercure* actuel renchérir en niaiſeries ſur celui de *Viſé*, ne ſeroit-il pas bien déſolé de ne pouvoir en dire davantage?

VOISENON, [*Claude-Henri* DE FUSÉE DE] Doyen du Chapitre de Boulogne-ſur-Mer, Miniſtre du Prince Evêque de Spire à la Cour de France, de l'Académie Françoiſe, mort en 1775.

Ceux qui aiment l'eſprit, les graces la fineſſe & la gaieté, trouveront ces heureuſes qualités éminemment reconnues

dans preſque toutes les Productions de cet Académicien. La connoiſſance du monde, la facilité à en ſaiſir les ridicules, l'art plus piquant encore de les peindre agréablement, donnent à ſes Romans un caractere qui les diſtingue de ces Productions frivoles, chargées d'aventures & de ſentimens paraſites, rebattues cent fois, & toujours exprimées d'une maniere inſipide ou bizarre. Au moins apprend-on quelque choſe dans ceux de M. l'Abbé de *Voiſenon*. L'*Hiſtoire de la Félicité*, entre autres, eſt un Ouvrage où l'imagination, les traits ingénieux, les portraits originaux, les penſées ſaillantes, fourmillent, & amuſent le Lecteur en l'intéreſſant. On y voit un tableau de la Société, auſſi vif que juſte, finement deſſiné, & capable de guérir les ridicules, ſi les ridicules n'étoient encore plus difficiles à vaincre que les vices.

Dans ſes Pieces de Théatre, il eſt le même. *Les Mariages aſſortis*, *la Coquette fixée*, *le Retour de l'Ombre de Moliere*, ſont d'une touche vraiment comique; &

avec une intrigue mieux combinée, mieux ſuivie, un dénouement mieux préparé; on pourroit le comparer à ce que nous avons eu de meilleur depuis *Moliere* & *Regnard*.

Les petites Poéſies, du même Auteur, ont la même trempe d'eſprit & le même ton de vivacité.

M. de *Voltaire* appelle l'Abbé de *Voiſenon un des Conſervateurs de la gaieté Françoiſe*; il auroit pu ajouter qu'il eſt également *Conſervateur* du goût. En effet, en ſacrifiant à l'eſprit, il n'a jamais méconnu les regles; il leur a même rendu hommage dans pluſieurs endroits de ſes Ouvrages, où il reproche au Siecle avec autant d'agrément que de vérité, les caprices qui le dégoûtent des bonnes choſes, pour le faire courir après les Productions médiocres & puériles. Il a encore la gloire d'avoir été le *Conſervateur* de ſes penſées & de ſes ſentimens, en réſiſtant à la contagion de la maladie philoſophique. Il ne s'eſt jamais permis le moindre trait contre la Religion; mais ce qui honore bien

davantage la mémoire de ce véritable Bel-Eſprit, comme l'a fort bien remarqué M. l'Evêque de Senlis *, » c'eſt que pouvant monter facilement aux premieres » dignités de l'Egliſe qui vinrent le chercher de bonne heure, il réſiſta par » probité aux offres les plus flatteuſes. » Un ambitieux les eût ſaiſies comme un » don imprévu de la fortune; l'homme » foible & facile à ſe laiſſer éblouir, ſe » ſeroit trompé lui-même: l'homme de » ſociété, mais de bonne foi, ne vit dans » ces honneurs, que la gravité d'un miniſtere capable d'alarmer par l'étendue » des devoirs qu'il impoſe; & ce qui » pouvoit peut-être l'en rapprocher, c'eſt » qu'il fut très-éloigné de s'en trouver » digne. On ſent très-bien quelle eſt la » fin qu'un tel refus donnoit lieu d'eſpérer. Celle de M. l'Abbé de *Voiſenon* » fut ce qu'elle devoit être, chrétienne » & conſolante «.

* Dans la Réponſe au *Diſcours de Réception, prononcée à l'Académie Françoiſe*, par M. de *Boiſgelin*, Archevêque d'Aix.

Cet Auteur a conſervé ſa gaieté juſqu'au dernier moment de ſa vie. Il avoit fait faire d'avance un cercueil de plomb ; il ſe le fit apporter quelques jours avant ſa mort : *Voilà donc ma derniere redingote*, dit-il ; & ſe tournant vers un de ſes laquais, dont il avoit eu quelquefois à ſe plaindre : *J'eſpere*, ajouta-t-il, *qu'il ne te prendra pas envie de me voler celle-là.*

Au reſte, on a attribué à M. l'Abbé de *Voiſenon* différens Ouvrages qui n'étoient pas de lui. Telle eſt, entre autres, une Traduction du Poëme Italien de l'Abbé *Parini*, intitulée *les Quatre parties du jour à la Ville.* Nous ſavons de certitude que c'eſt à la plume de M. l'Abbé *Deſprades*, Inſtituteur des enfans de Monſeigneur le Comte d'Artois, qu'on doit cette élégante Traduction. Cet Auteur eſtimé, chéri, & recherché de tous ceux qui le connoiſſent, eſt peu connu dans les Lettres, parce qu'il ne les cultivent que pour ſon amuſement, & qu'il dédaigne l'éclat. Nous connoiſſons de lui pluſieurs Ouvrages de Poéſie, que nos meilleurs Poëtes n'auroient

pas déſavoués; une Ode, entre autres; dont nous avons retenu la Strophe que voici. Il s'agit dans celle qui précede, d'un grand Roi qui avoit cédé à un de ſes Miniſtres une partie de ſon pouvoir.

Tel *Jupiter*, du haut de la voûte azurée,
Fait part de ſa puiſſance aux Dieux de l'Empirée:
Pouvant d'un ſeul regard éclairer l'Univers,
Il cede à d'autres mains le Char de la lumiere,
Qui doit, dans ſa carriere,
Féconder de ſes feux & la terre & les mers.

VOITURE, [*Vincent*] de l'Académie Françoiſe, né à Amiens en 1598, mort à Paris en 1648.

*Boileau* en faiſoit trop de cas. Il eſt pourtant vrai qu'il a été le premier, parmi nous, ce qu'on appelle un Auteur Bel-Eſprit. L'accueil qu'il recevoit dans les meilleures Sociétés de ſon temps, l'enhardit ſans doute à répandre dans ſes Ouvrages le même caractere d'agrément & de liberté qui le faiſoit rechercher à la Cour & à la Ville. Il écrivoit facilement en Latin, en Italien, & en Eſpa-

gnol; on ne connoît plus aujourd'hui que ce qu'il a écrit en François. On lit encore avec plaiſir quelques-unes de ſes *Lettres*, ſans cependant pouvoir les lire de ſuite. L'eſprit, quand il cherche à ſe montrer, devient un ſupplice pour un homme ſenſé; & les penſées brillantes éblouiſſent & fatiguent plus qu'elles ne plaiſent, quand elles ſont indiſcrétement prodiguées, & encore plus quand elles paroiſſent jetées toutes dans le même moule: Cette affectation ôte au Lecteur le ſeul plaiſir qui puiſſe le captiver, celui du naturel & de la variété.

*Voiture* dut ce travers à un penchant trop marqué pour les Poëtes Italiens: le *Marini*, qu'il cite preſque toujours avec admiration, lui gâta le goût. Il en ſera toujours de même des Auteurs qui ſe paſſionnent trop pour les modeles, choiſis plus par attrait que par jugement.

Malgré cela, *Voiture* ne mérite pas tout le mépris qu'on paroît en faire aujourd'hui. Peu d'Ecrivains fourniſſent plus d'exemples de penſées fines & délicates,

Le P. *Bouhours* ne ſe laſſe point d'en citer dans ſon Recueil, connu ſous le titre de *Penſées ingénieuſes*. Nos Poëtes actuels, les plus agréables, ne déſavoueroient pas ces Vers, tirés d'une de ſes Epîtres au grand *Condé*.

Nous autres faiſeurs de Chanſons,
De *Phébus* ſacrés Nourriſſons,
Peu priſés au Siecle où nous ſommes,
Saurions bien mieux vendre nos ſons,
S'ils faiſoient revivre les Hommes
Comme ils font revivre les noms. . . . .

Commencez, Seigneur, à ſonger
Qu'il importe d'être & de vivre;
Penſez à vous mieux ménager.
Quel charme a pour vous le danger,
Que vous aimiez tant à le ſuivre?
Si vous aviez dans les combats
D'*Amadis* l'armure enchantée,
Comme vous en avez le bras
Et la vaillance tant vantée,
Seigneur, je ne me plaindrois pas.
Mais en nos Siecles où les charmes
Ne font pas de pareilles armes;
Qu'on voit que le plus noble ſang,
Fût-il d'*Hector* ou d'*Alexandre*,

Eſt auſſi facile à répandre
Que l'eſt celui du plus bas rang ;
Que, d'une force ſans ſeconde,
La Mort ſait ſes traits élancer,
Et qu'un peu de plomb peut caſſer
La plus belle tête du monde ;
Qui l'a bonne y doit regarder.
Mais une telle que la vôtre,
Ne ſe doit jamais haſarder ;
Pour votre bien, & pour le nôtre,
Seigneur, il vous la faut garder.

C'eſt injuſtement que la vie
Fait le plus petit de vos ſoins ;
Dès qu'elle vous ſera ravie,
Vous en vaudrez de moitié moins.
Ce reſpect, cette déférence,
Cette foule qui ſuit vos pas,
Toute cette vaine apparence,
Au tombeau ne vous ſuivront pas.
Quoi que votre eſprit ſe propoſe,
Quand votre courſe ſera cloſe,
On vous abandonnera fort,
Et, Seigneur, c'eſt fort peu de choſe
Qu'un demi-Dieu, quand il eſt mort.

Du moment que la fiere Parque
Nous a fait entrer dans la barque

Où l'on ne reçoit point les corps,
Et la Gloire & la Renommée
Ne ſont que ſonge & que fumée,
Et ne vont point juſques aux Morts;
Au delà des bords du Cocyte,
Il n'eſt plus parlé de mérite,
Ni de vaillance, ni de ſang;
L'ombre d'*Achille* ou de *Therſite*,
La plus grande & la plus petite
Vont toutes en un même rang.

VOLTAIRE, [*Marie-François* AROUET DE] de l'Académie Françoiſe, & de preſque toutes les Sociétés Littéraires de l'Europe, né à Paris en 1694, mort dans la même Ville en 1778.

De grands talens, & l'abus de ces talens porté aux derniers exès : des traits dignes d'admiration, une licence monſtrueuſe : des lumieres capables d'honorer ſon Siecle, des travers qui en ſont la honte : des ſentimens qui ennobliſſent l'humanité, des foibleſſes qui la dégradent : tous les charmes de l'eſprit, & toutes les petiteſſes des paſſions : l'imagination la plus brillante, le langage le plus cynique & le

le plus révoltant : de la philoſophie, & de l'abſurdité : la variété de l'érudition, & les bévues de l'ignorance : une poéſie riche, & des plagiats manifeſtes : de beaux Ouvrages, & des Productions odieuſes : de la hardieſſe, & une baſſe adulation : des leçons de vertu, & l'apologie du vice : des anathêmes contre l'envie, & l'envie avec tous ſes accès : des proteſtations de zele pour la vérité, & tous les artifices de la mauvaiſe foi : l'enthouſiaſme de la tolérance, & les emportemens de la perſécution : des hommages à la Religion, & des blaſphêmes : des marques publiques de repentir, & une mort ſcandaleuſe; telles ſont les étonnantes contrariétés, qui, dans un Siecle moins conſéquent que le nôtre, décideront du rang que cet Homme unique doit occuper dans l'ordre des talens & dans celui de la Société.

Une admiration outrée lui a prodigué autant de louanges, que le zele & la bonne critique ont enfanté de cenſures contre lui. Ses ſuccès dans quelques genres, lui ont procuré des ſuffrages qu'il ne méri-

toit pas dans d'autres. Les lumieres du diſcernement ont été éclipſées par les tranſports de l'enthouſiaſme, & on aura peine à croire juſqu'à quel point cette eſpece de fanatiſme a pouſſé ſon aveuglement. En un mot, malgré tant de diſparates capables de faire ouvrir les yeux, tout ce que cet Ecrivain a produit, a été accueilli, cru, préconiſé; il eſt devenu l'idole de ſon Siecle, & ſon empire ſur les Eſprits foibles ne ſauroit être mieux comparé qu'à celui du grand *Lama*, dont on révere, comme chacun ſait, juſqu'aux plus vils excrémens.

La Poſtérité eſt également à l'abri de la ſéduction & de la partialité; elle ſait apprécier les beautés, démêler les défauts, modérer les louanges, fixer les degrés de gloire & de blâme. Le vrai moyen de juger M. de *Voltaire* eſt donc de ſe tranſporter dans l'avenir; de ſe mettre à la place de nos Deſcendans; de leur ſuppoſer des lumieres, du goût, de l'honnêteté; & de prononcer enſuite, en tâchant d'être leur organe.

Nous ne nous propoſons pas d'analyſer les différens travaux de cette eſpece d'*Hercule* littéraire. L'Epopée, la Tragédie, la Comédie, l'Opéra, l'Ode, la Poéſie légere, tous les genres de Poéſie ont été de ſon reſſort. Dans la Proſe: Hiſtorien, Philoſophe, Diſſertateur, Politique, Moraliſte, Commentateur, Critique, Romancier, ſa plume s'eſt exercée ſur tout. Examinons avec quels ſuccès, en défiant quiconque d'oſer nous taxer avec fondement de méconnoître ce qu'il y a de bon dans cet Ecrivain, ou d'outrer la cenſure contre ce qu'il y a de mauvais.

*La Henriade* peut, ſans contredit, être regardé ecomme un chef-d'œuvre de Poéſie, pourvu qu'on n'exige, dans un Poëme, que la richeſſe du coloris, l'harmonie de la verſification, la nobleſſe des penſées, la vivacité des images, la rapidité du ſtyle. A cet égard, cet Ouvrage l'emporte ſur tout ce que les Muſes Françoiſes ont pu produire juſqu'à ce jour de plus brillant. Mais ces qualités, quelque éminentes

qu'elles ſoient, ſuffiſent-elles pour l'élever à la hauteur du Poëme épique? Cet intérêt, fruit de l'art & du génie; cet heureux tiſſu de fictions; ces combinaiſons d'incidens qui ſaiſiſſent & captivent l'ame du Lecteur, la tiennent dans un enchantement continuel, & la conduiſent au dénouement, à travers une inépuiſable variété de ſenſations; où les trouve-t-on dans M. de *Voltaire?* La magie des Grands Maîtres a toujours conſiſté dans ces puiſſans reſſorts; c'eſt en les maniant avec habileté, qu'ils ſe ſont élevés au deſſus de la ſphere des Eſprits ordinaires, & ont donné à leurs Ouvrages ce germe d'immortalité qui les rend précieux à tous les Peuples & à tous les Siecles.

S'il eſt vrai, comme l'a dit un grand Poëte*, que le plus ou le moins d'invention & d'intérêt ſoit ce qui diſtingue & ſubordonne entre eux les Hommes célebres; on ſera forcé de convenir, qu'à ce titre M. de *Voltaire* ne pourra ſoutenir de compa-

* *Pope*, dans ſa Préface ſur *Homere*.

raiſon avec les Poëtes qui l'ont précédé. Seroit-ce en effet un paradoxe d'avancer que ſon Héros n'intéreſſe que parce qu'il eſt *Henri IV*, c'eſt-à-dire, un Roi dont le nom, chéri de toutes les Nations, adoré dans la ſienne, parle à tout le monde en ſa faveur? Pour peu qu'on y faſſe réflexion, on trouvera que c'eſt peut-être à cet avantage que la Henriade a dû ſon ſuccès; avantage que n'ont pas eu les autres Poëtes, qui ont été obligés de créer leur Perſonnage principal, & tous les événemens de leur Poëme. De quelles reſſources d'imagination n'ont-ils pas eu beſoin pour intéreſſer au ſort de leur Héros, pour lui concilier ſucceſſivement l'admiration, l'amour, tous les ſentimens dont une ame ſenſible eſt capable! Dans la Henriade, le Monarque François eſt toujours heureux ou au moment de l'être; auſſi eſt-on rarement dans le cas d'éprouver pour lui ces alternatives de crainte & d'eſpérance, ces intéreſſantes perplexités, qui font tour-à-tour partager les diſgraces & goûter les triomphes. Par-là,

malgré les graces de ſon élocution, le Poëte tombe dans une monotonie inſipide, & cette monotonie produit un ennui invincible, comme on l'a déjà * remarqué.

Tout, au contraire, eſt varié dans l'Iliade, tout y reſpire, tout y eſt en action. S'agit-il d'un Conſeil, d'une Bataille ou de quelque autre événement? ce n'eſt pas le Poëte qui raconte : il rapproche les objets, il les rend préſens, le Lecteur devient un témoin qui voit & écoute; l'imagination d'*Homere* entraîne la ſienne, toutes les fois qu'il lui préſente de nouveaux tableaux, & ces tableaux varient à l'infini.

Le ton de la Henriade eſt ſans doute noble, animé, toujours élégant, mais trop narratif. Point de ces douces illuſions qui vous mettent à la place du Per-

---

* *Tout le monde trouve que la Henriade eſt un beau Poëme*, diſoit M. l'Abbé *Trublet; je veux croire que c'en eſt un : mais d'où vient que perſonne n'en peut lire plus d'un Chant de ſuite?*

ſonnage qui parle ou qui agit; aucuns tranſports de cet enthouſiaſme, de cette ardente vigueur d'une ame enflammée qui maîtriſe les autres ames; aucune éruption imprévue de ce beau feu qui fait taire la critique, lors même qu'elle trouve à condamner dans ces écarts. *Virgile* étoit moins animé de ce beau feu, qu'*Homere*: il y ſupplée par l'éclat, la conſtance & l'égalité. *Stace* & *Lucain* n'en ont produit que des étincelles, mais ces étincelles donnent au moins par intervalles de la chaleur & de la clarté. Chez *Milton*, c'eſt un volcan qui embraſe & conſume tout. *Le Taſſe* a ſu mieux modérer ſon eſſor, ſans lui rien faire perdre ſous le joug de l'Art qui le conduit. Le feu du Chantre d'*Henri IV* n'a d'autre effet que celui d'éblouir; il pétille, il éclate; jamais il n'échauffe & ne tranſporte.

Seroit-ce encore un excès de ſévérité, que de reprocher à M. de *Voltaire* de s'être trop délecté à prodiguer les Portraits; de n'avoir pas répandu dans ces Portraits aſſez de variété; de les deſſiner

tous de la même maniere; de les peindre des mêmes couleurs; de n'y avoir ménagé d'autre contraſte que celui des antitheſes; de les terminer conſtamment par des pointes ou des ſentences; d'oublier enſuite, dans le cours de l'action, l'idée qu'il a donnée de ſes Perſonnages, pour les laiſſer agir au haſard, ſans aucune conformité avec le caractere ſous lequel il les a annoncés?

Les grands Poëtes ſont bien éloignés de ce défaut. Au lieu de s'amuſer à faire le portrait de leurs Héros, ils ſe ſont contentés de les peindre par leurs actions, de leur donner des caracteres puiſés dans la Nature, d'en diſtinguer les nuances avec autant d'énergie que de vérité, de régler conſtamment leurs mouvemens & leurs diſcours, ſelon les paſſions & les intérêts qu'ils ont cru devoir leur attribuer pour le reſſort & le développement du Poëme.

Ce qui diminue encore le mérite de la Henriade, comparée aux autres Poëmes, c'eſt le défaut de merveilleux. On a pré-

tendu excuſer M. de *Voltaire*, en s'efforçant de prouver qu'elle ne comportoit pas ce genre d'ornement. Quand les raiſons qu'on apporte, ſeroient auſſi convaincantes qu'elles ſont foibles, que s'enſuivroit-il, ſi ce n'eſt qu'il auroit eu tort d'entreprendre un Poëme, dont le ſujet n'étoit pas ſuſceptible de toutes les parties de l'Epopée? Mais a-t-on fait attention que ſa ſtérilité eſt la vraie cauſe de cette diſette? N'eſt-il pas aiſé de s'appercevoir qu'il a employé le merveilleux partout où il a pu, qu'il l'a même outré d'une maniere ridicule? Les Perſonnages de la Diſcorde, du Fanatiſme, & de la Politique, ſont ſans doute puiſés dans le ſyſtême du merveilleux; mais on ſent au premier coup-d'œil, qu'ils ont une maniere d'exiſter & d'agir, dans ſon Poëme, abſolument contraire à toute vraiſemblance. Quoique les Divinités du Paganiſme euſſent une exiſtence réelle dans l'opinion des Grecs & des Latins, *Homere* & *Virgile* les repréſentent ſous des images viſibles & connues, toutes les fois qu'ils les intro-

duiſent ſur la Scene pour leur faire jouer un rôle. Dans la Henriade, au contraire, la Diſcorde & le Fanatiſme ſont des êtres bizarres, fantaſtiques; on ne les voit point, quoique l'Auteur les faſſe agir & diſcourir avec ſes autres Perſonnages *.

M. de *Voltaire* avoit donc raiſon d'être indécis ſur le nom qu'on pouvoit donner à la Henriade. Il s'exprime ainſi lui-même » à ce ſujet. » Nous n'avions point de Poë-» me épique en France, & je ne ſais » même ſi nous en avons aujourd'hui.

* Il eſt ſans doute permis aux Poëtes de perſonnifier les Paſſions & même les Êtres abſtraits; mais pour conſerver la vraiſemblance & l'illuſion, ils doivent leur donner un corps viſible & naturel, dès qu'ils s'en ſervent comme d'agens deſtinés à influer eſſentiellement ſur l'action. Quoi de plus abſurde que de voir, dans la Henriade, la Politique & la Diſcorde s'entretenir enſemble, comme des Sylphes? le Fanatiſme haranguer, ſans bouche & ſans voix, *Jacques Clément ?* lui perſuader d'aſſaſſiner *Henri III*, & lui remettre un poignard, ſans faire voir la main qui le lui préſente, &c.?

» La Henriade, à la vérité, a été impri-
» mée ſouvent, mais il y auroit trop de
» préſomption à regarder ce Poëme comme
» un Ouvrage qui doit effacer la honte
» qu'on a reprochée ſi long-temps à la
» France, de n'avoir pu produire de Poëme
» épique «.

Quel que ſoit le nom qui lui convienne, le *Lutrin* lui eſt, ſans contredit, très-ſupérieur, du côté de l'invention, & l'emporteroit à tous égards, ſi les Perſonnages qui y figurent étoient plus nobles, & l'action plus importante. Malgré la ſtérilité du ſujet, avec quelle adreſſe & quelle fécondité *Boileau* n'a-t-il pas ſu répandre dans ce Poëme, les richeſſes de la fiction, les reſſources de l'imagination, la diverſité des caracteres, la variété des tableaux, le jeu d'une verſification toujours ſoutenue!

Que dirons-nous du *Télémaque*, qui eſt & ſera toujours un vrai Poëme aux yeux des Connoiſſeurs, comme nous l'avons *

* Voyez l'Article FÉNÉLON.

prouvé ? Quiconque ſaura apprécier les traits de l'Art & du Génie, ſera forcé de convenir, qu'un ſeul des Epiſodes de cet Ouvrage immortel, renferme plus d'invention, de conduite, d'intérêt, de mouvemens & de vraie Poéſie, que la Henriade entiere, moins approchante de l'Epopée, que du genre hiſtorique.

Pourquoi les admirateurs du Chantre d'*Henri IV* ſe ſont-ils tant preſſés de lui attribuer l'honneur excluſif d'avoir donné le ſeul Poëme épique dont notre Nation puiſſe ſe glorifier ? N'eût-ce pas été aſſez pour ſa gloire, & pour celle de leur jugement, de ſe contenter de dire, qu'il a donné le premier Poëme héroïque, en vers, qui ait réuſſi dans notre Langue ?

D'autres Littérateurs, auſſi inconſidérés, n'ont pas craint d'élever la Muſe tragique de M. de *Voltaire* au deſſus de celle de *Corneille* & de *Racine*. N'eſt-ce pas inſulter à la crédulité publique, & ont-ils pu eſpérer qu'on les en croiroit ſur leur parole ? On convient ſans doute que l'Au-

teur de *Mérope*, d'*Alzire*, de *Mahomet*, eſt digne du premier rang, après ces deux Peres de la Tragédie ; on ſait qu'il s'eſt fait un genre qui paroît lui être propre : mais les Eſprits judicieux & éclairés ſavent en même temps qu'il ne doit ce genre qu'aux Tragiques qui l'avoient précédé, ſans en excepter l'Auteur d'*Atrée* & de *Rhadamiſte*, qu'on peut lui oppoſer comme un Rival redoutable. *Corneille* éleve l'ame, *Racine* l'attendrit, *Crébillon* l'effraie. M. de *Voltaire* a tâché de fondre dans ſa maniere le caractere dominant de ces trois Poëtes ? ce qui a fait croire, avec aſſez de raiſon, à pluſieurs Critiques, qu'il n'eſt alternativement que leur Copiſte, ſans avoir de genre qui lui ſoit véritablement particulier. Quoi qu'il en ſoit, ſi cette facilité à s'approprier ſi habilement les qualités de ſes Modeles, ne ſuppoſe pas le véritable génie, elle annonce du moins un talent aſſez diſtingué pour juſtifier en partie les éloges de ſes admirateurs. Nous croyons devoir même ajouter, que du côté de la morale & d'un certain ton d'huma-

nité qui reſpire dans toutes ſes Tragédies, l'Auteur de *Zaïre* l'emporte ſur les autres Poëtes tragiques ; mais il falloit, pour conſerver cet avantage, qu'il reſpectât les vrais principes, & ſe défiât de la manie de débiter à tout propos & hors de propos, des ſentences & des maximes. Qui ne s'apperçoit en effet que ſes Perſonnages montrent trop de penchant à diſcourir ; qu'ils raiſonnent le plus ſouvent, lorſqu'ils devroient agir ; que le Poëte ſe met indiſcrétement à leur place, mal-adreſſe qui nuit toujours à l'illuſion & affoiblit l'intérêt ? La Paſſion ne fut jamais ſententieuſe ; la Nature ſait s'expliquer ſans emphaſe & ſans détour. Comment, après cela, la Raiſon & le Goût pourroient-ils avouer les acclamations prodiguées à ces tirades philoſophiques, applaudies d'abord par la ſurpriſe de la nouveauté, aujourd'hui par habitude, & encore ſont-elles abandonnées au peuple des Spectateurs ?

Si M. de *Voltaire* eſt plus moraliſte que nos autres Poëtes tragiques, combien lui ſont-ils ſupérieurs pour l'invention des

ſujets, la contexture des plans, la conduite de l'intrigue, l'art de deſſiner les caracteres, de les ſoutenir, de les varier, fruit précieux du vrai talent, & la marque la plus sûre du génie ? Pourquoi faut-il, au contraire, que, par une fatalité qui n'établit pas ſon mérite dans les Eſprits clairvoyans, il ne ſe ſoit preſque jamais attaché qu'à des ſujets* traités avant lui ? D'un autre côté, où trouvera-t-on,

---

* Dans ſon *Œdipe*, *Sophocle* & *Corneille* avoient été ſes guides. *Zaïre* eſt tiré en parti de l'*Othello* de *Shakeſpear*. *Triſtan* a fourni le ſujet de *Mariamne*. *Mérope* eſt une imitation de l'*Amaſis* de *la Grange*, & de la *Mérope* du Marquis de *Maffei*. *Brutus* a été deſſiné ſur le *Brutus* de Mlle *Bernard*, qui lui eſt reſté ſupérieur. *Oreſte*, *Rome ſauvée*, *les Pélopides*, avoient été produits ſur la Scene par *Crébillon*, dans *Electre*, *Catilina*, & *Atrée*. Le ſujet de *Tancrede* eſt tiré d'un Roman, intitulé *la Comteſſe de Savoie*. Les *Scythes* ſont évidemment les enfans des *Chéruſques*, Tragédie connue auparavant ſous le titre d'*Arminius*, dont l'Auteur n'auroit peut-être pas obtenu la repréſentation [quoique reçue depuis

dans les plans qui lui appartiennent, la hardieſſe, la régularité, la ſoupleſſe, la dextérité, qui caractériſent ceux de *Corneille*, de *Racine* & de *Crébillon?* Les reſſorts de ſes Pieces ſont communément foibles, meſquins, & peu dignes de *Melpomene*: des Lettres ſans adreſſe, des Quiproquo, des Enfans inconnus, des Reconnoiſſances, des Oracles, des Prodiges; tels ſont les agens perpétuels de ſa Muſe, toujours timide, embrouillée, chancelante, pour peu qu'elle ſoit abandonnée à elle-même.

Sur quelles raiſons ſes admirateurs s'appuient-ils pour établir ſa ſupériorité? Ils diſent que ſes Tragédies ſont plus ſouvent repréſentées, que celles de ſes prédéceſſeurs. Qui ne ſentira que ce raiſonnement eſt à peu près de la même force que celui de *Scudéry*, qui prétendoit également prouver la ſupériorité de ſa Tra-

---

quatre ans, ſi la Piece de M. de *Voltaire* eût réuſſi. *Dom Pedre* avoit été traité par M. *du Belloy*, ſous le nom de *Pierre le Cruel*; &c. &c.

gédie de *l'Amour tyrannique*, ſur celle du *Cid*, parce qu'il y avoit plus de Suiſſes tués, à ſa Piece, qu'à celle de *Corneille?* Quand on ignoreroit que le choix des repréſentetions dépend des Comédiens, & non du Public, on ſeroit encore en droit de leur répondre, que les Pieces de *Corneille* & de *Racine* ne paroiſſent ſi rarement, que parce qu'elles ont occupé la Scene pendant près d'un Siecle, qu'il eſt peu de perſonnes qui ne les ſache par cœur, & que l'amour de la nouveauté fait ſouvent courir après des beautés frivoles, ſans affoiblir le tribut d'admiration qu'on doit aux beautés ſolides. On pourroit leur répondre encore, que M. de *Voltaire* étant devenu le Poëte à la mode, le goût du Siecle, corrompu par ce Poëte lui-même, ne doit pas ſervir de regle, quand il s'attache uniquement à lui; qu'il paroît aſſez que ce goût ne s'occupe que de ce qui peut l'amuſer; qu'il s'inquiete peu s'il eſt d'accord avec les vrais principes; & qu'enfin, indépendamment des diſpoſitions de la multitude pour ſon

Poëte favori, les reſſorts de la Cabale qui le préconiſe, contribuent, plus que tout le reſte, à le rendre Poſſeſſeur excluſif du Théatre.

S'ils ajoutent que *Corneille* n'a que neuf ou dix Pieces reſtées au Théatre, nous répliquerons que celles de ce Poëte qui ont été rejetées, ſont bien ſupérieures aux Tragédies de M. de *Voltaire*, qui ont eu le même ſort, malgré le charme du ſtyle. Il n'en a pas lui-même dix qui ſe ſoient ſoutenues ; & pour *Alzire*, *Mérope*, *Zaïre* & *Mahomet* [qui ne ſeront jamais comparables à *Cinna*, aux *Horaces*, à *Polyeucte* & à *Rodogune*], peut-on oublier qu'il eſt l'Auteur de *Zulime*, de *Mariamne*, d'*Artémire*, d'*Eriphile*, du *Duc de Foix*, de *Rome ſauvée*, du *Triumvirat*, d'*Adélaïde*, des *Scythes*, des *Guèbres*, des *Pélopides*, *&c.* qui ſont bien loin d'offrir des plans & des ſcènes de génie, comme *Othon*, *Surena*, *Sertorius*, *Attila*, *&c.*?

Qu'on en revienne donc à ſon pinceau ſéducteur, qui peut être regardé, entre

ſes mains, comme une baguette magique; & qu'à ce titre on lui donne le premier rang parmi les Poëtes tragiques de ce Siecle, en réſervant toutefois à *Crébillon* le droit de réclamer contre cette déciſion, parce qu'il a fait *Electre*, *Atrée* & *Rhadamiſte*, qui annoncent le vrai génie de la Tragédie.

Les éloges prodigués à ſa Muſe comique, ont été plus modérés. Et véritablement il faudroit plus que de la confiance pour oſer célébrer M. de *Voltaire* parmi les vrais enfans de *Thalie*. La meilleure de ſes Comédies auroit peine à figurer dans la claſſe de celles qu'on regarde comme médiocres. Il faut qu'il ſoit bien foible à cet égard, puiſque, malgré le talent qu'il a de peindre, & d'embellir juſqu'à ſes défauts, il n'a pu ſe concilier les ſuffrages du Public. On convient que l'eſprit du genre comique lui eſt totalement inconnu; qu'il n'a préſenté ſur la Scene qu'un monſtre bizarre, mélangé de ris & de pleurs, pétri d'aigreur & de ſentiment, de fiel & de

gaieté. Il a cependant chauſſé le Brodequin preſque autant de fois que le Cothurne. L'*Indiſcret*, *la Femme qui a raiſon*, *la Prude*, *le Droit du Seigneur*, *l'Ecueil du Sage*, *la Comteſſe de Givry*, *le Dépoſitaire*, &c. ſont autant de fruits malheureux de l'ambition qu'il a toujours eue de ſe diſtinguer dans toutes les parties de la Poéſie. L'*Enfant prodigue*, *Nanine & l'Ecoſſaiſe*, ont été applaudis, & le ſont encore; mais qui ignore que ces applaudiſſemens ne ſauroient être attribués qu'à l'indulgence du Siecle, à ſa bizarrerie, ou à ſa malignité?

Il ſeroit humiliant pour ſa mémoire, de rappeler qu'il s'eſt exercé à des Opéra, & dans la Carriere des *Malherbe* & des *Rouſſeau*, avec auſſi peu de ſuccès dans l'un que dans l'autre genre. Ses Drames lyriques ſont de la plus pauvre invention, & d'un ſtyle entiérement oppoſé à celui qui convient à ces ſortes de Pieces : *Samſom*, *Pandore*, *le Temple de la Gloire*, n'ont ſervi qu'à le mettre un peu au deſſus de l'Abbé *Pellegrin*, quand il ne s'agira

pas de *Jephté*. Auſſi a-t-il eu la droiture de ſe rendre juſtice, en écrivant à M. *Berger* : » J'ai fait une grande ſottiſe de com-» poſer un Opéra; mais l'envie de tra-» vailler pour un homme comme M. *Ra-*» *meau*, m'avoit emporté. Je ne ſongeois » qu'à ſon génie, & je ne m'appercevois pas » que le mien n'eſt point fait du tout pour » le genre lyrique ".

Quant à ſes Odes, il ſuffit de les lire, & l'on n'aura pas de peine à deviner la cauſe de ſon acharnement contre le grand *Rouſſeau* & M. *le Franc*, qu'il s'eſt efforcé de rabaiſſer, après avoir fait de vains efforts pour les ſuivre.

Le ſeul genre où il eſt véritablement incomparable, eſt celui qu'on appelle *Poéſies légeres*, ou *Pieces fugitives*. Tous les Poëtes qui l'ont précédé, lui ſont inférieurs, & l'on pourroit prédire que ceux qui le ſuivront, auront de la peine à l'égaler. Jamais perſonne n'a ſu mieux donner une tournure ingénieuſe aux plus minces bagatelles; prodiguer, avec autant

de grace que de facilité, la fineſſe des penſées, l'agrément des figures, la délicateſſe des tours, l'élégance, & la légéreté. Toujours fin, naturel & brillant, quelquefois Philoſophe éclairé, une plaiſanterie ingénieuſe, des ſaillies piquantes, des traits de lumiere, un coloris riant & ſuave, donnent à toutes ſes Productions un caractere qui n'appartient qu'à lui.

Pourquoi cette Muſe, ſi ingénieuſe, ſi légere, a-t-elle été ſi ſouvent hardie, téméraire, & licencieuſe? Pourquoi a-t-elle immolé avec ſi peu d'égards, la vérité, la décence, à l'eſſor de ſon imagination déréglée, & au déſir de plaire à quelque prix que ce fût? *La Pucelle*, *la Guerre de Geneve*, quelques-uns de ſes *Contes*, & tant d'autres fruits de l'audace & de la malignité, ne ſauroient être loués, malgré la beauté des détails, par le libertinage lui-même, puiſque cette même Muſe qui les a produits les a déſavoués, dans le temps qu'elle conſervoit encore quelques reſtes de pudeur.

Du Monde poétique, ſuivons M. de *Voltaire* dans la vaſte carriere de la Proſe. Il en a parcouru toutes les parties, & par-tout il a laiſſé l'empreinte de ſes ravages. Qu'on ne s'imagine pas que nous voulions faire entendre par-là, que ſa Proſe ſoit mauvaiſe ou inférieure à ſa Poéſie : ce ſeroit être abſurde, que de méconnoître dans le Proſateur les mêmes qualités qui brillent dans le Poëte. Soit qu'il écrive en vers ou dans le ſtyle ordinaire, il a preſque toujours la même vivacité, le même eſprit, les mêmes graces, la même harmonie. Nous avouerons encore, que, ſi on excepte *Racine*, *Deſpréaux*, & M. *le Franc*, aucun de nos bons Poëtes n'a eu, comme lui, le talent d'écrire, dans les deux Langues, avec une égale ſupériorité. Mais peut-on ſe diſſimuler qu'en ſéparant le coloris, du fond des tableaux, on ne diſtingue, à travers les preſtiges du pinceau qui les enlumine, tous les genres altérés ; l'illuſion, ſubſtituée à la vérité ; les idées reçues, ſacrifiées à l'envie de plaire ; & le ton qui

convient aux matieres qu'il traite, défiguré par ſa maniere, indépendante de toutes les regles ? Dans l'Hiſtoire, que s'eſt-il propoſé ? que d'amuſer ſon Lecteur, au lieu de l'inſtruire ; que de prêter au menſonge des amorces pour la foible crédulité ; que de faire triompher la fiction à l'aide d'une tournure inſidieuſe ou du ſel de l'épigramme ?

L'*Eſſai ſur l'Hiſtoire générale* annonce ſans doute un talent ſupérieur ; mais il ne ſera jamais regardé par des Eſprits ſages & inſtruits, que comme un tableau infidele, où, ſous prétexte de peindre les progrès de l'eſprit des Nations, l'Auteur s'efforce de ramener tous les événemens à l'objet qu'il s'étoit propoſé, celui d'établir le fataliſme, ſyſtême qui eſt le comble de l'abſurdité. Tous les caracteres, toutes les actions, toutes les conjectures, toutes les réflexions, ne tendent qu'à favoriſer ce principe. L'Hiſtorien renverſe, ſans pudeur, tous les monumens de l'Hiſtoire, s'attache aux Traditions les plus ſuſpectes, s'appuie ſur les Auteurs les plus décriés,

décriés, & ne redoute pas le mépris dû à une crédulité puérile ou à une mauvaiſe foi odieuſe, pourvu qu'il abuſe la multitude, qu'il veut abſolument ſubjuguer & égarer. De là, cette affectation de préſenter la vertu malheureuſe, & le vice toujours triomphant. S'il parle d'une bataille, c'eſt pour faire remarquer que les Combattans qui avoient pour eux la juſtice, ont eu les revers en partage. Ses réflexions ſur les différens Princes ne tendent qu'à prouver que les plus méchans ont vécu dans la proſpérité, & les plus vertueux dans l'infortune. Dès qu'il trouve la moindre trace de ſuperſtition, il étale un air de triomphe; il proſcrit les abus avec un ton de confiance propre à perſuader qu'il eſt le premier à les combattre, tandis qu'il eſt le ſeul à ignorer, ou à feindre d'ignorer qu'on les a condamnés avant lui. Il fait plus : quand les faits ne prêtent pas aſſez à la cenſure, ou ne rentrent pas dans ſon plan, il les transforme, les envenime, les violente, pour les aſſujettir à ſon but, & croit être Philoſophe, toutes les fois

qu'il n'eſt qu'impoſteur ou méchant. Que penſer, en effet, de tant d'anecdotes haſardées, de tant de critiques puériles, de ce vain appareil de ſagacité qui ne ſe plaît à fouiller que dans les cloaques, & en fait exhaler ſans ceſſe des vapeurs & des nuages qui corrompent ou interceptent les vérités les plus connues ?

Cet *Eſſai ſur l'Hiſtoire générale* a été foudroyé par des critiques, qui n'ont été réfutées que par des injures. On y a démontré des milliers d'erreurs, qui n'ont été défendues que par d'autres erreurs, plus abſurdes & plus multipliées ; d'où il eſt aiſé de conclure, qu'en voulant peindre l'eſprit des Peuples, il n'a peint véritablement que ſon propre eſprit, c'eſt-à-dire, un eſprit aſſervi à toutes les bizarreries d'une imagination déréglée, aveuglé par les travers d'une raiſon inconſéquente & ſans ſuite, emporté par les inquiétudes d'un caractere audacieux & ſans frein.

Le *Siecle de Louis XIV* eſt écrit dans

le même goût, & avec la même infidélité. Il ne s'agit pas d'examiner s'il contient quelques chapitres bien écrits. Ce mérite eſt le moindre de tous ceux qu'exige l'Hiſtoire. La juſteſſe & la vérité en ſont l'ame. La maniere de raconter, quoique piquante, ne ſauroit ſuppléer au fond des choſes, ou juſtifier la malignité des réflexions. D'ailleurs, eſt-ce d'un ton d'aiſance qui annonce plus l'oubli des égards que la ſupériorité du génie, eſt-ce par chapitres, que les grands Hiſtoriens nous ont tranſmis les Annales des Nations ou les actions des Princes ? Trouve-t-on dans cet Ouvrage, & dans tous les autres du même Auteur, ce nerf hiſtorique, cette combinaiſon des matieres, cet eſprit de liaiſon & de ſuite, cet enſemble qui nourrit & ſoutient l'eſprit du Lecteur, & forme une chaîne non interrompue de tableaux qui le fixent & l'intéreſſent juſqu'à la fin ? Au lieu de cela, l'Hiſtorien de *Louis XIV* ne préſente que des miniatures détachées, des croquis informes, des diſſertations épigrammatiques.

Il a eu ſans doute ſes raiſons pour traiter ainſi l'Hiſtoire. Incapable de ſoutenir une narration continue, moins pour faciliter l'attention, que pour ménager des repos à ſa plume, trop pétillante pour avoir une force toujours égale, il circonſcrit les objets, les diviſe, les iſole avec une incohérence qui laiſſe la liberté d'extraire & de tranſporter les chapitres, ſans nuire à l'ordonnance de l'Ouvrage, ce qui prouve qu'il n'y en a aucune.

On peut en dire autant du *Siecle de Louis XV*, moins bien écrit & plus infidele encore. Ajoutons ſeulement, qu'on aura peine à croire, en le liſant, qu'un Auteur ait pu débiter tant de fauſſetés manifeſtes, traveſtir tant d'événemens, les préſenter d'un profil ſi contraire à la bienſéance & à la vérité, ſous les yeux d'une infinité de gens, témoins oculaires des faits qu'il y dénature.

L'*Hiſtoire de Charles XII* & celle du *Czar Pierre* ne ſeront jamais des Hiſtoires, que pour les Eſprits légers, qui préferent l'agrément de la narration & les

étincelles du ſtyle, au récit noble & grave qui doit caractériſer le véritable Hiſtorien. La premiere a mérité à ſon Auteur le titre de *Quinte-Curce François*, ſans doute parce que l'Hiſtorien d'*Alexandre* n'a pas été plus ſcrupuleux que celui du Roi de Suede. La ſeconde n'eſt pas digne du même honneur; avec un génie auſſi romaneſque, elle eſt très-éloignée d'avoir autant de graces. La plume de l'Ecrivain n'y paroît qu'uſée, foible, intariſſable en répétitions. L'attention de répéter ſans ceſſe que le *Czar* eſt un grand Homme, annonce tout au plus un Ouvrage de commande, & ne perſuaderoit pas la ſupériorité du Héros, s'il n'avoit pas lui-même d'autres titres pour la faire ſentir.

Nous ne parlerons pas du *Tableau du Genre humain*, de l'*Hiſtoire du Parlement*, de *la Philoſophie de l'Hiſtoire*, ni de tant d'autres Ouvrages, prétendus hiſtoriques, qui ne ſont capables de piquer la curioſité que par la hardieſſe & la licence, qui y attaquent les objets les plus reſpectables. Il ſuffit de dire que les fautes,

les erreurs, les bévues, s'y entrechoquent à chaque page, & que l'Ecrivain y répete, répete, répete ſans ceſſe les menſonges qu'il avoit déjà répétés en mille endroits.

Et cependant il a grand ſoin d'aſſurer, dans toutes ſes Préfaces, que la vérité eſt ſon objet principal. Et cependant toutes les fois qu'il abuſe de la crédulité publique, il ne manque jamais de lancer de terribles anathêmes contre les impoſteurs. A-t-il prétendu en impoſer par cette ruſe ? Telle a pu être ſon intention; mais on l'a ſurpris ſi ſouvent en contradiction avec cette intrépide vérité, qui, ſelon lui, le paſſionnoit; il a ſi mal ſoutenu tant de combats contre des Critiques plus véridiques & mieux inſtruits, que ſes aſſurances & ſes proteſtations ſont un ſignal de défiance, & ſes réponſes aux cenſures, de nouveaux motifs d'incrédulité.

Après avoir été Hiſtorien Romancier, M. de *Voltaire* a voulu être Romancier Philoſophe. Pour s'épargner la peine d'i-

maginer, il a puiſé chez les Etrangers des ſujets & des plans, qu'il a habillés enſuite à ſa mode; *Zadig*, *Memnon*, *le Monde comme il va*, ſont preſque entiérement tirés de l'Anglois : mais, il faut l'avouer, la maniere dont il s'eſt approprié ces ſujets, dont il les a enluminés; mais les réflexions ingénieuſes & pleines de ſens dont il les a enrichis; mais les traits fins & agréables dont il les a aſſaiſonnés, l'en rendent comme le Créateur.

Nous conviendrons que *Candide* & le *Huron* ſont de ſon invention, & que l'invention, du premier ſur-tout, eſt originale; mais nous ſommes obligés d'ajouter que ces deux Romans, dépourvus de machines & de nœuds, n'offrent qu'une ſuite d'événemens découſus & le plus ſouvent invraiſemblables; que la hardieſſe & l'obſcénité en forment l'intérêt principal; & que ces défauts ne ſauroient être rachetés par l'agrément des détails & les graces du ſtyle. Nous ne parlerons pas de *la Princeſſe de Babylone*, Roman plus ſatirique que moral, plus ordurier qu'ingénieux :

le déſœuvrement & le libertinage peuvent ſeuls procurer des Lecteurs à cette Production indécente & médiocre.

En qualité d'Ecrivain Moraliſte & de Philoſophe, il eût pu acquérir des droits ſur la reconnoiſſance des hommes, ſi les vérités utiles qui percent de temps en temps dans ſes Ouvrages, n'étoient éclipſées par les erreurs nuiſibles qui y ſont répandues. Pour quelques traits de lumiere, quelques vûes bienfaiſantes, des réflexions ſaines, des tranſports d'humanité, qui décelent plutôt une compaſſion orgueilleuſe qu'une véritable ſenſibilité ; combien de contradictions, d'inconſéquences, d'emportemens, d'abſurdités, & de délires ! Preſque toujours, ſous prétexte de combattre les abus, il ſe précipite dans les excès de l'indépendance. S'il ſe déchaîne contre le Fanatiſme religieux, c'eſt en montrant, & pour faire naître un fanatiſme plus dangereux encore, celui de l'irréligion. S'il attaque certains préjugés, aſſez indifférens aux yeux de la ſaine Phi-

loſophie, c'eſt pour y ſubſtituer tout le travers des opinions arbitraires. Quel Philoſophe, que celui qui préconiſe tantôt la Religion, & tantôt l'Incrédulité; qui tantôt donne des regles de morale, & tantôt eſt l'écho du libertinage; qui tantôt nie l'immortalité de l'ame, tantôt admet un Dieu Rémunérateur! Quel Philoſophe, qu'un Raiſonneur toujours en oppoſition avec ſes principes, toujours ennemi de ſes propres ſyſtêmes, toujours verſatil & ſans aucune forme déterminée! Il recommande la tolérance, & ſe peint comme le plus intolérant des Hommes; il vante le pardon des offenſes, & s'eſt livré à tous ſes reſſentimens; il réclame en faveur de l'honnêteté, de la decence, & il a oublié juſqu'aux moindres égards. Quel Philoſophe, qu'un Auteur qu'on ne peut ni définir ni ſuivre, qui laiſſe ſes Lecteurs dans un doute perpétuel ſur ſes vrais ſentimens! Quel Homme, que celui dont les circonſtances ont dirigé toutes les affections; qui croit ou rejette, qui loue, blâme, flatte ou déchire, ſelon les impreſſions qu'il

éprouve, & dont les impreſſions ſont toujours le produit des plus petits reſſorts !

Dans la Littérature, il a porté le même eſprit & les mêmes variations. Après avoir donné de bons préceptes, & plus ſouvent encore de bons exemples, l'amour du Pour & du Contre, une inquiétude continuelle, des idées paſſageres, aſſujetties aux diſpoſitions du tempérament, de l'humeur, de la vanité, égarent, embrouillent ſes opinions; lui font oublier qu'il décrédite ſes jugemens par les contrariétés les plus palpables, qu'il condamne ce qu'il avoit preſcrit, & qu'il rejette les principes qu'il avoit ſuivis : ſemblable à ces Tyrans qui renverſent les Loix au gré de leurs caprices, & en établiſſent ſans ceſſe de nouvelles, pour appuyer leur domination.

Il n'a rien de véritablement décidé que l'ambitieuſe manie d'avoir voulu paſſer pour le dépoſitaire du Génie de tous les Arts, pour un Littérateur univerſel, pour un Homme unique. La plupart de ſes Diſſertations littéraires ſont un tribut d'hom-

mages qu'il ſe paye à lui-même, ou des arrêts prononcés contre ſes Rivaux; ſes obſervations ſur la Tragédie, une juſtification de ſes Pieces, & la ſatire adroite de celle des autres; ſon *Eſſai ſur la Poéſie épique*, une Apologie de la Henriade, & une cenſure injuſte des autres Poëmes; *la connoiſſance des beautés & des défauts de la Poéſie & de l'Eloquence, dans la Langue Françoiſe*, donnée ſous un nom emprunté, l'apothéoſe de ſes Productions; mille autres Ouvrages de ſa façon, ſont autant de trompettes ſonores qu'il conſigne à la Renommée, pour préconiſer ſon mérite en tout genre.

S'il s'eſt prodigué les éloges, il n'a pas négligé les moyens de s'en procurer de la part des autres. Quantité d'Auteurs médiocres ont été honorés de ſes ſuffrages, & transformés, par cette adreſſe, en autant d'adorateurs. Mais pour avoir dépriſé les Hommes de tous les Siecles, en faveur de ceux du Siecle nouveau; pour avoir voulu, comme un autre *Encelade*, chaſſer les Dieux de l'Olympe, afin d'y régner ſeul

avec de petites Divinités de ſa création; enfin, pour avoir loué ſans meſure les d'*Alembert*, les *Marmontel*, les *Thomas*, les *St. Lambert*, les *Delaharpe*, les *Condorcet*, &c. il a décrié également ſes éloges & ſes critiques. Etre aſſez mal-adroit pour réduire le mérite de *Voiture* à quatre pages, celui de *Lafontaine* à trente Fables; n'accorder à *Rouſſeau* que trois ou quatre Odes & quelques Epigrammes; reprocher à *Corneille* les défauts de ſon Siecle, & lui donner le nom de *Déclamateur*; qualifier les Tragédies de *Racine*, d'*Idylles en Dialogues bien écrits & bien rimés*; traiter celles de *Crébillon*, de *Rêves d'Energumene & de lieux communs ampoulés*; accuſer *Boileau* de n'avoir jamais ſu parler au cœur ni à l'imagination; *Fénélon*, d'avoir écrit d'une maniere foible; *Boſſuet*, d'avoir fait des *Déclamations capables d'amuſer des enfans*; *Monteſquieu*, de n'avoir ſu qu'aiguiſer des Epigrammes & accumuler de fauſſes citations; s'efforcer enfin de dépouiller tous nos Grands Hommes de la gloire qui leur appartient,

pour en revêtir des Pygmées que cette gloire écraſe : n'eſt-ce pas, d'un côté, reſſembler à cet Empereur, qui, pour avilir le Sénat, fit partager à ſon cheval les honneurs conſulaires ? N'eſt-ce pas, de l'autre, ſe jouer des inſtrumens de ſa propre vanité ? Car, après tout, ces Pygmées n'en paroiſſent que plus Pygmées ſur le haut piedeſtal où il les a élevés.

Quant aux autres Ecrivains qui ont eu le malheur de lui déplaire ou de le contredire, il a eu la bonté de ſe mettre au deſſous d'eux, par la maniere dont il les a traités. Auſſi amateur de la diſpute, que les *Scaliger*, les *Garaſſe*, les *Saumaiſe*, il les a laiſſés bien loin derriere lui, toutes les fois qu'il a fait couler de ſa plume des torrens d'injures, de ſarcaſmes & de groſſiéretés. Quel ſpectacle ! que celui du plus grand Bel-Eſprit qui ait paru parmi nous, ſe roulant, ſans égard pour lui-même, dans un cercle perpétuel d'expreſſions les plus baſſes & les plus odieuſes, & ne répondant à ſes adverſaires qu'à l'aide des épithetes les plus atroces, telles

que celles d'*Energumene*, de *Radoteur*, de *Cuiſtre*, de *Poliſſon*, de *Gredin*, d'*Eſcroc*, de *Voleur*, de *Pédéraſte*, & de tant d'autres, que nous rougirions de répéter! Quel objet de comparaiſon! entre les ſentences, les maximes, les tours fins & délicats, les expreſſions ingénieuſes, les beaux ſentimens qu'il exprime ſi énergiquement dans pluſieurs endroits de ſes Ouvrages, & ce débordement de fiel & de malignité, ce tiſſu d'indécences, de menſonges, de calomnies, répandues ſur tant d'Ecrivains de mérite, Etrangers, Nationaux, Prélats, Militaires, de tous les Ordres & de tous les Etats, qui n'ont eu d'autre tort, à ſon égard, que de n'avoir pas penſé comme lui, & d'avoir oſé l'écrire! Quels ſeront les ſentimens de la Poſtérité, quand, après avoir admiré *la Henriade*, *Mérope*, *Alzire*, &c. elle verra paroître, à leur ſuite, *la Guerre de Geneve*, *la Défenſe de mon Oncle*, *les Honnêtetés Littéraires*, & une infinité d'autres, Libelles, qui ſuppoſeroient dans elle le plus grand degré de perverſité, ſi elle ne les rejetoit avec horreur!

Nous n'inſiſterons pas davantage ſur ce tableau ſi humiliant pour la Littérature, pour la Philoſophie, & pour l'Eſprit humain en général : nous l'avons mis dans le plus grand jour dans le *Tableau philoſophique de l'Eſprit de cet Ecrivain*, & nous nous faiſons un devoir de ne pas nous recopier.

C'eſt ici le lieu d'examiner comment, avec des travers, des foibleſſes, des défauts, des excès ſi révoltans, cet Auteur a pu ſe procurer un ſi grand nombre de Partiſans.

Ses Admirateurs ne peuvent ſe diſſimuler que quantité de ſes Pièces de Théatre n'aient éprouvé des chutes humiliantes; ſes Hiſtoires fourmillent d'erreurs, de bévues, & de fauſſetés; ſes Mélanges littéraires offrent une infinité de faux principes, de faux jugemens, de critiques injuſtes; ſes Productions polémiques ſont odieuſes, comme nous l'avons indiqué, par de fauſſes imputations, des menſonges, des calomnies. Et cependant on le lit, il amuſe; on ſeroit même tenté de le

croire, ſi on pouvoit ſe refuſer à l'évidence & à l'équité, qui le combattent.

Ce problême n'eſt pas difficile à réſoudre. Qu'on retranche certains de ſes Ouvrages, qui ſont d'un ſtyle de la derniere claſſe; toutes les fois qu'il ne s'oublie pas, il ſait éblouir le Lecteur & le diſpoſer, par les charmes d'une diction toujours ſimple & brillante, à adopter ſes idées, à approuver ce qu'il approuve, à condamner ce qu'il condamne. Comme les choſes ne ſaiſiſſent les Hommes que ſelon la proportion qu'elles ont avec leur intelligence, & que les lumieres de la multitude ne ſont ni juſtes ni profondes; comme la maniere d'exprimer une penſée décide de tout chez la plupart des Lecteurs: il n'eſt pas étonnant que par l'art de ſe mettre à la portée du commun des eſprits, de rendre ſes idées avec agrément, il ne ſe faſſe goûter, & n'enleve des ſuffrages.

Au talent de ſéduire par une ſuperficie agréable, il joint une attention plus eſſentielle encore, celle de mettre les paſ-

ſions dans ſes intérêts. L'amour de l'indépendance qu'il prêche dans ſes Ecrits, amour qui flatte naturellement tous les Hommes; l'apologie qu'il fait ſouvent des foibleſſes humaines; la tolérance & l'humanité, qu'il ne ceſſe de recommander, & dont tout le monde a beſoin, n'ont pas peu contribué à décider en ſa faveur les Hommes de tous les états, de tous les âges, aſſez foibles pour croire ſur parole, & trop peu réfléchis pour rien approfondir. Les Jeunes-gens ſur-tout, que le moindre joug importune; les Eſprits légers, à qui la nouveauté eſt toujours aſſurée de plaire, que les plus minces ſaillies perſuadent dès qu'elles les amuſent, n'ont pas eu de peine à paſſer du goût à l'enthouſiaſme, & de l'enthouſiaſme à une eſpece de fataniſme.

Ajoutons à toutes ces raiſons, qu'il n'eſt aucun Auteur plus agréable, plus varié, plus commode. On le lit ſans ſe fatiguer; il ne préſente que la fleur des ſujets; il réveille par des antitheſes; il voltige d'objet en objet; il a l'art de ſaiſir les

contraſtes; de ſe jouer avec la ſaillie, de remplacer le raiſonnement par l'épigramme; enfin, il aime mieux mentir & déchirer, que d'être froid ou ennuyeux. Faut-il s'étonner, après cela, qu'il ait trouvé le ſecret d'en impoſer à tant de Gens, de leur faire adopter ſes idées, à peu près comme le ſubtil Charlatan qui amuſe, fait acheter ſa drogue à ceux même qui n'y ont pas de foi?

Qu'oppoſent à tous ces tours d'adreſſe, à ce torrent d'approbation, les Gens de goût & les Hommes ſages? Ils ſont témoins de la ſéduction, ils en calculent la durée, ils en prédiſent le terme. Ils ſavent, d'après des principes invariables, fortifiés par une expérience conſtante, que le beau ſeul & l'honnête peuvent ſoutenir les épreuves du temps. Ils conviennent que parmi les Ouvrages de M. de *Voltaire*, il y en a quelques-uns d'excellens; mais ils ſoutiennent [on commence à les croire, & on les croira de plus en plus] qu'il y en a beaucoup de médiocres

& un grand nombre de mauvais : que le talent de ſaiſir les rapports éloignés des idées, de les faire contraſter, ſemble lui être particulier ; mais qu'il y met trop d'affectation, & que les productions de l'art ſont ſujettes à périr : qu'il n'a que l'éloquence qui conſiſte dans l'arrangement des mots, dans leur propriété, & non celle qui tire ſa force des penſées & des ſentimens, qui eſt la véritable : qu'il n'a aucun ſyſtême ſuivi, & n'a écrit que ſelon les circonſtances, & preſque jamais d'après lui-même : que le plus grand nombre de ſes Ouvrages ne ſont faits que pour ſon Siecle, & que par conſequent la Poſtérité n'en admettra que très-peu : que ſi la gloire du génie n'appartient qu'à ceux qui ont porté un genre à ſa perfection, il eſt déjà décidé qu'il ne l'obtiendra jamais, parce qu'il reſſemble à ce fameux Athlete, dont parle *Xénophon*, habile dans tous les exercices, & inférieur à chacun de ceux qui n'excelloient que dans un ſeul : que ſon eſprit eſt étendu, mais peu ſolide ; ſa lecture très-variée, mais

peu réfléchie; ſon imagination brillante, mais plus propre à peindre qu'à créer : qu'il a trop ſouvent traité ſur le même ton le Sacré & le Profane, la Fable & l'Hiſtoire, le Sérieux & le Burleſque, le Morale & le Polémique; ce qui prouve la ſtérilité de ſa maniere, & plus encore le défaut de ce jugement qui ſait proportionner les couleurs au ſujet : qu'il néglige trop dans ſes Vers, ainſi que dans ſa Proſe, l'analogie des idées & le fil imperceptible qui doit les unir : que ſes grands Vers tombent un à un, ou deux à deux, & qu'il n'eſt pas difficile d'en compoſer de brillans & de ſonores, quand on les fait iſolés : enfin, que la révolution qu'il a tentée d'opérer dans les Lettres, dans les idées & dans les mœurs, n'aura jamais ſon entier accompliſſement, parce que les Littérateurs qu'il égare, & les Diſciples qu'il abuſe, en les amuſant, peuvent bien reſſembler à *Charles VII*, à qui *Lahire* diſoit, *On ne peut perdre plus gaiement un Royaume*; mais qu'il s'en trouvera parmi eux, qui, comme ce

Prince, ouvriront les yeux, chaſſeront l'Uſurpateur, & rétabliront l'ordre.

Nous venons d'examiner l'Ecrivain, il ne s'agit plus que d'analyſer l'Homme. Nous ne renouvellerons pas ici les reproches qu'on lui a faits tant de fois, reproches dont la diſcuſſion ſeroit ſi capable d'enſevelir la gloire des talens, ſous l'opprobre des travers de l'eſprit & du cœur : ce détail n'eſt pas de notre reſſort. Notre intention eſt de le repréſenter tel qu'il s'eſt montré dans ſes propres Ouvrages ; & quel vaſte champ n'y offre-t-il pas aux réflexions du vrai Philoſophe ! Jamais Homme fut-il plus le jouet de ſon amour-propre, de ſon eſprit, de ſon imagination, de ſon cœur, & de ſa fauſſe raiſon !

Entraîné par l'amour de la gloire à tous les genres, &, par une vive ſenſibilité, à toutes les paſſions, ces deux mobiles ſont devenus le reſſort principal de ſes talens, & la regle du différent uſage qu'il en a fait. Modeſte, s'il eût été

univerſellement encenſé; doux, s'il n'eût point été contredit; religieux, & zélateur du Culte dans lequel il eſt né, pour peu que ce chemin eût pu le conduire à la fortune ou à la célebrite : on l'eût vu le modele & le défenſeur des vrais principes, en tout genre, ſi l'intérêt de ſa vanité eût pu s'accorder avec aucune eſpece de dépendance. Mais l'ardeur exceſſive & l'impétueuſe délicateſſe de ſon amour-propre, ont été la cauſe de ſes variations, de ſes égaremens, de l'altération de ſes idées, de ſes goûts, & de ſes ſentimens. De là, ces tranſports d'eſtime & ces haines implacables contre tant d'Hommes de Lettres, qui, tour à tour, ont été comblés de ſes éloges ou accablés de ſes ſarcaſmes, ſelon le cas qu'ils ont paru faire de ſon mérite, ou ſelon l'opinion du Public ſur le leur. De là, d'abord ami & flatteur du grand *Rouſſeau*, il eſt devenu ſon ennemi le plus acharné, & n'a ceſſé de le pourſuivre ſous la cendre qui couvre ſon tombeau. De là, ami & flatteur de *Maupertuis*, la pré-

férence éclairée d'un grand Roi le ſouleve contre ce Philoſophe, & l'engage dans des démêlés, qui lui ont été ſi honteux & ſi funeſtes. De là, ami & admirateur de *Crébillon*, il a publié, du vivant de ce Poëte, des Critiques anonymes contre lui, parce qu'il étoit jaloux de ſa gloire; & des Libelles, après ſa mort, parce que le Monarque lui élevoit un monument. De là, ami & protecteur ſoi-diſant de *Desfontaines*, il a tâché de le couvrir d'opprobre, pour n'en avoir pas été toujours loué, & pour en avoir éprouvé de juſtes cenſures. De là, ami & admirateur de *J. J. Rouſſeau*, il a inſulté plus encore à ſes diſgraces qu'à ſes erreurs, à cauſe de la ſupériorité de ſon éloquence, & du peu de cas qu'il a paru faire de la Philoſophie & de ſes Diſciples. De là, ami & défenſeur de *Monteſquieu*, il s'eſt permis les Critiques les plus minutieuſes & les plus injuſtes contre ſes Ouvrages, afin de s'élever au deſſus de lui. De là, ami & défenſeur de M. *Helvétius*, il a attendu le moment de

ſa mort, pour le mépriſer & le rendre ridicule. De là enfin, le Recueil de ſes Ouvrages offre un choc perpétuel de louanges, de blâmes, d'applaudiſſemens, de ſarcaſmes, de flatterie, & d'emportemens.

Il a traité le Public de la même maniere. Après avoir d'abord gardé quelques meſures, il a méconnu toutes les bienſéances, & a inſulté ſa Nation, ou plutôt toutes les Nations, dès qu'il en a été mécontent : on peut en juger par ſon Diſcours aux Welches, ſes Stances ſur les Italiens, ſes Satires contre les Allemands, ſes Plaiſanteries ſur les Eſpagnols & les Portugais. Les Anglois mêmes, ſi ſouvent loués dans ſes écrits, ſont devenus, comme les autres Peuples, le jouet de ſes plaiſanteries.

L'humeur, dont il n'a jamais ſu ſe rendre maître, a auſſi beaucoup influé ſur ſes éternelles variations. Son imagination en a ſuivi tous les mouvemens, & porté toutes les empreintes. Tantôt ſenſible, tantôt

tantôt délicat, tantôt cauſtique, ſelon les différentes diſpoſitions de ſon ame; tantôt ſincere & tantôt artificieux; tantôt amateur du vrai, & tantôt oppoſé à la vérité; tantôt modéré & tantôt exceſſif, il a toujours été, comme nous l'avons déjà remarqué, l'Homme du temps, de la circonſtance, du moment. Ses penſées, ſes expreſſions, ſes jugemens, ſi on les compare les uns les autres à meſure qu'ils ſe préſentent, ſont moins de lui, que du Génie qui l'inſpiroit alors: peu d'Auteurs, au ſtyle près, paroiſſent moins appartenir en propre à eux-mêmes: à force d'avoir tous les caracteres, il n'en a aucun.

Qu'a produit, dans ſa raiſon, cette inquiétude turbulente? Des lumieres, des vérités courageuſes, des contradictions, des inconſéquences, des abſurdités. Cette raiſon n'a jamais vu les objets que comme elle pouvoit les voir, c'eſt-à-dire avec l'œil du préjugé, variant ſans ceſſe ſelon l'impulſion momentanée. Dans les Lettres,

dans la Philoſophie, dans l'Hiſtoire, lorſqu'il eſt déſintéreſſé, le vrai échappe rarement à ſa vue ; mais le plus petit intérêt l'obſcurcit, l'altere, le dénature, dans ſon eſprit.

Cette morale bienfaiſante qu'il a publiée avec un zele ſi apparent, étoit-elle dans ſon cœur ? N'a-t-elle point été un ſyſtême ? Qu'on rapproche ce qu'il dit dans de certaines occaſions, de ce qu'il débite dans d'autres ; qu'on rapproche ſes ſentimens d'humanité, du mépris qu'il témoigne pour l'humanité en général ; ſes déclamations contre les vices, des peintures ſéduiſantes qu'il en fait ; ſon enthouſiaſme pour les vertus, du ridicule qu'il leur donne ; ſes élans affectueux pour la tolérance, de ſes rigueurs impitoyables contre les abus : & on ſera à portée de juger, que s'il a été quelquefois réellement pénétré des belles maximes qu'il énonce, il ne l'a pas moins été des maximes qui leur ſont contraires, puiſque celles-ci paroiſſent auſſi ſenties, auſſi vives, & qu'elles ſont auſſi fortement

énoncées & plus ſouvent répétées que les autres.

Qu'on accorde, s'il ſe peut, tant de diſparates avec l'idée de la Philoſophie. La véritable doit également agir ſur l'eſprit & ſur le cœur: ſur l'eſprit, par des principes éclairés, ſolides, & invariables; ſur le cœur, par des ſentimens honnêtes, ſupérieurs, & à l'épreuve de tout: c'eſt par ce rapport des penſées & des ſentimens qu'elle éleve l'Homme au deſſus de la claſſe ordinaire.

La marche du Philoſophe, quand il eſt ce qu'il doit être, eſt toujours lumineuſe, conſéquente, égale, pleine de franchiſe & de dignité. Pourquoi donc ces incertitudes, ces erreurs, ces contradictions? Pourquoi ce mélange d'élévation & de petits moyens, de hardieſſe & de petites ruſes, de dédains & de petites prétentions? Pourquoi ſyſtématiſer ſans principes, moraliſer ſans mœurs, dogmatiſer ſans miſſion, rétracter dans un temps ce qu'on a avancé dans un autre, y revenir

enſuite après les déſaveux les plus formels ?

Le caractere du Philoſophe eſt ſupérieur à toutes les foibleſſes. Pourquoi courir ſans ceſſe après la louange, & ſe déconcerter au moindre trait de contradiction ? Pourquoi encenſer la grandeur, outrager la médiocrité ou les cendres des Morts ? Pourquoi employer tant de manéges, prendre ſi ſouvent le maſque, ſe traveſtir en mille manieres, emprunter tant de faux noms ? Pourquoi le Profeſſeur en vérités, par excellence, n'a-t-il oſé paroître que ſous la ſauvegarde des *Vadé*, des *Carré*, des *Akakia*, des *Zapata*, des *Bazin*, des *Eſcarbotier*, des *Ruſtan*, des *Ramponneau*, & d'une infinité d'autres noms, dont le burleſque annonce plutôt l'Hiſtrion, que le Diſſertateur éclairé ?

Le but du Philoſophe eſt de découvrir & de faire connoître la vérité. Eſt-ce à travers des ſaillies, des épigrammes, des jeux de mots, des plaiſanteries indécentes, qu'elle ſe plaît à lancer ſes rayons

& à faire entendre ſon langage ? Eſt-ce en attaquant la Religion par des ſarcaſmes, en la défigurant par de fauſſes imputations, en la noirciſſant par des calomnies, qu'on peut eſpérer d'en renverſer les fondemens ? N'eſt-ce pas au contraire lui rendre hommage par l'excès de ſa déraiſon & de ſa mauvaiſe foi ?

Le fruit des travaux du Philoſophe eſt l'inſtruction & le bonheur des Hommes. Que pouvoient produire ceux d'un Ecrivain, qui, d'un côté, tantôt philantrope, tantôt ennemi du Genre-humain, toujours occupé de ſes intérêts, ne s'eſt guere attaché qu'à entretenir le Public de lui-même, à le faire confident de ſes actions, de ſes ſervices, de ſes libéralités, de ſes aumônes ; qui, de l'autre, s'eſt fait un jeu d'attaquer les principes, de corrompre les ſources, de franchir les bornes, de renverſer les Loix, d'aveugler les Eſprits. Qu'ont-ils produit en effet ? Ce que la ſaine Philoſophie ne ſauroit avouer pour ſon ouvrage, l'indépendance, le déſordre, la corruption, le bouleverſe-

ment de toutes les idées. Qu'on l'écoute & qu'on le ſuive ; qu'en réſultera-t-il ? Les Jeunes gens apprendront à ſon école à ſecouer le joug du devoir, à répéter des blaſphêmes, à triompher de leurs déréglemens : les Gens de Lettres, à peu reſpecter les modeles, à déguiſer leurs larcins, à violer les regles, à oublier les bienſéances, à ſe déchirer ſans égard : les Nations à abandonner leurs principes, leurs loix, leur caractere, pour ſe repaître d'idées frivoles, de vûes chimériques, de goûts fantaſques & paſſagers ; à préférer à leur intérêt, à leur gloire, à leur repos, l'attrait du plaiſir, les honneurs du perſiflage, & les charmes de la conſtance.

Tel eſt cependant l'Homme, dont la plus grande partie de la Nation a fait ſon Idole, & qu'on a encenſé, ſur ſes derniers jours, au point de ne pas craindre de le rendre ridicule, en le couronnant & lui décernant ſur un Théatre public, les honneurs de l'Apothéoſe ; tel eſt cependant l'Homme qu'on a préconiſé, cé-

lébré, honoré avec enthouſiaſme, & à qui on s'eſt propoſé très-ſérieuſement d'élever des ſtatues, ſans ſonger que dans l'Antiquité, & chez tous les Peuples ſages, cet honneur n'a jamais été que le prix des vertus héroïques, ou des ſervices rendus à la Patrie. Seroit-ce donc à ce titre que M. de *Voltaire* jouiroit d'un privilége que les *Turenne*, les *Luxembourg*, les *Catinat*, les *l'Hôpital*, les *Dagueſſeau*, ont ſi bien mérité & n'ont point obtenu ? Si les *Boſſuet*, les *Fénélon*, les *Corneille*, les *Racine*, les *Deſpréaux*, n'ont eu juſqu'ici d'autres monumens élevés à leur gloire, que les fruits de leur génie, plus durables que le marbre & l'airain : il faut qu'on ſe défie bien du génie de M. de *Voltaire*, puiſqu'on a cherché à ſubjuguer la Poſtérité par les hommages du Siecle préſent. Mais la Poſtérité juge les Auteurs & les Siecles : elle réduira, d'un côté, l'Ecrivain à ſa juſte valeur : de l'autre, elle ſaura que ſon Apothéoſe n'a pas été l'ouvrage de la Nation, mais l'effet des intrigues de quel-

ques Gens de Lettres, qui, pour lors, ſeront vraiſemblablement inconnus.

VOUGLANS, [*Pierre-François* MUYART DE] Conſeiller au Grand Conſeil, né à Morance, en Franche-Comté, en 1713.

Nous ne parlerons point de ſes Ouvrages de Juriſprudence, ſouvent cités dans les matieres criminelles, & qui font même autorité auprès des Tribunaux, honneur dont peu d'Auteurs ont joui de leur vivant: ces Ouvrages ne ſont pas du reſſort du nôtre; mais ſa *Réfutation* des principes haſardés dans le *Traité*, d'ailleurs eſtimable, *des Délits & des Peines*, traduit de l'Italien, lui donne autant de droit de figurer parmi les Littérateurs, que parmi les Juriſconſultes. Un ſtyle ſimple, mais énergique & correct, une érudition adroitement ménagée, de l'exactitude dans les citations, de l'honnêteté dans les critiques, de la ſagacité dans les diſcuſſions, de la ſolidité dans les principes, de la préciſion & de la juſteſſe dans les raiſonnemens; voilà ce qui caractériſe cette Production, qui

mérite d'être placée à la ſuite du *Traité*, pour ſervir de correctif à ce qu'il offre de défectueux.

On doit encore à cet Auteur un petit Ouvrage en faveur de la Religion, qui ſe fait lire avec intérêt : il a pour titre, *Motifs de ma Foi.* Les Italiens & les Allemands l'ont fait paſſer dans notre Langue, & il a été accueilli en France, des Eſprits qui tiennent à la Religion & aux mœurs. Nous ne connoiſſons pas d'Ecrit moderne plus capable que celui-ci d'affermir dans leur foi les ames chancelantes, & de ramener au Chriſtianiſme celles qui en ont ſecoué le joug. C'eſt dommage que M. de *Vouglans* n'ait pas donné plus d'étendue à ſes idées. Quand on défend une mauvaiſe cauſe, on gagne ſans doute à être ſuccinct ; mais la vérité, plus elle eſt développée & approfondie, plus elle plaît & intéreſſe. Il auroit dû faire ſentir davantage le ridicule & l'impuiſſance des efforts des *Celſes* & des *Porphyres* de nos jours, contre une Religion qui ſe ſoutient depuis plus de dix-ſept ſiecles ; une Re-

ligion, le plus ferme appui des Trônes, la ſauve-garde des propriétés, la conſolation des malheureux, le ſeul frein des méchans adroits ou puiſſans. Il auroit dû ſur-tout mettre plus en évidence l'ineptie des raiſonnemens de nos Philoſophes matérialiſtes, de ces eſprits auſſi vains qu'inconſéquens, qui oſent ſe dire les bienfaiteurs du genre humain, lorſqu'ils s'efforcent de le dégrader, en cherchant à le dépouiller de la plus précieuſe de ſes prérogatives. Oter à l'homme ſon immortalité, c'eſt non ſeulement l'inſulter, l'avilir, c'eſt encore l'outrager dans cette raiſon même, dont la Philoſophie moderne prétend ſe ſervir pour l'éclairer.

USSIEUX, [*Louis* D'] de l'Académie des Belles-Lettres de Montauban, né à Angoulême en 1747.

Avec les talens qu'il paroît avoir, il eût pu choiſir un autre genre que celui auquel il s'eſt attaché; mais enfin ſes petits Romans, connus ſous le nom de *Nouvelles*, ont un but honnête; la mo-

rale y eſt miſe en action avec intelligence, avec ſenſibilité, & c'en eſt aſſez pour le juſtifier d'y avoir conſacré ſon temps. La maniere de ce Romancier moraliſte n'eſt pas de la premiere élégance, ni d'une énergie bien frappante; mais elle eſt ſimple, naturelle; elle va droit au cœur, & y laiſſe de douces impreſſions. S'il veut s'appliquer dans la ſuite à mettre plus de préciſion dans ſon ſtyle, à dégager les événemens de certains détails ſuperflus qui refroidiſſent la narration & affoibliſſent l'intérêt principal, nous lui promettons du ſuccès, même pour des Ouvrages d'un genre ſupérieur. Ses dernieres Nouvelles prouvent que les défauts dont nous venons de parler, ne ſont point incurables, & peuvent être regardées comme le fruit d'une plume qui ſait animer par le ſentiment les richeſſes de l'imagination.

VULSON, [*Marc* DE LA COLOMBIERE] né à Grenoble, mort dans un âge avancé, en 1658; Auteur inconnu à preſque tous

nos Lexicographes, & qui ne méritoit nullement cet oubli pour les ſervices qu'il a rendus à notre Hiſtoire. Nous n'avons rien de plus détaillé, ni de plus inſtructif ſur ce qui concerne la Chevalerie, que les recherches qui compoſent ſon *Théatre d'honneur*, en deux volumes *in-folio*. L'Auteur y expoſe tout ce qui a rapport aux anciens exercices ſi chers autrefois à la Nation, comme les joûtes, les combats, les triomphes, les tournois, les carrouſels, les courſes de bague; il y parle auſſi des cartels, des duels, des dégradations des nobleſſe, de chevalerie, & de mille autres autres objets auſſi curieux qu'intéreſſans. Cet Ouvrage eſt d'ailleurs écrit avec méthode, nobleſſe, ſimplicité, autant qu'on pouvoit le faire dans ſon temps. Ceux qui voudroient n'en prendre qu'une légere idée, peuvent conſulter *le Conſervateur*, où l'on en a inſéré quelques chapitres qui ne ſont pas ce qu'il y a de moins précieux dans cette Collection.

Nous connoiſſons encore de *Vulſon* un autre Ouvrage à peu près dans le même

genre, intitulé, *de l'Office des Rois d'Armes, des Hérauts & des Pourſuivans, de leurs antiquités & priviléges, des cérémonies où ils ſont employés par les Princes, &c.* 1 vol. *in-folio.* Aujourd'hui toutes ces matieres ont été préſentées d'une maniere plus préciſe & plus agréable; mais on ne doit pas être ingrat pour cela à l'égard des Ecrivains laborieux & attentifs, qui nous ont conſervé les traces de ces connoiſſances dont nous ſerions privés ſans eux.

Le même Auteur avoit commencé une *Géographie Hiſtori-Politique de l'Allemagne,* dont il parle dans ſon livre *de l'Office des Rois d'Armes;* & l'on doit peu regretter qu'il ne l'ait point achevée, depuis que M. l'Abbé *Courtalon*, Précepteur des Pages de MADAME, a publié un *Atlas élémentaire* de cet Empire, où l'on voit ſur des Cartes & des Tableaux ſa deſcription géographique, & l'état actuel de ſa conſtitution politique. Comme cet Ouvrage, qui ſuppoſe autant de connoiſſances que d'application, peut être infini-

ment utile à la jeune Nobleſſe & à tous les Militaires curieux d'avoir une juſte idée du Corps Germanique, nous ſaiſiſſons cette occaſion de le faire connoître; & nous ne pouvons mieux y réuſſir, qu'en rapportant la Lettre d'un Ambaſſadeur de l'Empire d'Allemagne, adreſſée à l'Auteur même qui lui en avoit envoyé un exemplaire. » Je ſuis très-ſenſible, Monſieur, » à l'attention obligeante que vous avez » bien voulu me marquer en m'envoyant » votre Ouvrage. Je ne dois pas vous » laiſſer ignorer la ſatisfaction qu'il m'a » donnée. Le plan en eſt neuf, & l'exé- » cution y répond parfaitement. Vous ren- » dez par cet *Atlas* un ſervice eſſentiel » à tous ceux qui déſireront avoir une » idée juſte de la conſtitution de l'Alle- » magne, & les notions élémentaires que » vous en donnez faciliteront les moyens » d'en faire une étude ſuivie, en remon- » tant aux ſources où vous avez puiſé. » Les difficultés ſans nombre que vous » devez avoir rencontrées dans votre mar- » che, & que vous avez heureuſement

» ſurmontées, ajoutent un nouveau de-
» gré au mérite d'avoir raſſemblé, preſque
» ſous un ſeul point de vue, tout ce que
» l'Hiſtoire, la Politique & la Géogra-
» phie préſentoient d'intéreſſant & d'eſ-
» ſentiel à la connoiſſance exacte de ce
» vaſte Corps. Je ne doute pas, Mon-
» ſieur, que cet Ouvrage n'obtienne l'ap-
» probation de tous les Connoiſſeurs : il
» ſervira de guide, dans un labyrinthe
» juſqu'ici impénétrable aux Etrangers. La
» multiplicité des Loix, leurs Commen-
» tateurs, ſouvent diviſés d'opinions &
» d'intérêts, des prétentions oppoſées,
» multiplient à l'infini les difficultés dans
» l'étude du Droit public & de la conſ-
» titution de cette partie de l'Europe : dans
» votre Ouvrage, tout rentre à ſa place ;
» l'ordre qui en facilite les recherches,
» ſoulage la mémoire en fixant des épo-
» ques, & prévient le dégoût preſque in-
» ſéparable de ces ſortes d'études. La réu-
» nion de tous ces avantages doit rendre
» votre travail précieux à tous les Ama-
» teurs, & particuliérement aux Inſtitu-

» teurs de la Nobleſſe, deſtinée aux emplois
» politiques & militaires.

» C'eſt avec un vrai plaiſir, Monſieur,
» que je donne ce témoignage de votre
» Ouvrage, très-flatté d'avoir cette occa-
» ſion de rendre juſtice à vos talens, &
» de vous marquer le parfait & ſincere
» dévouement avec lequel j'ai l'honneur
» d'être, &c. «

Outre ce ſuffrage ſi flatteur de la part d'un homme en place, & ſur-tout d'un Etranger qui s'exprime ſi bien dans notre Langue, M. l'Abbé *Courtalon* a réuni les éloges des plus célebres Géographes Allemands, de M. *Büſcing*, entre autres, qui a conſigné dans ſes Ecrits Polémiques, publiés à Berlin, l'eſtime particuliere qu'il fait de ſon *Atlas* : il le regarde comme le meilleur Ouvrage de Géographie & d'Hiſtoire Politique qui ait paru en France ſur l'Allemagne. Ces ſuffrages ſont d'autant plus glorieux pour M. l'Abbé *Courtalon*, qu'il ne les a point ſollicités. Nous pouvons aſſurer, d'après la connoiſſance que nous avons de ſon caractere, que

ſon travail n'a eu d'autre but que l'utilité publique. Un Auteur qui ne cherche que le bien, quand il croit l'avoir trouvé, s'inquiete peu de la gloire; ce qui ne diſpenſe aucun de ſes Lecteurs de lui rendre la juſtice qu'il mérite.

## W.

WAILLI, [*Noël-François* DE] né à Amiens en 17.. ; connu par une *Grammaire Françoiſe*, où, parmi quelques obſervations aſſez juſtes, & des regles aſſez bien développées, on trouve des choſes minces, des définitions obſcures, des principes mal conçus, & quelquefois ce qu'on appelle du galimatias. Le peu de bon qu'on y rencontre, eſt tiré des *Principes de la Langue Françoiſe* de M. l'Abbé *Girard*, des *Agrémens du Langage* de M. *Gamache*, de la Grammaire du P. *Buffier*, de celle de M. *Reſtaut*. Le nouveau Grammairien auroit dû au moins répandre quelque jour ſur les connoiſſances que nous devons aux Auteurs qu'il a mis à contribution ; mais il s'en faut bien qu'il ſe ſoit donné cette peine, ſi indiſpenſable quand on travailſe pour les Jeunes gens. La méthode, la clarté, la préciſion, ſont abſolument néceſſaires dans

les Ouvrages d'inſtruction. L'Auteur de la *Grammaire Françoiſe* n'eût pas dû l'oublier. Peut-être s'en reſſouviendra-t-il dans une nouvelle édition, qu'il paroît être en état de rendre ſupérieure aux précédentes, s'il veut y donner ſes ſoins.

WATELET, [*Claude-Henri*] Receveur-Général des Finances, de l'Académie Françoiſe, de celle de Berlin, &c. né en 17..

Un goût décidé pour les Beaux-Arts, a fixé ſes délaſſemens ſur la Poéſie & la Littérature. Il ſera toujours honorable pour les Lettres, que des hommes, occupés par état à des Emplois qui exigent une attention ſérieuſe, trouvent encore le moyen de conſacrer aux Muſes la plus grande partie du temps dont ils peuvent diſpoſer.

*L'Art de peindre*, eſt un Ouvrage qui aſſure à ſon Auteur une place parmi les Poëtes utiles. Ceux dont le goût eſt un peu ſévere, n'y trouvent pas, à la vérité, une

verſification aſſez châtiée. Quand bien même on conviendroit avec eux que cette verſification n'eſt pas tout-à-fait auſſi gracieuſe, auſſi exacte, auſſi noble qu'elle pourroit être, il faudroit toujours rendre juſtice à l'enchaînement ingénieux qui lie toutes les parties du Poëme. M. *Watelet* eſt, tout à la fois, Peintre & Poëte; ſes préceptes ſont auſſi ſolides, que ſes deſcriptions ſont juſtes & naturelles. Si l'on fait attention aux difficultés du ſujet qu'il a entrepris de traiter dans une Langue telle que la nôtre, & combien la Poéſie Françoiſe ſe prête peu aux expreſſions techniques d'un Art dont la plupart des regles ſont fondées ſur l'Optique & l'Anatomie, on lui ſaura gré d'avoir ſurmonté de tels obſtacles, & on paſſera ſans peine ſur le défaut d'intérêt & d'élégance, qu'on lui reproche, en lui tenant compte des vraies beautés qu'il a le plus ſouvent répandues ſur une matiere ingrate par elle-même.

M. *Watelet* s'occupe actuellement d'une Traduction en Vers de la Jéruſalem déli-

vrée du *Taſſe*. Ce Poëme lui fournira, ſans doute, un champ bien plus avantageux & bien plus vaſte, pour déployer les richeſſes de ſon imagination & la vigueur de ſes talens. On peut ſe le promettre, d'après quelques Chants de cette Traduction, lus avec beaucoup d'applaudiſſemens, dans différentes Séances de l'Académie.

On peut dire encore, à la gloire de ſon goût & de ſes connoiſſances, que le Public ceſſeroit de ſe plaindre des négligences & des bévues tant reprochées aux Éditeurs & aux Coopérateurs du Dictionnaire Encyclopédique, ſi tous les Articles y euſſent été traités, chacun dans leur eſpece, par des Ecrivains auſſi inſtruits, auſſi méthodiques, auſſi précis, que lui. Les Articles qui ont pour objet la Peinture, le Deſſin & la Gravure, ſont de M. *Watelet*, & n'en font que mieux ſentir les défauts des autres Auteurs qui ont concouru à cet Ouvrage, ſans avoir le talent, ou ſans vouloir ſe donner la peine d'y fournir une

tâche digne de l'enthouſiaſme avec lequel on l'avoit annoncé.

WILLEMAIN D'ABANCOURT.
*Voyez* ABANCOURT.

# Y.

YON, [*N.*] Avocat au Parlement de Paris, ſa patrie, né en 17..

Il a cultivé les Lettres, de maniere à prouver que les ſuccès n'accompagnent pas toujours le mérite. Ses Comédies renferment d'excellentes choſes, ainſi que toutes ſes autres Productions, qui n'en ont pas été plus accueillies pour cela. M. *Yon* écrit en Proſe avec facilité, avec nobleſſe, & quelquefois avec chaleur. Il eſt étonnant que ſes Ouvrages ne ſoient pas plus répandus. La raiſon de cette indifférence peut être attribuée au goût dominant du Siecle. On chercheroit en vain chez lui ce ton prétendu philoſophique, qui n'eſt que hardi. On y trouve, en revanche, beaucoup de courage & de fermeté à s'élever contre la Philoſophie, toutes les fois que l'occaſion s'en préſente. Les Philoſophes & les Incrédules ſont, ſelon lui, » une Secte que l'ignorance

» admire, que le libertinage protége, que » l'ambition de l'eſprit-fort prône, avec » laquelle il faut tâcher de n'avoir rien » à démêler, parce que c'eſt une Secte, » & qu'elle en a l'emportement & l'eſprit » de vengeance «. S'exprimer ainſi, n'eſt-ce pas faire expirer les ſuffrages dans tous les Bureaux d'eſprit où les Chefs du Philoſophiſme dominent? Ou plutôt, n'eſt-ce pas ouvrir cent bouches au perſiflage ou à la calomnie?

YVON, [*N.*] Abbé, Hiſtoriographe de Monſeigneur le Comte d'Artois, né en 17..

Les Articles *Dieu*, *Ame*, *Athée*, inſérés par lui dans les premiers volumes du *Dictionnaire Encyclopédique*, auxquels il a coopéré, exciterent, avec raiſon, les murmures des Théologiens & de tous les Hommes ſenſés. Pour peu qu'on liſe ces Articles avec réflexion, il eſt évident qu'ils tendent à favoriſer le matérialiſme, & qu'ils combattent l'exiſtence de Dieu. L'Auteur, par une ruſe aſſez commune aux Philoſophes,

loſophes, s'eſt plu à raſſembler les objections les plus fortes, & à accumuler une infinité de ſophiſmes contre l'immortalité de l'ame & en faveur de l'athéiſme. Il les expoſe avec une complaiſance marquée; & après les avoir préſentés dans un jour auſſi faux que ſéduiſant, il ſe contente de les condamner froidement & en très-peu de mots. Cette maniere de procéder eſt ſi peu conforme à la droiture & à la décence, que les Eſprits les plus bornés ont démêlé ſans peine l'intention coupable de l'Auteur. Vainement M. d'*Alembert* a-t-il voulu profiter de cette inculpation, pour juſtifier la Compilation Encyclopédique, & prouver la mauvaiſe foi de ceux qui lui ont reproché, ſi juſtement, tant de fautes, tant d'erreurs, & tant d'impiétés; les raiſons de ce Géometre ſont auſſi maladroitement employées, que peu conformes à la bonne logique. » On prétend, » dit-il *, que les Articles *Ame* & *Dieu* » ſont des Traités de Matérialiſme & d'A-

* Préface des *Mélanges de Littér. d'Hiſt. &c.*

» théiſme, quoique ces Articles ſoient » tirés en entier des Ouvrages de MM. » *Clarke* & *Jacquelot*, les meilleurs que » nous ayons contre les Matérialiſtes & les » Athées «.

Que prouve cette façon de raiſonner, abſolument dépourvue de juſteſſe & de vérité? Quand il ſeroit vrai que les Articles qu'il défend auroient été tirés en entier de *Clarke* & *Jacquelot*, s'enſuivroit-il qu'ils ne favoriſent pas le Matérialiſme, qui y eſt ſi poſitivement énoncé? N'eſt-il pas poſſible d'extraire les objections combattues par ces Auteurs, & de laiſſer à l'écart les argumens qu'ils y ont oppoſés? Or, c'eſt préciſément ce qu'a fait en partie M. l'Abbé *Yvon*.

Il eſt faux, en ſecond lieu, que ces Articles ſoient extraits en entier des Ouvrages du Docteur Anglois & du Miniſtre Proteſtant. On a pu y fondre quelques-unes de leurs idées, mais le tout ne leur appartient pas. L'expoſition du ſyſtême de *Spinoſa*, par exemple, ne ſe trouve point dans leurs Ecrits. C'eſt une addition de

l'Auteur des Articles, copiée preſque mot à mot d'un petit Recueil de Pieces prétendues philoſophiques, où l'on attaque avec déraiſon & ſans pudeur, les vérités les plus ſaintes & les plus reſpectables.

Troiſiémement, il eſt abſurde de donner la préférence ſur tous les Ouvrages Théologiques & Métaphyſiques à ceux de *Clarke* & de *Jacquelot*. M. de *Fénélon* eſt infiniment ſupérieur au Miniſtre Proteſtant, dans ſon Traité ſur l'exiſtence de Dieu, ſans parler de pluſieurs autres Ecrivains qui lui ſont préférables & préférés.

M. l'Abbé *Yvon*, de meilleure foi que ſon Apologiſte, en ceſſant d'être Philoſophe, a ſenti la foibleſſe de ce raiſonnement. Il a pris le ſage parti de rétracter ſes erreurs, & d'employer ſa plume à la défenſe de la Religion, qu'il avoit paru combattre pendant qu'il étoit Encyclopédiſte.

Il faut néanmoins convenir, par eſprit d'impartialité, qu'il n'a pas été plus heureux dans la défenſe que dans l'attaque. Ses Lettres contre *J. J. Rouſſeau* ſont, ſi

foibles, qu'elles n'ont pas trouvé de Lecteurs; & ce qui a déjà paru de ſon Ouvrage, intitulé *l'Accord de la Philoſophie avec la Religion*, nous ſemble plus propre à augmenter qu'à diminuer le nombre des Incrédules. L'Auteur, qui s'y propoſe de combattre cette claſſe d'Ecrivains, qui, ayant ſecoué le joug de la Religion, ſe croient Philoſophes pour avoir déclamé contre elle, y fait continuellement l'éloge de ces mêmes Philoſophes; il y vante leurs lumieres, leurs connoiſſances phyſiques & morales, leurs talens & leurs découvertes: il y expoſe avec prolixité, leurs principes, leurs dogmes, leurs ſyſtêmes les plus dangereux, & ne les réfute jamais d'une maniere ſatisfaiſante; c'eſt toujours avec une timidité, avec une nonchalance qui dépite & indigne les Lecteurs les moins zélés pour la cauſe dont il a entrepris la défenſe. On diroit que c'eſt un Ouvrage de commande, & que, forcé d'écrire contre les Apôtres de l'Incrédulité, l'Auteur s'eſt fait un ſyſtême de les ménager, de les careſſer même en les combattant.

Nous ſommes très-éloignés de vouloir lui ſuppoſer de pareilles vûes; mais nous ne pouvons diſſimuler que ce n'eſt pas en cherchant à prouver l'accord de la Philoſophie avec la Religion, par ſoixante & treize *Diſcours hiſtoriques & critiques*, ſur la Révélation, le Polytéiſme, la Loi Moſaïque, les divers ſyſtêmes des anciens Philoſophes, & ſur d'autres ſujets ſemblables, traités avant lui, que M. l'Abbé *Yvon* pourra ſe flatter d'arrêter les progrès de la Philoſophie moderne, & de ramener aux principes religieux les eſprits qui s'en ſont écartés. A un mal auſſi contagieux & auſſi funeſte, il faut des remedes plus directs & plus efficaces. Les Ecrits philoſophiques ſe ſont ſi fort multipliés de nos jours, la Philoſophie ou l'Incrédulité eſt tellement devenue à la mode parmi nous, que la ſeule maniere aujourd'hui d'écrire avec fruit pour la Religion, eſt de chercher à diminuer, à détruire, s'il eſt poſſible, l'autorité que les prétendus Philoſophes ont acquiſe ſur l'opinion publique. Le plus sûr moyen d'y

parvenir, eſt de dévoiler leur charlatanisme, & les reſſorts qu'ils ont mis en œuvre, pour ſéduire les eſprits; de faire connoître leurs uſurpations, leurs injuſtices, leur mauvaiſe foi, l'abſurdité de leurs principes, les dangers de leur doctrine, & la fauſſeté de leurs raiſonnemens; de prouver, en un mot, à la multitude qui les admire, qu'ils ont corrompu le goût, perverti les genres, dénaturé les ſentimens, dégradé les ames, & rendu les hommes plus malheureux.

C'eſt de quoi nous nous occupons nous-mêmes, dans un Ouvrage qui ſeroit déjà fait, ſi notre fortune nous eût permis de ſuivre les mouvemens du zele qui nous anime. En attendant que nous nous procurions les ſecours qui nous manquent pour l'achever, nous croyons ne pouvoir mieux terminer celui-ci, que par quelques réflexions contre les Détracteurs de la Religion, qui oſent lui attribuer la plus grande partie des maux qui affligent le genre humain. Ces Réflexions ne ſauroient être déplacées dans un Ouvrage,

dont le but principal de l'Auteur, en le publiant, a été de ramenet aux vrais principes de la Morale & du Goût, les esprits que les déclamations de la Philosophie ont égarés. D'ailleurs, M. l'Abbé *Yvon* & les autres Apologistes de la Religion, ne l'ont vengée de ces imputations, que d'une maniere foible & succincte. Ils ne pouvoient cependant ignorer que c'est-là le plus grand sujet de triomphe pour les Philosophes, le fondement sur lequel ils appuient leurs déclamations contre le Christianisme, le prétexte dont ils se servent pour décrier ses dogmes & condamner sa morale. C'étoit donc sur ce point qu'ils auroient dû sur-tout insister. Il leur eût été facile de prouver que dans tous les Siecles & chez tous les Peuples, la Religion a été le premier lien de la société, qu'elle a présidé à la formation de tous les Etats, qu'elle seule peut les soutenir, que tous les Législateurs l'ont employée comme un supplément à l'imperfection des Loix civiles, qui ne peuvent arrêter ni punir les crimes

ſecrets. Sans parler de l'Egypte, qui donna ſes Dieux, avec les Arts, aux autres Nations, on ſait que les Grecs & les Romains avoient, dans le temps même qu'ils furent le plus tolérans, un Magiſtrat pour veiller à la conſervation de la Religion. Ces Peuples ſentoient donc la néceſſité d'un culte! Comment peut-on, après cela, méconnoître les avantages de la Religion Chrétienne, dont perſonne ne conteſte la ſupériorité ſur le Paganiſme? Il ſuffit de la conſidérer en elle-même, abſtraction faite de ſa vérité, pour demeurer convaincu, que, loin d'être la ſource des maux qu'on lui impute, elle en eſt le remede, & le plus sûr préſervatif; c'eſt ce qu'il eſt facile de démontrer.

Quel eſt en effet le but de cette Religion? D'éclairer l'homme ſur ſa dignité; de lui faire aimer ſes devoirs les plus pénibles; de réprimer les égaremens d'une raiſon indocile; d'enchaîner les mouvemens des cœurs corrompus ou près de ſe corrompre; de faire, en un mot, de tous les hommes une ſociété d'amis ou de freres, une ſeule & même famille.

Quels ſont ſes moyens ? La douceur, la perſuaſion, les bons exemples, le panégyrique & l'apothéoſe de ceux qui ſe ſont ſignalés par la pratique de ſes préceptes.

Quel eſt ſon terme ? Le repos, & la ſatisfaction de l'honnête homme dans la vie préſente, ſa gloire & ſa béatitude dans l'éternité.

Or, la Philoſophie, nous ne parlons pas de celle d'aujourd'hui, nous diſons la Philoſophie la plus pure, a-t-elle jamais élevé ſes vûes, dirigé ſes dogmes, exercé ſes lumieres ſur des objets auſſi ſublimes ? Les a-t-elle même jamais connus ni ſoupçonnés ? Qu'on ſe rappelle quelles étoient les vertus Païennes ; qu'on peſe celles des plus grands Philoſophes, & l'on conviendra que, malgré la continuelle application de quelques-uns à connoître le bien & à le pratiquer, ces vertus n'étoient que des vices déguiſés, ou, tout au plus, des paſſions modifiées par un intérêt perſonnel aſſujetti à la décence, ou ennoblies par l'amour de la gloire & de la célébrité.

Combien le Chriſtianiſme n'éleve-t-il

pas l'Homme au deſſus de ces vertus calculées, & à quel degré de grandeur & de perfection ſon ame ne ſe porte-t-elle pas, lorſqu'elle ſe pénetre de ſon eſprit, & qu'elle le ſuit ! L'intérêt particulier, quel qu'il ſoit, eſt proſcrit par ſa morale, &, avec lui, non ſeulement les actions qui ont quelque vice pour principe, mais toutes celles qui n'ont pas la vertu pour objet. Or, l'Homme étant ainſi enlevé à lui-même, quel mal a-t-il pu jamais réſulter de ſa croyance à la Religion & de ſa ſoumiſſion à ſon autorité? Car les travers de la ſuperſtition & du fanatiſme ne doivent pas être imputés à la Religion, puiſqu'ils ne ſont que l'ignorance ou l'abus de ſes préceptes.

Pour juſtifier leurs déclamations anti-Chrétiennes, l'Aureur du *Syſtême de la Nature*, & celui du livre *de l'Homme & de ſes Facultés*, prétendent, d'un côté, que le joug de la foi contredit & humilie la raiſon, &, de l'autre, que ſa morale flétrit & endurcit le cœur : ils rejettent la Doctrine comme incroyable, & les préceptes comme impoſſibles.

D'abord, en quoi font-ils conſiſter cette raiſon, qu'ils regardent comme avilie par la ſoumiſſion de ſes lumieres? Qu'eſt-ce que cette raiſon, dont ils ſe montrent ſi jaloux? Seroit-ce cette inquiétude de penſées, qui marche au haſard, ne reſpecte aucun frein, voltige ſur tous les objets, s'épuiſe en queſtions, en conjectures, en raiſonnemens ſur tout ce qui s'offre à ſa curioſité? Seroit-ce cette indocilité d'eſprit, qui n'admet que ſes propres conceptions, abonde dans ſon propre ſens, & rejette tout ce qui s'oppoſe à ſa turbulente ſagacité? Seroit-ce enfin cette ſupériorité d'intelligence, qui ne veut rien voir au deſſus d'elle, qui ſoumet tout à ſes recherches, qui dégrade ce qu'elle ne peut concevoir, & qui finit par ne rien admettre, parce que tout devient problématique à ſon tribunal? C'eſt bien là la raiſon dont ſe piquent nos Philoſophes; mais ce n'eſt certainement pas, & ce ne fut jamais, la véritable raiſon. Ces indéciſions, ces inquiétudes, ces caprices, cet orgueil, étoient en effet le

partage de la raiſon humaine, avant que le flambeau de la Foi vînt diriger ſes lumieres, lui montrer les bornes qu'elle devoit reſpecter, & lui circonſcrire l'eſpace abandonné à ſon empire. Telle étoit la raiſon des anciens Philoſophes, de ces Sages qui ont dominé quelque temps les eſprits: & que nous a-t-elle appris? Que leur avoit-elle appris à eux-mêmes? Ils ſe ſont épuiſés en recherches, en méditations, & l'aveu de leur ignorance a été le réſultat des travaux des plus habiles d'entre eux. Des découvertes étrangeres au bonheur de l'Homme; des ſyſtêmes oppoſés les uns aux autres, dont aucun n'explique l'origine des choſes; une morale incertaine & d'oſtentation, des ſentimens vagues, des notions ſtériles, des mépriſes, des erreurs; voilà à quoi ſe réduit leur Philoſophie ſagement analyſée. Ce qu'on trouve de mieux dans leurs Ouvrages, n'eſt qu'une eſquiſſe groſſiere, que le crépuſcule du jour vivifiant, que la Religion Chrétienne devoit répandre ſur l'eſprit humain. *Platon*, le *divin*

*Platon*, n'a été distingué par ce surnom des autres Philosophes, que parce qu'il avoit vu de loin, comme à travers un nuage, quelques-unes de ces vérités, que l'Evangile devoit nous développer d'une façon si lumineuse. *Socrate* n'a été regardé comme le plus sage des Hommes, que parce qu'il avoit su se dégager des erreurs Philosophiques & populaires de son temps, pour s'élever à la connoissance de l'Etre suprême.

Nous ne craignons pas de le dire, nous le disons sans craindre d'être démentis par cette raison qui entend ses véritables intérêts, le joug de la Foi étoit nécessaire à la raison humaine. Que peut-elle, quand elle est abandonnée à elle-même? Toujours active, toujours changeante, toujours prête à s'élancer au delà de sa sphere, d'ailleurs soumise aux inégalités de la Nature, aux illusions des passions, s'épuisant & se détruisant pour ainsi dire elle-même par le desir de connoître & d'approfondir, il falloit opposer à ses agitations, à ses inquiétudes, à ses mépris, une

digue qui la réprimât & la contînt dans une aſſiette qui prevînt ſes écarts. La Religion a ſu poſer ſagement ſes limites. En l'aſſujettiſſant, elle l'éleve; en la contenant, elle la fortifie; en la guidant, elle l'éclaire. La raiſon Philoſophique a beau murmurer & ſe plaindre, la raiſon Religieuſe rend hommage à cette ſage contrainte; elle avoue qu'il n'y avoit qu'un Etre ſuprême qui pût connoître & le terme où ſon aveuglement commence, & le but qui doit diriger & affermir ſes opérations; elle le remercie des grandes vérités qu'il lui a appriſes, comme s'il eût voulu la dédommager du joug qu'il lui a impoſé.

Seroit-ce donc dans le pouvoir de tout penſer, de tout contredire, de tout rejeter, que conſiſteroit l'uſage & la gloire de la raiſon? Eſt-ce dans le pouvoir de ſe nuire à ſoi-même & de ſe donner la mort, qu'on doit placer la liberté de l'Homme? L'inſenſé, que des liens ſalutaires retiennent, eſt il en droit de ſe plaindre de ne pouvoir donner un libre eſſor à ſa folie? La raiſon de l'homme le plus ſage, n'eſt-

elle pas continuellement expoſée à s'égarer ? Il ne faut qu'une paſſion, qu'une coupe de vin pour l'intercepter ; *la vue d'un chat, d'un rat, l'écraſement d'un charbon ſuffit pour l'emporter hors des gonds*, comme l'a dit *Paſcal*.

La ſageſſe conſiſte dans un juſte équilibre. Cet équilibre eſt le ſoutien de l'ordre, dans le moral, comme dans le phyſique : or, la Religion l'établit ce juſte équilibre, & la raiſon qui le méconnoît & voudroit le rompre, n'eſt plus une raiſon, c'eſt une phrénéſie.

*Bayle*, que nos Philoſophes regardent comme *l'honneur de la raiſon humaine* ; *Bayle*, dont les Ouvrages ont alimenté les froids raiſonnemens de nos Diſcoureurs irréligieux ; *Bayle*, cet exemple ſi frappant de l'inconſéquence humaine, par les contradictions où il ſe précipite ſans ceſſe : comment appeloit-il cette raiſon qu'on croit humiliée par ſa ſoumiſſion à la Foi religieuſe ? Il l'appeloit *un principe de deſtruction & non d'édification qui ne ſert qu'à douter*. Eſt-ce donc pour douter, que

l'Homme a reçu des lumieres? Tel eſt cependant le terme où vont aboutir toutes les méditations philoſophiques. Raiſonner beaucoup, chercher éternellement la vérité, & terminer ſes recherches par avouer qu'elle eſt cachée au fond d'un puits; voilà ce qui réſulte de cette prétendue ſupériorité de raiſon, qui ne veut s'en rapporter en toutes choſes qu'à elle ſeule.

N'eſt-il pas plus ſage, plus digne de ſa deſtination, d'apprendre de la Divinité même ce qu'elle doit croire, ce qu'elle doit reſpecter, que de ſe repaître de chimeres, & de voguer dans le doute? Et peut-on appeler un frein aviliſſant, ce qui devient le préſervatif de ſes chutes & le principe de ſa ſolide élévation?

Il n'y a rien de ſi conforme à la raiſon, que l'aveu de ſon impuiſſance dans les choſes qui la ſurpaſſent; ſon impuiſſance entraîne la néceſſité de ſa ſoumiſſion; s'il faut qu'elle ſe ſoumette & s'humilie, n'eſt-il pas plus glorieux pour elle de plier & de ſe taire ſous l'autorité d'un Dieu, que ſous celle des Hommes?

Dans l'ordre de la Nature, les connoiſſances ſont imparfaites, les vérités incertaines, les erreurs fréquentes, les expériences trompeuſes, les raiſonnemens abuſifs; tout eſt équivoque, rien n'eſt aſſuré: cependant les ſyſtêmes de *Talès*, de *Pythagore*, d'*Epicure*, de *Ptolomée*, de *Deſcartes*, ont eu leurs partiſans; & ceux de *Copernic*, de *Newton*, de *Leibnitz*, de *Néedhan*, de *Buffon*, ont aujourd'hui les leurs. C'eſt ſur la foi de ceux qu'on ſuppoſe plus inſtruits, plus éclairés, qu'on ſe forme les différentes idées des choſes; celui qui croit ſavoir moins qu'un autre, quelque pénétrant qu'il ſoit d'ailleurs, s'en rapporte volontiers à des lumieres qu'il juge ſupérieures; & c'eſt ſur cette adhéſion aux idées d'autrui, que ſe ſont établies les différentes perſuaſions qui ont donné cours à tous les ſyſtêmes adoptés depuis le commencement du monde.

La raiſon commune s'eſt donc ſoumiſe dans tous les temps à une raiſon qu'elle reconnoiſſoit ſupérieure & préférable à elle-même; &, en matiere de Re-

ligion, l'Homme, ſi ſouvent trompé par ſes ſemblables, balotté depuis ſi long-temps par tant de ſyſtêmes plus abſurdes les uns que les autres, refuſeroit de s'attacher à une regle invariable, de s'en rapporter à ſon Dieu ! Le plus raiſonnable des hommes peut-il ſe croire plus humilié de plier ſous l'autorité divine, que de ramper ſous les idées de ſes pareils, ſouvent prévenus, mais toujours foibles & faillibles ? Puiſque les Philoſophes les plus habiles ſont convenus de l'imperfection de notre raiſon, ne vaut-il pas mieux en faire l'aveu aux pieds du Sanctuaire de la lumiere éternelle, que de goûter une liberté coupable en s'égarant avec les eſprits vains & orgueilleux, qui n'enſeignent que des erreurs ?

Rien n'eſt donc ſi fauſſement ſuppoſé, que cette humiliation prétendue de la raiſon devant les Oracles de la Foi. Ce qui prouve combien cette Foi eſt néceſſaire, c'eſt le beſoin que nous avons d'être fixés ; car notre eſprit n'eſt pas deſtiné à ſe nourrir de doutes & d'incertitude ; c'eſt le

beſoin d'une Morale fixe & invariable, d'une Morale qui agiſſe ſur l'eſprit & ſur le cœur. Ce qui prouve combien cette Foi eſt ſupérieure aux idées de l'Homme, c'eſt le déſintéreſſement qu'elle exige de lui dans toutes ſes actions, & la ſublimité du but qu'elle lui propoſe. Si cette Foi étoit de l'invention de l'Homme, l'Homme n'auroit-il pas gardé pour lui-même un hommage qu'il eſt obligé de faire remonter juſqu'au Dieu dont il eſt la créature? Ne ſe ſeroit-il pas au moins réſervé le mérite de ſes travaux & celui de ſes vertus? Les premiers Apôtres de cette Foi ſi naturelle, n'exigeoient pas la croyance des peuples pour leurs propres diſcours : la Doctrine qu'ils prêchoient n'étoit pas d'eux; ils le déclaroient avec candeur; ils reconnoiſſoient hautement qu'ils n'étoient que les organes de l'Eſprit divin qui les animoit. Quels Philoſophes n'auroient pas tiré vanité des grandes vérités qu'ils enſeignoient? D'après leurs prédications, l'Univers reconnoît un ſeul Maître : le monde n'eſt plus qu'une figure qui paſſe,

ſes biens qu'une vapeur qui ſe diſſipe ; la vie qu'un paſſage à un autre plus durable, & dont l'uſage de la premiere fixera le ſort : l'Homme, cet être auparavant ſi foible, triomphe de ce que le monde a de plus flatteur & de plus redoutable : les combats qu'il eſt contraint de livrer à ſes paſſions, ſont la ſource de ſon repos & de celui de ſes ſemblables ; le mariage eſt rappelé à ſon inſtitution primitive : les Loix qui n'arrêtoient que la main, agiſſent ſur le cœur : la bienſéance devient un devoir général, même à l'égard des ennemis : le diſciple d'*Epicure* embraſſe cette morale mortifiante & auſtere : on ne reconnoît plus l'Homme dans l'Homme, comme l'a dit *Boſſuet* ; mais dans cette étonnante révolution, on reconnoît le doigt de Dieu.

En matiere de Religion & de Culte, la Divinité ſeule peut apprendre aux Hommes ce qu'elle en exige & ce qui leur convient. Si, dans le phyſique, on ne peut aſſigner de point fixe & abſolu pour bien voir les objets ; comment les Philoſophes

pourroient-ils en aſſigner un pour les objets qui ſont du reſſort de la Morale? Qui ignore que les yeux de l'eſprit ſont encore plus variables & plus variés que ceux du corps? Qui nous aſſurera qu'ils ont ſaiſi la vérité, dans une matiere ſi importante, lorſque la vérité leur échappe dans mille rencontres plus à leur portée? Il y a donc plus de baſſeſſe & d'humiliation à ſe ſoumettre aux idées altieres & déſordonnées de ces Maîtres faſtueux, de ces tyranniques Dominateurs des eſprits, qu'à écouter les leçons d'une ſageſſe ſupérieure qui fait taire l'Homme devant l'Homme? Ce n'eſt qu'à l'école d'un Dieu qu'un Homme ſage peut apprendre l'uſage de ſa raiſon; c'eſt de Dieu ſeul qu'il peut recevoir le frein qui doit régler ſes penſées & ſes actions.

Eſt-il plus vrai que la Morale du Chriſtianiſme flétriſſe & endurciſſe le cœur? Que ſes préceptes ſoient incompatibles avec les devoirs de Citoyen? Un Sauvage, qui n'auroit lu que les Ouvrages de nos Philoſophes, qui apprendroit par eux la

licence qu'ils permettent, les vices qu'ils préconiſent, les devoirs qu'ils proſcrivent, les ſentimens qu'ils dégradent, l'indépendance qu'ils affichent, & qui prendroit ces Ouvrages pour nos Livres religieux, pourroit avec raiſon avoir une fort mauvaiſe idée de la Morale Chrétienne. Mais qu'un eſprit impartial & non prévenu parcoure tous les préceptes de notre Religion, il n'y trouvera au contraire que ce qui peut adoucir l'ame, la fortifier contre les miſeres, l'ennoblir & la diriger vers le bien. Tels ſont les effets que la Loi Chrétienne a produits chez les Peuples les plus barbares, lorſqu'on leur a annoncé les regles de perfection qu'elle enſeigne. L'onction de ſon langage a d'abord commencé par amollir les cœurs féroces, & ces êtres auparavant dépourvus d'humanité, ont d'abord commencé par devenir Hommes avant d'être Chrétiens. Qu'on liſe les relations de tous nos Voyageurs : on apprendra par elles, que tous les Peuples policés, ceux où la Religion Chrétienne a pénétré, ſont les plus hu-

mains & les plus sûrs dans le commerce de la Société. Sans parler de la barbarie où étoit plongée toute l'Europe avant qu'elle eût abjuré les faux Dieux & la superstition, il suffit de fixer ses regards sur le tableau actuel de la Société, pour sentir les avantages que la Religion lui procure.

Où regnent le plus l'honnêteté, la douceur, la condescendance, la générosité, le désintéressement? Est-ce parmi ces Hommes licencieux, qui n'écoutent que leurs goûts, leurs caprices, leurs passions, leurs penchans, & qui taxent d'imbécillité les Hommes qui leur sacrifient les leurs? Est-ce parmi ces caracteres philosophiques, parmi ces ames enivrées d'elles-mêmes, concentrées dans leurs propres intérêts, & prêtes à tout sacrifier aux mouvemens impérieux qui les dominent? Non: les ames religieuses sont seules capables d'offrir le tableau de ces vertus réunies. L'expérience journaliere prouve cette vérité. L'Homme, abandonné à la Nature, a la Philosophie, à lui-même, est nécessairement égoïste,

endurci, & devient bientôt inutile & même à charge à la ſociété, par l'abus qu'il fait de ſes facultés : l'Homme religieux au contraire s'occupe de tous les beſoins de ſes ſemblables ; & multiplie ſes ſacrifices & ſes privations, pour les ſoulager. L'Homme Philoſophe, s'il eſt conſéquent, ſe fait le centre de tout, ne s'occupe des autres que par rapport à lui ; dans ce qu'il bâtit, au phyſique comme au moral, ſa propre commodité eſt le premier & ſouvent même l'unique objet de ſes ſoins : l'Homme religieux étend les ſiens ſur tous les membres de la Société ; ſon zele ſe porte juſque ſur les générations ſuivantes : de là ces Monumens de charité qui pourvoient à toutes les eſpeces de miſeres humaines. Ce n'eſt pas un ſentiment paſſager qui produit la bienfaiſance du Chrétien, ce n'eſt pas la vue ſeule de l'objet qui excite ſa compaſſion ; c'eſt la prévoyance, c'eſt le déſir du bonheur général, c'eſt un amour profond de l'Humanité entiere.

On ne fera point ici l'énumération de tous les bienfaits que la ſenſibilité religieuſe

gieuſe a répandus dans la Société : on ſe bornera à defier les Zélateurs de la Nature de montrer un ſeul genre de miſere auquel la Religion n'ait pas tâché de remédier. Nous ne prétendons pas dire qu'elle ſoulage tous les maux : le tableau de la vie ne nous en préſente que trop qui ne ſont pas ſoulages ; mais nous ſoutenons que l'eſprit de la Religion les adoucit, & que ſi cet eſprit étoit ſuivi, ils diſparoîtroient tous de la ſurface de la terre. C'eſt ce qui a fait dire à *Monteſquieu*, que *la Religion Chrétienne force les hommes à être heureux, même dès cette vie.*

Oſer avancer que ſa Morale flétrit & endurcit le cœur, n'eſt-ce pas le comble de l'effronterie & de la contradiction ? Où a-t-on donc puiſé l'idée des vertus, la regle des ſentimens, le principe des devoirs, le noble & utile uſage de toutes nos facultés ? Où les Calomniateurs de la Religion ont-ils puiſé eux-mêmes les maximes & les ſages leçons qu'ils ont quelquefois ſemées dans leurs Ouvrages, comme pour ſervir de paſſe-port à leurs impiétés ?

N'eſt-ce pas à la Morale chrétienne qu'ils en ſont redevables ? Elevés dans le ſein de la Religion, il ne leur a pas été difficile de s'en approprier les préceptes. Ce qu'ils enſeignent d'utile, la Religion nous l'avoit appris avant eux, & d'une maniere plus modeſte & plus ſimple.

Qu'on ſuppoſe une Société vraiment religieuſe : quel genre de vices pourroient ſubſiſter dans ſon ſein ? Quelles obligations n'y ſeroient pas remplies ? Quel principe de diſcorde ou de diviſion pourroit en troubler la paix ? Vainement la politique s'efforceroit-elle de ſuppléer à ſes maximes & à l'aſcendant de ſes inſpirations : la politique humaine eſt chancelante & ſujette à l'erreur; il lui faut un ſoutien pour la diriger conſtamment vers la juſtice & la vertu ; & la Religion ſeule peut le lui fournir. Il eſt aiſé de tromper l'autorité & la force, parce qu'elles ſont ſans pouvoir ſur l'eſprit & ſur le cœur : il faut un reſſort qui agiſſe ſur l'ame, car c'eſt dans l'ame où réſide le principe de tous les déſordres extérieurs ; or la Reli-

gion ſeule peut procurer ce reſſort & ſon efficacité. Son principal objet eſt d'apprendre aux Hommes de tout rang & de tout âge, que le bonheur ne ſauroit conſiſter que dans la pratique de leurs devoirs. Un Gouvernement éclairé aura bien le même but; mais il ne maintiendra l'ordre & la ſubordination de chaque individu, qu'autant que la Religion lui prêtera ſon ſecours; car il faut néceſſairement l'action d'une Puiſſance qui influe ſur les cœurs, qui les adouciſſe, les réprime, les compoſe & en écarte les paſſions tumultueuſes, dont l'impétuoſité bouleverſe les plus ſolides établiſſemens. Rois, jaloux de la durée de votre Empire & du bonheur de vos ſujets, n'oubliez jamais que les dogmes du ſeul *Epicure*, après avoir corrompu & renverſé tous les Etats de la Grece, cauſerent la ruine de la République Romaine, qui avoit réſiſté aux armes victorieuſes des Gaulois; n'oubliez jamais que les Gouvernemens les plus ſages ont toujours protégé & défendu la Religion, & que de toutes les Religions, la Chrétienne eſt celle

dont les principes & la morale ſont les plus propres à ſoutenir, entre vous & vos peuples, cet amour réciproque qui fait le bonheur de tous. » Nous ſommes de » tous vos Sujets, diſoit à l'Empereur *Antonin* un Apologiſte du Chriſtianiſme, » ceux qui vous aidons le plus à maintenir la tranquillité publique, en enſeignant aux Hommes que nul d'entre eux, » ſoit méchant, ſoit vertueux, ne peut » ſe dérober aux regards de Dieu, & que » tous iront recevoir, après leur mort, » la récompenſe ou la punition de leurs » œuvres les plus ſecretes. Si cette vérité » étoit profondément gravée dans l'eſprit » de tous les Hommes, aucun ne préféreroit le vice à la vertu, durant cette » courte vie, dans la crainte d'être éternellement puni dans l'autre; mais le » déſir de ſe procurer les biens que Dieu » promet, & d'éviter les châtimens dont » il menace, les porteroit tous à réprimer » leurs paſſions déréglées, & à enrichir » leur ame de toutes les vertus. Vos loix » & les peines attachées à leur tranſgreſ-

» ſion, ſont de foibles digues pour ar-
» rêter les méchans; l'eſpoir de ſouſtraire
» leurs crimes à la connoiſſance des Ma-
» giſtrats, les enhardit à les commettre.
» Mais s'ils avoient appris, & s'ils étoient
» fermement perſuadés qu'ils ont le ſou-
» verain Juge pour témoin de leurs actions
» & de leurs penſées les plus ſecretes,
» ne doutez pas que la plupart ne fuſſent
» retenus, par la crainte des ſupplices deſ-
» tinés à la méchanceté « *.

Quels fruits d'utilité la Religion ne produit-elle pas en effet? Par elle les Souverains ſont aſſurés de la ſoumiſſion ſincere de leurs Sujets, & les Sujets, de la juſtice & de l'amour de leurs Souverains. Par elle ſeule, le Maître peut s'aſſurer de la fidélité de ſes Serviteurs; le mari, de celle de ſa femme; le pere, du reſpect de ſes enfans; le Commerçant, de la probité de ſes Commis; le Client, de l'intégrité de ſon Juge; & tous les ſubordonnés, de la juſtice de leurs ſupérieurs.

* *S. Juſtin. Apolog.* 1. *ad Anton. Pium. n.* 12.

Par elle, les désirs coupables sont étouffés, & les sentimens sont réglés sur l'utilité publique & particuliere. Elle est le plus efficace contrepoids de l'amour-propre, de cet amour de nous-mêmes, si avide, si altier, si exigeant, si inhumain, & quelquefois si rampant, si aveugle & si abject. Elle seule peut porter l'Homme à détacher de lui-même ce qu'il juge nécessaire * à son semblable, à lui restituer le bien ou l'honneur qu'il lui a ravi. Que de familles injustement flétries par l'ignorance ou la scélératesse, doivent leur réhabilitation au repentir que la Religion a fait naître dans l'ame des vrais Coupa-

* Les Philosophes, pour prouver que la Religion Chrétienne fait le malheur de l'Homme, alleguent les sacrifices continuels qu'elle exige de nous. Mais ces sacrifices ne portent-ils pas avec eux leur dédommagement & leur récompense ? On sacrifie un bien présent, il est vrai ; mais c'est par l'espoir d'un meilleur, & cet espoir est un bien réel, même lorsque l'objet en est imaginaire. De plus, compte-t-on pour rien la satisfaction que donne la vertu à ceux qui ont eu le courage de la pratiquer ?

bles ! Les Loix civiles ont le pouvoir d'arrêter les injuſtices, ou du moins de remédier à celles qui ſont ſenſibles & connues : la Religion fait non ſeulement des Hommes juſtes, elle veut encore que la juſtice, la modération, la bienfaiſance, ſoient auſſi réelles qu'apparentes ; elle exige que les vertus ne ſe bornent pas à paroître, mais qu'elles aient leur racine dans le cœur, qu'elles exiſtent dans toute leur perfection. Dans ce deſſein, elle n'approuve, elle ne loue, elle ne récompenſe que ce qui eſt auſſi pur dans ſa ſource, que dans ſes effets. En un mot, elle oblige l'Homme à ſe regarder comme ennemi de lui-même, au moment qu'il ſe montre le plus l'ami des autres Hommes, ſi ſes motifs ne ſont pas auſſi nobles que ſes actions.

Et l'on oſe dire que cette Religion renferme une Morale nuiſible & incompatible avec les devoirs de Citoyen ! Il faut bien compter ſur l'indulgence ou la crédulité publique, pour haſarder de pareilles imputations.

Si l'on veut ſe convaincre davantage de l'audace ou de la ſtupidité des Détracteurs de la Religion, qu'on compare les mœurs & les temps. Les Philoſophes ont eu grand ſoin de relever avec éclat quelques traits de ſuperſtition, de condamner avec amertume certains excès de zele que la Religion condamnoit elle-même, de peſer avec complaiſance ſur pluſieurs crimes commis en ſon nom, quoique proſcrits & anathématiſés par ſa morale. Ils ont oſé même lui imputer avec aſſurance des deſordres dont elle n'a été que le prétexte, & ont pouſſé la mauvaiſe foi juſqu'à mettre ſur ſon compte toutes les horreurs commiſes par le Fanatiſme. Malgré cela, comparons les Siecles religieux avec les Siecles philoſophiques; ou plutôt, ſans remonter ici juſqu'aux principes de la décadence de tous les Empires connus, qui n'ont en effet commencé à déchoir de leur grandeur, que lorſque la Philoſophie a commencé à égarer les eſprits, à énerver les ames, à ſubſtituer l'égoïſme à l'eſprit patriotique, à rompre enfin les liens les

plus ſolides de la Société, jetons un coup d'œil rapide ſur les funeſtes effets qu'elle a produits de nos jours.

Nous ſommes bien éloignés de vouloir avilir nos Contemporains : mais quelle comparaiſon entre ces temps de grandeur & d'élévation, de franchiſe & de bonne foi, où la ſoumiſſion religieuſe contenoit les eſprits, fixoit les ſentimens, régloit les mœurs, & ce temps de vertige où tout paroît permis, où l'on n'eſt retenu par aucun frein, où l'on craint plus de manquer aux bienſéances qu'à la vertu, où les rangs décident la Juſtice, où l'intérêt public eſt continuellement ſacrifié à l'intérêt particulier ? Nous ſommes plus éclairés, dit-on, depuis qu'on a tout ſoumis au creuſet de la Philoſophie ; mais ces prétendues lumieres dont on ſe glorifie, ne ſont-elles pas comparables aux flammes d'un incendie, qui ne frappent la vue que pour mieux découvrir leurs ravages ? En détruiſant de légeres erreurs, les Philoſophes ont détruit les principes les plus utiles ; en prétendant délivrer l'eſprit de ſes préjugés,

ils ont dépouillé l'ame de ſes ſentimens les plus énergiques; en cherchant à conſoler l'Homme de ſes miſeres, ils l'ont avili, dégradé, & n'ont conſolé que les cœurs pervers. Il y a toujours eu des vices & des crimes, mais jamais ils n'ont été ſi multipliés que de nos jours, & dans aucun temps ils n'eurent un caractere plus odieux. Autrefois l'ignorance & la barbarie en étoient les ſources ordinaires; mais alors, comme nous l'avons remarqué ailleurs, ſe montrant plus à découvert, ils étoient moins dangereux. Aujourd'hui, plus combinés, plus réfléchis, couverts du maſque de la décence, ils ſont devenus très-communs, & l'on n'en blâme & punit que la forme; aujourd'hui les méchans ont acquis l'art funeſte de donner un libre eſſor à leur perverſité; l'art de la rendre plus active, d'en faire mouvoir plus ſûrement les reſſorts, & le talent plus funeſte encore de ſe dérober au glaive vengeur des Loix. De là, point de confiance dans les ſentimens, plus de ſûreté dans le commerce, plus de liens dans les familles, plus d'a-

mour pour la Patrie, plus d'équité, plus d'honneur.

De ces déſordres, dont les archives de nos Tribunaux * prouveroient l'exiſtence,

---

* Il ſuffit de citer l'Arrêt du Conſeil d'Etat du 10 Janvier, de cette année 1779, concernant les Enfans-Trouvés. Suivant cet Arrêt, *il vient tous les ans à la Maiſon des Enfans-Trouvés de Paris plus de deux mille Enfans nés dans les Provinces très-éloignées de la Capitale. Ces Enfans, que les ſoins paternels pourroient à peine défendre contre les dangers d'un âge ſi tendre, ſont remis ſans précautions, & dans toutes les ſaiſons, à des Voituriers publics, diſtraits par d'autres intérêts; de maniere que ces malheureuſes victimes de* L'INSENSIBILITÉ DE LEURS PARENS, *ſouffrent tellement d'un pareil tranſport, que près de neuf dixiemes périſſent avant l'âge de trois mois.* Il eſt dit dans le même Arrêt, ſi flétriſſant pour les mœurs actuelles, *que le nombre des enfans expoſés* AUGMENTOIT TOUS LES JOURS, *& que la plupart provenoient aujourd'hui de* NŒUDS LÉGITIMES, *de maniere que les aſiles inſtitués dans l'origine, pour prévenir les crimes auxquels la crainte de la honte pouvoit induire une mere égarée,* DEVENOIENT PAR

ſi l'on pouvoit s'aveugler ſur les autres preuves de ces déréglemens qui augmentent chaque jour, que d'argumens victorieux réſultent en faveur de la Religion ! Fût-elle plus auſtere que nos Philoſophes le prétendent, ſon joug n'eſt-il pas infiniment avantageux, puiſqu'elle ne tend qu'à diminuer le nombre des vices, qu'à multiplier les vertus, qu'à établir le bonheur général, en mortifiant les intérêts particuliers? » Soutenir que la Religion n'eſt pas un » motif réprimant, parce qu'elle ne répri» me pas toujours, c'eſt ſoutenir, dit l'Au» teur de *l'Eſprit des Loix*, que les Loix ci» viles ne ſont pas un motif réprimant non » plus ". Nous ſavons qu'on rencontre parmi les vicieux & les criminels, des hommes perſuadés de la vérité de la Religion : mais quelle différence entre

---

DEGRÉS *des dépôts favorables à* L'INDIFFÉRENCE *criminelle* DES PARENS. Philoſophes, oſez vanter encore les lumieres que vous avez répandues! Elles n'ont produit que l'égoïſme, & l'égoïſme eſt le poiſon des vertus ſociales ; il étouffe même les ſentimens paternels.

l'homme qui manque aux devoirs de ſa Religion, en conſervant dans ſon cœur le reſpect pour cette Religion même, & l'homme effréné, qui ſe livre par principe à ſes paſſions, à ſa perverſité naturelle ou acquiſe, parce qu'il a déjà abjuré au dedans de lui-même la Religion qui combat ſes mauvais penchans ! Il y a toujours de la reſſource pour ramener au bien celui qui s'en eſt écarté, tant que la voix de ſes devoirs peut ſe faire entendre à ſon cœur, au lieu que le méchant irréligieux eſt inacceſſible au cri de la Juſtice, comme à celui du remords. N'a-t-on pas vu, dans mille circonſtances, des maux occaſionnés par la corruption des penchans déſavoués enſuite par le regret, & réparés par un ſincere retour vers le bien, auſſi-tôt que la Religion a repris ſon empire dans le cœur du Coupable ? Lors même que l'aveu du crime ſera ſtérile, n'eſt-il pas toujours un hommage à la Religion, & en humiliant le Criminel, cet aveu n'eſt-il pas propre à retenir par

l'exemple ceux qui ſeroient tentés d'imiter ſes forfaits ?

Dans l'ordre philoſophique, tout eſt permis, rien ne réclame, point de motif qui ramene au devoir ; les injuſtices, les crimes, les atrocités ſe conſomment & ſubſiſtent ſans aucune rétractation : l'endurciſſement le plus abſolu contre toute eſpece de conſidération, n'eſt-il pas en effet une ſuite néceſſaire de l'incrédulité ? Un homme qui ne tient par aucun rapport à ſes ſemblables, ni par aucun ſujet de crainte ou d'eſpérance à l'Auteur de tous les êtres, ne perſiſte-t-il pas opiniâtrément dans la férocité, ſource de ſes attentats ? Auſſi n'eſt-ce que dans ce Siecle qu'on a vu des Criminels braver juſque ſur la roue les menaces ſalutaires de la Religion, & expirer ſans avoir déclaré les complices de leurs forfaits.

La Religion eſt auſtere & gênante ; c'eſt avouer qu'on eſt incapable de porter le joug des vertus qu'elle commande : elle eſt nuiſible ; c'eſt fermer les yeux aux

avantages les plus ſenſibles, les plus indiſpenſables qu'elle procure à la ſociété : ſes devoirs excluent ceux du Citoyen ; c'eſt la calomnier manifeſtement, puiſque le premier de ſes préceptes eſt de remplir les obligations de ſon état : elle favoriſe le deſpotiſme & l'autorité arbitraire des Princes ; c'eſt méconnoître ſon eſprit, puiſqu'elle déclare, dans les termes les plus énergiques, que les Souverains ſeront jugés, au Tribunal de Dieu, plus ſévérement que les autres Hommes, & qu'ils paieront avec uſure l'impunité dont ils ont joui ſur la terre : la foi qu'elle exige contredit & humilie la raiſon ; c'eſt inſulter à l'expérience & à la raiſon même, que de regarder comme humiliant un joug qui ſoutient cette raiſon toujours vacillante, toujours inquiete quand elle eſt abandonnée à elle ſeule, ainſi que les ennemis de la Foi en ſont eux-mêmes convenus *.

* J'ai conſulté les Philoſophes, dit *J. J. Rouſ-*

Que deviendroit donc le monde? Que deviendroient ceux qui l'habitent, ſi, par la douceur de ſes conſolations, par l'attrait de ſes eſpérances, par les compenſations ineſtimables qu'elle offre aux malheureux, la

---

*ſeau*, dont le jugement ſur les Philoſophes eſt d'un ſi grand poids, puiſqu'il a été long-temps leur partiſan & leur confrere. » J'ai conſulté les » Philoſophes, j'ai feuilleté leurs livres, j'ai exa- » miné leurs diverſes opinions : je les trouve tous » fiers, affirmatifs, dogmatiques, même dans » leur ſcepticiſme prétendu, n'ignorant rien, ne » pouvant rien, ſe moquant les uns des autres; » & ce point commun m'a paru le ſeul ſur lequel » ils ont tous raiſon : triomphans quand ils atta- » quent, ils ſont ſans vigueur en ſe défendant. » Si vous peſez leurs raiſons, ils n'en ont que » pour détruire : ſi vous comptez les voix, cha- » cun eſt réduit à la ſienne ; ils ne s'accordent » que pour diſputer. Les écouter n'étoit pas le » moyen de ſortir de mon incertitude. J'ai conçu » que l'inſuffiſance de l'eſprit humain eſt la pre- » miere cauſe de cette prodigieuſe diverſité de » ſentimens, & que l'orgueil eſt la ſeconde «. *Emil. Tome III.*

Religion n'adouciſſoit dans cette vie les maux inévitables à chaque individu, & plus encore aux gens de bien? C'eſt ſurtout dans l'inégalité des conditions, dans la diſproportion des fortunes, dans l'inexacte diſtribution des honneurs & des récompenſes, que cette Religion fait connoître la douceur de ſon empire & la ſageſſe de ſes loix, qui temperent & réparent, autant qu'il eſt poſſible, les adverſités humaines. Comme l'ordre de la Société exige pour ſon propre ſoutien de la ſubordination, de la dépendance, de la fatigue; comme la corruption de l'humanité répand ſur le général & ſur les particuliers, des afflictions, des peines, des travaux, des oppreſſions, des injuſtices: quel homme pourroit ſe ſoumettre aux rigueurs d'un partage ſi cruel à la Nature, ſans une lumiere qui lui apprît à ſupporter les amertumes de ſon ſort; ſans un contrepoids qui réprimât les ſoulévemens d'une ſenſibilité trop ſouvent juſte; ſans une loi de ſoumiſſion qui lui fît accepter, par des vûes ſur-humaines,

tout ce qui peut bleſſer ſon eſprit & révolter ſon cœur ? Le mal du Chrétien n'eſt, aux yeux de ſa foi, qu'un mal paſſager, & toujours propre à lui mériter des récompenſes éternelles. Le mal du Philoſophe eſt un aiguillon pour ſa malice, un ſujet pour ſes révoltes, un ferment pour ſon humeur, un motif d'injuſtice & d'iniquité. L'Homme religieux adore tout, &, malgré ſes répugnances, ſe ſoumet à tout; dans l'adverſité ou dans la maladie, il dit à Dieu ce que lui diſoit *Paſcal* : » Vous m'aviez donné la ſanté pour vous » ſervir, & j'en ai fait un uſage tout pro» fane : vous m'envoyez maintenant la » maladie pour me corriger, ne permettez » pas que j'en uſe pour vous irriter par mon » impatience. J'ai mal uſé de ma ſanté, » & vous m'en avez juſtement puni ; ne » ſouffrez pas que j'uſe mal de votre pu» nition «. L'Homme ſans Religion ne cherche qu'à repouſſer ce qui le bleſſe ; il s'impatiente, il murmure, il s'irrite, il aggrave les coups qu'il éprouve ; rien ne peut adoucir ſon mal, & il eſt tou-

jours prêt à immoler tout ce qui l'environne au déſir de s'en délivrer. Oui, c'eſt principalement dans l'adverſité que la Religion manifeſte tout à la fois, & la ſupériorité de ſes vûes, & les reſſources de ſes conſolations; par elle ſeule, les maux ceſſent d'être ce qu'ils ſont; par elle ſeule, ſouffrir eſt un moindre mal, que de goûter les douceurs de la vie au préjudice de ſa conſcience & de ſes devoirs; par elle ſeule, l'Homme, élevé au deſſus de lui-même, ſe dérobe en quelque ſorte aux mauvais traitemens, à la perſécution, à l'iniquité, pour ſe repoſer, ſous ſes auſpices, dans un centre de bonheur & de paix, au deſſus de tous les revers.

Nous n'ignorons pas que les Philoſophes incrédules traitent cette force, cette magnanimité, d'illuſion & de fanatiſme; & c'eſt en quoi ils prouvent, de la maniere la plus évidente, la perverſité de leurs ſentimens. Si, par fortune, ce prodige de grandeur qui ſubjugue les adverſités, n'étoit qu'une mépriſe & qu'une erreur, quelle erreur, nous ne craignons pas de le dire,

plus digne de notre admiration & de nos hommages? Quel fanatiſme plus utile, que celui qui maintiendroit l'ordre, au milieu du déſordre apparent, qui charmeroit les douleurs & les maux les plus pénibles à ſupporter? Où la nature humaine auroit-elle été puiſer des erreurs ſi ſublimes & ſi magiques? Mais, où les Philoſophes ont-ils été puiſer eux-mêmes ces ſentimens qui les ſoulevent contre des vertus auxquelles ils doivent peut-être leur exiſtence & leur repos?

Il n'eſt pas difficile d'en deviner la ſource: eſclaves de leurs paſſions, enorgueillis de leurs prétendues lumieres, dominés par leur humeur altiere & chagriné, ils s'élevent contre tout ce qui les gêne; & incapables d'atteindre à la ſublimité des vertus chrétiennes, ils les dépriſent & rugiſſent contre l'autorité qui leur en a fait un devoir. Les hommes, dont la conduite & la conſcience ſeront irréprochables, n'ayant aucun intérêt de douter de la Religion, étant au contraire intéreſſés qu'elle ſoit vraie, ne déclameront jamais

contre ſes dogmes & ſa morale. Cette réflexion eſt puls que ſuffiſante pour dévoiler les motifs du déchaînement des Philoſophes contre elle, & mettre dans le plus grand jour tout le prix des richeſſes & des douceurs qu'elle procure à la Société. Il ne faut que ſuivre l'erreur dans ſa marche, dans ſes détours, dans ſes frenéſies ; & l'œil le moins perçant apprend bientôt à la connoître & à la déteſter. En ſuppoſant que l'Homme ſoit réduit par ſa nature à la triſte deſtinée de choiſir entre les erreurs; pourquoi ces prétendus Apôtres de l'humanité, qui n'en ſont que les ennemis, s'obſtinent-ils à ſe décider pour la plus odieuſe & la plus funeſte ? Pourquoi tous les ſentimens qu'ils annoncent participent-ils des derniers degrés de la corruption humaine ? Pourquoi veulent-ils que les méchans le ſoient ſans aucun préſervatif & ſans aucun frein ?

Pour peu qu'il reſte encore de lumieres aux eſprits mêmes qu'ils ont ſubjugués, par leurs inſidieuſes déclamations, il leur ſera facile de ſentir que les blaſphêmes,

la mauvaiſe foi, l'audace & la conduite des Philoſophes ſont autant d'aveux indirects en faveur des dogmes & de la morale de la Religion, qu'ils pourſuivent avec tant d'acharnement. Qu'ils ſe taiſent donc, ces Hommes deſtructeurs de tout principe & de tout frein; qu'ils écoutent; qu'ils ſe ſoumettent à la voix de la droiture & de la vraie humanité qui les condamne. Qu'ils ſe taiſent, pour l'honneur de la raiſon humaine, outragée par le délire de leurs raiſonnemens, & par les dangers qui réſultent de leurs conſéquences; qu'ils écoutent, afin de s'inſtruire, de ſe connoître, & d'abjurer leurs erreurs & leurs motifs; qu'ils ſe ſoumettent, &, bien loin de trouver dans la Religion un joug auſtere & nuiſible, ils y trouveront, au contraire, la gêne des paſſions, remplacée par le regne de la vertu; les ſacrifices de l'amour-propre, payés par les douceurs de la modération; l'aſſujettiſſement des goûts & des caprices, accompagné de la paix de l'ame; les combats de la ſenſibilité, couronnés par le

calme; les agitations de la révolte, diſſipées par la ſupériorité des ſentimens; les tranſports de l'animoſité, déſavoués par la ſageſſe, & étouffés par la ſoumiſſion. Qu'ils ceſſent enfin d'être ce qu'ils ſont, & la Religion qu'ils déchirent, deviendra le préſervatif de leurs doutes, le ſpécifique de leurs erreurs, le frein de leurs paſſions, la matiere de leur culte, l'objet de leur amour, & la ſource de leur bonheur.

*Fin des Trois Siecles.*

# LETTRES

## *DE M. L'ABBÉ*

## SABATIER DE CASTRES;

## *RELATIVES*

## AUX TROIS SIECLES

## DE LA LITTÉRATURE FRANÇOISE.

# LETTRES

## *DE M. L'ABBÉ*

## SABATIER DE CASTRES,

## *RELATIVES*

## AUX TROIS SIECLES

## DE LA LITTÉRATURE FRANÇOISE.

### LETTRE*

### *A M. L'ABBÉ AUBERT.*

*Paris, Février* 1773.

EN attendant, Monſieur, que je confonde des impoſtures, & que je réponde à des gentilleſſes, je crois devoir déſabuſer le Public ſur un bruit

* Cette Lettre a été publiée la même année 1773, dans le *Journal des Beaux Arts*, dans le *Mercure de France*, & dans pluſieurs autres Feuilles périodiques.

qu'on a fait courir au ſujet des *Trois Siecles* de notre Littérature. On a répandu que MM. *Fréron*, *Paliſſot*, *la Beaumelle*, *Clément*, *Rigoley de Juvigny*, &c. avoient fourni pluſieurs articles à cet Ouvrage. On l'a même inſinué dans un Journal * où les abſurdités devroient être ſans conſéquence. J'ai cru d'abord qu'un peu de réflexion ſuffiroit pour détruire une idée auſſi folle, démentie par l'uniformité de ſtyle, par celle des principes & par mille autres raiſons; mais rien n'eſt plus ordinaire, dans un certain monde, que de tout avancer & de tout faire croire, au mépris de l'évidence; & c'eſt ce monde qu'on nous aſſure bonnement être le ſeul en état de penſer & de raiſonner. A préſent qu'il ne m'eſt plus permis de douter que ce bruit ne ſoit une ruſe philoſophique, imaginée pour décréditer des cenſures & des jugemens avoués par la plus ſaine partie de la Nation, en les attribuant à des motifs étrangers, je déclare qu'aucun des Ecrivains, que je viens de nommer, n'a eu part à mon travail. Je défie de plus tout Littérateur, d'oſer avancer qu'il m'ait fourni, par écrit, je ne dis pas des obſervations, mais même une idée dont j'aye fait uſage.

Que ces Auteurs, dont j'eſtime les talens;

* Le Mercure de France.

aient attaqué les Philoſophes, ils ont fait connoître qu'ils étoient capables de les combattre avec ſuccès. Pour moi, je n'ai eu beſoin, ni d'être décidé par leurs ſuggeſtions, ni aidé de leurs ſecours, pour m'élever contre une morgue révoltante, contre des ſyſtêmes abſurdes & des manéges odieux. J'ai vu, j'ai lu, j'ai écouté, j'ai réfléchi : c'eſt plus qu'il n'en faut pour exciter & ſeconder le zele que tout Homme doit à la Religion, à la raiſon, à la Littérature, & à l'équité. Qu'on attaque mes jugemens par des critiques honnêtes, je tâcherai d'y répondre ; mais employer de petits détours pour affoiblir le bon effet d'un Ouvrage, dont les demi-Philoſophes ont été forcés de reconnoître la droiture & l'utilité, c'eſt, en ſe décriant ſoi-même, l'accréditer davantage, & confirmer, s'il en étoit beſoin, ce que j'ai avancé contre la Philoſophie moderne.

Je n'ai écrit, ni pour les furieux, ni pour les ſots, ni pour les gens de mauvaiſe foi ; je n'ai ambitionné que le ſuffrage des Ames honnêtes, & j'ai eu le bonheur de l'obtenir. Content de leur approbation, j'aurois mépriſé encore quelque temps ces pitoyables reſſources d'un amour-propre déconcerté, ſi des Amis, auſſi reſpectables par leur mérite que par leur rang, ne m'euſſent fait ſentir la néceſſité de détromper

le Public qu'on abuſe depuis ſi long-temps & de tant de manieres.

Il faut eſpérer, Monſieur, que ce Public ouvrira enfin les yeux ſur ſes prétendus Maîtres, & que des lumieres plus ſaines le forceront de reconnoître cette vérité, que jamais notre Siecle n'a eu plus beſoin d'être éclairé, que depuis que les Philoſophes nous éclairent.

J'ai l'honneur d'être, &c.

# LETTRE*

## *A M. FRÉRON.*

*Paris, 22 Mai 1773.*

JE viens de voir, Monſieur, un *Proſpectus* diſtribué à Lyon, qui annonce une nouvelle Edition des *Trois Siecles*, revue, corrigée & augmentée. On paroît inſinuer dans ce *Proſpectus*, que cette Edition ſe fait de l'aveu & par les ſoins de l'Auteur, tandis qu'il n'y a pas la moindre part. Je vous prie, Monſieur, d'inſérer dans vos Feuilles ma proteſtation contre cette entrepriſe inouie. On a déjà pris des meſures pour arrêter un brigandage ** ſi criant; mais, comme le Public pourroit être induit en erreur par quelques exemplaires diſtribués furtivement, je crois devoir l'avertir qu'il y a actuellement ſous preſſe deux Editions de mon Ouvrage, les ſeules qué

* Cette Lettre & celle qui ſuit ont été publiées dans l'Année Littéraire.

** Cette nouvelle Edition, prétendue de ma façon, n'a pas laiſſé de paroître en trois petits volumes *in*-12. Les Additions que l'Editeur y a faites ſous mon nom, ſont marquées d'un pied de mouche.

j'avoue : l'une eſt en trois volumes *in*-8°. l'autre en quatre volumes *in*-12.

C'eſt bien aſſez d'avoir eu à ſupporter des Contrefactions multipliées & fautives, de mauvaiſes Critiques, des Libelles calomnieux, des clameurs, ſans qu'on vienne, contre tout droit & toute décence, uſurper mon travail, & me mettre dans le cas qu'on n'avance peut-être, ſous mon nom, des choſes que je n'aurois voulu ni penſer, ni écrire.

J'ai l'honneur d'être, &c.

# LETTRE

## *Au même.*

*S. Cloud, 20 Avril 1774.*

JE n'ai jamais été touché, Monſieur, des éloges donnés aux *Trois Siecles*, qu'autant que j'ai pu y reconnoître les applaudiſſemens de l'honnêteté, de la raiſon, ou l'expreſſion du zele pour les vrais principes.

Par une ſuite de cette diſpoſition, je ſerai toujours ſenſible aux plus légeres critiques, dès qu'elles pourront jeter le moindre ſoupçon ſur la droiture de mes intentions & ſur l'équité que je me ſuis preſcrite. Un Auteur que l'amour du bien public a dévoué, comme moi, à toute l'amertume ainſi qu'à tous les traits de l'animoſité philoſophique & littéraire, peut & doit même mépriſer les déclamations atroces. La haine qui les enfante, l'indécence qui les avilit, les décréditent aſſez par elles-mêmes, & en ſont la meilleure réfutation. Pourquoi s'abaiſſeroit-il juſqu'aux Ames dépravées qui les accueillent ? On tenteroit vainement de les éclairer. La ſeule maniere d'y répondre, ſans deſcendre au niveau de ſes adverſaires, c'eſt lorſque l'Ecrivain attaqué,

s'occupant moins de ſa propre cauſe que de l'intérêt des vérités qu'il défend, cite au tribunal de la raiſon & de la décence les paſſions qui le combattent, les ſuit dans leurs détours, met en évidence leurs baſſeſſes, leur perverſité, tire de leurs travers & de leurs excès, de nouvelles lumieres, de nouvelles preuves, &, par un nouveau genre de ſacrifice, immole à l'inſtruction publique les dégoûts de ſa propre juſtification.

Il n'en eſt pas de même, Monſieur, des réclamations qui portent avec elles une apparence de juſtice, & ſont accompagnées des égards, indiſpenſables dans toutes les occaſions, & dus à tout Littérateur.

Telles ſont celles de quelques Perſonnes de Geneve, au ſujet de l'article de feu M. *Abauzit*. On m'a écrit de cette Ville pluſieurs Lettres anonymes, où, après m'avoir prodigué plus de louanges que je n'en mérite, on ſe plaint de ce que j'ai accuſé cet Ecrivain d'être *ennemi du Chriſtianiſme*. J'applaudis à la louable délicateſſe de ſes concitoyens, ſur un point eſſentiel au véritable honneur de leur compatriote. Je les remercie enſuite de l'eſtime qu'ils témoignent pour mes ſentimens & pour la maniere dont je les ai exprimés. Leur ſuffrage me flatte d'autant plus, que, plus voiſins du foyer de la contagion (de Ferney), ils paroiſſent avoir mieux réſiſté aux

malignes vapeurs de l'atmoſphere qui les environne, & en avoir ſenti plus vivement le danger. Mais, après avoir rendu juſtice à leur honnêteté, je ſuis fâché de ne pouvoir trouver ſolides les plaintes énoncées dans leurs Lettres particulieres, & dans le *Journal Helvétique*.

Pour défendre en peu de mots ma cenſure contre M. *Abauzit*, je ſoutiens qu'on ne peut la regarder, ni comme perſonnelle, ni comme injuſte, ainſi qu'ils le font entendre.

Comment, en effet, aurois-je pu attaquer la perſonne d'un Ecrivain qui m'étoit inconnu, moi qui me ſuis fait une loi de ne juger les Auteurs que ſur leurs Ecrits, & qui l'ai inviolablement obſervée à l'égard de tous les autres? Il eſt vrai que je n'ai pu m'empêcher de marquer quelque étonnement ſur l'admiration exceſſive de l'Auteur de la *Nouvelle Héloïſe* * pour cet Ecrivain : il eſt vrai encore que les réflexions que cet enthouſiaſme m'a fournies, ne tournent pas à l'avantage de M. *Abauzit*, par la comparaiſon que j'ai faite de ſes Ouvrages avec les ſentimens de ſon Admirateur. Mais s'enſuit-il de là que ma critique ait été perſonnelle ou injuſte? On m'aſſure que ce Bibliothécaire de la

* Tom. III, pag. 305, édition *in*-8°., chez Duchesne, 1764.

ville de Geneve a toujours été rempli de religion & de probité. J'adopte volontiers ce témoignage ; mais, après tout, a-t-il pu paroître étonnant, à ceux qui prennent ſa défenſe, que ſon *Eſſai ſur l'Apocalypſe* qu'ils conviennent avoir été déſavoué avec repentir par ſon Auteur ; que ſes *Explications* de pluſieurs paſſages de la *Geneſe*, de quelques Chapitres de *Daniel*, du *Nouveau Teſtament* ; & d'autres Ecrits inſérés dans l'Edition de ſes Œuvres (deux volumes *in*-8°. à Londres 1771), Ouvrages où le Myſtere de la Trinité & la Divinité de *Jéſus-Chriſt* ſont attaqués d'une maniere inſidieuſe ; a-t-il pu paroître étonnant, dis-je, que ces Ouvrages, rejetés même par la Cenſure de Geneve, m'aient autoriſé à placer, parmi les Ecrivains *ennemis du Chriſtianiſme*, un Homme que je ne pouvois juger que par ſes Livres ?

Quelque envie que j'euſſe de me rendre aux honnêtes repréſentations de ſes Défenſeurs, il n'eſt donc pas poſſible de rétracter ce que j'ai dit à ſon ſujet. Tout ce que je puis faire, après le témoignage rendu à la religion de M. *Abauzit*, eſt de convenir que ſes erreurs peuvent être regardées comme involontaires, & une ſuite preſque inévitable de la démangeaiſon indiſcrete de tout approfondir & de tout commenter, en matiere de Religion. Sous ce point de vue, elles

doivent, quoique très-répréhenſibles en elles-mêmes, paroître moins coupables aux yeux de l'indulgence; bien différentes, en cela, de celles des Incrédules ſyſtématiques & de profeſſion, qui ſont auſſi odieuſes dans leurs motifs que pitoyables dans leurs excès.

Telle eſt, Monſieur, la maniere dont je me ſerois exprimé, ſi j'avois eu ſur le perſonnel de M. *Abauzit* les connoiſſances qu'on me fournit aujourd'hui de Geneve, & dans le *Journal Helvétique*; telle eſt celle dont je m'exprimerois, ſi j'avois à retoucher ſon Article. Je promets même de le faire à la premiere occaſion. Plût à Dieu que je fuſſe dans le cas d'en faire autant à l'égard de tous les Auteurs irréligieux!

A propos du *Journal Helvétique*, permettez, Monſieur, que je réponde à un autre objet qui me regarde. On a inſéré dans ce Journal (eh! où n'inſere-t-on pas, eh! que n'inſere-t-on pas contre moi!) une *Lettre*, dans laquelle on me reproche deux petits *Contes* imprimés dans les *Etrennes du Parnaſſe* de 1772; & l'on s'efforce d'en tirer des armes victorieuſes, en les mettant en oppoſition avec la vivacité de mes cenſures contre les talens corrupteurs. Quand j'aurois fait ces deux Contes, taxés de *galanterie* & de *libertinage*, au moins mon zele à proſcrire dans les *Trois Siecles* les Ouvrages licencieux, pour-

roit-il être regardé comme l'effet d'un repentir, ſans exemple parmi tant d'Auteurs obſcenes que nous avons aujourd'hui. Mais j'ai une meilleure raiſon à apporter ; ces deux Contes n'ont jamais été de moi. On m'avoit déjà rendu le ſervice de me les attribuer, dès la premiere publication de mon dernier Ouvrage. Je me plaignis auſſitôt de cette indignité ; & ſur mes plaintes, le Rédacteur de l'*Almanach* ou *Etrennes du Parnaſſe*, imprima dans ſon premier Recueil, *page* 124, la *Note* ſuivante, que l'Auteur de la *Lettre* auroit pu connoître auſſi bien que les deux Contes.

» Nous croyons devoir avertir nos Lecteurs, » que M. l'Abbé *Sabatier de Caſtres* n'eſt point » l'Auteur de deux Pieces de vers inſérées ſous » ſon nom dans le Recueil de l'année précédente, » l'une intitulée *la Dame fidelle*, & l'autre *la* » *Fille perdue & retrouvée*. Ces deux Contes, » qui lui ont été attribués par erreur, ſont de » M. C***, Avocat à la Cour des Aides de » Montpellier «.

Que penſez-vous, Monſieur, de la noble activité qui s'épuiſe à me ſuſciter de nouvelles accuſations ? Il y a long-temps qu'elle enrichit mes obſervations, ſans effleurer ma patience. Mais le trait dont je vous parle n'eſt rien en comparaiſon de celui-ci. *Imprimez*, diſoit dernièrement à un Libraire, un des plus zélés ſer-

viteurs de la Philoſophie, connu dans Paris pour l'eſpion du Chef de la Secte, *imprimez, ſous le nom de l'Abbé* SABATIER, *un Recueil de Poéſies les plus libertines, & dont les noms ſont inconnus : ce Recueil aura du débit, je vous jure. Vous vengerez par-là les Philoſophes qu'il a maltraités; vous décrierez ſans retour la cauſe qu'il défend. Il déſavouera l'Ouvrage; mais avant que le Livre ſoit parvenu à ſa connoiſſance, il aura * produit ſon effet.* La propoſition ne fit pas rougir celui qui la faiſoit, mais elle fit horreur au Libraire qui me l'a répétée.

Après cela, Monſieur, à quoi ne dois-je pas m'attendre ? Des imaginations ſi heureuſes s'arrêteront-elles dans le cours de leurs dignes inventions ? Auſſi je ne déſeſpere pas que quelque jour on ne m'impute, avec bien plus de vraiſemblance, d'autres nouvelles Productions; par exemple, l'Apologie du *Syſtême de la Nature*, le Panégyrique de M. de *Voltaire*, ou l'Oraiſon funebre de la Philoſophie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

---

* *J. B. Rouſſeau* a très-bien rendu cette honnête & noble idée :

Quoique groſſier qu'un menſonge puiſſe être,
Ne craignez rien; calomniez toujours.
Quand l'Accuſé confondroit vos diſcours,
La plaie eſt faite, & quoiqu'il en guériſſe,
On en verra du moins la cicatrice.

# LETTRE

## *A M. DE LA CONDAMINE, de l'Académie Françoiſe.*

*Paris, 23 Février 1773.*

MONSIEUR,

J'AI été étonné, pour moi-même, de votre Lettre, & je ne crains pas de dire que j'en ai été affligé pour vous. Je n'aurois jamais cru qu'un Homme de votre mérite & ſi indépendant des petites opinions qu'on ne peut ſemer que dans les petits eſprits, eût pu ſe déterminer à me faire un crime de me glorifier de ſon amitié. Que ſera-ce, Monſieur, ſi je puis vous aſſurer que je ne l'ai pas commis ce crime, & que j'ai eu pour vous les ménagemens que vous me demandez aujourd'hui, ſans prévoir que vous me les demandaſſiez un jour? Je me ſuis toujours douté que les Gens à intrigues ne me pardonneroient pas un Ami tel que vous : c'eſt pourquoi j'ai eu la diſcrétion de ne parler ni de notre liaiſon, ni des Livres que vous avez eu la bonté de me prêter. J'ajouterai même que, depuis la publication de

l'Ouvrage où j'ai maltraité, ſelon vous, *tant d'honnêtes gens*, tant d'autres, qui le ſont plus inconteſtablement, ſe ſont déclarés ſi ouvertement en ma faveur, que le ſacrifice de votre amitié couteroit peu à mon intérêt & à ma vanité, ſi ces deux indignes motifs avoient été le principe de mes ſentimens pour vous.

Je vous le répete, Monſieur, je ne me ſuis vanté nulle part des bontés que vous m'avez témoignées; perſonne n'a vu vos Lettres, ni les Livres en queſtion. C'eſt plus qu'il n'en faut pour diſſiper vos alarmes, que je crois devoir cacher à ce Public, dont on doit véritablement ambitionner l'eſtime, & qui ne vous les pardonneroit peut-être pas auſſi facilement que moi. Je vous aurois déjà renvoyé vos Livres, ſi j'euſſe pu regarder la Lettre que vous m'avez écrite comme une inſpiration de votre cœur, plutôt que comme un effet de la ſuggeſtion de quelques Ames baſſes & noires, qui ne cherchent qu'à ſurprendre les Ames droites & honnêtes. J'ai tant de peine à la concilier avec les politeſſes que je reçus de vous, la derniere fois que j'eus l'honneur de vous voir, que j'en attendrai une ſeconde avant de vous les faire reporter.

Permettez-moi, Monſieur, de faire une réflexion ſur les motifs qui vous ont porté à agir à mon égard comme vous le faites. *Vous craignez*

*de vous brouiller avec vos Amis.* Quels *Amis* que ceux qui oſent vous tyranniſer ainſi, & vous engager à un procédé ſi propre à vous faire partager la honte dont ils ne ceſſent de ſe couvrir !...

Non, Monſieur, je le dirai encore, je ne croirai jamais que votre Lettre ſoit l'expreſſion de vos vrais ſentimens; vous ſentez trop que la foibleſſe ne conduit jamais à cette *paix*, dont vous paroiſſez ſi jaloux, encore moins quand on lui ſacrifie des Amis, qui vous reſpectent & vous aiment véritablement, pour d'autres prétendus Amis, qui n'ont que l'odieux mérite de ſe faire craindre. M. d'*Alembert*, que vous m'avez appris vous-même à apprécier, ne ſe ſeroit-il reconcilié avec vous, que pour avoir le droit d'éloigner de votre Société les Gens de Lettres qui ne fléchiſſent pas ſous ſon deſpotiſme?... Vous en conviendrez, Monſieur, qu'après avoir affronté les Elémens, les Climats, les Sauvages, c'eſt trop redouter les clameurs d'une petite Horde que la raiſon & le temps détruiront, s'ils ne peuvent la contenir & la civiliſer. Je me ſens plus de courage que vous: je penſerai toujours de même ſur le compte des Philoſophes; &, quoi qu'il m'arrive de votre part, je n'oublierai jamais, que depuis dix ans vous m'avez jugé digne de vos bontés, malgré *la Ratomanie* & le *Tableau phi-*

*loſophique de l'Eſprit de M. de Voltaire* *, où la Philoſophie n'eſt pas plus ménagée que dans les *Trois Siecles*. C'eſt ce ſouvenir qui ne ceſſera de m'inſpirer des égards pour vos ſentimens, & des procédés conformes à ma reconnoiſſance.

J'ai l'honneur d'être, &c.

* Ouvrages que j'ai publiés avant les *Trois Siecles*.

# LETTRE

## *A M. le Marquis de S. MARC.*

*Paris*, 1774.

IL paroît bien, Monſieur, que vous n'avez pas lu la nouvelle Edition des *Trois Siecles*. Il eſt même évident que vous ne la connoiſſez que ſur des rapports infideles. Tant d'Auteurs juſtement critiqués ſont intéreſſés à répandre la contagion de leurs mécontentemens, que je ne puis attribuer le vôtre qu'à l'honnête ſuggeſtion de quelqu'un d'eux. Donnez-vous la peine de lire vous-même l'article où vous vous croyez bleſſé : vous verrez, Monſieur, que le ridicule répandu ſur le Chevalier de *S. Marc* demeure ſans partage à cet Auteur, & que la louange donnée à la *Fête de Flore* & à *Adele de Ponthieu*, appartient toute entiere à l'Auteur de ces deux agréables Productions. Le doute, que j'énonce tout exprès, vous diſtingue avantageuſement de l'Homonyme. Le plus léger coup-d'œil ſuffit pour faire ſaiſir ma diſtinction.

Après avoir juſtifié mes motifs aux yeux du Public, ſerai-je donc obligé de faire mon apologie vis-à-vis de chaque particulier ? Ce n'eſt

certainement pas mon intention; mais je mets, Monſieur, une très-grande différence entre la modération & l'honnêteté de vos plaintes, & les aigres déclamations de nos Mirmidons littéraires. C'eſt pour cette raiſon que j'entre volontiers en juſtification avec vous.

J'en ai dit, je penſe, aſſez pour vous ſatisfaire. Rendez-vous donc plus de juſtice à vous-même. La puſillanimité, qui par amour du repos *redoute également la gloire & les critiques*, n'eſt pas faite pour entrer dans un caractere comme le vôtre : Elle eſt à la fois le poiſon des talens & celui de la ſociété. La célébrité pendant la vie eſt un but honnête, & le plus digne prix des bons Ouvrages. Après la mort, elle eſt peut-être quelque choſe de mieux, puiſqu'elle devient un objet d'émulation pour la Poſtérité, qui, ſans elle, retomberoit dans la barbarie. La premiere chute des Arts ſe fût perpétuée juſqu'à la fin du monde, ſi de petites craintes euſſent arrêté ceux qui étoient faits pour s'engager dans la carriere des Lettres, & prétendre, comme vous, à ſes diſtinctions.

J'ai l'honneur d'être, &c.

# LETTRE

## *AU ROI DE SARDAIGNE*

## VICTOR AMÉDÉE III,

En lui envoyant l'*Abrégé hiſtorique de la Vie du Roi Charles-Emmanuel III*, ſon pere.

*Paris, 9 Mars* 1773.

SIRE,

LE tableau des actions de votre auguſte Pere, que j'oſe préſenter à VOTRE MAJESTÉ, a été fait pour être inſéré dans un Ouvrage intitulé *Galerie des Hommes célebres de toutes les Nations* Sa mort vient de me ravir l'honneur de lui offrir à lui-même cette image d'un regne auſſi glorieux que ſage. A qui puis-je mieux l'adreſſer aujourd'hui, qu'à un Monarque formé ſur un ſi grand modele, & qui peut y lire ce que la Poſtérité dira de lui à ſon tour ? Avant l'avénement de VOTRE MAJESTÉ à la Couronne, la Renommée nous avoit déjà appris, SIRE, que la deſtinée de ſuccéder à un grand homme, qui

eſt communément un écueil pour le plus grand mérite, n'en ſeroit pas un pour vous. L'*Abrégé hiſtorique de la Vie de Charles-Emmanuel* n'expoſera donc à vos yeux que la peinture de ce que vous pouviez déſirer d'être, & de ce que vous êtes en effet.

J'oſe, SIRE, joindre à cet hommage celui d'un Livre que je viens de donner au Public, & que les honnêtes gens de ma Patrie ont accueilli avec eſtime. Ce ſuccès eſt un titre qui m'encourage à le préſenter à VOTRE MAJESTÉ. Vous aimez, SIRE, les Lettres; vous les aimez, non ſeulement en Prince, mais en Littérateur éclairé, capable de ſaiſir avec juſteſſe les beautés de l'Art, &, ce qui eſt bien ſupérieur, en Sage qui en ſait ſentir les abus & les déteſter. Sous ce dernier titre, VOTRE MAJESTÉ ne pourra qu'applaudir au zele qui m'a inſpiré dans l'expoſé des *Trois Siecles* de notre Littérature, & dans la cenſure des travers philoſophiques, qui dégradent les Lettres parmi nous. La ſageſſe du feu ROI, votre Pere, a ſu préſerver vos Etats de cette contagion : la vôtre ne ſera pas moins attentive, parce que ſes lumieres ſavent également en diſcerner le vice & en prévoir les dangers.

Il eſt doux, SIRE, de pouvoir offrir ſes travaux à un Prince capable de les apprécier; il

eſt plus doux encore d'ajouter, par ce moyen, les témoignages d'une admiration particuliere à ceux de l'admiration générale.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ

Le très-humble & très-obéiſſant, &c.

LETTRE

# LETTRE

## *A L'IMPÉRATRICE-REINE* DE HONGRIE.

*Paris, 1 Avril 1773.*

MADAME,

Après avoir eu l'honneur d'être choisi pour tracer le Tableau historique des actions de VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE, mon premier empressement doit être de le lui présenter. Ce Tableau offrira à la Postérité l'Abrégé d'une Vie non seulement très-intéressante, mais encore la plus digne d'être proposée pour modele à tous les Souverains.

J'ose joindre à cet hommage, MADAME, celui d'un Ouvrage que je viens de mettre au jour, & que les Hommes zélés pour les vrais principes ont honoré de leur suffrage & accueilli avec applaudissement. Ce succès m'enhardit à le présenter à VOTRE MAJESTÉ. Quoi de plus flatteur que d'avoir pour juge de ses travaux une Princesse si capable de les apprécier ? Je puis donc espérer, MADAME, que VOTRE MAJESTÉ voudra

bien agréer ce témoignage d'une admiration particuliere, que je me ferai toujours un devoir de joindre aux juſtes ſentimens de l'admiration publique.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

MADAME,

DE VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE

Le très-humble, &c.

# LETTRE
## *AU PRINCE CHARLES*
## DE LORRAINE,
### *Oncle de l'Empereur, Gouverneur des Pays-Bas, &c.*

*Paris, 3 Avril 1773.*

MONSEIGNEUR,

C'est préſenter à VOTRE ALTESSE ROYALE un hommage digne d'elle, que de lui offrir le Tableau hiſtorique des actions de deux Souverains, ſi dignes de l'admiration de l'Europe. La gloire de MARIE-THÉRESE & celle D'EMMANUEL III, ont droit de vous intéreſſer autant par les liaiſons du ſang, que par la conformité de vos vertus avec celles qui les diſtinguent. L'Abrégé de leur Vie, que je mets ſous les yeux de VOTRE ALTESSE ROYALE, a été compoſé pour être inſéré dans la *Galerie des Perſonnes célebres actuellement vivantes chez toutes les Nations.* Le récit de ce que vous avez fait vous-même, MONSEIGNEUR, figurera à ſon tour avec éclat dans cette intéreſſante Collection. On y verra avec

ſenſibilité les traits mémorables de votre bravoure dans les combats, &, ce qui eſt plus eſtimable encore, les éloges dus à la bienfaiſance, à l'humanité, à la ſageſſe de votre adminiſtration.

Si j'étois aſſez heureux que d'être choiſi, parmi nos Gens de Lettres, pour peindre à la Poſtérité tant de qualités précieuſes, j'aurois alors un nouveau ſujet de m'applaudir de n'avoir conſacré ma plume qu'à louer des Princes vraiment eſtimables, après l'avoir exercée juſqu'à préſent à la ſeule défenſe de la Religion & de la ſaine Littérature.

Recevez du moins aujourd'hui, MONSEIGNEUR, ce léger tribut d'une admiration particuliere, & ce témoignage du très-profond reſpect avec lequel je ſuis,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble, &c.

# LETTRE

## *A UN JOURNALISTE.*

*Verſailles, 26 Février* 1779.

JE vous prie, Monſieur, de m'accorder une place dans votre Journal, pour réclamer contre les faits & les Pieces citées dans une brochure qu'on vient de publier. Elle a pour titre, *Problême Littéraire*, & pour but, de prouver que les meilleurs Morceaux des *Trois Siecles* ſont de la façon d'un Vicaire de Paroiſſe, nommé *Martin*, mort il y a environ deux ans, avec lequel j'ai été long-temps lié de l'amitié la plus étroite.

Ce n'eſt pas, Monſieur, que je ſois jaloux de mes Productions. L'utilité publique étant le ſeul prix que j'y attache, je dois peu m'inquiéter des efforts que font mes Ennemis, pour me ravir le foible mérite qu'elles annoncent. Mais puiſqu'ils m'ont forcé, par leurs calomnies, de me déclarer pour être *le ſeul Auteur des Trois Siecles*, je crois devoir réfuter les imputations qui tendent à perſuader que j'ai eu des Coopérateurs. C'eſt ce que j'ai fait dans une nouvelle

Edition de cet Ouvrage, qui paroîtra dans moins de ſix ſemaines, & qui auroit déjà paru, ſi l'impreſſion n'en avoit été ſuſpendue pour des raiſons étrangeres à mon travail.

En attendant que cette nouvelle Edition ſoit publique, je vais tranſcrire ici une *Note* du DISCOURS PRÉLIMINAIRE, capable ſeule de ramener à la juſtice & à la vérité, les Eſprits que l'Auteur du prétendu *Problême* auroit pu tromper.

» Il n'eſt pas inutile de remarquer qu'un autre » Abbé, qui ſe pique auſſi de Religion (je ne » le nommerai point, pour ne pas lui nuire » dans la place de confiance qu'il occupe), me » pourſuit depuis trois ou quatre ans, avec une » haine & un acharnement d'autant plus incon- » cevables, que je ne lui ai donné aucun ſujet » de ſe plaindre de moi : il n'eſt queſtion de lui » dans aucun de mes Ouvrages; je ne le con- » nois même point, & je puis aſſurer que je » n'ai entendu prononcer ſon nom, qu'à » l'occaſion de ſon monſtrueux déchaînement.

» Il veut à toute force m'enlever le peu de » mérite que les *Trois Siecles* ſuppoſent, & ne » me laiſſer que les haines qu'ils m'ont attirées. » Rien de ſi comique, m'a-t-on dit, que de le voir » ſe démener dans les Sociétés, pour prouver que, » ſi M. l'Abbé *Martin* (mort il y a environ » quatre ans) n'eſt pas l'Auteur des *Trois Siecles*,

» il l'eſt au moins des meilleurs Morceaux de
» cet Ouvrage, ainſi qu'il l'a donné lui-même
» à entendre à pluſieurs Habitués de Paroiſſe.

» Il ignore donc, ce charitable Miniſtre du
» Dieu de paix, que trois ans avant la mort de
» ce Vicaire, j'ai *déclaré* que perſonne n'avoit
» eu part à mon travail, & défié tout Littéra-
» teur *d'oſer avancer* qu'il m'eût fourni par écrit
» la moindre obſervation dont j'aye fait uſage.
» On ne dira pas que ce défi, contre lequel M.
» l'Abbé *Martin*, ni aucune autre perſonne n'a
» réclamé, ait été fait ſecrétement; il a été pu-
» blié, en 1773, dans le *Mercure de France*, dans
» le *Journal des Beaux-Arts*, dans les *Annonces*
» *& Affiches pour la Province*, & dans pluſieurs
» autres Feuilles périodiques «.

Ceux qui auront lu le prétendu *Problême Littéraire*, concluront ſans doute, que le Perſonnage dont il eſt queſtion dans ma *Note*, eſt l'Auteur de cette Production ténébreuſe: il n'en eſt que le Complice; car il s'eſt contenté d'en fournir les matériaux. Quoiqu'il ait choiſi, pour les rédiger, un Littérateur * dont la plume eſt auſſi peu propre à accréditer le menſonge, qu'à faire goûter la vérité, je crois devoir cependant m'inſcrire en faux & contre les faits allégués dans le

* Voyez la Lettre ſuivante.

Libelle, & contre la plupart des Lettres qu'on y rapporte.

Si ma réclamation n'eſt point fondée, ſi le Libelle eſt de bonne foi, comme il le prétend, & qu'il veuille donner du poids à ſes raiſonnemens, qu'il ſe montre, qu'il me préſente les originaux des Pieces ſur leſquelles il s'appuie, qu'il tâche de me confondre. S'il craint de paroître devant moi, qu'il dépoſe ſes Pieces entre les mains, non d'un Officier public, mais d'une perſonne dont les lumieres & la probité reconnues rendent le témoignage valable; & ſi je n'en démontre l'abus & la fauſſeté, je conſens à être traité moi-même de Calomniateur public. Le but de ſon imputation étant ſans doute de m'humilier, il eſt de ſon intérêt de la fortifier au moins de l'autorité d'un Homme de bien.

Qu'il me déſigne donc le Juge que je lui demande, & je pars ſur le champ pour l'aller défier : 1°. De me convaincre, ainſi qu'on l'avance hardiment dans le Libelle, d'avoir jamais écrit à l'Abbé *Martin* aucune Lettre où je lui rende compte des Nouveautés Littéraires ; aucune, qui puiſſe donner à entendre qu'il ait fait un ſeul Article des *Trois Siecles ;* aucune, qu'il ait coopéré à cet Ouvrage, autrement que par des conſeils & des corrections verbales ; aucune enfin, qui faſſe ſoupçonner qu'il ait eu le plus petit

droit ſur le produit du plus volumineux comme du plus mince de mes Ecrits. 2°. De produire aucun papier ſigné ou ſeulement écrit de ma main, qui contrediſe ce que je viens de dire au ſujet de mes Lettres. 3°. De me préſenter un ſeul témoin, digne de foi, qui ait vu, avant la publication des *Trois Siecles*, un ſeul Article, une ſeule phraſe de cet Ouvrage, écrite de la main de cet Abbé, ou qui m'ait vu écrire ſous ſa dictée, ou qui ait entendu cet Abbé dire, en ma préſence, qu'il ait eu d'autre part à mon travail, que de m'avoir aidé de ſes conſeils & quelquefois de ſes critiques, pour les Articles concernant les Prédicateurs & les Ecrivains aſcétiques. 4°. De prouver qu'aucune des Lettres, dont on cite des morceaux, *pag.* 17, 18, 19 *& ſuiv.* ait été écrite audit Abbé, comme l'aſſure le Libelliſte : je dis plus, de me montrer dans toutes ces Lettres une ſeule expreſſion, un ſeul mot écrit de ma main, qui dénote que ce ſoit à un *Abbé*, ou à un *Ami*, ou même à un *François* qu'elles ont été adreſſées.

Et moi, je prouverai inconteſtablement à la perſonne qu'on aura choiſie pour m'entendre : 1°. Que ces Lettres mutilées, défigurées, & *défranciſées* (ſi l'on peut haſarder ce mot), par la malignité la plus coupable, font partie d'une Correſpondance littéraire & ſuivie que j'ai eue avec un Seigneur de la Cour de Turin : 2°. Que les

citations qu'on trouve ſous les N°. 4, 5 & 8 du Libelle, ont été puiſées dans des Notes que j'avois faites pour les *Trois Siecles*, & qui m'ont ſervi ou qui étoient deſtinées à compoſer les Articles des Auteurs qui en ſont l'objet : 3°. que les Lettres (ſans date, comme toutes les autres), dont on rapporte des morceaux, *pag.* 30, 31, 32, 37 & 45, & que je me rappelle très-bien avoir écrites, ſont un monument manifeſte de la mauvaiſe foi de l'audacieux Compilateur, puiſqu'elles renferment préciſément la réfutation de ce qu'il avance ſans preuve ; réfutation qu'il s'eſt bien donné de garde d'expoſer aux yeux de ſes Lecteurs : 4°. enfin, qu'à l'exception de quelques Billets & de trois ou quatre Lettres que j'ai écrites en ma vie à l'Abbé *Martin*, tous les papiers de mon écriture qu'on cite ou dont on parle dans le Libelle, ne ſont que des brouillons informes ou des matériaux d'Ouvrage, que je dois avoir laiſſé égarer ou qui m'ont été méchamment dérobés.

Voilà ce que j'offre de prouver à tout Homme honnête, qui croira pouvoir ſe charger de la juſtification du Libelliſte, & au Libelliſte lui-même, s'il a le courage de m'écouter, comme j'ai celui de lui pardonner ſa Brochure.

Il ſait, dit-il, que j'ai des *Protections*. De même que je n'ai point ſollicité leur crédit pour

arrêter ſon Libelle, il n'a pas à craindre que je le ſollicite pour lui faire expier ſon audace. Si j'étois aſſez foible pour déſirer d'être vengé, je n'aurois beſoin que d'invoquer les Loix. Il n'eſt point de Tribunal qui ne condamnât, au moins à une réparation ſolennelle, un Homme qui, ſans avoir à ſe plaindre de moi, n'a pas craint de violer le droit des Gens & toutes les bienſéances, en publiant ſous mon nom & ſans ma participation, des papiers dont les trois quarts & demi ne ſont ni ſignés, ni avoués; & qui a oſé m'accuſer publiquement ſans ſe faire connoître, & ſans apporter une ſeule preuve irréfragable d'avoir uſurpé à un de mes anciens Amis, qui ne vit plus, une propriété que cet Ami ne m'avoit point diſputée de ſon vivant, quoique je l'euſſe *publiquement défié*, plus de trois ans avant ſa mort, de *ſoutenir* qu'il y eût le moindre droit. Je le répete, le Libelliſte anonyme peut ſe montrer ſans avoir à craindre d'autre vengeance de ma part, que d'être convaincu de ſon injuſtice. S'il s'obſtine à demeurer caché, qu'il montre du moins les originaux dont il a fait uſage; & s'il craint de s'en rapporter à la déciſion d'une ſeule Perſonne, qu'il les remette à la Société de Théologiens & de Gens de Lettres, qui ſe propoſent de réunir leurs lumieres & leurs travaux pour la défenſe de la Religion; Société

dont il parle, & dont j'ignore quels ſont les Membres. Je conſens à les prendre pour Juges. Qu'ils m'entendent, qu'ils me communiquent les Pieces juſtificatives du Libelle, & j'adopte & ſigne ſans balancer leur jugement.

Il me ſeroit ſans doute facile de confondre le Libelliſte d'une maniere plus péremptoire, & beaucoup plus humiliante pour ſes Complices; mais je crois devoir épargner au Public des détails ſcandaleux qui tourneroient au déſavantage de la Religion, dont la ſainteté eſt néanmoins indépendante de la conduite de ſes Miniſtres. J'aurois peut-être dû m'épargner à moi-même la honte d'être deſcendu juſqu'à répondre à un tel Calomniateur; mais j'ai jugé qu'il étoit néceſſaire de détruire, dans l'eſprit de ceux qui le connoiſſent perſonnellement, les préventions que la gravité de ſon caractere & de ſon âge auroit pu inſpirer en faveur de ſon imputation; & dès-lors, par amour pour la vérité & par reſpect pour les Honnêtes Gens qui la cherchent de bonne foi, je me ſuis abſtenu de lui marquer le mépris que je lui devois.

J'ai l'honneur d'être, &c.

## *POST-SCRIPTUM.*

J'apprends, dans le moment qu'on acheve d'imprimer cette Lettre, que tandis qu'on s'efforce, d'un côté, de m'enlever le peu de bon qu'il y a dans mes Ouvrages, on s'occupe, de l'autre, à m'attribuer ceux que je n'ai point faits. Il n'a pas tenu au zele charitable de quelques Perſonnes, non Philoſophes, mais pires, de perſuader à l'*Ariſtide* du Clergé de France, à un Prélat qui m'honore d'une bienveillance particuliere dont je fais ma gloire, que j'étois l'Auteur d'une nouvelle Traduction, en dix volumes, des Contes de *Jean Bocace*. Les bonnes Ames ! il leur importe peu de me faire honneur du talent que cette Verſion ſuppoſe (car on la dit très-exacte), pourvu qu'elles réuſſiſſent à me nuire auprès des perſonnes dont l'eſtime m'eſt précieuſe. *Quantùm mortalia pectora cœca noctis habent !....*

Je ne trouve point étrange que les Auteurs, dont j'ai blâmé les défauts ou combattu les erreurs, déclament contre moi dans les Sociétés, & me pourſuivent par des calomnies : ils ont leur amour-propre à venger ; mais ce qui m'étonne, ſans cependant me décourager, c'eſt que des Hommes obligés, par état, à plus de décence & de vertu que les autres, ſe faſſent, ſans me connoître & ſans avoir à ſe plaindre de moi, les

Satellites & l'inſtrument docile de l'animoſité de mes ennemis. On m'a fait connoître pluſieurs de ces Colporteurs d'Anecdotes ſcandaleuſes; mais ils n'ont pas à craindre que je les révele. La vengeance eſt une foibleſſe étrangere à mon ame naturellement fiere & depuis long-temps exercée à pardonner. D'ailleurs, les Méchans ne ſont-ils pas aſſez punis de l'être? Comme le fer, ils engendrent une rouille qui les ronge, qui détourne d'en approcher, & qui finit par les détruire.

# LETTRE
## *A MM. LES AUTEURS*
## DU JOURNAL DE PARIS.

*Verſailles*, 8 *Juin* 1779.

MESSIEURS,

J'OSE me flatter que vous ne me refuſerez pas une place dans votre Journal, pour rendre compte d'une Lettre que je viens de recevoir: Elle eſt de M. l'Abbé *Liger*, Auteur d'une Brochure qui a paru contre moi, dans le mois de Février de cette année. Cette Brochure, ſans doute oubliée, avoit pour titre, *Problême Littéraire*, & pour but de prouver que les Articles les moins foibles des *Trois Siecles* ſont de la façon d'un Vicaire de Paroiſſe, mort fou il y a trois ans, & qui n'a pas laiſſé ſeulement un Prône digne d'être imprimé. Son nom l'auroit infailliblement ſuivi dans le tombeau, ſi mes Ennemis ne s'en étoient ſervis pour me perſécuter.

Les Perſonnes qui s'occupent des querelles des Auteurs, ſavent que j'ai répondu à ce Libelle par une *Lettre à un Journaliſte*, dans laquelle je

me ſuis hautement inſcrit en faux contre les Pièces & les faits qui paroiſſoient favoriſer cette abſurde Calomnie. L'Auteur du prétendu *Problême* a gardé le ſilence ſur cette Réponſe, & ne m'a repliqué que par la Lettre qu'il vient de m'écrire.

Cette Lettre, *Meſſieurs*, eſt un déſaveu formel de ſon Pamphlet. Il ne l'a compoſé, dit-il, que d'après les ſollicitations réitérées du plus acharné de mes Ennemis, qui lui en a fourni les matériaux. M. l'Abbé *Liger* étoit d'autant plus éloigné de le ſoupçonner de haine & de mauvaiſe foi, que ce Perſonnage ſe pique de Religion, & qu'il ſe trouve dans la double obligation de l'enſeigner, puiſqu'il eſt Prêtre & P *** d'un C *** de la Capitale. C'eſt le même Eccléſiaſtique de qui j'ai eu occaſion de parler, dans une Note du Diſcours préliminaire de la quatrieme Edition des *Trois Siecles*, pag. 49. & ſuiv.

Il eſt inutile de rendre compte des circonſtances qui l'ont démaſqué aux yeux de celui qui s'eſt laiſſé ſurprendre par des artifices. Je ne rapporterai pas non plus les choſes horribles qu'on m'apprend ſur ſon compte, quoiqu'on me permette de les rendre publiques : je me bornerai à citer les Morceaux où l'Auteur de la Lettre exprime le regret qu'il a de s'être fait l'organe du menſonge & l'inſtrument de la méchanceté.

» Vous ne ſauriez croire «, me dit-il, en parlant

toujours de l'Homme qui l'a trompé, » vous ne » ſauriez croire avec quel acharnement il vous » pourſuit. Il n'a pas tenu à ſes ſollicitations » que je n'aye repris la plume contre vous, » non ſeulement pour attaquer vos nouvelles » Productions, mais votre perſonne. Il publie à » préſent que les Articles que vous avez ajoutés » à votre Ouvrage depuis la mort de l'Abbé » *Martin*, ſont d'un vieux Médecin de Fran- » che-Comté : il n'eſt point d'abſurdité que l'ex- » cès de ſa haine ne lui faſſe débiter contre vous. » Mon regret eſt d'en avoir été le complice, ſans » l'être de ſa mauvaiſe foi. Dès que je l'ai con- » nue, je la lui ai reprochée, & j'ai rompu avec » lui. J'allois vous en informer, lorſque je fus » obligé de faire un voyage en Province. Mon » premier ſoin, depuis mon retour, a été de » découvrir votre demeure, pour vous faire con- » noître mes ſentimens. Plein d'eſtime pour votre » façon de penſer & d'agir, je me porterai à » tout ce qui pourra vous ſatisfaire ; mais vous » êtes aſſez généreux pour pardonner à un en- » nemi auſſi abject. Vous ſeriez plus tranquille, » ſi vous étiez moins eſtimé. La jalouſie, au lieu » de déprimer les talens, leur donne un nou- » veau luſtre, *Merges profundo pulchrior evenit.* » Faites de ma Lettre l'uſage que vous jugerez » à propos. Je déſire qu'elle ſerve de témoi-

» gnage aux ſentimens de conſidération & d'eſ-
» time, avec leſquels j'ai l'honneur, &c. «

Je ne me permettrai aucune réflexion ſur cette Lettre, dont je n'ai cité que la fin : il n'eſt perſonne qui ne ſente combien il eſt honorable d'avoir de pareils Perſonnages pour ennemis.

J'ai l'honneur d'être, &c.

# LETTRE

## A M. L'ABBÉ DE FONTENAI,

*Rédacteur des Annonces & Affiches pour la Province.*

### Sur feu M. de VOLTAIRE.

*Verſailles, 29 Mars 1779.*

RECEVEZ mes remercîmens, mon cher & aimable Compatriote, des ſoins que vous vous êtes donnés pour faire imprimer ma *Lettre à un Journaliſte*, en réponſe au prétendu *Problême Littéraire*. Je ſuis loin de déſapprouver les petits changemens que le Cenſeur y a faits : ils ſont une preuve de l'intérêt qu'il prend à moi, & je vous prie de lui en témoigner ma ſenſibilité....

Quand le Diſcours de M. *Ducis* me ſeroit parvenu avant qu'on eût achevé d'imprimer l'article VOLTAIRE, de la nouvelle Edition des *Trois Siecles*, cette lecture ne m'auroit rien fait changer au jugement que j'ai porté de cet Ecrivain célebre. Je ne me décide point d'après les idées d'autrui : je ne juge, comme vous, que d'après les regles impreſcriptibles de la raiſon & du goût.

Nous ne ſommes pas les ſeuls Critiques, mon cher Ami, qui jugions ainſi. Le Continuateur du Dictionnaire Hiſtorique de l'Abbé *Ladvocat*, ſe montre beaucoup plus ſévere que moi à l'égard de M. de *Voltaire*, dans l'Article qu'il a conſacré * à la mémoire de ce Patriarche de la moderne Philoſophie. Je ne ſais ſi vous en penſerez comme moi ; mais cet article me paroît ſage. Il annonce un Eſprit auſſi zélé pour les vrais principes du goût, que pour ceux de la Morale & de la Religion. L'Auteur y parle d'avance le langage de la Poſtérité ; car il ne faut pas croire que la Poſtérité ſe laiſſe ſubjuguer par les hommages que le Siecle préſent a rendus & rend encore à l'Auteur de *la Pucelle*. De même que nous ne jugeons point du mérite de *Ronſard* par les éloges pompeux que lui donnerent ſes Contemporains, nos Deſcendans ne jugeront pas non plus de celui de M. de *Voltaire*, par les nombreux panégyriques publiés de nos jours en ſon honneur. Perſonne ne conteſte qu'il n'ait eu de grands talens : il en falloit aſſurément pour opérer la révolution qu'il a faite dans nos idées & dans nos mœurs, & je ne l'ai point diſſimulé dans les *Trois Siecles* ; mais les Eſprits juſtes & vraiment

* On trouve cet Article dans le *Supplément au Dictionnaire de l'Abbé Ladvocat*, 1779.

connoiſſeurs, conviendront ſans peine qu'il eſt loin de juſtifier les éloges & les honneurs qu'on lui a prodigués ſans meſure. Si l'Homme de génie, en Littérature, eſt celui-là ſeul qui a reculé les bornes d'un Art; M. de *Voltaire*, qui n'a pas été plus loin, ni ſi loin qu'*Homere*, *Virgile* & *le Taſſe* dans l'Epopée, que l'*Arioſte* dans la Poéſie Héroïque, que *Corneille*, *Moliere*, *Quinault*, *J. B. Rouſſeau*, dans la Tragédie, la Comédie, l'Opéra, la Poéſie lyrique; M. de *Voltaire*, dis-je, ne ſera jamais placé au rang des Hommes de génie, que par l'enthouſiaſme ou la mauvaiſe foi. Si, dans les Sciences, le Grand Homme, eſt celui-là ſeul qui a un caractere décidé, des principes fixes, un ſyſtême ſuivi de raiſon ou d'idées; qui oſera ſoutenir que M. de *Voltaire* mérite ce titre? Quel Ecrivain s'inquiéta moins que lui de mettre de l'unité & de la ſuite dans ſes conceptions? Il eſt aiſé de remarquer, dans tout ce qu'il a écrit, l'inſpiration du moment, les variations de l'humeur, l'inconſtance des affections, la différence des intérêts. De là vient qu'on ne le trouve jamais le même, qu'il a changé de façon de penſer ſelon les circonſtances, que le pour & le contre ſe débattent dans la Collection de ſes Œuvres, qu'il détruit & qu'il édifie, qu'il décide & qu'il rétracte, & qu'après avoir paſſé par toutes les nuances, il

dire, en un mot, il loue & blâme, dans ſes Ecrits, le même Homme, la même action, la même vertu, le même vice, le même ſentiment, la même idée. Alternativement Gaſſendiſte, Newtonien, Spinoſiſte, Pirrhonien; tout à la fois Partiſan & Ennemi de *Wolfs*, Panégyriſte & Adverſaire de *Léibnitz*, Louangeur & Antagoniſte amer de *Warburton*, Enthouſiaſte & Détracteur de *Shakeſpear*, Ami & Critique acharné des deux *Rouſſeau*, de *Maupertuis*, de *Monteſquieu*, de *Crébillon*, d'*Helvetius*; après avoir été ſucceſſivement Chrétien, Déiſte, Théiſte, Matérialiſte, & avoir fait ſur ſes derniers jours pluſieurs actes de Catholicité, il a fini.... comme vous ſavez.....

A propos de l'univerſalité des talens de M. de *Voltaire*, il faut que je vous raconte une Anecdote aſſez plaiſante. Je la tiens d'un des Acteurs de l'aventure. Elle fourniroit, ce me ſemble, une très-bonne ſcene à une parodie des *Muſes Rivales*.

Il y a quelques années que pluſieurs Savans ſe trouvoient réunis chez feu M. *Duclos*, Secrétaire de l'Académie Françoiſe. On y célébroit le Génie encyclopédique de M. de *Voltaire*. Un fameux Juriſconſulte Allemand ſurvient : on l'admet à la Pſalmodie, dont tous les Pſeaumes finiſſoient par ce refrain : *M. de Voltaire eſt un Génie uni-*

*verſel.* L'Allemand faiſoit *chorus* avec les autres : il lui vint cependant un ſcrupule ſur le *Gloria Patri* du Cantique Philoſophique. Oui, dit-il, M. de *Voltaire vir eſt omnimodè doctus ;* la Poéſie, l'Hiſtoire, la Phyſique, les Mathématiques, la Médecine, l'Hiſtoire Naturelle, la Critique, tout eſt de ſon reſſort. C'eſt dommage qu'il ſoit un peu foible ſur la Juriſprudence. Dès qu'il veut parler de Légiſlation, de Politique, d'Adminiſtration, de Police, je ne ſais, ſa plume s'embarraſſe & ſon génie ſemble l'abandonner. Je ne veux pas croire que ce ſoit pour cette raiſon qu'il a ſi ſouvent maltraité notre *Grotius*, notre *Puffendorf* & votre *Monteſquieu*, qui en ſavoient un peu plus que lui ſur ces matieres. Mais cette obſervation n'eſt qu'un *bibus*, & M. de *Voltaire* eſt un Génie univerſel.

Oui, dit un célebre Mathématicien, M. de *Voltaire* eſt un Génie à qui rien n'échappe. La Poſtérité refuſera de croire que tant de Productions ſoient ſorties de la même plume. Nos Deſcendans s'imagineront qu'il y a eu pluſieurs Hommes de ce nom ; &, graces à lui, le Monde Intellectuel aura ſon *Hercule*, comme le Monde Fabuleux. Quel dommage qu'il ait voulu tâter des Mathématiques ! Car, entre nous, & je vous prie de ne point le répéter, ce n'eſt qu'un Ecolier en Géométrie, témoin ſes *Elémens de la Philoſophie*

*phie de Newton.* Malgré cela, on ne peut diſconvenir que M. de *Voltaire* ne ſoit un Homme unique. Non, il n'exiſta jamais de Génie plus vaſte, d'Eſprit plus univerſel.

M. de *Mayran*, autre Savant de ce Cercle qui vivoit alors, prit enſuite la parole : Les ennemis de M. de *Voltaire* ont beau dire & beau faire, dit-il, ils ne viendront jamais à bout de lui ôter le mérite de l'univerſalité des talens. Quel Homme ! Comme il plaiſante excellemment ! Je dois à ſes Ecrits les plus heureux momens de ma vie. Ils m'amuſent, ils me tranſportent toutes les fois que je les lis pour me délaſſer de mes travaux. Cet Auteur parle de tout avec eſprit & avec grace. La Collection de ſes Œuvres eſt une véritable Encyclopédie. Quel dommage qu'il ne ſoit pas auſſi habile en Phyſique, qu'il eſt heureux en plaiſanteries ! Car, il faut l'avouer, il eſt peu Phyſicien, & vous ſavez que je ſuis verſé dans cette partie. A cela près, cet Auteur eſt vraiment prodigieux. Jamais on ne ſe diſtingua dans plus de genres différens ; on a donc raiſon de le regarder comme un Genie univerſel.

Un Hiſtorien Anglois, qui n'avoit encore rien dit, & qui rêvoit profondément : J'avoue avec vous que M. de *Voltaire* eſt un Homme qui n'eut jamais de pareil. Notre Angleterre n'a point encore produit de Génie auſſi grand, auſſi univerſel,

*Pope* ne ſauroit lui être comparé. Il réunit le mérite de *Swif*, d'*Adiſſon*, d'*Otwai*, de *Bolingbrocke*. C'eſt grand dommage qu'il ait écrit l'Hiſtoire ! Son ſtyle eſt à la vérité charmant ; mais je ſuis forcé de dire qu'il n'a pas le ton convenable. Des Epigrammes, des Réflexions, des Portraits, des Altérations de faits..... Oh ! nous écrivons différemment l'Hiſtoire. Nos Auteurs ne ſacrifient jamais la vérité à la gentilleſſe. M. de *Voltaire* n'auroit pas dû cultiver ce genre de Littérature. Mais dans les autres parties, il eſt vraiment ſupérieur, divin. Vous n'aurez jamais de plus grand Philoſophe, de plus fin Critique, de Raiſonneur plus agréable. Cet Auteur eſt charmant, charmant ! En un mot c'eſt un Génie univerſel.

Je ſuis enchanté, dit M. *B*** Médecin * renommé par ſon profond ſavoir & ſes grandes lumieres ; je ſuis vraiment enchanté de voir un Anglois rendre juſtice à M. de *Voltaire* d'une maniere ſi honorable pour notre Nation ; mais, Monſieur, en s'adreſſant à l'Anglois même, permettez-moi de vous dire que M. de *Voltaire* n'eſt pas ſi inexact, ni ſi frivole que vous le croyez, dans la partie Hiſtorique. J'ai vérifié la plupart des faits qu'il rapporte ſans preuve &

* Il a fourni pluſieurs articles à l'Encyclopédie.

ſans citer les ſources, & je puis vous aſſurer que je ſuis parvenu à découvrir leur vérité, c'eſt-à-dire, à trouver des autorités capables de les appuyer, & qui prouvent du moins que M. de *Voltaire* ne les a point imaginés. S'il eſt foible en quelque choſe, ce n'eſt pas, ſelon moi, dans l'Hiſtoire, mais dans ce qui a rapport au phyſique de l'Homme, à la conſtitution animale de notre eſpece; car il donne preſque toujours à gauche toutes les fois qu'il raiſonne ſur ces matieres. Mais eſt-il obligé d'en ſavoir autant que les Phyſiologiſtes de profeſſion? Il y auroit de la mauvaiſe humeur à lui reprocher ſes mépriſes à cet égard. Il excelle dans tant d'autres Sciences! D'où je conclus que mon obſervation n'empêche pas que M. de *Voltaire* ne ſoit un Eſprit univerſel.

Quoi! Meſſieurs, lorſque chacun de vous célebre le génie du Favori de toutes les Muſes, je garderois un coupable ſilence, s'écria un Abbé Théologien qui aſpiroit à l'Académie Françoiſe! Non, je veux & je dois lui rendre auſſi mon tribut d'admiration. M. de *Voltaire*, ſelon moi, réunit en lui ſeul, les lumieres & les talens qui ont immortaliſé *Ariſtote*, *Platon*, *Plutarque*, *Cicéron*, *Tacite*, *Sophocles*, *Anacréon*, *Lucrèce*, *Virgile*, *Horace*, & les deux *Plines*. Graces à ſes Ouvrages, notre Langue deviendra claſſique, comme celle des Grecs & des Ro-

mains. Un mérite qui diſtingue ce Grand Homme de tous les Philoſophes ſes prédéceſſeurs, c'eſt d'avoir eu le courage & l'adreſſe de déchirer le voile des préjugés religieux. *Lucien*, à cet égard, n'eſt qu'un écolier auprès de lui. Perſonne n'a mieux manié l'arme du ridicule, & vous ſavez que c'eſt la plus efficace contre les erreurs. Heureux s'il s'en fût tenu à celle-là, ſur le chapitre de la Religion! Lorſqu'il a voulu employer celle du raiſonnement, il a malheureuſement donné dans des bévues qui n'ont pas échappé à nos Théologiens érudits; ils les lui ont même reprochées amérement, & je ſuis obligé de convenir avec eux, d'après l'étude particuliere que j'ai faite des Langues anciennes, que M. de *Voltaire* n'a pas la moindre connoiſſance de l'Hébreu, qu'il ne ſait point le Grec, & qu'il n'a pas puiſé dans les ſources ſes Obſervations critiques ſur *Abraham*, *Moïſe*, *David*, *Salomon*, les Prophetes, les Loix, & les Mœurs Hébraïques: je doute même qu'il ait jamais lu les Peres de l'Egliſe, qu'il cite ſouvent. Mais le moyen qu'un Génie ſi ſublime ait pu deſcendre à des études ſi ſeches, ſi arides! Ses ennemis diront qu'il n'eût pas dû raiſonner ſur ce qu'il ne connoiſſoit pas à fond, ou du moins qu'il eût dû mieux choiſir ſes Faiſeurs d'extraits; mais je leur répondrai que *Jupiter* a eu ſes foibleſſes, & que

ſi, pour s'être fait Taureau, il n'a point ceſſé d'être le Maître des Dieux, M. de *Voltaire*, pour s'être quelquefois oublié, n'a point ceſſé d'être *Voltaire*, c'eſt-à-dire, le Maître des Beaux-Eſprits, des Savans, des Philoſophes, des Poëtes, des Hiſtoriens, & des Littérateurs de toutes les eſpéces.

Un Poëte comique, un Poëte Lyrique, un Savant érudit, qui ſe trouvoient auſſi dans l'Aſſemblée, alloient parler à leur tour, quand les Interlocuteurs ſe mirent à ſe regarder & à éclater de rire. Il étoit temps, car l'Homme univerſel ſe ſeroit bientôt trouvé réduit à peu de choſe.

M. *Duclos*, qui, par politeſſe, avoit laiſſé parler les autres, rompit la ſéance, recommanda qu'il ne fût jamais dit que ſa maiſon eût été profanée par de ſemblables propos, & ſurtout qu'il eût ri comme le reſte de la Compagnie.

Je vous abandonne, mon cher Ami, aux réflexions ſi naturelles, après un tel fait dont je vous garantis la vérité, aux expreſſions près. Cette Anecdote ne ſuffiroit-elle pas pour juſtifier ma prétendue partialité contre M. de *Voltaire?*

J'ai l'honneur d'être, &c.

# LETTRE

## *A M. FABRE DU VERNAI* *.

*Verſailles*, 18 *Juin* 1779.

JE ne ſuis point étonné, Monſieur & cher Ami, de tout ce que vous avez entendu dire, depuis votre retour d'Amérique, & contre les *Trois Siecles*, & contre leur Auteur. En publiant cet Ouvrage, j'étois aſſuré qu'il exciteroit de la contrariété dans les opinions, & qu'il ne manqueroit pas de me ſuſciter des ennemis. Avoir à lutter contre la morgue de nos prétendus Philoſophes & l'amour propre des petits Ecrivains; entreprendre de perſuader aux uns qu'ils dégradent la raiſon en croyant l'enrichir & la développer; qu'ils pervertiſſent tous les genres en ſe vantant de les perfectionner : vouloir rappeler les autres à l'autorité des regles im-

* M. *Fabre du Vernai* eſt frere de M. *de Charrin*, Commiſſaire Ordonnateur des Guerres, Auteur du *Tableau du Miniſtere de Colbert*, Ouvrage où preſque tous les principes de l'adminiſtration d'un grand Etat ſont diſcutés & approfondis avec autant de ſagacité que d'élégance & de préciſion.

preſcriptibles du Goût, quand ils ſe trouvent ſi bien de s'en être écartés : n'eſt-ce pas en effet déchaîner une Ménagerie, & provoquer des criailleries auſſi aiguës qu'interminables ?

Je connoiſſois trop bien la ſenſibilité des Auteurs, pour m'être aveuglé ſur les ſuites de mon entrepriſe. J'avouerai cependant que j'étois loin de prévoir la maniere baſſe & ridicule dont ils m'ont marqué leur reſſentiment. Vous jugerez vous-même, Monſieur, s'il eſt poſſible de ſe défendre plus mal, par les détails que vous me demandez & que je vais mettre ſous vos yeux.

A peine les *Trois Siecles* ont-ils paru, que tout l'Olympe Philoſophique & tous les marais du Parnaſſe ſe ſont ſoulevés contre moi. J'ai été déclaré profane, ſacrilége, frénétique. Les Bureaux d'eſprit & les Cafés ont retenti d'anathêmes & de malédictions contre le Téméraire qui oſoit manquer ainſi de reſpect aux Dieux de la Littérature. La portion du beau Sexe qui ſe pique de Philoſophie, c'eſt-à-dire, une douzaine de femmes paſſablement folles, préciſément depuis qu'elles ſe mêlent de philoſopher, ont crié & crient encore tous les jours à l'injuſtice, au blaſphême. Elles ont vu les Idoles de leur culte profanées, leurs Prophetes décriés, leurs Ecrivains favoris perſiflés, les

voilà auſſi-tôt devenues des Euménides ; car, ſi j'en crois les rapports, elles ne peuvent entendre prononcer mon nom, ſans entrer dans des convulſions de zele qui prouvent que leur Philoſophie n'eſt rien moins que douce & toléranté.

Si vous êtes curieux d'apprendre comment, au milieu de cet ébranlement général, les Divinités majeures du Monde Philoſophique ont vu les atteintes portées à leur culte & à leurs Adorateurs, vous ſaurez qu'elles ſont reſtées muettes pendant quelque temps. Je m'étois aguerri contre la terreur de leurs foudres ; je n'en ai pas même entendu le bruit. Elles ont caché leur indignation à la multitude. Leurs Dévots les plus zélés ont été les ſeuls confidens du ſublime dépit qui les animoit, & c'eſt à de ſimples mortels qu'elles ont confié le ſoin de venger leur gloire outragée. Mais les Miniſtres de leur courroux n'ont pas bien ſecondé leur vengeance ; car, pour parler ſans figure, il s'agiſſoit de faire arrêter mon Livre ; & le ſuccès n'a pas répondu aux démarches que les Valets-protecteurs de la Secte ont faites, dans cette noble intention. Les honnêtes gens euſſent été ſurpris & révoltés de voir le cri d'un Citoyen étouffé, préciſément parce qu'il oppoſoit la voix de la raiſon à celle de l'aveuglement & du délire. Le Gouvernement eſt

trop désabusé & trop sage, pour n'avoir pas compris qu'il lui importe peu que de plats Ecrivains soient redressés, & beaucoup, que de mauvais Raisonneurs soient confondus.

Du Cabinet des Ministres j'ai été traduit au Tribunal de l'Académie, par le froid Ecrivain qui en est le Greffier. Son but étoit de la porter à solliciter des ordres contre ma liberté, sous prétexte que les hommes que je décriois étoient des hommes de génie & la gloire du Génie François. Vous jugerez sans doute qu'il a fallu la croire bien bonne, cette Académie, pour compter assez sur son zele à épouser, à titre d'intérêt général, quelques intérêts particuliers. Moi décrier des hommes de génie ou des Ecrivains vraiment supérieurs ! Les *Descartes*, les *Malebranche*, les *Pascal*, les *Corneille*, les *Racine*, les *Moliere*, les *Lafontaine*, les *Despréaux*, les *Bossuet*, les *Fénélon*, les *Bourdaloue*, & tant d'autres, n'ont-ils pas reçu de ma part les hommages dus à la supériorité de leurs talens & au véritable honneur qu'ils font à la Nation ?..... La tentative a été aussi stérile qu'elle étoit absurde.

D'un autre côté, pendant que l'Académie se montroit sourde aux sollicitations de son Secrétaire, des Lettres anonymes, c'est-à-dire, des torrens de fiel, d'injures, & de grossiéretés, sont

venues m'exhaler la fureur des ſubalternes & peut-être même des Chefs du parti offenſé. Que ne puis-je mettre ſous les yeux du Public ces monumens de démence ! Il y verroit l'amour-propre des Auteurs bien plus avili par les baſſeſſes de ſon dépit, qu'humilié par les atteintes de ma critique.

Ce n'eſt pas tout, j'ai été traveſti dans le monde en *Méchant*, en *Hipocrite*, en *Monſtre*, en *Démon*. Ces heureuſes épithetes voltigent ſur le bec acéré des Philoſophes ; les perroquets de la Secte les répetent dans les ſociétés, & les bonnes Gens croient tout cela.

On s'eſt fait, pour me décrier, ces formules très-commodes, faciles à retenir, & qui n'exigent aucune diſcuſſion : Les *Trois Siecles* ſont déteſtables ; c'eſt une plate Compilation, une Rapſodie, le cri d'un Energumene. L'Abbé *Sabatier* n'a point fait ſon Ouvrage : c'eſt *Fréron*, *la Beaumelle*, *Linguet*, *Paliſſot*, *Clément*, *Rigoley de Juvigny*, qui ont fabriqué à frais communs cette Production monſtrueuſe. Si l'unité d'eſprit, de ſyſtêmes, & de ſtyle, force les moins habiles à n'y reconnoître qu'une ſeule main, on ſe retourne d'un autre côté ; on attribue l'Ouvrage à un Habitué de Paroiſſe, qui, malheureuſement pour ceux qui veulent lui faire honneur de mon travail, eſt mort il y a près de trois ans ; car pour

rendre la choſe vraiſemblable, on n'auroit pas manqué de lui attribuer auſſi les augmentations faites depuis, & qui n'annoncent pas une plume différente.

Le connoiſſez-vous, dit l'un ? j'en ſuis aſſuré, il ne penſe pas ce qu'il écrit. C'eſt un véritable Athée, qui ne déclame contre les Philoſophes que parce qu'il eſt payé par le Clergé. Vous noterez, mon cher Ami, que le Clergé ne m'a pas donné de quoi acheter un ſeul des Ouvrages dangereux que j'ai réfutés. Je n'ai ni Bénéfice, ni Penſion Eccléſiaſtique. Je n'en eſpere même pas ; je ne ſuis point dans les Ordres ſacrés, & ma délicateſſe ne me permettra jamais d'y entrer, comme tant d'autres, dans la vûe d'en obtenir.

L'avez-vous vu, dit l'autre ? C'eſt un petit ſinge, un embrion. Comment a-t-il oſé nous attaquer ? Il ne faut qu'un ſouffle pour le renverſer. Si je le tenois, diſoit dernièrement un Marquis Bel-Eſprit-Philoſophe, qui n'eſt brave que contre les gens d'Egliſe, & qui figure dans la derniere édition ; ſi je le tenois, comme je.....

Mais il n'acheva pas
Car il avoit l'ame trop bonne.

Ai-je beſoin de vous dire, Monſieur, que je ne l'ai pas aſſez timide pour m'effrayer d'un pareil argument ?

Je ne vous répete point un millier de bons mots, de ſentences, de dits mémorables dont je ſuis l'éternel ſujet; je ne vous répete pas les Epigrammes, dont on m'aſſaillit & que je pardonnerois à leurs Auteurs, quand même ils y mettroient du ſel. Celle-ci ſuffira pour vous donner une juſte idée des autres.

Mons *Sabatier*, ta ſotte Paperaſſe
Pour quelques mois te donnera du pain.
L'Ami, je vois, à ta burleſque audace,
Que tu crains moins le bâton que la faim.

Après les Epigrammes, ou plutôt en même temps, ont paru les Critiques : & quelles Critiques ! la perſonnalité y eſt ſubſtituée à la raiſon directe, l'injure miſe à la place de la juſtification, un faux air de dédain oppoſé à la juſtice du reproche. Telle eſt la politique de la Philoſophie; elle croit ſe ſauver, par des récriminations, de l'opprobre répandu ſur ſes erreurs & ſes délires. Elle combat à peu près comme cet Athlete qui, renverſé par ſon adverſaire, s'efforçoit de prouver, par de faux argumens, qu'il étoit le vainqueur.

Les Libelles ont ſuccédé aux Critiques. On en a publié de toutes les eſpeces & ſous toutes ſortes de noms : mais comme les Philoſophes n'ont, pour décrier leurs adverſaires, qu'une ſomme

bornée d'inventions & de menſonges qu'ils répetent ſans ceſſe, en mille manieres différentes, tous ces Libelles renferment les mêmes injures, les mêmes calomnies, les mêmes abſurdités. Voulez-vous connoître les principales impoſtures qu'on y débite contre moi ? liſez les dernieres pages du *Diſcours préliminaire* de la quatrieme Edition * des *Trois Siecles*, les Articles *Condorcet* & *Helvétius*, ainſi que les *Lettres* qui terminent le quatrieme volume.

Croiriez-vous que dans un de ces Libelles, vraiment philoſophiques, on m'ait ſérieuſement reproché mon peu de fortune & attaqué du côté de la naiſſance ? On a peut-être voulu faire entendre que, pour fronder la Philoſophie, il falloit, avant toutes choſes, produire des titres de nobleſſe, comme lorſqu'il s'agiſſoit de combattre en champs clos. Je ne vous dirai point qu'il eſt peu de mes adverſaires avec qui je ne puſſe combattre à armes égales ſur cet article ; je vous ferai ſeulement remarquer combien cette Philoſophie, qui affiche la ſublimité des ſentimens, devient extravagante, quand elle ſe ſent bleſſée. C'eſt un ballon gonflé d'air, qui n'a de conſiſtance, que juſqu'à ce qu'une piqûre en décele le vide. Que d'écarts, direz-vous avec moi, dans

* On le trouve dans celle-ci, tom. 1, pag. 103.

ces demi-Dieux, qui prétendoient nous guider ! que de petiteſſes dans des Ames, qui vouloient paſſer pour fortes ! que de folies dans des Sages, qui inſultoient ſi dédaigneuſement à nos foibleſſes !.. Voilà pourtant ces hommes, qu'on a long-temps regardés comme les Oracles de la raiſon, les ornemens du Siecle, les illuſtrateurs de la Nation !

J'avouerai cependant qu'on a pu d'abord s'y méprendre. Un ton impoſant, un ſtyle dogmatique, un jargon maniéré, des phraſes ſentencieuſes, des ſentimens enthouſiaſtes, des expreſſions ſyſtématiques, la répétition perpétuelle de ces mots paraſites, *humanité, vertu, raiſon, tolérance, bonheur, eſprit philoſophique, amour du genre humain*, & mille autres termes qui ſont devenus la ſauvegarde des inepties qu'on a avancées, à la faveur de ces mots, ont pu éblouir quelque temps les eſprits faciles. Ajoutez qu'en frondant les opinions générales, qu'en parlant ſans ceſſe d'*égalité*, de *liberté*, de *ſuperſtition*, de *loi naturelle*, il n'a pas été difficile aux Philoſophes d'intéreſſer à leur gloire l'indocilité, la miſanthropie, le libertinage, & de groſſir, par d'autres manéges, le nombre de leurs Admirateurs. Moi-même je conviendrai que j'ai été la dupe, comme tant d'autres, de leur charlataniſme. Oui, Monſieur, quoique j'aye toujours eu une certaine antipathie pour la morgue philoſophique, j'ai cependant été

ébloui, dès les premieres années de mes études, de cet appareil impoſant, dont ils ſavent ſi bien revêtir les choſes médiocres. Je croyois qu'avec de grands mots, on étoit grand Ecrivain, qu'avec des ſentences ampoulées on étoit grand Moraliſte. Je ne pouvois ſoutenir long-temps la lecture de leurs Ecrits, mais je m'en prenois à mon peu d'intelligence. Je me défiois quelquefois de l'hypocriſie de leur jargon, mais je me le reprochois enſuite comme une injuſtice; enfin, pour ne vous rien cacher, j'ai flotté pendant quelque temps entre l'enthouſiaſme & le degoût. Dans cet état, j'ai voulu examiner, m'inſtruire, afin de me décider. Je les ai donc relues plus attentivement, ces Productions tant vantées; j'ai comparé les aſſertions & les raiſonnemens; j'ai rapproché les principes & les contradictions; j'ai analyſé l'expreſſion & le ſentiment; j'ai approfondi les ſyſtêmes & les conſéquences. De cet examen qu'eſt-il réſulté? Ce qui réſultera pour tout Eſprit qui voudra faire uſage de ſes propres lumieres, & ſe dépouiller de ſes préjugés, du dépit contre la mauvaiſe logique, du mépris pour les inconſéquences, de l'indignation contre l'audace & la mauvaiſe foi.

Après l'examen de leurs Ouvrages, j'ai voulu juger de leur perſonne. J'ai imité les Païens ſuperſtitieux, qui alloient eux-mêmes conſulter les

Oracles, quand ils n'étoient pas contens de leur réponſe par écrit. Il eſt inutile de vous dire, Monſieur, avec quelle curioſité je pénétrai juſqu'à eux. Les premieres impreſſions me tenoient encore dans une ſorte de reſpect. Je les vois, je les entends, je les revois, je me familiariſe avec eux, & je reviens à mes derniers ſentimens, avec la réſolution de les profeſſer hautement.

Je ne ſuis pas le ſeul, qui, avec les mêmes diſpoſitions, ait éprouvé le même changement. Beaucoup d'Etrangers, accourus de différentes extrémités pour voir nos *Salomons* modernes, n'ont pas été plus tentés que moi de célébrer leur ſageſſe; & bien des Princeſſes lointaines ont dit, après les avoir vus, tout le contraire de la Reine de *Saba*. Je vous en citerai un exemple.

Madame la Ducheſſe de W***, femme du Duc Régnant, pendant ſon ſéjour à Paris, voulut voir ces Philoſophes tant prônés, afin de juger s'ils parloient plus raiſonnablement que leurs Livres. Elle engagea feu Madame *Geoffrin* de lui donner à dîner avec les principaux d'entre eux. Je vous laiſſe à penſer ſi ces Intelligences, qui la regardoient comme une proſélite, ſe parerent de tout leur éclat! Ce fut quelque choſe de ſingulier, ainſi que cette Princeſſe me l'a raconté elle-même, de voir ces Prophetes exalter leur cerveau pour répandre des lumieres. Avec quel

complaiſance ils raconterent leurs proueſſes ! avec quelle pitié ils parlerent du reſte des Mortels ! avec quel ton d'autorité ils donnerent des loix aux Princes qu'ils protégeoient ! Bref, l'extravagance fut complette : ils l'excéderent en voulant l'inſtruire ; ils la révolterent, en croyant ſe l'attacher. *Je les écoutois*, me dit-elle, *avec un ſilence de mépris, qu'ils ne manquerent pas de prendre pour un ſilence d'admiration.*

Tel eſt l'honneur que ces prétendus Sages croient faire à notre Nation ! Jugez, mon cher ami, ſi des Charlatans, ſi faciles à pénétrer, quand on les voit de près, ſont des êtres qu'on ne puiſſe déprimer ſans injuſtice, & ſi les Eſprits ſenſés adopteront leurs clameurs & leurs calomnies contre un Ecrivain, qui les a connus parfaitement & les a fait connoître tels qu'ils ſont en effet.

J'ai l'honneur d'être, &c.

*Fin des Lettres.*

# LISTE
# DES ÉCRIVAINS

*Dont on a parlé dans ce Volume.*

☞ On a marqué d'une * ceux qu'on a cru vivans.

## R.


RABELAIS. [*François*] Page 1

RACAN, [*Honorat* DE BEUIL, Marquis DE] 5

1. RACINE. [*Jean*] 7

2. RACINE. [*Louis*] 23

RAMSAY. [*André-Michel de*] 41

RANCÉ. [*Dom Armand-Jean* LE BOUTILLIER DE] 44

1. RAPIN. [*Nicolas*] 49

2. RAPIN, [*René*] Jéſuite. 50

3. RAPIN THOYRAS. [*Paul*] 57

* RAINAL. [*N.* l'Abbé] *ibid.*

RAYNAUD. [*Théophile*] 61
REBOULET. [*Simon*] 62
* REGANHAC. [*Géraud* VALET DE] 64
REGNARD. [*Jean-François*] 65
REGNIER. [*Mathurin*] 69
REMOND DE SAINT-MARD. [*Touſſaint*] 72
RESNEL. [*Jean-François* DU BELLAY DU] 73
RESTAUT, [*Pierre*] Avocat. 75
RETZ. [*Jean-François-Paul* DE CONDI, Cardinal DE] *ibid.*
* REYRAC. [*François-Philippe* DE] 77
* RICCOBONI. [*Marie* DU MEZIERES DE LABORAS, Epouſe de M.] 80
RICHELET. [*Céſar-Pierre*] 82
RICHELIEU [*Jean-Armand* DUPLESSIS, Duc DE] 85
1. RICHER [*Edmont*] 86
2. RICHER. [*Henri*] *ibid.*
3. * RICHER. [*Adrien*] 88
RICHESOURCE. [*Jean* DE SOUDRIER, Ecuyer, Sieur DE] 89
* RIGOLEY DE JUVIGNY. [*Jean-Antoine*] 93

RIVERY. [*Claude-François-Félix* BOULLANGER DE] 98
RIEUPEROUX. [*Théodore* DE] 99
* ROBÉ DE BEAUVESET. [*N.*] *ibid.*
* ROBINET. [*Jean-Baptiſte*] 104
* ROCHEFORT. [*N.*] 106
ROCHEFOUCAULT, [*François*, Duc DE LA] 108
* ROCHON DE CHABANNES. [*N.*] 114
ROHAN. [*Henri*, Duc DE] 117
ROLLIN. [*Charles*] 119
RONSARD. [*Pierre*] 121
* ROQUELAURE, [*Armand* DE] Evêque. 127
ROTROU. [*Jean*] 129
* ROUCHER. [*N.*] 131
1. ROUSSEAU. [*Jean-Baptiſte*] 132
2. ROUSSEAU. [*Jean-Jacques*] 139
ROUSSIER, [*Pierre-Joſeph*] Abbé, 156
ROY. [*Pierre-Charles*] 158
* ROZIER, [*N.*] Abbé. 161
* ROZOI. [*N.*] *ibid.*
RUFFI. [*Louis-Antoine* DE] 165
RYER. [*André* DU] 166

2. RYER. [*Pierre* DU] 166

## S.

1.* SABATIER. [*N.*] 168
2.* SABBATHIER, [*François*] 170
3.* SABATIER DE CASTRES. [*Antoine*] 172
SABLIERE, [*Antoine* REMBOUILLET DE LA] 173
1. SACY, [*Louis* DE] Avocat. 175
2.* SACY. [*Claude-Louis-Michel*] 177
SAGE. [*Alain-René* LE] 179
SAINT-AMAND. [*Marc-Antoine* DE GERARD, Sieur DE] 182
* SAINT-ANGE. [*N.*] 184
SAINT-AULAIRE. [*François-Joſeph* DE BEAUPOIL, Marquis DE] 185
* SAINT-CHAMONT. [*Claire* MAZARELLI, Marquiſe DE LA VIEUVILLE DE] 187
SAINT-DIDIER. [*Ignace-François* LIMOJON DE] 189
SAINT-ÉVREMONT. [*Charles* DE SAINT-DENIS, Sieur DE] 195

SAINT-FOIX. [*Germain-François* POULLAIN DE] 203
SAINT-GELAIS, [*Melin* DE] Aumônier. 205
SAINT-HYACINTHE. [*Themiſeuil* DE] 206
* SAINT-LAMBERT. [*N.* DE] 209
* SAINT-MARS. [*N.* Chevalier DE] 213
* SAINT-MARC. [le Marquis DE] 215
SAINT-PAVIN, [*Denis* SANGUIN DE] Abbé. 217
SAINT-PIERRE, [*Charles-Irénée* CASTEL DE] Abbé. 218
SAINT-RÉAL, [*Céſar-Vichard*, Abbé DE] 221
* SAINT-SYMPHORIEN. [*Jean-Louis* DE GALTIER DE] 224
SAINT-ALBINE, [*Pierre* REMOND DE] Cenſeur. 226
SAINTE-MARTHE, [*Gautier* SCEVOLE DE] Treſorier. 227
SAINT-PALAYE. [*Jean-Baptiſte* DE LA CURNE DE] *ibid.*
* SALAUN. [*Nicolas*] 229
SALLIER, [*Claude*] Abbé. 231

SALLO, [*Denis* DE] Conſeiller 231
SANADON, [*Noël-Etienne*] Jéſuite, 232
SANDRAS, [*Gratien*] *Voyez* COURTILS.
SANLECQUE, [*Louis* DE] Chanoine, 233
SANTEUIL, [*Jean-Baptiſte*] Chanoine de Saint-Victor. 235
SARASIN. [*Jean-François*] 239
* SAVERIEN. [*Alexandre*] 246
SAUMAISE. [*Claude* DE] 247
* SAURI, [*N.*] Abbé. 249
1. SAURIN, [*Jacques*] Miniſtre Proteſtant. 251
2. * SAURIN. [*Bernard-Joſeph*] 252
SAUTEL, [*Pierre-Juſte*] Jéſuite. 255
* SAUTREAU DE MARSY. [*Claude-Sixte*] 257
* SAUVIGNY. [*Edme* DE] 259
SCALIGER. [*Joſeph*] 261
SCARRON. [*Paul*] 263
1. SCUDERY, [*Géorge* DE] Gouverneur de Notre-Dame de la Garde. 265
2. SCUDERY. [*Madelaine* DE] 268

* SÉDAINE. [*Michel-Jean*] 270
SEGAUD, [*Guillaume*] Jéſuite. 272
SÉGRAIS. [*Jean-Raynaud*] 273
SÉGUI, [*Joſeph*] Abbé. 275
* SÉLIS, [*N.*] ancien Profeſſeur d'Eloquence. 276
SÉNAULT, [*Jean-François*] Général de l'Oratoire. 277
SÉNECÉ ou SENEÇAI. [*Antoine* BAUDERON DE] *ibid.*
* SERAN DE LA TOUR, [*N.*] Abbé. 278
SERMENT. [*Louis-Anaſtaſie*] 280
SERRE. [*Jean* PUGET DE LA] 281
SERRES ou SERRANUS, [*Jean* DE] Miniſtre Proteſtant. 284
* SERVAN, [*N.*] Avocat-Général. *ibid.*
SEVIGNÉ. [*Marie* DE RABUTIN, Marquiſe DE] 285
SILHOUETTE, [*Etienne* DE] Maître des Requêtes. 288
SIRMOND, [*Jacques*] Jéſuite. 289
* SIVRY. [*Louis* POINSINET DE] 291
SOLIGNAC. [*Pierre-Joſeph* DE LA PIMPIE, Chevalier DE] 292

SORBIERE. [*Samuel*] 297
* SORET, [*Jean*] Avocat. 298
SOUBEYRAN DE SCOPON, [*N.*] Avocat. 300
STAAL. [Madame DE] 301
* SUE le jeune. [*Pierre*] *ibid.*
SULLY, [*Maximilien* DE BÉTHUNE, Baron de ROSNI, Duc DE] premier Miniſtre ſous *Henri IV.* 303
SUZE. [*Henriette* DE COLIGNY, Comteſſe DE LA] 304

## *T.*

TACONNET. [*Touſſaint-Gaſpard*] 306
TALLEMANT, [*François*] Abbé. 307
TALON, [*Omer*] Avocat-Général. *ibid.*
TANEVOT, [*Alexandre*] Cenſeur Royal. 308
* TARGE. [*Jean-Baptiſte*] 314
TARTERON, [*Jérôme*] Jéſuite. *ibid.*
TAVERNIER. [*Jean-Baptiſte*] 315
TENCIN. [*Claudine-Alexandrine* GUERIN DE] *ibid.*
1. TERRASSON. [*Jean*] 318

2. TERRASSON, [*Mathieu*] Avocat. 320
THÉOPHILE, ſurnommé VIAUT. 321
THEVENOT. [*Melchiſédech*] 324
* THOMAS. [*Antoine*] 325
THOMASSIN, [*Louis*] Oratorien. 344
THOU, [*Jacques-Auguſte* DE] Préſident au Parlement. 345
TILLEMONT, [*Louis-Sébaſtien* LE NAIN DE] Oratorien. 348
TILLET, [*N.*] Directeur de la Monnoie. 350
TIPHAIGNE DE LA ROCHE, [*N.*] Médecin. 351
TITON DU TILLET, [*Evrard*] Commiſſaire Provincial des Guerres. 352
* TORNÉ, [*Pierre-Anaſtaſe*] Abbé. 355
TOUCHE. [*Claude* GUYMOND DE LA] 356
* TOUR, [*Bertrand* DE LA] Docteur, 358
TOUR-DU-PIN, [*Jacques-François-René* DE LA] Prédicateur. 359
TOURNEMINE, [*René-Joſeph* DE] Jéſuite. 360
* TOURNEUR. ]*Pierre* LE] 361

TOURNEUX, [*Nicolas* LE] Chanoine de la Sainte-Chapelle. 363
TOURON, [*Antoine*] Dominicain. 364
TOURREIL. [*Jacques* DE] 365
TOUSSAINT, [*François-Vincent*] Avocat. 368
* TRESSAN. [*Louis-Eliſabeth* DE LA-VERGNE, Comte DE] 371
* TRESSEOL. [*Pierre-Ignace* DE] 383
TRISTAN L'HERMITE. [*François*] 385
TRUBLET. [*Nicolas-Charles-Joſeph*] 386
1.* TURPIN, [*F. H.*] ancien Profeſſeur. 391
2.* TURPIN DE CRISSÉ. [*N.* LANCELOT, Comte DE] 394

## *V.*

VADÉ. [*Jean-Joſeph*] 396
VAILLANT. [*Jean* FOY] 397
VAISSETTE, [*Dom-Joſeph*] Bénédictin. 398
VALINCOUR. [*Jean-Baptiſte-Henri* DE TROUSSET DE] 399

VALLEMONT, [*Pierre* LE LORRAIN, plus connu ſous le nom DE] Abbé. 401

VALLIER, [*François-Charles*] Comte. *ibid.*

* VALMONT DE BOMARE. [*N*] 403

1. VALOIS, [*Marguerite* DE] Reine de Navarre. *ibid.*

2. VALOIS, [*Henri* DE] Hiſtoriographe. 405

3. VALOIS. [*Adrien* DE] 407

VANIERE, [*Jacques*] Jéſuite. 408

VARILLAS. [*Antoine*] 411

VASSOR, [*Michel* LE] Oratorien. 412

VAVASSEUR, [*François*] Jéſuite. *ibid.*

VAUGELAS. [*Claude* FAVRE, Seigneur DE] 414

VAUVENARGUES, [*N.* Marquis DE] Capitaine. 416

VÉLY, [*Paul-François*] Abbé. 418

VERDIER. [*Antoine* DU] 421

VERGIER, [*Jacques*] Commiſſaire. 422

* VERNES, [*Jacob*] Proteſtant. 423

* VERNET, [*Jacob*] Miniſtre Proteſtant. 425
VERTOT D'AUBŒUF, [*René-Aubert* DE] Abbé. 427
* VICQ D'AZIR. [*Félix* DE] 429
VIGENERE, [*Blaiſe* DE] Secrétaire. 432
VIGNE. [*Anne* DE LA] *ibid.*
VIGNOLES. [*Alphonſe* DES] 434
VILLARET, [*Claude*] Comédien, puis Secrétaire. 435
VILLARS, [*N.* DE MONTFAUCON DE] Abbé. 437
VILLEDIEU. [*Marie-Catherine* DES JARDINS, femme en premieres noces de M. DE] *Voyez* JARDINS.
VILLENEUVE. [*Gabriel-Suſanne* BARBOT DE] 439
* VILLETTE. [*Charles* Marquis DE] 440
VILLIERS, [*Pierre* DE] Prieur. 441
VILLON. [*François* CORDEUIL, ſurnommé] 443
VISCLEDE. [*Antoine-Louis* CHAALMOND DE LA] 446

VISÉ. [*Jean* DONNEAU, Sieur DE] 447
VOISENON. [*Claude-Henri* DE FUSÉ DE] *ibid.*
VOITURE. [*Vincent*] 452
VOLTAIRE. [*Marie-François* AROUET DE] 456
* VOUGLANS. [*Pierre-François* MUYART DE] 512
* USSIEUX. [*Louis* D'] 514
VULSON. [*Marc* DE LA COLOMBIERE] 515

## *W.*

* WAILLI [*Noël-François* DE] 522
* WATELET. [*Claude-Henri*] 523
WILLEMAIN D'ABANCOURT. *Voyez* ABANCOURT.

## *Y.*

* YON, [*N.*] Avocat. 527
* YVON, [*N.*] Abbé. 528

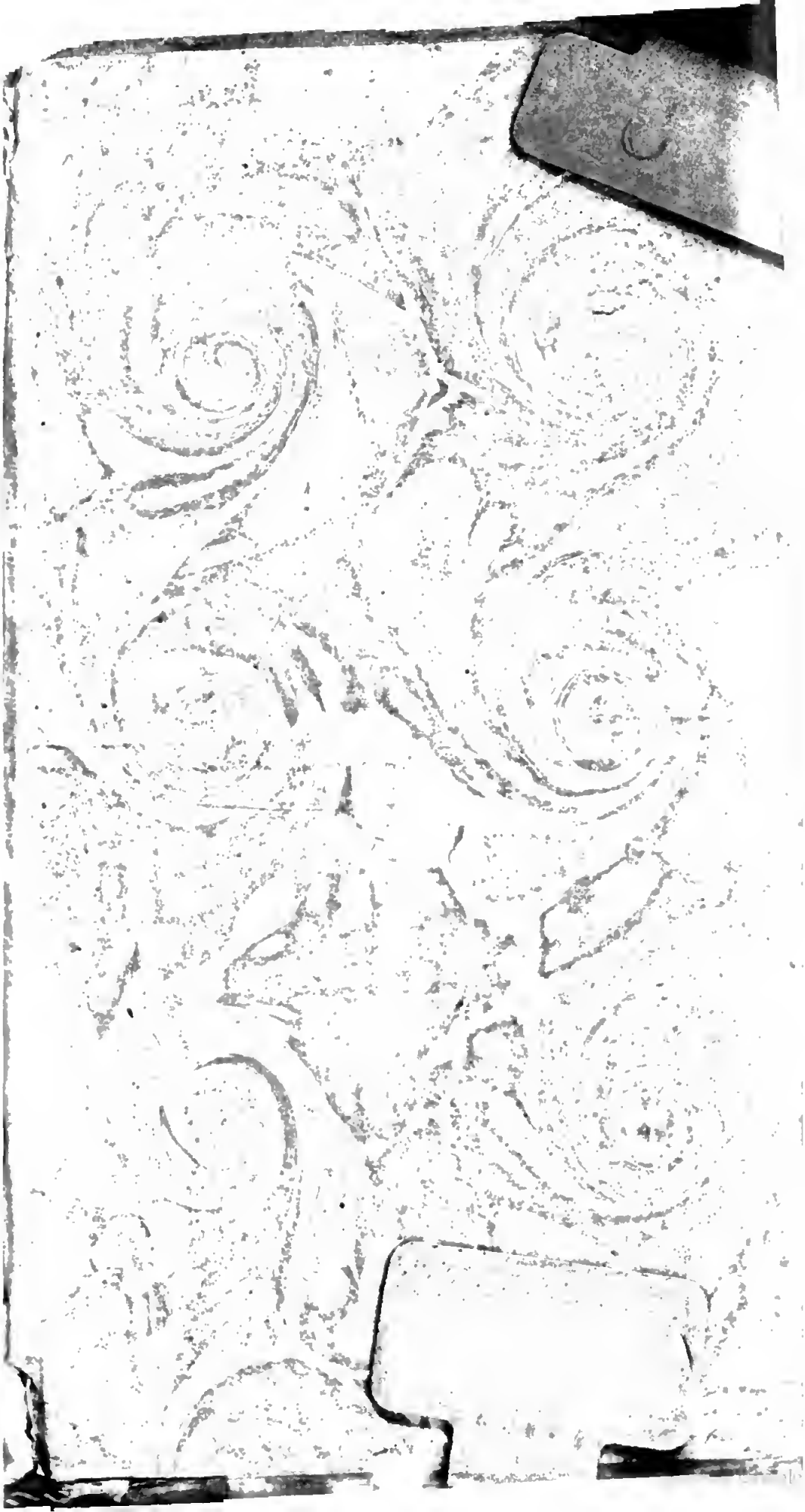
*Fin de la Table du dernier Volume.*

# TABLE DES LETTRES.

*Lettre à M. l'Abbé Aubert.* Page 579
*Lettre à M. Fréron.* 583
*Lettre au même.* 585
*Lettre à M. de la Condamine, de l'Académie Françoiſe.* 592
*Lettre à M. le Marquis de S. Marc.* 596
*Lettre au Roi de Sardaigne Victor Amédée III*, en lui envoyant l'*Abrégé hiſtorique de la vie du Roi Charles-Emmanuel III*, ſon pere. 598
*Lettre à l'Impératrice-Reine de Hongrie.* 601
*Lettre au Prince Charles de Lorraine, oncle de l'Empereur, Gouverneur des Pays-Bas*, &c. 603
*Lettre à un Journaliſte.* 605
*Lettre à MM. les Auteurs du Journal de Paris.* 615
*Lettre à M. l'Abbé de Fontenai, Rédacteur des Annonces & Affiches pour la Province.* 619
*Lettre à M. Fabre du Vernai.* 630

Fin de la Table des Lettres.

627571

S.

179
583
585
'ca-
592
'96
dée
que
II,
'98
ie.
01
de
is-
03
05
de
15
c-
la
9
0